EUVRES
DE
ABBÉ PRÉV

2

MÉMOIRES
'UN HOMME
E QUALITÉ
TOME II






L'ABBÉ PRÉVOS
2
MÉMOIRES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ
TOME II
ECA LUCCHESI - PA
II.a SALA
16
II
CATENA
2


PALLI







ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE:

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort;

SUIVIS

DE MANON LESCAUT.

Avec Figures.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.





MÉMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE HUITIÈME.

LE départ de le Brun rendit le marquis affez tranquille. J'efpérois l'être auffi, du moins jufqu'à fon retour. Nos exercices du matin fe firent, pendant quelque tems, avec beaucoup d'ordre & d'application. Nous allions prefque immédiatement après le dîner chez le comte de Mancenez, où nous paffions une heure ou deux avec dona Diana & dona Elifa. Lorfqu'il leur venoit compagnie, nous les quittions fans nous laiffer voir, & nous paffions le refte du jour en vifites, ou en parties de promenade & de plaifir. Nous eûmes l'honneur de faluer le roi, à la fuite de

monſieur l'ambaſſadeur, & quelque tems après celui de baiſer la main de la reine avec les ſeigneurs & les dames, le jour de ſa naiſſance. On quitta le deuil ce jour-là, & toute la cour le paſſa en réjouiſſances. Le marquis de Leide, le duc de Montalto, don Antonio del Valle, lieutenant général & gouverneur de Sarragoſſe, le marquis de Grimaldo même, & quantité d'autres ſeigneurs, nous combloient de civilités & d'amitié, quoiqu'ils ne connuſſent le marquis que ſur le pied d'un gentilhomme de diſtinction. En un mot, nous étions contens de Madrid & de la cour d'Eſpagne, lorſqu'une biſarre aventure nous précipita dans mille chagrins. Je ſuis obligé de reprendre la choſe d'un peu plus haut.

Quelques jours après le départ de le Brun, nous ſortions ſur les ſept heures du ſoir de chez monſieur le duc de Saint-Aignan, où nous avions paſſé l'après-midi au jeu. Nous fûmes rencontrés dans la rue par un jeune homme aſſez mal vêtu, qui reconnut le marquis, & qui le ſalua par ſon véritable nom. Le marquis ſe remit auſſi ſon viſage, & ſe ſouvint de l'avoir vu au collège, où ils avoient été compagnons d'études. Hé bon jour, mon pauvre Briſſant, lui dit-il; que faites-vous donc à Madrid? Vous voilà dans un triſte état. Briſſant répondit que nous ne voyions qu'une partie de ſa misère; qu'il

étoit ſans un ſou, & qu'il ne faiſoit qu'arriver à Madrid, dans l'eſpérance d'y trouver quelque ſeigneur françois qui le voulût prendre à ſon ſervice, pour retourner en France avec lui. Le marquis n'avoit que Deſchamps pour le ſervir, dans l'abſence de ſon valet de chambre; il m'expliqua en deux mots ce que c'étoit que Briſſant, & me pria de trouver bon qu'il le prît avec nous. J'y conſentis volontiers. Il nous ſuivit à notre logement, où nous retournâmes ſur le champ en ſa faveur. Nous le fîmes revêtir d'un habit de le Brun, en attendant qu'on pût l'habiller de neuf. Il mangea comme un homme affamé; & lorſqu'il fut un peu remis de ſes fatigues, il vint nous rejoindre dans notre chambre, où nous étions à ſouper. Le marquis m'avoit raconté pendant ce tems là, que quoique Briſſant fût plus âgé que lui de cinq ou ſix années, ils avoient étudié cinq ans dans les mêmes claſſes; qu'il s'y étoit toujours diſtingué par ſon eſprit; qu'il paſſoit même pour être d'une honnête famille; & qu'il étoit ſurprenant que nous l'euſſions trouvé en ſi mauvais ordre. Je jugeai moi-même à ſa figure, en le voyant un peu mieux mis, qu'il avoit eu de l'éducation, & qu'il ne manquoit point de ſavoir-faire. Il étoit de belle taille; le teint fort bazané, mais l'air délié, & même un peu effronté. Briſſant, lui dit le marquis, je vous conſtitue

mon valet de chambre jusqu'au retour de le Brun; mais je veux savoir auparavant, par quelle aventure je vous ai trouvé si mal équipé dans ce pays-ci. Il nous raconta ainsi son histoire.

Un peu de libertinage, & le desir de connoître les voisins de la France, m'engagèrent à quitter Paris il y a sept ou huit mois. J'appris que le marquis de Durazzo, envoyé extraordinaire de la république de Gènes, avoit reçu à Versailles son audience de congé, & qu'il se préparoit à partir; cette occasion me parut favorable. Je volai mille écus à mon père, pour les frais de mon voyage; & m'étant mis fort proprement, j'allai voir le marquis de Durazzo, & je le priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de lui tenir compagnie jusqu'à Gènes. Il me prit pour un jeune gentilhomme, qui étoit dans le dessein de voyager; & sa réponse fut telle que je la désirois. Nous partîmes. J'avois pris à Paris un valet que le hasard m'avoit présenté. C'étoit un italien de bonne mine, nommé Andredi, qui s'étoit trouvé à la porte du marquis de Durazzo lorsque j'en sortois, & qui apprenant que j'allois faire le voyage d'Italie, s'étoit offert à mon service. Il entendoit parfaitement la fortification des places & dessinoit très-bien. Mais quoique ces talens pussent l'aider à vivre, il se trouvoit obligé, comme je l'ai su depuis, à quitter Paris,

pour éviter la justice, avec laquelle il s'étoit mis fort mal. On ne l'eût pas pris d'ailleurs pour un fripon, ni pour un valet, tant il copioit naturellement l'homme d'honneur & de distinction. Nous arrivâmes à Gènes. J'y voulus soutenir l'air d'opulence que j'avois pris sur la route; ma bourse s'épuisa en peu de tems. Andredi, qui avoit plus d'expérience que moi, s'aperçut que mon humeur devenoit triste; & comme il vit diminuer ma dépense, il comprit aisément la cause de mon mal. Il m'en fit connoître quelque chose. Je n'ignorois pas son adresse, & j'étois content de son affection; je pris le parti de lui découvrir nettement mon embarras. Il me demanda d'abord, s'il ne me restoit absolument rien. Environ cinquante écus, lui dis-je; mais je dois davantage. Vos dettes, reprit-il, sont une bagatelle. Quittons Gènes. Il n'est pas besoin d'avertir vos créanciers. Malte est menacée par les turcs, & les chevaliers s'y rendent de toutes parts; allons profiter du trouble, & tâcher d'y faire quelque dupe. Je lui représentai qu'étant sans argent, je n'aurois pas l'effronterie de me mêler parmi des personnes de qualité, qui s'appercevroient bientôt de notre dessein. Il me dit là-dessus que s'il n'appréhendoit de me déplaire, il me proposeroit un autre parti; & l'ayant pressé de continuer, il m'assura que si je voulois lui remettre ce qui me

reſtoit d'argent, & lui prêter mes habits qui convenoient à-peu-près à ſa taille, il s'engageoit à me conduire à Malte ſans péril, & à m'y faire ſubſiſter ſans peine. Après quelqu'incertitude, j'acceptai la propoſition par néceſſité. Nous changeâmes ainſi de condition, & je devins le valet après avoir été le maître. Andredi ménagea adroitement notre fuite & notre embarquement. Nous abordâmes heureuſement à Malte. On s'y croyoit à la veille d'être attaqué par les turcs, ce qui faiſoit faire exactement la garde au port. Nous fûmes interrogés ſur le deſſein qui nous amenoit. Andredi demanda qu'on nous conduiſît au grand-maître, qui s'appeloit don Perellos de Roccafoul. J'admirai la hardieſſe avec laquelle il lui déclara qu'il étoit ingénieur, & qu'il s'étoit fait quelque réputation dans cet art; qu'ayant appris le péril où Malte étoit d'être attaquée, il venoit offrir ſes ſervices à la religion. Le grand-maître le remercia de ſa bonne volonté, lui parla de fortification; & l'ayant trouvé fort intelligent, il ordonna que nous fuſſions traités avec diſtinction. Quelques chevaliers furent nommés pour nous montrer les nouveaux ouvrages qu'on avoit faits autour de la ville, ſur-tout à la Valette, où l'on avoit beaucoup travaillé. Andredi raiſonna ſur tout ce qu'il vit, avec une capacité qui le fit admirer; il montra quelques endroits foibles, il donna de bons avis pour les réparer: on agréa ſes ſervices,

& on lui promit qu'il feroit content de la reconnoiſſance de l'ordre. Nous formions tous deux mille projets flatteurs, fondés ſur l'eſtime du grand-maître & des chevaliers. Un jour qu'Andredi rentroit au ſoir dans l'endroit où nous étions logés, je lui trouvai un air de frayeur qui m'épouvanta. Nous ſommes perdus, me dit-il; il faut quitter Malte ſans nous arrêter un moment. Je viens d'apercevoir un chevalier que j'ai ſervi autrefois en qualité de valet-de-chambre, & à qui je volai ſa montre & tout ſon argent. C'eſt fait de moi, s'il me reconnoît. Son diſcours me fit pâlir. Nous ſortîmes de la ville le ſoir même, & nous cherchâmes quelque vaiſſeau prêt à partir. Il s'en trouva heureuſement un, qui alloit mettre à la voile pour tranſporter quelques marchandiſes à Napoli de Romanie, capitale de la Morée. Nous y fûmes reçus pour peu de choſe. Andredi s'aperçut ſur la route, que le capitaine marchand étoit un homme brutal, dont les manières dures faiſoient ſouvent murmurer l'équipage. Il forma là-deſſus un deſſein digne de lui. Ce fut de gagner les matelots pour ſe rendre maître du vaiſſeau, en leur promettant de leur abandonner une partie des marchandiſes. Il réuſſit plus promptement qu'il n'eſpéroit; & lorſqu'il ſe crut aſſuré d'eux, il poignarda en plein jour le capitaine, & jeta ſon corps dans la mer. Nous allâmes débarquer dans un petit

bourg aſſez déſert, ſur la côte de la Morée. Le partage des marchandiſes ſe fit de bonne foi. Andredi propoſa enſuite aux matelots de ſe remettre en mer, pour achever de s'enrichir en pillant. Tous y conſentirent. Il nous fit prendre le chemin de Raguſe, d'où il étoit, dans le deſſein d'y vendre nos marchandiſes, & d'y mettre le vaiſſeau en état d'attaquer & de ſe défendre. Tout cela fut exécuté heureuſement. Nous commençâmes à mener la plus malheureuſe vie du monde. Andredi connoiſſoit les côtes; nous deſcendions la nuit au nombre de vingt-quatre, bien armés, & réſolus à tout évènement; nous allions frapper doucement à la porte d'une maiſon, qui nous paroiſſoit opulente. Andredi parloit ſeul, & trouvoit toujours quelque moyen de ſe faire ouvrir. Nous ne prenions que l'argent, ſoit monnoyé, ſoit en vaiſſelle. Lorſqu'une maiſon étoit pillée, Andredi y laiſſoit trois hommes, pour empêcher le bruit ou la réſiſtance, & nous en allions faire autant à cinq ou ſix autres. Nous amaſsâmes, ainſi, dans l'eſpace d'un mois, plus de cinq cens mille livres, ſans compter une infinité de cuillers, fourchettes, taſſes, & autres effets d'argent. Un jour que nous étions deſcendus à terre, pour nous pourvoir de vivres & prendre de l'eau douce, nous aperçûmes du haut de la côte, quoique le lieu fût écarté, un château de fort belle apparence. Andredi nous défendit auſſitôt

d'avancer. Voilà une proie, nous dit-il, qui eſt deſtinée pour nous. Rentrons dans le vaiſſeau juſqu'au ſoir. Il détacha ſeulement deux hommes de la troupe, pour aller ſans armes, examiner les avenues du château. Ils revinrent avec les lumières néceſſaires, & nous attendîmes la nuit. Nous ſortîmes tous, c'eſt-à-dire, au nombre de trente. Nous arrivâmes ſans bruit à la porte du château. Andredi frappa, mais malgré ſon adreſſe, il ne put réuſſir à ſe faire ouvrir. Le portier s'obſtina à répondre qu'il n'ouvroit jamais la nuit. Nous réſolûmes d'enfoncer la porte. Elle le fut en un inſtant; mais le bruit ayant été entendu des appartemens, le ſeigneur du lieu, ſes deux fils, & cinq ou ſix domeſtiques eurent le tems de s'armer & de venir au-devant de nous. Ils ſe défendirent en braves, & nous tuèrent deux hommes. La colère nous fit fondre ſur eux ſans ménagement; nous les maſſacrâmes tous. C'eſt l'unique fois qu'Andredi nous ait fait verſer du ſang. Nous montâmes alors librement dans toutes les chambres. Nous ſûmes trouver le coffre-fort & la vaiſſelle, & nous fîmes un gros butin. Comme nous nous préparions à nous retirer, Andredi nous dit: Camarades, la nuit eſt peu avancée, & nous ne riſquons rien à la paſſer ici; croyez-moi, voyons ſi nous trouverons à la cuiſine & à la cave de quoi faire bonne chère. Les uns allèrent à la cuiſine; je deſcendis à la cave, avec

Andredi & quelques autres. Il fallut enfoncer la porte, dont nous n'avions pas la clef. Nous n'y fûmes pas plutôt entrés, que nous entendîmes des cris épouvantables, qui nous obligèrent de mettre auſſitôt l'épée à la main. Les cris redoublèrent. Tous nos compagnons les ayant entendus, vinrent nous joindre avec leurs armes. Enfin, nous étant avancés, nous vîmes trois femmes à demi-nues, qui ſe jetèrent à genoux en nous demandant la vie. On la leur promit, en les faiſant relever. C'étoit la fille du ſeigneur que nous avions tué, une femme de chambre, & une ſervante. La frayeur les avoit fait lever au bruit de notre arrivée, & elles s'étoient retirées dans la cave, où elles ſe croyoient en ſûreté. Nous les fîmes remonter avec nous. Andredi abandonna la femme de chambre & la ſervante aux matelots; & trouvant la demoiſelle jolie, il ſe la réſerva pour en faire ſon épouſe. Il leur fit prendre tous leurs habits. Elles furent emmenées, avec le reſte du butin, après que nous eûmes paſſé deux ou trois heures à table. Mais, ce qui eſt encore plus affreux, c'eſt que quelques-uns de nos camarades, à demi-ivres, mirent en ſortant le feu au château, dans tous les endroits d'où la flamme pouvoit ſe répandre le plus promptement. Nous reprîmes ainſi le chemin de la mer, & nous étant embarqués auſſitôt, nous nous éloignâmes de la côte.

Je vous avoue, continua Briſſant, que cette

aventure me fit horreur. Je commençai à ouvrir les yeux ſur le genre de vie où j'étois engagé. Andredi me parut un homme exécrable, & tous nos camarades autant de démons, qui ne pouvoient être punis par des ſupplices aſſez cruels. Je pris la réſolution de les abandonner, & je ne penſai plus qu'à m'en procurer les moyens. Je les aurois trouvés facilement, s'il n'eût été queſtion que de moi; mais j'aurois voulu ſauver des mains de ces furieux, la jeune demoiſelle qu'ils avoient enlevée du château. Andredi en paroiſſoit éperduement amoureux. Il voulut l'épouſer ſolemnellement, c'eſt-à-dire, lui donner ſa foi, & recevoir la ſienne en préſence de toute la troupe; car on juge bien que nous étions ſans prêtres & ſans étoles. Son deſſein étoit de la faire reſpecter de ſes gens par cette cérémonie, & d'arrêter les deſirs qu'ils auroient pu former ſur elle. Le jour fut marqué pour la fête. On devoit deſcendre à terre dans quelqu'endroit aſſuré, & ſe réjouir ſans meſure. La triſteſſe de cette pauvre fille me faiſoit pitié. Elle ſe regardoit comme une victime deſtinée à la mort plutôt qu'à des noces. Le changement de ſon viſage marquoit aſſez ſon déſeſpoir. Je trouvai le moment de lui parler, ſans être entendu. Mademoiſelle, lui dis-je, je ne puis vous dire que deux mots; écoutez-les bien: j'ai réſolu de quitter cette troupe de ſcélérats. Si vous voulez fuir avec moi, ſoyez attentive à toutes mes

démarches; je vous ferai ſigne, lorſqu'il ſera tems de me ſuivre. Ma jeuneſſe, mes manières qu'elle trouva peut-être un peu moins barbares que celles des autres, la perſuadèrent que j'agiſſois ſincérement. Elle me répondit, en joignant les mains, qu'elle me regarderoit comme ſon dieu & ſon ſauveur. Nous étions en pleine mer, & le tems étoit très-ſerein; ce qui me faiſoit craindre pour le ſuccès de mon deſſein. Mais le Ciel, qui vouloit ſauver l'honneur de cette infortunée demoiſelle, permit que le vent nous jetât, en peu d'heures, ſur la côte de l'île de Corſe, au-deſſous d'une ville appelée la Baſtide. Le rivage étoit commode. On convint de prendre terre; & les environs ayant paru déſerts, Andredi fut le premier qui nous conſeilla de paſſer la nuit dans un petit bois, qui étoit à cent pas de la mer. Nous y portâmes des vivres. L'endroit fut trouvé ſi riant, qu'on aſſigna le lendemain pour la fête du mariage. Dès le ſoir même, on commença les réjouiſſances; & dans le tems que j'excitois mes camarades à boire, je me ménageois adroitement, pour me conſerver la tête libre. On s'endormit bien tard dans la nuit. Andredi avoit fait accommoder une eſpèce de lit pour la demoiſelle, en lui diſant galamment qu'il l'occuperoit le lendemain avec elle, & qu'il avoit trop ſouffert depuis deux jours. Ses manières n'étoient pas toujours celles d'un corſaire; & à la réſerve de quelques libertés, qu'elle étoit

contrainte de souffrir quelquefois, il la traitoit fort respectueusement. Je me glissai doucement auprès d'elle, lorsque je crus tous mes compagnons endormis. Je lui pris la main ; ce qui ne l'effraya point, parce qu'elle m'attendoit. Elle se leva sans bruit. Nous nous enfonçâmes dans le bois, du côté opposé à la mer, dans la crainte d'être entendus de la sentinelle qui n'étoit qu'à trente ou quarante pas de nous. Le bois n'étoit pas épais, & nous en sortîmes heureusement, après avoir marché environ un quart-d'heure. Je la pressois sans cesse d'avancer. Nous reprîmes sur la gauche, au long de la mer, parce que j'avois entendu dire à quelques-uns de nos gens, que la Bastide étoit de ce côté-là, & que nous n'en étions éloignés que de quatre ou cinq lieues. A peine en eûmes-nous fait une, que la demoiselle, qui avoit marché jusqu'alors avec courage, me dit qu'elle n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impossible d'avancer. Il faut se faire effort, lui dis-je ; nous sommes exposés à être poursuivis, & il n'y auroit pas de sûreté à s'arrêter ici. Hélas ! me répondit-elle, ôtez-moi donc la vie, car je n'ai plus la force de faire un seul pas. Elle s'assit à terre, & elle trembloit d'une manière à inspirer la compassion. Je remarquai, malgré la nuit, qu'elle étoit sans souliers. Andredi les lui avoit fait ôter le soir, & la crainte de l'éveiller l'avoit empêchée de les reprendre en se levant. Je lui

dis qu'il falloit qu'elle eût extrêmement souffert en marchant dans cet état par des chemins difficiles; elle m'assura qu'elle avoit senti des douleurs inexprimables, & qu'elle croyoit avoir les pieds tout en sang. Enfin, comme il étoit dangereux de demeurer-là plus long-tems, je lui proposai de se mettre sur mes épaules, & je la portai ainsi l'espace de plus d'une lieue. Je commençois moi-même à perdre les forces. Je lui demandai si elle ne pourroit pas me soulager un peu, en marchant quelque tems à pied. M'ayant répondu qu'elle croyoit le pouvoir, je lui fis mettre mes souliers, & je marchai moi-même pieds nuds, la tenant par dessous le bras pour la soutenir. Le jour commençoit à paroître. Nous apperçûmes quelques maisons, qui avoient l'apparence d'un village; nous en prîmes le chemin pour y trouver du secours. Il étoit trop tard pour ma foible compagne. Elle se laissa tomber tout d'un coup; & comme je voulois la relever, pour la reprendre sur mes épaules, elle me dit qu'elle se mouroit, & qu'elle n'espéroit pas pouvoir aller plus loin. Hé! Mademoiselle, lui dis-je, prenez courage, il ne reste que cinq cens pas; je perdrai la vie plutôt que de vous abandonner. Je suis morte, me répondit-elle d'une voix foible. Voilà une mort bien cruelle. Hélas! qu'ai-je fait au Ciel, pour en être traitée avec tant de rigueur? O mon Dieu! ayez du moins pitié de mon ame. Je la pris

par la main, qu'elle ferra, comme pour me remercier de mes services, & elle expira un moment après. Je me sentis si touché & si affoibli, que je crus être aussi à ma dernière heure; mais la fraîcheur du matin & quelques momens de repos m'ayant un peu remis, je me chargeai du corps, & je le portai jusqu'au village, où je donnai quelqu'argent au curé pour le faire enterrer. Quoique je n'eusse pu emporter toute ma part du butin, qui étoit sur le vaisseau, dans des coffres communs, j'avois sur moi vingt ducats, qui me furent d'un grand secours. On m'apprit que je n'avois plus que trois lieues jusqu'à la Bastide. Je m'y fis conduire sur un mulet par un paysan. J'y arrivai à dix heures du matin. Cette ville est la capitale de l'île de Corse. Il y avoit un gouverneur pour la république de Gênes, à qui elle appartient. J'y demeurai quelques jours, pour me reposer, & pour attendre le départ de quelque vaisseau. Le premier qui mit à la voile fut un bâtiment majorquain, chargé de marchandises pour Palma. Je profitai de l'occasion. J'étois bien aise de voir l'Espagne, assuré de retourner ensuite aisément en France. Notre navigation fut courte & heureuse; mais nous étant avancés sans précaution vers Palma, nous tombâmes dans la flotte du chevalier d'Hasfeld, qui étoit parti de Barcelone pour aller soumettre cette ville au roi d'Espagne. Elle tenoit encore pour l'archiduc Charles d'Autriche.

On faifit notre vaiffeau, & l'on nous obligea de fuivre la flotte. Le chevalier d'Hasfeld avoit deffein d'abord de faire fa defcente fur une plage, du côté de Palma, où les rebelles s'étoient retranchés; mais le vent étant devenu contraire, on tourna vers le Nord. Le comte de Lefcherenne, maréchal de camp, eut ordre d'aller reconnoître la côte & les hauteurs; & fur le rapport qu'il fit que les ennemis ne paroiffoient point, le débarquement commença à cinq heures du foir, & fut achevé à dix ou onze heures, fans la moindre réfiftance. La rade s'appeloit Cala Ferrera. J'obtins la permiffion de defcendre, en qualité de paffager françois. Je me mis au fervice, parmi les volontaires du régiment de la Marine. Nous marchâmes vers Alcudia, continua Briffant, qui vouloit raconter auffi fes exploits militaires: c'eft une ville affez forte à l'orient de l'île, environ à fept lieues de Palma. Le chevalier d'Hasfeld prit le devant, à la tête d'un détachement dont j'étois, pendant que le refte des troupes fuivoit en diligence. A fon approche, les habitans forcèrent le gouverneur, & la garnifon, compofée de trois ou quatre cens hommes, de fe rendre à difcrétion. Il fe trouva dans la place, cinquante-deux pièces de canon, & quantité de munitions & de vivres. Nous prîmes de-là le chemin de la capitale, qui ne fit pas plus de réfiftance. Milord Forbes, & un officier allemand, en fortirent pour traiter

traiter des conditions; mais ils en proposèrent de si peu raisonnables, qu'elles ne furent point acceptées. On fit avancer l'artillerie, qui avoit débarqué à la baye de Porras. Lorsqu'on eut tout disposé pour l'attaque, don Rubi, colonel espagnol, qui commandoit dans la place, offrit de capituler. Avant qu'on eût pu lui faire réponse, un corps de troupes, sorti de la ville, attaqua la brigade françoise de Beauvoisis; mais il fut repoussé vigoureusement & avec perte. Le chevalier d'Hasfeld envoya aussitôt un trompette dans la place, pour la sommer de se rendre, si elle ne vouloit être exposée aux dernières rigueurs. Dès le soir, don Rubi fit sortir un officier, avec quelques articles de la capitulation qu'il prétendoit obtenir. Le chevalier les accorda. La garnison, composée de quinze cens allemands, fut transportée en Sardaigne, & nous trouvâmes dans la place plus de deux cens pièces d'artillerie. Je quittai le régiment de la Marine, lorsque je vis la guerre presqu'aussitôt finie que commencée. Il me restoit peu d'argent. J'offris mes services à un officier espagnol, qui s'embarquoit pour Cadix. Il me promit des gages considérables; mais n'en ayant pu tirer un sou, dans l'espace de deux ou trois mois que j'ai passés à Cadix avec lui, j'ai pris la résolution de venir à Madrid, où vous avez eu la bonté de me recevoir.

Briffant, tel qu'on vient de le connoître par son

hiſtoire, devint bientôt l'homme de confiance du marquis. Il le chargeoit de toutes ſes commiſſions, & rien ne lui paroiſſoit bien fait s'il ne venoit de ſa main. C'eſt un uſage en Eſpagne, que les amans donnent pendant la nuit des ſérénades à leurs maitreſſes. Les rues de Madrid retentiſſent du ſon des guitarres & d'autres inſtrumens. Le marquis ſe crut obligé de faire cette galanterie à dona Diana, pour ſe conformer au goût eſpagnol. S'il m'en eût parlé, peut-être aurois-je eu la complaiſance de lui accorder quelquefois cette ſatiſfaction; mais il craignit de m'y trouver oppoſé, & Briſſant fut ſeul honoré de ſa confidence. Il couchoit, à la place de le Brun, dans un cabinet qui touchoit à la chambre du marquis. Tous les ſoirs ils ſortoient enſemble, lorſque j'étois endormi, & s'en alloient paſſer deux ou trois heures dans les rues de Madrid, avec une bande de joueurs d'inſtrumens. Ils rentroient avec tant d'adreſſe & de précaution, que ni don Porterra, ni moi, n'en apperçûmes jamais rien. Dona Diana ignoroit elle-même de qui lui venoit cette mélodie; car, ſage comme elle l'étoit & pleine de tendreſſe pour ſon jeune amant, elle eût déſapprouvé cette folie, qui l'expoſoit à de mauvaiſes rencontres, & qui pouvoit altérer ſa ſanté. Une nuit, après avoir joué long-tems devant la fenêtre de dona Diana, le marquis ſe mit dans la tête d'aller donner le même plaiſir à dona Eliſa, ſa

bonne amie. J'ai déjà dit que don Juan de Paſtrino en étoit amoureux; peut-être que n'ignorant pas que nous paſſions tous les jours quelques heures chez le comte de Mancenez, nos viſites l'avoient rendu jaloux: c'eſt ce que j'ai penſé depuis, en rappelant la froideur avec laquelle il nous avoit reçus, lorſque nous l'étions allé voir. Quoi qu'il en ſoit, il ſe trouva dans la rue de dona Eliſa, dans le tems que le marquis y faiſoit ſon concert; & la jalouſie le rendant furieux, il vint fondre avec un de ſes amis ſur les joueurs, dont il briſa les inſtrumens. Le marquis tomba ſur eux, l'épée à la main. Heureuſement que Briſſant en avoit une, & qu'il ſavoit s'en ſervir. Les deux eſpagnols ſe défendirent vaillamment. Don Juan perça le marquis d'un coup d'épée; mais dans le même moment il en reçut un de lui, qui le fit tomber roide mort. Briſſant combattoit contre l'autre, qui prit la fuite lorſqu'il eut vu ſon ami ſans vie & ſans mouvement. Les joueurs, que la crainte avoit diſperſés, ſe rapprochèrent. Le marquis ſe ſoutenoit encore ſur ſes pieds; mais les forces lui manquant bientôt, il tomba ſans connoiſſance. On me le rapporta dans cet état.

Qu'on juge de ma ſurpriſe & de mon déſeſpoir. Je le crus mort; & comme j'avois été réveillé bruſquement par ceux qui l'apportoient, le ſaiſiſſement & la douleur me mirent dans une des plus

affreuſes ſituations où je me ſois trouvé de ma vie. Eſt-il mort? dis-je à Briſſant avec un regard qui le fit trembler. Hélas! Monſieur, répondit-il en pleurant, je n'en ſais rien; mais je ne le ſaurois croire. Ah! malheureux, repris-je en voulant me jeter ſur lui, tu mourras de ma main. On m'arrêta. Don Porterra, qui s'étoit levé au bruit, fit reſpirer au marquis quelques gouttes d'un élixir, qui lui firent donner quelques ſignes de vie. Son ſang couloit encore, quoiqu'ils euſſent bandé ſa plaie avec une partie de ſa chemiſe qu'ils avoient coupée. Enfin, à force de ſoins & de liqueurs fortes, nous lui fîmes reprendre la connoiſſance. Il ouvrit les yeux; & m'ayant fort bien reconnu, il me tendit la main ſans avoir la force de parler. Je l'embraſſai tendrement, & je l'exhortai à prendre courage. Les chirurgiens vinrent. Ils me conſolèrent un peu, en m'aſſurant que la plaie n'étoit pas mortelle, quelque profonde qu'elle leur parût. Je me fis ſaigner ſur le champ, & je me mis dans ma robe de chambre auprès du lit du marquis.

Lorſqu'il fut revenu tout-à-fait à lui, il me demanda pardon de ce qui s'étoit paſſé, & me pria de ne pas maltraiter Briſſant, qui lui avoit ſauvé la vie, me dit-il, & qui n'étoit coupable de rien. Je lui accordai tout ce qu'il voulut, pour le rendre tranquille. Il me demanda auſſi en grace, de faire donner de ſes nouvelles à

sa chere dona Diana & au comte de Mancenez. Je lui promis que j'aurois ce soin dès la pointe du jour. Il s'endormit un peu. Je fis appeler Brissant, qui n'osoit se présenter devant moi, & qui pensoit déjà à se retirer. Il parut néanmoins : Brissant, lui dis-je, si je vous rendois justice, je vous ferois enfermer dans un cachot pour le reste de vos jours. C'est vous qui êtes cause de tout le désordre qui vient d'arriver, & qui dérangez monsieur le marquis par vos mauvais conseils. Si vous ne me faites un récit fidelle de tout ce que vous avez fait avec lui depuis que vous êtes à Madrid, & sur-tout de l'aventure de cette nuit, je vous donne ma parole que je vous traiterai d'une manière qui vous rendra sage toute votre vie. Il commença par me protester avec mille sermens, qu'il n'avoit point eu d'autre part à la conduite du marquis, que celle qu'il avoit été forcé d'y prendre par obéissance, & qu'il avoit fait tous ses efforts pour le détourner de sortir la nuit. Il me raconta ensuite, avec une apparence de sincérité qui me satisfit, l'histoire des sérénades, la querelle arrivée à l'occasion de dona Elisa, & la mort de don Juan de Pastrino. Je me fis bien expliquer le détail de ce dernier malheur ; & lorsque j'eus appris que don Juan n'étoit pas seul, & que son ami s'étoit sauvé sans blessure, je commen-

çai à craindre que le marquis n'eût été reconnu, & que cette affaire n'eût des suites fâcheuses. Je consultai don Porterra, qui connoissoit mieux que moi les usages d'Espagne. Il me répondit d'une manière qui augmenta ma crainte. Je pris le parti d'aller trouver monsieur de Montalto, sur l'amitié duquel je faisois beaucoup de fond. Je le fis éveiller, quoiqu'il fût à peine quatre heures du matin, & je lui exposai mon embarras. Il fut extrêmement surpris de la mort de don Juan de Pastrino; mais ayant appris de quelle manière la chose étoit arrivée, il convint qu'il étoit puni justement. Cependant, me dit-il, il est d'une famille distinguée, & qui trouvera des protections puissantes. Il seroit fâcheux que le marquis fût arrêté, dans l'état où il est; & s'il ne se met à couvert, il sera difficile de l'empêcher. Je lui offre une retraite chez moi, si vous croyez pouvoir l'y transporter sans être apperçu; ou si vous connoissez quelque endroit plus sûr, je lui conseille de s'y retirer. Il me promit avec cela tout son crédit & celui de ses amis, pour arrêter les poursuites de la justice. Je retournai chez moi, après l'avoir remercié.

Le dessein que je pris fut de conduire le marquis, dans une litière, chez le comte de...... maréchal de camp, gouverneur de...... & petit neveu de mon grand-père, comme je l'étois du

ſien. Quoique je ne l'euſſe pas vu depuis notre arrivée en Eſpagne, je ne doutois nullement que nous n'en fuſſions bien reçus, & que ſa terre ne fût un lieu de ſûreté pour nous. Mais étant entré dans la chambre du marquis, je le trouvai ſi foible, qu'il ne me parut point en état de ſouffrir le mouvement de la litière, pendant un voyage de vingt lieues. J'avois de la confiance pour don Porterra. Je lui communiquai ma peine. Il me dit qu'il y avoit déja penſé, & que ſans aller ſi loin, nous pourrions être encore plus sûrement à Buen-retiro, chez le ſeigneur Inigo; qu'on ne pourroit nous y inquiéter ſans un ordre exprès de ſa majeſté, & qu'il nous ſeroit aiſé d'aller au-devant, par le crédit de nos amis: ſans compter qu'on ignoreroit peut-être toujours où nous ſerions, parce qu'il nous répondoit de la diſcrétion d'Inigo. Partons donc, lui dis-je, ſans différer. Il écrivit ſur le champ deux mots au ſeigneur Inigo, pour le diſpoſer à nous recevoir. J'envoiai de mon côté chercher une litière, où je fis mettre le marquis; & ſous la conduite de don Porterra, qui connoiſſoit les chemins détournés, nous nous rendîmes à Buen-retiro.

Le bon Inigo nous reçut avec des careſſes infinies. Au moment que le billet de don Porterra lui avoit été remis, il avoit eu l'attention d'éloigner ſa femme, ſes deux filles & ſa ſervante,

afin que lui & son valet fussent seuls dans notre secret, si nous l'eussions voulu. Mais je fis réflexion qu'il étoit impossible que nous demeurassions cachés long-tems à ces quatre femmes, & que venant à découvrir nos affaires malgré nous, elles se croiroient moins obligées au silence que si nous les leur communiquions volontairement. Je dis à Inigo, qu'il n'étoit pas besoin de leur en faire un mystère, & qu'il suffisoit de leur recommander la discrétion. Le marquis fut mis dans une chambre à l'écart, dans les grands appartemens, de sorte qu'il auroit été difficile de le trouver sans connoître parfaitement les lieux. Je lui laissai le seul Scoti, & je retournai à la ville avec don Porterra. Mon premier soin fut d'envoyer chercher le plus habile des chirurgiens qui lui avoient mis le premier appareil, & de l'engager pour une grosse somme à se rendre à Buen-retiro, & à y demeurer caché dans sa chambre jusqu'à son entière guérison. Le chirurgien partit, après s'être fourni des drogues nécessaires. J'allois sortir aussi, pour prévenir en notre faveur nos amis les plus puissans & les mettre dans nos intérêts; mais je fus retenu par l'arrivée du comte de Mancenez. Me voyant seul, il me demanda où étoit son cher marquis. Il est assez mal, lui dis-je, & je ne crois pas que vous ignoriez son malheur. Je sais, me répondit-il,

ce que tout Madrid fait comme moi : je viens l'aider à se défendre, ou l'exhorter à se cacher. L'affaire est des plus sérieuses, ajouta-t-il, & je crois qu'il est à propos qu'il fasse connoître sa naissance, pour arrêter l'ardeur des poursuites. Les parens de Pastrino sollicitent tous les tribunaux; il est vrai que tous vos amis & les miens vous servent avec zèle, mais le roi n'arrêtera pas le cours de la justice s'il n'en a quelque forte raison, telle que seroit la connoissance du nom du marquis. Je représentai au comte, que c'étoit moins que jamais le tems de nous faire connoître. Quoique ces sortes d'aventures, lui dis-je, n'aient rien qui déshonore, je serois fâché que le marquis eût besoin de son nom pour se tirer d'intrigue. Contentons-nous d'employer nos amis; & si vous l'aimez, faites agir tous les vôtres. Il est dans un lieu sûr, & sa blessure est ce qui m'inquiète le plus. Le comte, qui ne savoit pas qu'il fût blessé, fut extrêmement surpris; il me pressa de lui apprendre le lieu de sa retraite, pour l'aller voir sur le champ. Je le priai d'employer le reste du jour à le servir auprès de ses amis, comme j'allois faire de mon côté; & je l'assurai que nous l'irions voir ensemble, & passer la nuit avec lui, s'il vouloit me faire l'honneur de me venir prendre le soir.

J'allai droit chez monsieur le duc de Mon-

talto. J'aurois pu me dispenser d'aller plus loin; car ce seigneur, qui étoit plein d'estime & d'amitié pour nous, m'assura d'abord que nous pouvions être tranquilles, & que notre affaire étoit finie. Il en avoit parlé à l'abbé N....., qui étoit dès-lors tout-puissant auprès du roi. Cet abbé aimoit les françois. Peut-être croyoit-il devoir cette reconnoissance à la mémoire de monsieur le duc de..... Il prévint si favorablement sa majesté, en lui faisant une relation exacte de la querelle, que plusieurs seigneurs, parens de don Pastrino, étant allés lui demander justice, elle répondit nettement qu'il avoit mérité son malheur, & que son intention étoit qu'un étranger fût en sûreté la nuit dans les rues de Madrid. Je ne laissai pas de voir, par bienséance, monsieur le marquis de Leide, monsieur le marquis de Grimaldo, & quelques autres personnes de distinction qui m'assurèrent que je pouvois me reposer sur leur crédit & sur leurs bons offices. Le soir, étant de retour au logis, j'appris qu'il y étoit venu douze gardes pour se saisir de la personne du marquis; mais je n'en fis que rire, parce que je regardai cette démarche comme une cérémonie inutile.

Le comte de Mancenez vint me rejoindre un moment après. Je montai dans son carrosse; & nous étant fait conduire jusqu'au Prado, nous

renvoyâmes l'équipage, pour aller ſeuls à Buen-retiro. La préſence du comte combla le marquis de joie. Nous trouvâmes dans ſa chambre l'épouſe d'Inigo avec ſes deux filles. La petite dona Pradina, dont j'ai déjà eu l'occaſion de parler, n'étoit pas la moins contente de ſe voir près de lui. Elles ſe retirèrent pourtant à notre arrivée. Nous ſoupâmes, le comte & moi, auprès du lit du malade. Il fallut parler de la chère dona Diana, dont l'abſence affligeoit bien plus le marquis que ſa bleſſure. Il demanda au comte, ſi elle n'avoit pas donné quelque marque de compaſſion, en apprenant le péril où il étoit. Elle en a donné de déſeſpoir, lui dit le comte, & ſi je ne l'avois conſolée tantôt, après avoir vu monſieur de Renoncour, je ne ſais de quoi ſa douleur ne l'auroit pas rendue capable. Cependant elle ignoroit encore que vous fuſſiez bleſſé; j'ai eu beſoin de mille précautions pour lui apprendre cette fâcheuſe nouvelle. Je lui ai perſuadé que votre bleſſure eſt légère, & que vous ſerez en état de la revoir dans quelques jours. Je l'eſpère, répondit le marquis, & ce ſera toujours fort tard pour mon impatience; mais je ſerai demain aſſez bien pour lui écrire, & je prierai mon cher papa de lui porter lui-même ma lettre. Je le lui promis. Il demanda enſuite au comte ſi dona Eliſa n'étoit pas bien

irritée contre lui, & bien affligée de la mort de ſon amant. Elle en eſt auſſi affligée que moi, lui dit le comte; c'eſt-à-dire, qu'elle regrette un jeune homme, qui, ſi l'on excepte ſa fureur jalouſe, qui l'a rendu digne de ſon ſort, avoit de l'eſprit & du mérite; mais comme elle n'a jamais eu d'inclination pour lui, ſa douleur ne paſſe point les bornes, & ne l'empêchera pas d'être toujours votre amie.

Dans le tems que nous nous entretenions ainſi, avec cette douce familiarité qui fait le charme de l'amitié, Inigo vint tout éperdu nous dire que nous étions trahis; que deux ſeigneurs de la cour étoient à la porte, qui demandoient à me parler; qu'il les reconnoiſſoit pour monſieur le duc de Montalto, & pour monſieur l'abbé N.... & qu'ils étoient-là ſans doute, par ordre du roi, pour nous arrêter. Je me mis à rire, en entendant le nom de monſieur le duc de Montalto, & j'exhortai le bon Inigo à ſe raſſurer. J'allai auſſitôt au-devant de ces deux meſſieurs, ne doutant pas que ce ne fût une viſite d'amitié, qu'ils avoient la bonté de faire au marquis. Monſieur le duc me fit l'honneur de m'embraſſer. Il me dit qu'il venoit s'informer lui-même de l'état de mon malade, & qu'il en avoit parlé ſi avantageuſement à monſieur l'abbé N..... qu'il lui avoit fait naître l'envie d'y venir dans le même

carrosse. Au reste, ajouta-t-il tout bas, je n'ai avec moi que mon cocher & un laquais, qui sont deux hommes de confiance. Je lui marquai toute la reconnoissance que je devois, pour une faveur si extraordinaire. Ils entrèrent tous deux dans la chambre du marquis. Monsieur le duc fut charmé d'y trouver le comte de Mancenez; nous liâmes une conversation pleine de cordialité & de politesse.

L'abbé N.... paroissoit âgé d'environ cinquante ans. Sa taille étoit médiocre, son visage pâle, & toute sa figure fort commune; mais il avoit les yeux pleins d'esprit & de feu. Il parloit avec grace, & le tour de ses expressions avoit quelque chose qui attachoit & qui le faisoit écouter avec plaisir. Il nous raconta plusieurs traits agréables de sa familiarité avec M. L. D. D. On sait qu'il étoit né à Pl.... d'une famille très-basse, & fils, si je ne me trompe, d'un palfrenier. Le D. D. avoit goûté son caractère enjoué, & l'aimoit jusqu'au point de ne l'appeler que son cher abbé. Il voulut l'avoir à sa suite pendant la guerre d'Italie, & le fit passer avec lui en Espagne. Le duc avoit une maitresse italienne, qui le suivoit en habit d'homme. Ce déguisement lui convenoit si bien, qu'elle n'étoit connue de personne, à la réserve de ceux qui étoient dans la plus étroite familiarité du

D.... L'abbé N.... étoit de ce nombre ; & comme il avoit l'humeur naturellement badine, il folâtroit quelquefois avec elle. Le D.... l'apperçut un jour, qu'il lui boutonnoit un peu librement le haut de son juste-au-corps : parbleu, l'abbé, lui dit-il, je te trouve plaisant de caresser ma maitresse quand tu me crois bien éloigné : je veux y être, je saurai du moins de quelle manière tu t'y prens. Là-dessus, il lui ordonna de continuer. L'abbé se trouva fort confus, & ne savoit comment il devoit prendre la chose. Son embarras divertissoit le D... qui lui dit enfin, le prenant par la main : L'abbé, puisque vous ne le voulez pas en ma présence, gardez-vous bien d'y songer lorsque je n'y serai pas ; car si je venois à le savoir, nous ne serions pas bons amis.

En se retirant, il nous assura de nouveau que l'affaire du marquis n'auroit pas de suites, & qu'il se chargeoit du soin de les arrêter. Cependant, lui dit-il, n'allez à Madrid qu'avec précaution, & défiez-vous du génie espagnol : ce sont gens qui se vengent quelquefois par leurs propres mains. Si vous n'avez rien de pressant qui vous retienne, je vous conseille de quitter l'Espagne. Le marquis le remercia vivement, & lui témoigna beaucoup de reconnoissance de ses honnêtetés. Son conseil me parut sage. Nous eussions évité de cruelles peines en le suivant :

mais le moyen de le faire goûter au marquis, qui n'étoit occupé que de sa passion ? Je retournai le lendemain à Madrid, avec le comte de Mancenez. Je trouvai chez don Porterra, des lettres de Paris. Elles en étoient parties avant le départ de le Brun, & elles ne m'apprenoient que des nouvelles de la santé de monsieur le duc de ..... & de toute ma famille. L'après-midi, j'allai chez le comte, espérant y trouver dona Diana, & lui remettre le billet du marquis. Elle n'y étoit pas venue. Je priai dona Elisa de s'en charger, & je repris le chemin de Buen-retiro. J'étois à pied. En passant par le Prado, je me trouvai un peu fatigué : je m'assis sur un banc, pour m'y reposer un moment. Presqu'aussitôt deux courtisannes vinrent me joindre, & prirent place à mes deux côtés. Elles me dirent quelques mots espagnols : & voyant que je ne répondois pas, elles me demandèrent en notre langue si j'étois françois. Je leur dis séchement, oui ; & comme j'étois rempli de mille pensées tristes, je ne proférai plus un seul mot. Loin de se rebuter, elles commencèrent entr'elles un entretien des plus galans & des plus spirituels ; & ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'étant au milieu des deux, toutes leurs paroles passoient devant mon visage pour aller à leurs oreilles. Je me levai au bout d'un quart-d'heure, en riant malgré moi. Elles m'arrêtèrent par l'habit, & me demandèrent si je ne voulois

rien payer du moins pour la converſation. Je trouvai le trait agréable, & je leur donnai quelques réales.

Mon eſprit n'étoit pas tranquille. Je ſentois des mouvemens de triſteſſe, qui ſembloient me préſager quelque malheur. Je me promenai ſeul, pendant plus d'une heure, aux environs de Buen-retiro. La nuit, qui commençoit à être obſcure, contribuoit encore à communiquer quelque choſe de ſombre à mes penſées. Quelles réflexions ne fis-je point ? Mon Dieu ! diſois-je, vous me puniſſez d'avoir quitté ma ſolitude. Je me rappelai la paix dont je jouiſſois dans l'abbaye de...., l'innocence de la vie que j'y menois, mes occupations ſimples & tranquilles ; & je les comparois avec l'agitation preſque continuelle dans laquelle j'avois vécu depuis mon départ de France. Je conſidérois que le marquis n'étoit pas encore hors de danger ; qu'à peine ſeroit-il guéri, que ſa paſſion & le reſſentiment de la famille de don Juan de Paſtrino m'expoſeroient à de nouvelles alarmes, & que ſa ſeule vivacité ſeroit toujours pour moi une ſource inépuiſable de peines & d'inquiétudes. C'étoit bien à moi, reprenois-je, à me charger de la conduite d'un jeune homme de dix-huit ans, dont j'ai dû prévoir les erreurs, les déſordres & les paſſions. J'ai abandonné ma fille pour lui ; je ſens qu'il m'eſt devenu auſſi cher qu'elle,

&

& que l'honneur ne m'attache pas plus à ses intérêts que mon affection ; qu'avois-je à faire de me forger ces nouvelles chaînes, après avoir tant de fois éprouvé que je ne saurois en former d'heureuses, & que tous mes attachemens ne vont qu'à mon infortune & à ma perte ? Suis-je assuré seulement que le marquis ressente ce que je fais pour lui ? Peut-être me regarde-t-il comme son tyran, malgré la tendresse & l'honnêteté de mes manières ; les jeunes gens sont-ils sensibles à autre chose qu'à ce qui les flatte ? Ainsi quel est le fruit de mes peines ? de me tourmenter inutilement, de me préparer, par mes fatigues, une vieillesse pénible & languissante, & peut-être de précipiter la fin de mes jours. Hélas ! la mort n'est pas ce qui m'épouvante ; mais c'étoit à mes malheurs passés, que je devois la perte de ma vie. Je dois la ménager aujourd'hui, pour me punir d'avoir vécu quand il falloit mourir.

Je m'entretins ainsi seul, en me promenant à grands pas dans les allées qui sont autour du château. Toutes mes anciennes douleurs se réunissant à l'idée de celles qui me menaçoient encore, je me trouvai le cœur si serré en rentrant chez Inigo, que j'eus besoin de prendre aussi-tôt quelque liqueur pour me soutenir. J'allai ensuite dans la chambre du marquis. Le chirurgien me dit naturellement que ce soir, il trouvoit sa

blessure plus mauvaise, & qu'il ne savoit à quoi attribuer ce changement. Je demandai à Scoti, qui ne l'avoit pas quitté, s'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il me répondit que don Porterra l'étoit venu voir sur la fin du jour, qu'il lui avoit apporté une lettre, & que le marquis avoit paru fort inquiet après l'avoir lue. J'approchai de son lit; il étoit un peu assoupi. J'apperçus, à son côté, le bout d'un papier qui sortoit hors des draps; je ne doutai point que ce ne fût la lettre, & je la tirai doucement pour la lire. Elle étoit de dona Diana. La voici, telle que je la conserve.

« Je crains bien, mon cher marquis, qu'il ne » se prépare contre nous quelque orage. Outre » votre absence & votre blessure, qui sont déjà » pour moi deux mortels sujets d'inquiétude, je » viens d'en recevoir un nouveau, qui me cause » la plus juste alarme. Don Juan d'Alavestras, oncle de Pastrino, est venu ce matin voir mon père. » Je ne sais comment il a été informé de nos » sentimens: mais non-seulement il lui a appris » que vous m'aimez, & que je vous aime; il y a » encore ajouté mille calomnies, dont je suis » prête à ressentir les tristes effets. Mon père m'a » fait appeler aussitôt: il m'a reproché, dans des » termes fort durs, & ma tendresse, & le consentement que j'ai donné, dit-il, au dessein

» que vous avez pris de m'enlever. Et parce que » je lui avois fait connoître mon inclination pour » la retraite avant que de vous avoir connu, il » m'a déclaré qu'il faut la reprendre, & qu'il ne » me laiſſe plus d'autre parti à choiſir que celui » d'un couvent. Je lui obéirois ſans murmurer, » mon cher marquis, ſi je ne ſavois ce que je » vous dois, & la douleur que ma perte va vous » cauſer. Que ne puis-je reſſentir ſeule tout le poids » du malheur qui nous menace! Que ne puis-je » vous rendre, aux dépens de ma vie, la tran- » quillité qu'un amour trop tendre va vous ôter! » J'ai toujours prévu que le mien feroit un jour » mon ſupplice; & l'eſpérance que j'avois d'en » voir une heureuſe fin, étoit ſi foible & com- » battue par tant de raiſons de craindre, que je » ne ſaurois accuſer le ciel de m'avoir trompée. » Mais je ne prévoyois pas que vos peines me » rendroient encore plus malheureuſe que les » miennes. Cependant ne vous affligez pas trop. » Hâtez-vous de vous guérir. Je me ſervirai de » la même voie pour vous informer de mon » ſort; & quel qu'il puiſſe être, je vous jure » encore une tendreſſe éternelle ».

Je remis cette lettre au même endroit, & je m'aſſis en attendant le réveil du marquis. Il étoit près de minuit. Un moment après, il s'éveilla; & m'ayant apperçu, il me préſenta ſa let-

tre, en pouſſant un profond ſoupir. Je la lus une ſeconde fois; & ſans lui donner le tems de parler, je lui dis d'un air tranquille, auquel je m'étois préparé: Hé bien, Monſieur, je ne vois rien là qui doive vous affliger beaucoup. Vos affaires ne changent point de face. Dona Diana vous aime; & quand elle entreroit dans un couvent, elle ne ſauroit y avoir pris d'engagement avant le retour de le Brun. Si monſieur le duc vous fait une réponſe favorable, comptez que ni ſon père ni elle ne balanceront point à vous rendre heureux. Le croyez-vous, me dit-il triſtement? Cela eſt sûr, lui répondis-je, & la choſe parle d'elle-même. Vous ne devriez penſer qu'à vous rétablir, au lieu de retarder, comme vous faites, l'effet des remèdes en vous affligeant mal-à-propos. Il me fit encore quelques objections ſur la malignité d'Alaveſtras, auxquelles je répondis d'une manière qui le raſſura entièrement. Le lendemain, ſur les huit heures du matin, le comte de Mancenez me fit demander ſecrètement à la porte. Je n'ai pas voulu paroître devant le marquis, me dit-il, ſans vous avoir entretenu un moment. Je lui apporte des nouvelles qui le feront mourir de chagrin. Dona Diana a été enlevée ce matin, en ſortant de Madrid avec ſon père, qui la conduiſoit dans un couvent. Les raviſſeurs ſe ſont expliqués de manière à faire entendre qu'ils

agiſſoient par les ordres du marquis; de ſorte que don Diego de Velez eſt dans une fureur étrange contre lui, & qu'il va tout mettre en uſage pour le faire arrêter. Il ſait que vous êtes ici. Les parens de don Paſtrino l'excitent à la vengeance, & c'eſt par leur moyen qu'il a appris le lieu de votre retraite; car ils ont mis de tous côtés des eſpions pour vous découvrir. J'embraſſai mille fois le comte, & je le priai de nous donner des preuves de ſa généroſité & de ſon amitié dans une conjoncture ſi délicate. J'ai pourvu à tout, reprit-il : il faut ſans perdre un moment, que le marquis ſe mette dans mon carroſſe, & nous le conduirons dans un lieu sûr. Mais, répliquai-je, le mouvement va le tuer. Il m'aſſura que nous trouverions une litière à demi-lieue de Buen-retiro, & qu'il avoit donné des ordres pour cela, avant que de ſortir de la ville. La difficulté étoit de faire entendre au marquis qu'il étoit néceſſaire de ſe retirer, ſans lui en découvrir la véritable raiſon. Le comte ſe chargea de ce ſoin, & s'y prit avec beaucoup d'adreſſe. Mon cher marquis, lui dit-il en entrant dans ſa chambre, je viens d'apprendre que votre bleſſure empire, & je n'en ſuis pas ſurpris : je n'ai pas eu l'attention d'avertir le chirurgien que l'air de Buen-retiro eſt mortel pour les plaies. Il faut ſortir d'ici, ſi vous m'en croyez, & ſans tarder

plus long-tems. Le marquis consentit à tout. Nous le mîmes sur le champ dans le carrosse du comte, & nous avec lui. Nous étions quatre, en comptant le chirurgien. Nos gens retournèrent à la ville, pour tromper les espions. Nous joignîmes la litière, en moins d'une demi-heure. Je conseillai au comte de renvoyer son carrosse, quoiqu'il m'eût dit qu'il nous restoit deux lieues à faire à pied. Il ordonna à son cocher, de nous venir rejoindre le soir avec un autre de ses laquais, & quelques chevaux pour les provisions. J'avois donné le même ordre à Scoti.

Nous marchâmes le plus vîte qu'il nous fut possible. Je m'entretenois avec le comte, en allant après la litière. Je lui racontai tout ce que dona Diana avoit écrit la veille au marquis; & nous conclûmes ensemble, après quantité de réflexions, qu'il falloit que le ravisseur fût le même Alavestras, qui avoit accusé faussement le marquis de méditer ce mauvais coup. Un calomniateur, disois-je au comte, est capable des derniers crimes. Je me confirmai encore dans cette pensée, lorsqu'il m'eut appris que la mère de don Pastrino, qui étoit sœur de don Alavestras, avoit naturellement l'humeur violente, & que la mort de son fils unique l'avoit portée au comble de la fureur. Elle étoit veuve, & n'avoit rien de plus proche que son frère. Je jugeai que

ſe voyant hors d'eſpérance d'être vengée par les voies ordinaires, elle l'avoit ſollicité d'employer le crime; qu'ayant été inſtruits par leurs eſpions, de l'attachement du marquis, ils avoient formé le deſſein d'enlever Diana, pour faire tomber l'accuſation ſur le jeune amant, & pour obliger par-là ſa majeſté à permettre de l'arrêter; eſpérant pouvoir alors renouveller leurs pourſuites, & l'accabler des deux côtés. Effectivement don Diego de Velez obtint un ordre du roi, dès le même jour, pour ſaiſir la perſonne du marquis à Buen-retiro. Mais n'y étant allé que l'après-midi, il n'y trouva point ce qu'il eſpéroit. Nous étions en ſûreté à Ivicella, petit château du comte, ſitué à l'entrée d'une longue prairie, au bas d'une côte chargée d'un bois fort épais. Le lieu ſembloit être fait pour ſervir d'aſyle. Les environs n'étoient point habités. Le concierge étoit un bon homme, qui y demeuroit avec ſa femme & ſes deux fils, pour recueillir les foins de la prairie. On auroit pu faire aiſément de cette terre un lieu de plaiſir; mais le comte avoit ſa maiſon de campagne plus proche de la ville, & venoit rarement à Ivicella. Il y avoit même peu de chambres qui fuſſent meublées; mais celle qu'on donna au marquis, ne laiſſoit pas de l'être proprement. Nos laquais arrivèrent le ſoir, avec tout ce qui étoit néceſſaire pour nous bien trai-

ter, & pour éviter l'ennui. Ils nous apprirent que l'enlèvement faisoit beaucoup de bruit à Madrid; qu'on le rejetoit hautement sur le marquis, & qu'on avoit été pour s'assurer de lui à Buen-retiro. J'appréhendai que cela ne fît de fâcheuses impressions sur l'esprit de nos meilleurs amis, & je résolus d'aller dès le lendemain me présenter à eux. Le comte demeura, pour tenir compagnie à son ami.

Je vis d'abord monsieur le duc de Montalto. Il étoit persuadé, avec toute la ville, que le marquis étoit coupable. Je découvris à travers ses civilités que cette opinion l'avoit un peu refroidi; & lorsque je commençai à lui parler du sujet principal de ma visite, il ne put s'empêcher de me dire, en m'interrompant : En vérité c'est trop : tuer un homme & enlever une fille de condition; & cela en trois ou quatre jours! ah! monsieur de Renoncour, c'est trop. Mon plaidoyer ne fut pas long. Je me plaignis de la facilité qu'il avoit eue à croire un bruit si faux, & je lui protestai que nous étions innocens. Je le priai de se souvenir que le marquis n'étoit pas en état de penser à un enlèvement, moi dans un âge & dans une situation à le permettre, & ni l'un ni l'autre assez accrédités en Espagne pour avoir trouvé tout d'un coup des gens qui voulussent l'exécuter par nos ordres. Enfin, lui dis-

je, il n'eſt que trop vrai que le marquis eſt encore étendu dans un lit, & que ſon mal eſt aſſez dangereux pour m'empêcher d'être tranquille. Je viens intéreſſer pour lui votre amitié. Il ne s'agit pas ſeulement d'arrêter des pourſuites injuſtes & ſans fondement; mais ſi vous voulez qu'il ſe loue éternellement de vos bontés, il faut lui faire retrouver dona Diana de Velez dont il ignore encore la perte, & ſans laquelle je ne crois pas qu'il puiſſe vivre. Je fis là-deſſus au duc le récit des amours du marquis & de dona Diana, & je ne lui cachai point les raiſons que j'avois de ſoupçonner don Alaveſtras de l'enlèvement. Cela étant, me répondit monſieur de Montalto, je crois que le plus sûr eſt d'aller droit chez don Diego de Velez, & de lui faire entendre qu'il s'eſt trompé. Il n'y a point de tems à perdre; allez-y vous-même. J'irai de mon côté, non pas m'oppoſer aux pourſuites, elles tomberont d'elles-mêmes, lorſque don Diego ceſſera de les preſſer; mais détromper la cour & le public, qui ſont fort prévenus contre vous & le marquis. Je le quittai pour aller chez don Diego de Velez. Cette viſite ne laiſſoit pas de me cauſer quelque émotion; & quelque facilité que j'aie toujours eue à m'exprimer, je méditai, en approchant de ſa maiſon, ce que j'avois à lui dire.

Il étoit ſeul. Je me fis connoître d'abord, en

lui disant : La démarche que je fais, Monsieur, de la part de monsieur le marquis de Rosemont, vous persuadera beaucoup mieux de sa sincérité, qu'un discours étudié. Il est au désespoir de l'idée que vous vous formez de lui. Vous l'accusez d'un crime dont vous aurez regret de l'avoir soupçonné, quand vous connoîtrez son innocence. Je vous proteste, Monsieur, que non-seulement il n'est pas coupable, comme ses ennemis vous l'ont fait croire, mais que votre perte ne vous afflige pas plus que lui, & qu'il auroit exposé sa vie pour défendre dona Diana contre ses ravisseurs. Si vous doutez de la vérité de mes paroles, exigez de moi toutes les preuves qui peuvent vous convaincre : je suis prêt à vous les accorder. Il m'écoutoit attentivement. Je ne savois quel jugement porter de l'air de son visage, qui me paroissoit tout à la fois triste, furieux, & attentif. Enfin il me répondit brusquement que l'artifice étoit grossier ; qu'il étoit lui-même avec sa fille, au moment qu'elle avoit été enlevée, & qu'il avoit entendu prononcer plusieurs fois le nom du marquis par les ravisseurs. C'est justement, repartis-je, en quoi consiste la malignité de nos ennemis ; mais une malignité si destituée de vraisemblance, qu'il est surprenant qu'elle ait pu faire impression sur vous : car je vous demande s'il est naturel que des gens, qui eussent voulu servir

monſieur le marquis, vous euſſent fait connoître ſon nom. N'avoient-ils pas toutes les raiſons du monde de le cacher, & pour leur propre intérêt, & pour celui de leur maître? Mais je ſais, reprit-il, que le marquis aime ma fille, & j'étois informé de ſon deſſein, même avant l'exécution. Ceux qui vous ont appris, répliquai-je, que monſieur le marquis aime dona Diana, ne vous ont pas trompé en ce point; mais ils ſe ſont ſervis de cette connoiſſance, pour tramer la plus noire calomnie. Je les connois comme vous; ils brûlent de ſe venger, & cette raiſon ſeule auroit dû vous rendre leur accuſation ſuſpecte. En voulez-vous une preuve à laquelle je ne crois pas que vous puiſſiez rien oppoſer? la voilà, continuai-je en ouvrant la lettre de dona Diana, que j'avois eu la précaution de tirer adroitement des mains du marquis; je puis vous montrer cette lettre, puiſque vous n'ignorez pas les ſentimens qui y ſont contenus. Il prit la lettre, & ayant reconnu l'écriture de ſa fille, il ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, & de dire tendrement; hélas! ma chère fille! Je commençai à croire qu'elle lui étoit plus chère que je ne me l'étois imaginé, & qu'elle ne le penſoit peut-être elle-même. Lorſqu'il eut achevé de lire, il me parut ſurpris. Mais qui voulez-vous donc, me dit-il, qui ait enlevé ma fille? Je lui répon-

dis que c'étoit de quoi je ne pouvois l'inſtruire certainement, mais que j'avois des raiſons ſi fortes de ſoupçonner Alaveſtras lui-même, que je le pouvois faire ſans témérité. Je le fis ſouvenir de la mort de don Paſtrino, & de la manière dont le roi avoit pris la choſe : ce qui avoit ôté à don Alaveſtras tout eſpoir d'être vengé. Depuis ce tems-là, lui dis-je, il n'a pas ceſſé de remuer & de mettre tout en œuvre pour découvrir le lieu de notre retraite, dans le deſſein apparemment de trouver les moyens de ſatisfaire ſa fureur. Il a ſollicité tous ſes amis contre nous. Il a mis en campagne des eſpions & des gens armés. Enfin je communiquai à don Diego toutes les conjectures que j'avois formées ſur le chemin d'Ivicella, & je tâchai de le perſuader, comme je l'étois moi-même, qu'Alaveſtras avoit voulu le faire ſervir à ſa vengeance. S'il m'avoit joué un tour ſi lâche, me dit-il d'un air furieux, je lui arracherois mille fois la vie. Là-deſſus il fit appeler ſes trois fils, qui paroiſſoient tous gens de bonne mine & de réſolution, & il leur expliqua ce qu'il venoit d'entendre. Lorſqu'il eut fini, j'ajoutai quantité de raiſons à ſon diſcours, telles que la bleſſure du marquis, qui étoit très-dangereuſe, ſa jeuneſſe, la dépendance où il étoit de moi; & pour achever, leur dis-je, de vous convaincre, je vous jure que quoique je ſois ici

au nom du marquis, c'eſt-à-dire pour lui rendre ſervice en vous apprenant ſon innocence, il ignore encore l'enlèvement de dona Diana, & qu'il n'en ſera informé qu'après ſa guériſon. Il l'aime avec tant de tendreſſe & de reſpect, que cette nouvelle, jointe à ſon mal, lui cauſeroit infailliblement la mort. Je vous parle avec liberté de ſes ſentimens, ajoutai-je, parce qu'il eſt d'un rang & d'une naiſſance à faire honneur à toutes les dames d'Eſpagne auxquelles il s'attachera.

Le père & les trois fils ſe regardèrent quelque tems ſans parler. Enfin le père me dit que quoiqu'il ſe ſentît fort diſpoſé à me croire, il ne pouvoit révoquer les pourſuites qu'il avoit commençées, qu'il ne vît un peu plus clair dans cette affaire; qu'il m'aſſuroit ſeulement de ne les pas preſſer, & que pendant ce tems-là il alloit faire éclairer de près don Alaveſtras. Il me pria de me joindre à lui, pour tirer des lumières qui nous importoient à l'un & à l'autre; & il fit ſerment que ſi d'Alaveſtras étoit aſſez fourbe pour l'avoir joué d'une façon ſi indigne, il le puniroit d'une manière qui effrayeroit toute l'Eſpagne. Ses trois fils jurèrent la même choſe. Le troiſième reſſembloit fort à dona Diana, quoiqu'il fût né d'une mère différente; & je le trouvai le plus vif ſur les intérêts de ſa ſœur. Il ſe nommoit don Pédro de Lera. Son âge étoit de

vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il promit le premier à ſon père, qu'avant que la nuit fût paſſée, il ſauroit ſi don Alaveſtras étoit coupable, & ce que ſa ſœur étoit devenue.

Ils me conduiſirent civilement juſqu'à la porte de leur maiſon. Je me rendis de-là chez le comte de Mancenez, pour y voir dona Eliſa. Elle me parut fort affligée de l'enlèvement de ſon amie. Je l'informai de l'état de nos affaires, & je la priai de contribuer de quelque choſe à la tranquillité du marquis. Je crains, lui dis-je, que ne recevant point de nouvelles de dona Diana, il ne s'afflige trop de ce ſilence, & qu'il n'en tire des conſéquences fâcheuſes. Il faut que nous lui faſſions croire que ſon père l'a miſe dans un couvent, & que n'ayant pas la liberté d'écrire, elle vous a priée à ſon départ de faire ſavoir au marquis, qu'il ne doit rien appréhender pour elle, & qu'elle compte de le revoir après ſa guériſon. Dona Eliſa m'accorda ce que je demandois. Nous convînmes qu'elle enverroit ſa lettre à Ivicella par un laquais, afin que cela parût moins affecté. J'allai voir enſuite toutes les perſonnes de diſtinction dont nous étions connus, pour les détromper de la fauſſe opinion qu'ils avoient pu prendre ſur le bruit public. Je m'apperçus que monſieur le duc de Montalto avoit déjà fait beaucoup, & qu'il nous avoit ren-

du ſervice en véritable ami. Quelque fatigué que je fuſſe d'une journée ſi pénible, je retournai le ſoir à Ivicella, avec don Porterra, qui voulut m'accompagner. Les nouvelles que j'apportois, réjouirent le comte de Mancenez. Cet aimable comte me dit que, puiſque j'avois ſi heureuſement commencé, il me laiſſoit le ſoin de terminer nos affaires à Madrid; qu'il ſe chargeoit, de ſon côté, de prendre ſoin du marquis, & qu'il ne s'en éloigneroit pas un moment juſqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli. Le lendemain, je vis arriver le laquais de dona Eliſa. Sa maitreſſe, qui avoit de l'eſprit infiniment, l'avoit bien inſtruit de la manière dont il devoit exécuter ſa commiſſion. Il demanda à parler au marquis, d'un air empreſſé, ne voulant confier ſa lettre à perſonne. Nous nous aſſemblâmes tous dans ſa chambre, en marquant une grande curioſité d'apprendre le ſujet d'un meſſage ſi preſſant. Le marquis, après avoir lu la lettre, la préſenta au comte, & lui dit qu'il avoit des obligations infinies à dona Eliſa. Nous la lûmes enſemble. Elle étoit tournée de la manière la plus ingénieuſe & la plus propre à tranquilliſer un amant. Vous devez être bien ſatisfait, lui dis-je; il ne reſte qu'à vous guérir promptement.

Cependant, comme je ne perdois pas de vue l'affaire de l'enlèvement, je retournai l'après-midi

à Madrid. Don Diego de Velez n'étoit pas chez lui ; mais j'y trouvai ses trois fils, qui me firent, dès mon entrée, des caresses extraordinaires. Je conçus aussi-tôt qu'il s'étoit passé quelque chose que j'ignorois. En effet ils m'apprirent que le ravisseur étoit connu, que mes conjectures avoient été justes ; & que c'étoit don Alavestras. Don Pedro de Lera avoit exécuté ce qu'il avoit promis ; il l'avoit découvert avant que la nuit fût passée. Il étoit allé sur la fin du jour, dans le tems que l'obscurité commence, à la porte du perfide ; & y ayant passé quelque tems à l'attendre inutilement, car c'étoit à lui-même qu'il en vouloit d'abord, il prit un autre parti : ce fut d'arrêter son valet de chambre, qu'il vit revenir de la ville, jugeant bien que si le maître étoit coupable, le valet l'auroit aidé dans son entreprise. Il l'arrêta doucement par le bras, & lui appuya la pointe de son poignard sur le côté, en lui disant de le suivre sans prononcer une parole, ou qu'il étoit mort. Il l'amena ainsi chez son père. Là, dans une chambre secrette & bien fermée, le père & les trois frères le menacèrent des plus cruels tourmens, s'il ne déclaroit ce qu'il savoit de l'enlèvement de dona Diana. Il nia d'abord le fait avec opiniâtreté ; mais lorsqu'il vit le fer & le feu préparés, il confessa tout. Lui-même avoit été du nombre des ravisseurs. Don Alavestras étoit à la tête ; mais étant

étant masqué comme les autres, don Diego n'en avoit pu reconnoître aucun. Ce misérable déclara donc que son maître, après avoir enlevé dona Diana, avoit pris d'abord le chemin d'une terre qu'il avoit à une journée de Madrid, dans le canton de la Sierra; mais qu'ayant fait réflexion que sa présence étoit nécessaire à Madrid, il s'étoit arrêté dans un bois, d'où il avoit envoyé chercher sa sœur avec son carosse & des habits d'hommes; qu'à son arrivée il lui avoit remis dona Diana entre les mains, après l'avoir fait revêtir en cavalier avec ordre de la conduire à sa terre, & de la tenir si bien renfermée qu'elle ne fût apperçue de personne; qu'étant ensuite retourné à Madrid, il avoit ordonné à tous ses domestiques de répandre dans la ville, que la fille de don Diego de Velez avoit été enlevée par le marquis de Rosemont, gentilhomme françois, le même qui avoit tué don Juan de Pastrino; qu'il s'étoit montré le même jour à tous ses amis, & que le soir, il étoit parti en poste pour sa terre de la Sierra.

Après cette découverte, me dit don Pedro de Lera, nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre. J'étois d'avis d'assembler sur le champ nos amis, pour aller surprendre don Alavestras à sa terre, le percer de mille coups, & tirer ainsi ma sœur de ses mains. Mais mon père a jugé plus à propos d'obtenir un ordre du roi pour l'arrêter,

& de le faire punir ensuite par les voies de la justice, comme un ravisseur & un calomniateur; nous réservant toujours le droit de le punir par nos mains s'il avoit assez de crédit pour échapper à la justice. Le roi est à l'Escurial, continua don Pedro. Mon père y est allé pendant la nuit, pour se trouver aujourd'hui à son lever. Nous attendons impatiemment son retour. Les trois frères me firent alors mille excuses, d'avoir soupconné injustement le marquis, & me témoignèrent beaucoup d'envie de le connoître pour les renouveller à lui-même. Je leur demandai ce qu'étoit devenu le valet de chambre d'Alavestras. Il est encore entre nos mains, me dirent-ils, & nous nous garderons bien de le lâcher. Je souhaitai de le voir. Ce malheureux me fut amené les chaînes aux pieds & aux mains. Je lui fis diverses questions; entr'autres, si dona Diana savoit par qui elle avoit été enlevée. Il me répondit qu'il ne croyoit pas qu'elle le pût savoir, que ce n'étoit pas le dessein d'Alavestras; qu'il avoit toujours été masqué, & qu'en faisant venir sa sœur, il étoit bien sûr que dona Diana ne la connoissoit point. Cette réponse me fit trembler pour la pauvre dona Diana. Je craignis tout pour elle, d'un scélérat tel qu'Alavestras, & d'une furieuse telle que sa sœur. L'effet ne justifia que trop ma crainte.

Don Diego me trouva encore chez lui à son retour. Il m'embrassa, en me priant d'oublier le

passé, & de me joindre à lui pour hâter la punition de notre ennemi commun. Le roi l'avoit écouté favorablement. Il s'étoit fait expliquer toutes les circonstances de l'action ; & trouvant dans le dessein d'Alavestras une malignité des plus noires, il avoit déclaré sur le champ qu'il vouloit qu'il fût puni avec rigueur. Don Diego rapportoit un ordre de le saisir vif ou mort. Il ne tarda point à faire avertir l'alcade avec ses alguasils. Ils se disposèrent à partir vers l'entrée de la nuit. Je ne pus refuser aux instances de don Diego & de ses fils, d'être aussi du voyage, c'étoit servir le marquis dans la personne de dona Diana, & j'étois bien aise d'être éclairci par mes yeux de ce qui pouvoit lui être arrivé. J'envoyai chercher Brissant chez don Porterra, pour m'accompagner ; & je fis dire à Ivicella, que j'étois obligé de m'absenter pour deux jours.

En marchant, don Diego qui étoit à mon côté, me découvrit familièrement la situation de son cœur. Malgré la connoissance que j'ai donnée au roi de mes affaires, je ne sais, me dit-il, si je pourrai m'empêcher de tuer le perfide, lorsqu'il sera en mon pouvoir. Je sens à mesure que j'avance, des redoublemens de haine, dont je crains fort de n'être pas le maître. Ce seroit bien pis, s'il en avoit mal usé avec ma fille. Il n'y auroit pas de cruautés que je ne lui fisse éprouver. Il les mériteroit, lui répondis-je ; mais s'il n'est pas le plus misérable

des hommes, il aura reſpecté une perſonne auſſi charmante que dona Diana. Hélas! reprit-il, cette chère enfant eſt bien à plaindre. Dans ma maiſon même & ſous mes yeux, elle a eu mille ſujets de chagrin, que toute ma tendreſſe n'a pu lui faire éviter; & dans le tems que je croyois lui procurer du moins un peu de repos, en la mettant dans un couvent, elle ſe trouve expoſée au plus grand malheur qu'une fille puiſſe éprouver. Il prit de-là occaſion de me raconter l'hiſtoire de ſon mariage de Naples, la naiſſance de dona Diana, ſon arrivée en Eſpagne, la mort de ſa mère & tout ce qu'on a vu plus haut dans ces mémoires. Malheureuſement, continua-t-il, cette fâcheuſe aventure eſt venue aux oreilles de ma dernière femme; elle regarde ma fille Diana comme une étrangère, qui eſt venue diminuer la portion de l'héritage de ſes enfans, & elle a conçu pour elle une averſion dont elle n'a point ceſſé juſqu'ici de lui donner des marques. Il m'eſt arrivé à moi-même de la maltraiter, par une complaiſance exceſſive pour mon épouſe. Mon cœur en a gémi plus d'une fois; car il n'eſt pas beſoin d'avoir des yeux de père, pour trouver qu'effectivement cette triſte fille eſt très-aimable. J'ai remarqué que mes fils l'aiment auſſi beaucoup. Il n'y a que ma femme, qui eſt pour elle d'une dureté inexorable. Mais, lui dis-je, n'auriez-vous pas pu la tirer de ſes mains en la mariant? Il

me répondit qu'il en avoit eu dessein plus d'une fois, mais que Diana s'y étoit opposée elle-même, par des raisons qu'il ignoroit, & qu'elle lui avoit toujours demandé avec instance la liberté de se retirer dans un couvent. C'est où je la conduisois, ajouta-t-il, lorsqu'Alavesttas me l'a enlevée; & je vous avoue que je fus hier surpris, en lisant sa lettre au marquis; car quoique j'eusse appris qu'elle en étoit aimée, j'ignorois qu'elle l'aimât, & je ne lui croyois d'inclination que pour la solitude. Je lui expliquai là-dessus de quelle manière cet amour s'étoit formé, & je l'assurai qu'ayant été témoin de toutes leurs entrevues, il ne s'y étoit rien passé que de sage & d'innocent. Il me demanda si le marquis avoit dessein de l'épouser. Il le voudroit, lui dis-je, au prix de sa vie, mais pour m'expliquer avec franchise, quelque honorable que soit votre naissance, la sienne & le rang que monsieur son père occupe sont fort au-dessus. Il est d'ailleurs fils unique, & tant de grandeur l'attend en France, qu'on aura peine à consentir qu'il prenne une épouse en Espagne. Cependant je ne vous cacherai pas, continuai-je, qu'il a fait partir exprès son valet de chambre pour solliciter le consentement de monsieur son père, & qu'il espère beaucoup de sa bonté. Don Diego parut fort satisfait de cette explication. Il me pria même de lui procurer l'honneur de connoître monsieur le marquis, pour le remercier des

ſentimens avantageux qu'il avoit pour ſa fille. Le bon vieillard ne prévoyoit pas qu'il alloit bientôt la perdre pour toujours.

Enfin nous arrivâmes à la Sierra vers les ſix heures du matin. L'alcade fit entourer le château par ſes alguaſils ; & s'étant fait accompagner de quelques-uns, il alla frapper à la porte. On n'ouvrit pas d'abord ; ſans doute parce que nous avions été apperçus, & qu'on avoit eu le tems d'avertir Alaveſtras & ſa ſœur. Cette femme furieuſe voyant bien que ſon crime étoit découvert, & que ſon frère ni elle ne pouvoient éviter le châtiment, prit une réſolution terrible, & dont le ſouvenir me cauſe encore de l'horreur. Je crains que mes lecteurs ne s'imaginent ici que j'ajoute quelque choſe à la vérité, pour embellir mon récit par des circonſtances intéreſſantes. Je les prie de faire attention que j'écris ſans intérêt, & que M le duc de . . . . . peut rendre témoignage de la fidélité de ces mémoires, à ceux auxquels il voudra bien faire connoître la part qu'il y a eue.

Comme l'alcade ſe mettoit en état d'enfoncer la porte, & que cette exécution n'auroit pu tarder long-tems, on ouvrit. L'alcade demanda à parler de la part du roi à don Alaveſtras. On lui répondit qu'il pouvoit entrer. Lorſqu'il fut dans la cour avec ſes gens, il vit Alaveſtras à une fenêtre, qui lui demanda fiérement ce qu'il ſouhaitoit : Vous-

même, lui dit l'alcade, qui comptoit trop sur les mesures qu'il avoit prises, pour craindre qu'il pût lui échapper. Je viens par ordre du roi m'assurer de votre personne, & tirer de vos mains dona Diana de Velez, que vous avez enlevée. On m'a donc trahi, reprit le ravisseur d'un ton qui exprimoit sa rage : Montez, Messieurs, montez ; vous êtes les plus forts. Il demanda en même-tems, si don Diego n'étoit pas là, ou quelqu'un de ses enfans ; & ayant su que le père & ses trois fils y étoient, il parut content, & les fit prier d'entrer aussi, pour recevoir dona Diana de ses mains. Nous montâmes tous ensemble à son appartement : il vint au-devant de nous dans l'antichambre le pistolet à la main : Messieurs, nous dit il, je ne prétends pas me défendre ; mais point de violence, je vous prie ; car ma vie vous coûteroit cher. Qu'on me montre l'ordre du roi. L'alcade, qui l'avoit entre les mains, ne fit pas difficulté de le montrer & de le lui laisser lire. Bon, dit-il en finissant, on n'en veut qu'à moi : on a raison, je suis seul coupable. Cependant, Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers don Diego & ses fils, voyez lequel de ces deux partis vous plaira davantage, ou de me permettre de sortir libre de cette maison, & l'on vous rendra alors dona Diana saine & sauve, ou de vous résoudre à lui voir enfoncer un poignard dans le cœur, si vous voulez absolument me conduire prisonnier à Madrid. Choisissez.

Si don Diego & ses fils eussent suivi leur fureur, ils auroient poignardé sur le champ ce scélérat; mais l'alcade prévenant leur réponse, lui dit que le parti le plus sage qu'il pût prendre lui-même étoit d'exécuter sans bruit la volonté du roi, & d'espérer son pardon de la clémence de sa majesté. Vous ne me croyez donc pas, reprit-il en reculant jusques dans sa chambre? entrez, Messieurs, entrez avec moi. Nous entrâmes; & le premier objet qui nous frappa, nous rendit immobiles, & glaça notre sang jusqu'au fond de nos veines. La vieille dona Pastrino étoit assise près d'une fenêtre; dona Diana étoit à genoux à ses pieds, le sein découvert, & cette horrible femme lui tenoit la pointe d'un poignard appuyé sur la gorge. N'avancez pas, s'écria-t-elle en nous voyant; elle est morte si vous avancez. Don Diego mortellement saisi de ce spectacle, se jetant à genoux avec ses trois enfans. Eh! Madame, s'écria-t-il en levant les mains au ciel, ayez pitié d'un malheureux père. Qu'ai-je fait qui puisse vous offenser? que vous a fait ma fille? O Ciel! ayez compassion de ma vieillesse. Commencez, du moins, par m'ôter la vie à moi-même.

Cette furie impitoyable ne paroissoit pas même émue. Elle lui répondit que l'unique voie de sauver sa fille étoit d'accorder la liberté à son frere: qu'il falloit le laisser descendre seul, le laisser monter à cheval & lui donner le tems de s'éloigner. Quelque

forte que fût dans don Diego la passion de se venger, elle céda pour un tems à la tendresse paternelle. Il pria l'alcade de laisser évader don Alavestras. Ce fut un embarras pour l'alcade, qui craignoit de manquer à son devoir s'il n'exécutoit ponctuellement l'ordre du roi. Cependant nous lui fîmes entendre que cet ordre n'ayant été donné qu'en faveur de don Diego, qui étoit l'offensé, il étoit le maître en quelque sorte d'en user à sa volonté. Dona Pastrino n'exigea pour son frère qu'une demi-heure, dont elle lui recommanda de bien profiter. Nous demeurâmes tous dans sa chambre pendant ce tems-là, éloignés d'elle à la même distance. Au moindre mouvement qu'elle nous voyoit faire, elle redoubloit ses menaces, & rapprochoit le poignard de la gorge de dona Diana. Cette belle & malheureuse fille étoit tremblante, aux pieds de sa cruelle ennemie. Elle jetoit quelquefois sur nous ses tristes regards; & je crus remarquer dans ses yeux, que la douleur de son père & de ses frères avoit quelque douceur pour elle, & qu'elle étoit touchée de ce témoignage de leur affection. Mais son malheur ne faisoit encore que commencer. La scène devoit être sanglante, & la catastrophe approchoit.

En partant de Madrid j'avois envoyé comme je l'ai dit, un laquais à Ivicella pour avertir le comte de Mancenez que je serois absent pendant deux

jours. J'avois choisi malheureusement pour ce message un étourdi, qui avoit appris quelque chose du dessein de mon voyage, & qui crut se faire valoir à Ivicella en publiant ce qu'il savoit. Il le fit si indiscrettement, que le bruit alla jusqu'au marquis. Ayant entendu parler de dona Diana enlevée, & d'un ordre de la cour pour arrêter le ravisseur, il voulut si absolument être instruit de tout, qu'on fut obligé de le satisfaire; & ne consultant plus alors que sa fureur & son amour, il se fit seller un cheval malgré le comte, & monta dessus, dans la foiblesse où il étoit pour se rendre à Madrid. Le comte, don Porterra, le chirurgien, Scoti, & quelques autres valets se virent dans la nécessité de partir avec lui. Ils allerent droit chez don Diego de Velez, où ils s'informèrent du chemin que nous avions pris; & sans perdre un moment, ils marchèrent sur nos traces. En approchant de la Sierra, ils apperçurent par malheur don Alavestras, qui fuyoit à toute bride. Le comte de Mancenez le reconnut, & s'imagina qu'il étoit important de l'arrêter. Il fut enveloppé en un moment, & forcé de se laisser reconduire à sa terre. Il protesta en vain qu'il fuyoit de l'aveu de don Diego, & que son retour seroit funeste à dona Diana. On prit toutes ses raisons pour de fausses défaites d'un homme qui se sent coupable, & qui veut éviter le châtiment.

homme de qualité



Quoi! je vois le Meurtrier de mon fils, et qui veut l'être encore de mon frere!

Nous étions dans la ſituation que j'ai repréſentée, lorſqu'il fut ramené au château. Un grand bruit que nous entendîmes, nous auroit obligés de ſortir de la chambre, ſi la vieille Paſtrino ne nous eût retenus par ſes menaces. Le marquis s'y fit conduire. Il eſt impoſſible ici que j'aſſigne une diſtinction de momens aux effroyables actions, qui furent exécutées alors avec plus de promptitude que je ne puis les raconter. Le marquis entra; je me jetai au-devant de lui pour l'empêcher d'apercevoir dona Diana : il l'avoit déja vue. Ah ! mon cher marquis, lui dis-je tout tranſporté, où allez-vous? Vous venez nous perdre. Au nom de Dieu, ſortez pour un moment. Il s'efforçoit d'avancer malgré moi; & le trouble où il étoit l'empêchoit de prononcer un ſeul mot. Dans le même inſtant, dona Paſtrino, qui ſe douta bien que c'étoit le marquis de Roſemont, & qui vit entrer après lui ſon frère, les mains liées de pluſieurs cordes, s'écria avec une fureur inexprimable : Quoi ! je vois le meurtrier de mon fils, & qui veut l'être encore de mon frère ! Meurs, ajouta cette barbare en enfonçant le poignard au milieu du ſein de dona Diana, meurs, toi, qui es ſon amante; & elle ſe leva enſuite pour ſe jeter ſur le marquis. Mais quelqu'active que ſoit la fureur, elle n'eut pas le tems d'achever les quatre pas qu'il falloit faire pour arriver à lui. Don Diego & ſes fils la percèrent

de mille coups. Ils ſe jetèrent auſſi ſur don Alaveſtras, & lui arrachèrent la vie par une infinité de plaies.

Qu'on s'imagine, ſi l'on peut, toute l'horreur d'un tel ſpectacle! Trois corps étendus dans des ruiſſeaux de ſang, mon cher marquis entre mes bras ſans mouvement & ſans connoiſſance, don Diego qui s'arrachoit les cheveux près de ſa fille, & qui perçoit l'air de ſes cris, ſes trois fils qui tâchoient d'arrêter le ſang de leur malheureuſe ſœur, & tous les autres ſpectateurs dans un trouble qui ne leur permettoit pas même de penſer à nous ſecourir. Je portai le marquis dans la chambre voiſine, où il y avoit heureuſement un lit. Le comte de Mancenez & le chirurgien me ſuivirent. Je pris de celui-ci une phiole d'élixir qu'il m'offrit, & je lui ordonnai d'aller au ſecours de dona Diana. Il s'y employa avec tant de zèle & d'adreſſe, qu'il lui mit le premier appareil, & la fit revenir à elle avant que le marquis eût repris la connoiſſance. Son évanouiſſement fut ſi long, que j'en eus un moi-même, cauſé par la crainte & l'inquiétude. Ce n'eſt pas que je cruſſe cet accident dangereux pour un jeune-homme de ſon âge & de ſon tempérament; mais la fatigue qu'il avoit eſſuyée la nuit, & ſa bleſſure qui n'étoit pas encore fermée tout-à-fait, me cauſoient une très-juſte alarme. Le chirurgien étant revenu près de lui,

me consola en m'assurant positivement qu'il n'y avoit rien à craindre. Il mit un nouvel appareil à sa blessure, qui paroissoit prête à saigner. Ce n'est pas son évanouissement que j'appréhende, me dit-il en homme de bon sens; c'est l'impression que va faire sur lui la première idée de l'état où il a vu dona Diana : car j'ai assez reconnu, depuis que j'ai l'honneur d'être à son service, qu'il l'aime éperduement. Je crois qu'il seroit à propos, ajouta-t-il, de le transporter dans l'autre chambre; il se trouveroit près d'elle en revenant à lui, & il seroit assuré du moins qu'elle n'est pas morte. J'approuvai son conseil. Nous le portâmes sur un matelas près du lit où son amante étoit couchée : la connoissance tarda peu à lui revenir. Le chirurgien qui l'observoit, ne s'apperçut pas plutôt de ce changement, qu'il lui dit : Courage, Monsieur, dona Diana est vivante, la voilà auprès de vous. Ce nom si cher acheva de lui faire reprendre ses esprits. Dona Diana étoit si épuisée par la perte de son sang, qu'elle n'avoit pas même remarqué jusqu'alors que le marquis fût près d'elle; mais lorsqu'elle entendit prononcer aussi son nom, elle ouvrit les yeux comme pour le chercher & pour rencontrer les siens. Ces deux tendres amans se reconnurent. Rien ne peut être si touchant ni si naturel que les premiers sentimens de l'un & de l'autre. Dona Diana tendit la main vers lui; il la prit dans les

ſiennes pour la baiſer mille fois. Ah! c'eſt moi, lui dit-il, qui vous réduis dans ce triſte état; mais ſi vous mourez, je ne ſerai pas long-tems à vous ſuivre. Il eut bientôt retrouvé aſſez de force pour ſe lever. Il s'aſſit, ſans écarter un moment ſes yeux de deſſus elle. Il auroit voulu pouvoir viſiter ſa bleſſure, pour juger par lui-même du péril & s'aſſurer de ce qui lui reſtoit d'eſpérance. Il conjura le chirurgien de lui dire naturellement ce qu'il en penſoit. Celui-ci lui répondit, pour le flatter, que ces ſortes de coups étoient rarement mortels, mais qu'il falloit laiſſer un peu de repos à la malade, & qu'on jugeroit mieux de ſon état dans quelques heures. Il vouloit demeurer près d'elle, en promettant de ne lui rien dire qui pût lui cauſer de l'émotion; mais le chirurgien lui fit entendre que ſa ſeule préſence pourroit l'agiter, & que le plus profond repos lui étoit abſolument néceſſaire.

Nous retournâmes dans la chambre voiſine, où je le fis mettre au lit malgré lui. Don Diego & ſes trois fils vinrent lui rendre leurs civilités. La manière dont ils s'exprimèrent, me fit connoître qu'ils avoient conçu beaucoup d'eſtime & d'affection pour lui, touchés peut-être également & de ſa figure aimable, & de la tendreſſe qu'ils lui voyoient pour dona Diana. Le comte de Mancenez, qui avoit comme perdu l'uſage de la voix juſqu'alors, & qui

s'étoit contenté de donner tous ſes ſoins à ſon ami en le ſuivant pas à pas, vint l'embraſſer auſſi avec tous les témoignages d'une vive & ſincère amitié. Don Porterra fit la même choſe. Les larmes me tomboient des yeux malgré moi, à la vue de tant d'objets ou triſtes, ou tendres, mais tous infiniment touchans; & je ne pouvois diſtinguer en particulier par quel ſentiment j'étois le plus attendri. Nous tînmes conſeil avec l'alcade ſur la conduite que nous devions tenir, après tout ce qui s'étoit paſſé. Il fut réſolu que M. le comte de Mancenez prendroit la peine d'aller ſans délai à l'Eſcurial, où le roi devoit être encore quelques jours, que l'alcade l'accompagneroit, & qu'ils feroient enſemble à ſa majeſté la relation fidelle de cette malheureuſe journée. Ils partirent ſur le champ : leur voyage ne fut pas long, l'Eſcurial n'étant éloigné que de quelques lieues.

Nous agiſſions dans la maiſon d'Alaveſtras, avec la même liberté que ſi nous en euſſions été les maîtres. Nous nous y fîmes préparer à manger, & tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſecours de nos malades. Je demandai en ſecret, au chirurgien, s'il croyoit la bleſſure de dona Diana dangereuſe; il me répondit qu'elle pourroit vivre encore quelques jours, mais qu'il ne falloit pas eſpérer qu'elle pût ſe rétablir. Je le priai de flatter conſtamment le marquis, & d'agir de concert avec moi pour le

préparer insensiblement à cette perte. Il se levoit dix fois dans une heure, pour aller au lit de son amante. Ne pouvant l'en empêcher, j'étois obligé de le suivre. Quelquefois il la trouvoit assoupie, & il revenoit content de l'avoir vue. Lorsqu'elle pouvoit l'apercevoir, il lui disoit quelques mots de tendresse, & il la prioit de ne pas répondre, pour ménager ses forces. Il consultoit à tous momens le chirurgien, qui le flattoit par ses réponses ordinaires. Elle se trouva, dans le fond, beaucoup mieux l'après-midi. Nous nous assîmes autour de son lit, pour nous y entretenir doucement. Don Diego & ses trois frères faisoient au marquis des caresses dont elle étoit charmée. Il sembloit que nous ne composions tous qu'une même famille, unie par la plus tendre & la plus cordiale amitié.

Monsieur le comte de Mancenez revint le soir, avec l'alcade. Il nous apporta des nouvelles si heureuses & si fort au-dessus de nos espérances, qu'elles nous causèrent toute la joie que la tristesse où nous étions nous permettoit de recevoir. Le roi, déjà prévenu contre le perfide Alavestras, approuva la vengeance de don Diego de Velez. Il ne put entendre, sans être ému, la barbarie de dona Pastrino. Ce n'est pas assez, dit-il au comte, d'une mort si simple, pour punir de telles horreurs; & puisque les coupables ont échappé à l'ignominie d'un supplice public, il est une autre manière de satisfaire

satisfaire la justice. Je donne à la fille de don Velez tous les biens de son ravisseur & de dona Pastrino. Cette grace ne fut pas plutôt accordée, que le comte eut le crédit d'en faire expédier les lettres. Il les remit entre les mains de dona Diana, après avoir achevé ce récit. Un évènement si imprévu attira mille complimens au comte de Mancenez. Don Diego n'étoit pas le maître de sa joie. Le marquis n'en ressentoit pas moins : c'étoit un acheminement au succès de ses espérances. Dona Diana ne put s'empêcher elle-même d'y paroître sensible ; & l'on voyoit bien que toute sa satisfaction se rapportoit au marquis, dont il lui sembloit que cette nouvelle fortune la rapprochoit davantage ; car il ne s'agissoit de rien moins que de cinquante mille livres de rente. Don Alavestras passoit pour en avoir trente - cinq, & dona Pastrino quinze ou seize. Le lendemain don Diego envoya son fils aîné à Madrid, pour l'exécution de la grace accordée à sa fille. Pour lui, il se crut obligé d'aller se jeter aux pieds du roi, pour le remercier d'une faveur si inespérée. Il en fut reçu avec une bonté dont il parut aussi satisfait à son retour qu'il l'avoit été du bienfait.

Cependant la blessure de dona Diana empiroit sensiblement. Il lui prenoit, de tems en tems, des foiblesses qui faisoient trembler le chirurgien même. Je la crus mourante le troisième jour ; mais étant

revenue à force de ſoins, le chirurgien me dit qu'on pouvoit eſpérer quelque choſe juſqu'au neuvième. Il promettoit bien plus au marquis, qui le conjuroit à chaque inſtant de ne pas lui déguiſer ce qu'il y avoit à craindre. Elle peut mourir, lui diſoit-il; mais vous n'êtes pas vous-même hors de danger, ſi vous ne vous ménagez davantage. J'eſpère que mes ſoins vous rendront la vie à l'un & à l'autre. Ainſi il jugeoit par ſa bleſſure de celle de ſon amante, & du péril où elle étoit par le ſien; & comme il ſe ſentoit aſſez fort pour ne pas craindre beaucoup pour lui-même, il commençoit à devenir plus tranquille par rapport à elle. Ses fréquentes foibleſſes ne laiſsèrent pas de l'alarmer. Mon Dieu! me dit-il un jour, que deviendrois-je ſi j'allois la perdre? je ne vivrois pas un quart-d'heure après elle. Je lui répondis qu'il falloit tout eſpérer de la bonté du ciel; que le chirurgien comptoit ſes évanouiſſemens pour peu de choſe, & qu'il falloit faire beaucoup de fond ſur ſa jeuneſſe & ſur la bonté de ſon tempérament. Mais après tout, continuai-je après l'avoir ainſi raſſuré, le ciel n'eſt-il pas le maître de ſa vie, de la vôtre & de la mienne? Suppoſons qu'il vous la raviſſe à vous-même; ne faudroit-il pas vous ſoumettre à ſes ordres, & lui faire ſans murmurer le ſacrifice de votre jeuneſſe, de votre rang & de toutes vos eſpérances? Il peut vous enlever de même votre chère Diana, & vous lui devriez la

même ſoumiſſion en la perdant. Aimez-la, mon cher marquis; elle eſt ſi aimable que vous ne ſauriez trop l'aimer; mais ſongez que vous devez aimer Dieu plus qu'elle, & qu'un ſentiment ſi juſte eſt eſſentiel à un honnête homme. Quelque ſujet que nous ayons d'eſpérer qu'elle ſe rétablira, enviſagez quelquefois ſa perte, pour acquérir la force de la ſupporter, ſi ſa mort trompoit nos eſpérances. Mettez-vous de bonne heure à cette épreuve. C'eſt le moyen de vous rendre en quelque ſorte ſupérieur à votre paſſion; & ſans aimer moins, votre amour ſera tel alors que la ſageſſe & la religion le demandent. Il me répondit qu'il ſentoit parfaitement la vérité de mes paroles, mais que regardant la perte de dona Diana comme le plus horrible de tous les malheurs, il lui étoit impoſſible de ſe familiariſer avec cette affreuſe idée; qu'il s'efforçoit au contraire de l'écarter de ſon eſprit, & qu'il eſpéroit ſeulement que ſi le ciel la lui enlevoit, & vouloit qu'il vécût après l'avoir perdue, il lui donneroit des forces qu'il n'éprouvoit point encore, & qui ne pouvoient lui venir que de la puiſſante main de Dieu. Cette réponſe, qui marquoit du moins un fond de religion & de confiance en Dieu, me ſatisfit beaucoup. Je l'aſſurai que le ſecours du ciel n'eſt jamais refuſé quand on le demande, & qu'il eſt toujours proportionné à nos peines & à nos beſoins.

Le château de la Sierra étant devenu une partie du bien de dona Diana, nous ne nous preſſions point d'en ſortir. J'attendois pour cela que le marquis pût retourner commodément à Madrid ; ſans compter qu'il auroit fallu lui faire trop de violence pour l'en tirer, avant qu'elle fût hors de danger. L'état où ils étoient tous deux, la préſence de don Diego & la mienne ôtoient tout prétexte à la médiſance. J'étois dans l'inquiétude en attendant le neuvième jour, dont le chirurgien m'avoit parlé comme d'un jour critique pour dona Diana. Il arriva enfin, & à la réſerve de ces évanouiſſemens qui lui prenoient toujours lorſqu'on changeoit l'appareil, il ne parut point que le danger fût augmenté. Le chirurgien en témoigna une joie extrême ; il me dit en particulier qu'il n'appréhendoit plus que le treizième jour, & qu'il répondoit de ſa guériſon, ſi ſes forces alloient au-delà.

Le ſoir de ce jour heureux, c'eſt-à-dire, du neuvième, j'étois deſcendu pour prendre l'air à la porte du château, & j'allois rentrer, après y avoir demeuré un moment, lorſque j'entendis un bruit de chevaux, qui accouroient à toute bride. M'étant tourné, je reconnus le Brun, qui nous apportoit des nouvelles de Paris. Il avoit paſſé par Madrid, & don Porterra avoit pris la poſte avec lui pour nous l'amener. Je leur dis, à l'un & à l'autre, de ne pas paroître dans la chambre du marquis, que je n'euſſe

lu mes lettres; & j'ouvris auſſi-tôt le paquet. Il y en avoit une pour le marquis, de la main de monſieur le duc : elle étoit ſous cachet volant. Je la lus avant les miennes; car dans l'état où étoient les choſes, je ne regardois point l'arrivée de le Brun & la réponſe de monſieur le duc comme des évènemens indifférens. Elle étoit telle que je m'y attendois, c'eſt-à-dire, tendre, flateuſe, promettant tout ſans rien accorder.

« Il faut que vous comptiez, diſoit-il au marquis, » que je ne vous refuſerai jamais ce qui » ſera néceſſaire à votre bonheur. Ainſi ſoyez aſſuré » d'épouſer dona Diana de Velez, ſi votre paſſion eſt » ſi forte que vous ne la puiſſiez vaincre. Je ſuis fort » content du témoignage que monſieur de Renon- » cour m'a rendu d'elle, & mon ſentiment a tou- » jours été que le mérite & la naiſſance doivent » être préférés aux emplois & aux richeſſes. Mais » vous êtes jeune, & votre maitreſſe l'eſt auſſi : » vous êtes parti de France dans le deſſein de » voyager quelques années : achevez du moins vos » voyages, qu'il faudroit interrompre ſi vous l'épou- » ſiez dès aujourd'hui. Vous en reviendrez plus » digne d'elle, & je vous donne ma parole de » conſentir alors à vos deſſeins. Je vous accorde » beaucoup, ne me refuſez pas ſi peu de choſe », &c.

Toute la lettre étoit ainſi tournée fort adroitement; & malgré l'impatiente vivacité du marquis,

je ne doutai point qu'il n'y trouvât quelque douceur, & qu'il ne la lût avec satisfaction. J'ouvris ensuite celle qui étoit pour moi. Monsieur le duc m'y laissoit voir le fond de son cœur, & s'exprimoit en véritable père. Il ne me cachoit point que le mariage de son fils avec une étrangère lui causeroit du chagrin, & qu'il dérangeroit toutes ses vues. « Mais sa lettre me fait trembler, me disoit-il, & » vif comme je le connois, je crains ses résolutions. » Si dona Diana est telle que vous le dites, je ne » regarderai point absolument comme un malheur » qu'elle devienne ma fille..... Je vous laisse le » maître de cette affaire, ajoutoit-il, & je me » repose entièrement sur votre prudence. Tâchez » de guérir mon fils, & de lui faire quitter l'Espagne; » mais je vous recommande sur-tout de le conduire » avec douceur. Si vous croyez sa guérison impossible, » j'approuverai tout ce que vous aurez fait », &c.

Cette lecture me fit admirer également la sagesse de monsieur le duc, & son affection pour le marquis. La confiance dont il m'honoroit, me toucha aussi sensiblement. Je fis quelques réflexions sur la conduite que je devois tenir, & sur l'usage que je ferois du plein pouvoir qui m'étoit accordé. Dans l'extrémité du péril où étoit dona Diana, ce n'étoit pas risquer beaucoup que de la consoler par l'assurance d'être unie à son amant. Si elle meurt, disois-je, elle en mourra plus contente, & ce sera

une douleur de moins pour le marquis. Si elle se rétablit, nous la ferons consentir aisément à attendre la fin de nos voyages ; ou si l'impatience du marquis le rend sourd aux raisons de monsieur le duc, nous prendrons notre parti suivant les circonstances. Je ne vois plus rien qui doive me faire appréhender ce mariage. Don Diego est d'une ancienne maison. Il a servi son roi avec honneur, & dans un emploi distingué. Sa fille est à présent un parti très-riche ; outre son mérite & sa beauté, qui la rendent digne d'une couronne. Après avoir pris cette résolution, je cachetai la lettre adressée au marquis, & je remontai à sa chambre. Je viens vous apprendre, lui dis-je, que le Brun est de retour : voilà la lettre que monsieur le duc vous écrit. Il l'ouvrit avec une ardeur surprenante. Mais lorsque je croyois qu'il alloit la lire, il s'arrêta avec une espèce de frayeur, pour me demander si je ne savois pas déjà ce qu'elle contenoit. Epargnez-moi un coup mortel, me dit-il ; je ne la lirai pas si elle m'est contraire. Lisez, lisez, lui dis-je ; on n'a pas dessein de vous ôter la vie. Il la lut, & comme il avoit l'esprit très-pénétrant, il sentit tout d'un coup sur quel espoir monsieur le duc exigeoit des délais. Cependant il parut touché de sa bonté, & je vis quelques larmes couler de ses yeux. Je lui demandai s'il n'étoit pas content, & de quoi il pouvoit se plaindre. Non, me répondit-il, je ne me plains pas

de mon père; il me promet ſon conſentement après nos voyages, ſi je continue d'aimer. Je le connois trop bien, pour craindre qu'il manque à ſa promeſſe; mais pourquoi eſpère-t-il que mon amour pourra s'affoiblir? car c'eſt le but de ſon cruel retardement; & ſi je lui ai fait aſſez connoître que je ſuis incapable de changer, pourquoi me cauſer des tourmens inutiles, en différant ſi long-tems mon bonheur? Si vous vouliez faire attention, repliquai-je, que votre mariage fixeroit tout d'un coup votre jeuneſſe, & vous priveroit de mille avantages qui ſont encore néceſſaires à votre éducation, vous conviendriez que monſieur le duc raiſonne avec beaucoup de ſageſſe. Mais laiſſons aujourd'hui le ſoin de l'avenir. Dona Diana n'eſt pas en état de penſer à ſes noces. Bornons-nous au préſent. Allez lui faire part de la lettre que vous venez de recevoir; cette nouvelle qui la comblera de joie, pourra contribuer à ſon rétabliſſement. Je conſens même, ſi vous voulez, que nous lui cachions qu'elle a d'autres délais à craindre que ceux de ſa guériſon. Nous nous rendîmes enſemble auprès de ſon lit. Nous la trouvâmes aſſez tranquille. Elle préſenta la main au marquis, en le voyant approcher; car il ſembloit que l'accident qui lui étoit arrivé, les eût rendus plus familiers. Elle lui dit en le prévenant, d'une voix foible, mais les yeux attachés ſur lui, & toujours pleins de cette douce

vivacité que toute la force de ſon mal ne pouvoit éteindre : Cher marquis, j'étois occupée d'une penſée bien affligeante. Je penſois que vous ne m'aimeriez plus après ma maladie. Je perdrai peut-être ce peu de beauté qui vous avoit touché, & vous ne me verrez plus qu'avec indifférence. Il ne médita point ſa réponſe. Quand votre maladie pourroit vous changer, lui dit-il, m'empêchera-t-elle de vous voir toujours du même œil! N'eſt-ce pas moi qui ai commencé à vous aimer! Pourquoi voulez-vous que je puiſſe finir! Non, non, quoique j'aie pris ma paſſion par les yeux, c'eſt dans le fond de mon cœur qu'elle eſt à préſent, & je ſens bien qu'elle n'en ſortira jamais. Je vous en apporte des preuves, ajouta-t-il, heureux, ſi elles pouvoient vous cauſer quelque joie! Nos cœurs s'uniront, quand vous le voudrez, pour ne ſe ſéparer jamais; mon père y donne les mains, & me permet de vous épouſer. Mon valet de chambre arrive de Paris avec cette heureuſe nouvelle. Y conſentez-vous, chère Diana? continua-t-il en ſe jetant à genoux, & s'appuyant ſur ſon lit : votre cœur n'oppoſe-t-il rien à ma félicité, & me rendra-t-il heureux ſans répugnance? C'eſt entre vos mains qu'eſt maintenant mon ſort; je veux qu'il dépende de vous toute ma vie.

Que l'amour eſt une étrange paſſion! Dona Diana, malgré l'affoibliſſement où une mortelle bleſ-

ſure l'avoit réduite depuis neuf jours, me parut plus charmante que jamais après cette agréable aſſurance. Tout le ſang qu'elle avoit perdu, n'empêcha pas que ſon viſage ne ſe couvrît d'une couleur vermeille, & qu'il ne ſortît de ſes yeux mille traits de flamme. Elle ne répondit que deux mots, mais qui ſuffiſoient pour exprimer tous ſes ſentimens. Je ne ſouhaite la vie que pour être à vous, lui dit-elle en ſerrant ſa main; & je prierois le ciel de me la ravir ſi vous deviez ceſſer de m'aimer. Je l'interrompis, dans la crainte que trop d'agitation ne lui devînt nuiſible. Je confirmai le diſcours du marquis, en l'aſſurant que M. le duc de...... m'avoit écrit dans les mêmes termes, & qu'elle ſeroit reçue à la cour de France avec admiration. Le chirurgien, qui vint un moment après, nous avertit qu'un entretien ſi animé arrêtoit l'effet de ſes remèdes: il nous pria de nous retirer.

Don Diego étoit déjà inſtruit du retour de le Brun, lorſque nous lui apprîmes le ſuccès de ſon voyage. Je crus devoir lui découvrir, en même tems, le vrai nom du marquis. Il fut pénétré d'une vive joie, & lui rendit mille graces de l'honneur qu'il faiſoit à ſa famille. Le marquis l'embraſſa tendrement, en lui donnant d'avance le nom de père. Il fit les mêmes careſſes aux trois frères de ſon amante. Tout le monde prit part à cette agréable nouvelle, & la joie paroiſſoit commune. Mais

hélas ! elle devoit être bien courte. C'étoit une eſpèce de délaſſement pour nous préparer à la plus vive de toutes les douleurs. De quoi ſervent toutes les précautions humaines contre l'immuable diſpoſition des volontés de Dieu ! Les remèdes de l'art, les ſoins de l'amour, nos vœux, nos deſirs & nos larmes, rien ne put conſerver au marquis l'aimable dona Diana. Je voudrois pouvoir éviter ce triſte endroit de mon hiſtoire. Je ſens qu'il me ſera difficile de repréſenter au naturel une ſcène ſi douloureuſe. On ſera ſurpris avec raiſon que j'y trouve cette difficulté, moi que tant d'événemens triſtes, dont j'ai été le ſujet ou le témoin, devroient avoir accoutumé à parler le langage de la triſteſſe & de la douleur. N'eſt-ce pas peut-être auſſi que mon cœur, en ayant fait une expérience preſque continuelle, en porte le ſentiment à des excès auxquels je ne trouve plus d'expreſſions qui puiſſent atteindre ? Quoi qu'il en ſoit, voici la plus malheureuſe aventure de nos voyages, & la plus rude épreuve où la vertu du marquis ait été expoſée.

Nous nous étions mis au lit aſſez tard, avec une opinion très-favorable de la bleſſure de dona Diana. Le marquis s'étoit endormi aſſurément dans les plus douces idées du monde. Je dormois moi-même d'un profond ſommeil, lorſqu'on vint m'éveiller tout d'un coup avec violence. C'étoit le

chirurgien, qui me déclara nettement qu'il étoit trompé si dona Diana avoit plus de deux heures à vivre. Que m'apprenez-vous, lui dis-je ? elle étoit hier si bien quand nous la quittâmes. Il me répondit qu'à parler juste, elle n'avoit jamais été bien, mais qu'il en avoit néanmoins espéré quelque chose jusqu'à cette nuit. Vous savez, ajouta-t-il, que je couche sur un matelas dans sa chambre ; je me suis approché d'elle vers une heure, & je l'ai trouvée sans pouls & sans connoissance. Mon élixir l'a fait revenir à elle, mais avec tant de signes d'une mort prochaine, que j'ai désespéré de sa vie. J'ai fait avertir son père & le curé, qui sont actuellement dans sa chambre. Lorsque ses devoirs ont été remplis envers Dieu, elle a demandé avec empressement à parler à M. le marquis. Je n'ose lui porter une si fâcheuse nouvelle, & j'ai mieux aimé commencer par vous-même.

M'étant levé à l'instant, je le suivis à la chambre de dona Diana. Elle me demanda, lorsque je fus près d'elle, si je ne lui donnerois pas la consolation de voir son cher marquis avant que d'expirer. Je lui répondis, en gémissant, que j'allois l'éveiller, c'est-à-dire, lui porter le coup de la mort à lui-même, en lui apprenant qu'il étoit près de la perdre. Au fond, je me trouvai dans un extrême embarras au sortir de la chambre. Com-

ment lui annoncer cette nouvelle : Comment l'exposer à voir expirer à ses yeux son amante? Encore, si j'eusse pu m'assurer qu'il en seroit quitte pour des cris & des larmes. Mais qui pouvoit me répondre de sa vie, foible encore comme il l'étoit, frappé d'un coup si imprévu, transporté de douleur & d'amour? Quelque touché que je fusse de la situation de dona Diana, je balançai si je lui accorderois cette satisfaction ; car enfin, le marquis me tenoit lieu de tout, & je n'avois rien de si précieux à conserver. Le ciel me secourut dans cette peine, en m'inspirant tout d'un coup un dessein, qui servit non-seulement à procurer à ces deux tendres amans l'unique témoignage d'amour qui leur restoit à espérer l'un de l'autre, mais encore à modérer les transports du marquis avant & après la perte de son amante. J'allai droit à sa chambre, qui étoit, depuis quelques jours, proche de la mienne. Je le trouvai éveillé. Monsieur, lui dis-je d'un ton ferme, pour lui inspirer d'abord de la force, je viens de voir dona Diana qui m'a paru plus mal qu'hier. Je souhaiterois que vous la vissiez aussi. Vous ne sauriez marquer trop d'affection pour une personne à qui vous êtes si cher. Je vous dirai bien plus, M. le duc, votre père, me laisse la liberté, dans une lettre que je ne vous ai pas fait voir, de vous unir avec votre amante. Je veux vous accorder ce matin cette satisfaction : car enfin, si

le ciel difpofoit d'elle, ce feroit pour vous un fouvenir confolant que celui d'avoir été fon mari. J'ai eu foin qu'on fît avertir le curé. Levez-vous, & venez fi vous voulez avec moi. Mais, quoique je ne défapprouve point votre douleur, je vous recommande de vous rendre un peu plus maître de vous-même, & de ne pas marquer tant de foibleffe. Songez que vous avez pour témoins des efpagnols qui favent eftimer la grandeur d'ame, & qui connoiffent maintenant votre nom. Il ne vous feroit pas honorable de manquer de courage en leur préfence. En un mot, vous avez la gloire de M. le duc & la vôtre à conferver : qu'un fi grand motif vous foutienne, & lorfque je fais pour vous beaucoup plus peut-être que je ne dois, fauvez-moi la honte de vous voir faire une lâcheté fous ma conduite.

Il me parut un peu étourdi d'une harangue fi févère; mais c'étoit l'état où je voulois le mettre. Il prit fes habits avec empreffement. Je lui répétai plufieurs fois en allant; fur-tout, Monfieur, point de foibleffe; fongez à vous, ne vous déshonorez pas. Nous entrâmes dans la chambre, dona Diana étoit prefque expirante; mais, comme elle confervoit toute fa raifon, elle nous apperçut. Le marquis, jugeant bien par le trifte appareil dont elle étoit environnée, qu'elle n'étoit pas éloignée de fa fin, alloit fe jeter à genoux près d'elle. Je

l'arrêtai par la main, & le présentant à don Diego, qui étoit appuyé contre le lit : voilà, Monsieur, lui dis-je, le fils unique de M. le duc de.... Vous savez de quelle tendresse il est rempli pour dona Diana, souffrez, pour satisfaire sa douleur & son amour, qu'il s'unisse avec elle par des liens que la mort seule pourra rompre. Je vous demande cette grace pour lui, au nom de M. le duc son père. Don Diego répondit, en versant des larmes, qu'il consentoit à ma demande, comme au plus grand honneur qu'il pût recevoir. Tous les assistans éclatoient en pleurs & en soupirs. Je priai le curé de s'approcher. Dona Diana eut encore la force de tendre la main à son amant. Elle lui donna sa foi après avoir reçu la sienne, & le prêtre leur accorda la bénédiction.

Je ne sais si l'on pourra lire ce récit sans émotion ; mais il est certain que le cœur le plus insensible auroit été touché d'un si tendre spectacle. Le marquis continuoit de tenir la main de son amante entre les deux siennes. Il la regardoit défaillir sans qu'il pût prononcer une parole. Chaque soupir qu'il lui entendoit pousser, le réduisoit au désespoir. Pour elle, on l'entendoit dire quelquefois d'une voix interrompue, & qui commençoit à s'éteindre : Adieu, mon cher marquis, souvenez-vous de moi : je meurs votre épouse. De tems en tems elle faisoit un effort pour lui serrer

la main. Elle tourna une fois les yeux ſur moi, & elle me dit, en me montrant la main de ſon amant : C'eſt à vous que j'en ai l'obligation. J'affectois de les exhorter tous deux à prendre courage, & à ſe ſoumettre aux ordres du ciel : mais ma fermeté n'étoit que ſur mon viſage, & je me tournois ſouvent pour eſſuyer des larmes que je n'étois pas le maître de retenir.

Pourquoi m'occuper ſi long-tems d'un ſi triſte objet ? Enfin l'aimable, l'infortunée Diana pouſſa un ſoupir qui fut le dernier de ſa vie. Elle eſt morte, Monſieur, dis-je au marquis d'une voix ferme, il n'eſt plus queſtion que de la recommander à Dieu, & de ſe ſouvenir d'elle. Je l'arrêtai entre mes bras comme il ſe jetoit ſur ſon corps. Il fit des efforts violens pour m'échapper ; mais les forces lui manquant tout d'un coup, il tomba ſur moi ſans connoiſſance. Scoti & Briſſant m'aidèrent à le porter à ſa chambre, après que j'eus baiſé reſpectueuſement la main de dona Diana, que je ne devois jamais revoir. Elle ne me parut pas changée par la mort. Des traits auſſi réguliers que les ſiens, ne pouvoient pas être aiſément défigurés : ſi l'on excepte un peu de pâleur, on l'eût priſe pour une perſonne fatiguée, qui dormoit d'un ſommeil doux & paiſible.

J'aurois fait tranſporter ſur le champ le marquis à cent lieues de l'Eſpagne, ſi j'euſſe cru le pouvoir ſans danger. Mais quelle apparence de l'expoſer

poser si-tôt aux agitations d'une longue route ! Quoique sa blessure n'eût plus rien d'absolument dangereux, les chairs étoient encore délicates & mal raffermies. L'ordre du chirurgien l'obligeoit de garder un régime exact & de se ménager beaucoup. Je résolus donc de retourner à Madrid. En faisant ces réflexions, je travaillois à le retirer de son évanouissement. Il n'eut pas plutôt repris la connoissance, qu'il jeta ses regards autour de lui ; & voyant que nous environnions son lit de manière à prévenir tous ses transports, il leva les yeux & les mains au ciel, avec un mouvement tout passionné. O Dieu ! s'écria-t-il, ne me sera-t-il pas permis de la suivre ! Faut-il donc vivre sans elle ! Ah, mon pere ! ajouta-t-il en s'adressant à moi, pourquoi m'empêchez-vous de mourir ? Je m'assis près de son lit, & je pris ses deux mains dans les miennes. Hé quoi ! lui dis-je, mon cher marquis, vous perdez tout d'un coup les sentimens de courage dont je vous avois cru si pénétré ! Vous regardez la mort comme le seul remède à vos maux, & vous ne pensez pas que votre raison & votre générosité peuvent suffire pour vous consoler ! Mon cher enfant, écoutez-moi ! Je ne vous demande qu'un moment de réflexion. De qui vous plaignez-vous ? Est-ce de M. le duc votre père, qui vous a écrit d'une manière si tendre, & qui n'a rien refusé à vos désirs ! Est-ce de votre chère

épouſe, qui a paru ſi ſatisfaite d'emporter cette qualité en mourant, & qui s'afflige peut-être maintenant de vos pleurs, parce qu'elle ne deſire que de vous voir tranquille & heureux? Eſt-ce de moi, qui vous regarde comme un cher fils, qui m'eſt plus précieux que moi-même, & qui ai fait pour vous juſqu'à préſent tout ce qu'une tendreſſe extrême a pu m'inſpirer? Il ne reſte donc que Dieu, que vous puiſſiez accuſer de vos peines. Oui, c'eſt Dieu ſeul qui les cauſe; vous ne pouvez les attribuer qu'à lui. Voyez donc maintenant ſi vous prétendez réſiſter à ſes ordres, l'irriter par vos murmures, le combattre par vos tranſports, & le mépriſer même en lui refuſant votre ſoumiſſion par un déſeſpoir obſtiné, qui ſemble lui reprocher de l'injuſtice. Je ne veux point vous croire capable d'un ſi terrible excès d'impiété. Vous avez de la religion. On ne peut être honnête homme ſans en avoir. Voici le tems d'en faire uſage. Soumettons-nous, mon cher marquis, ajoutai-je en l'embraſſant avec tendreſſe; prenons notre malheur en gens d'honneur & en chrétiens. Pleurons enſemble la charmante Diana, mais reſpectons le ciel en la pleurant, & méritons, par une douleur ſi juſte & ſi ſoumiſe, que Dieu lui-même nous conſole.

Je ne ſais s'il faiſoit quelqu'attention à mon diſcours. Il avoit la moitié du viſage appuyée fortement contre ſon oreiller, les yeux fermés, quoique

j'en viſſe couler inceſſamment un ruiſſeau de larmes ; & ſes mains, que je tenois, trembloient quelquefois avec beaucoup de violence, par un effet de la vive agitation de tous ſes eſprits. Vous ne me répondez rien, repris-je d'un ton plus triſte ; je vois bien que vous n'avez plus d'amitié pour moi, & que vous voulez me faire mourir moi-même de chagrin. Il ouvrit les yeux à ce reproche. Ah ! me dit-il, je vous aime toujours ; mais mon déſeſpoir n'eſt-il pas bien juſte ! Que ferai-je de la vie, ſi vous ne me permettez pas de mourir ! Vous devriez me donner la mort par compaſſion. Si vous me la refuſez, ma douleur me la donnera bien ſans vous. Je lui propoſai de quitter le lieu funeſte où nous étions. Il me répondit que tout lieu lui étoit indifférent, & que par-tout où nous irions il ſauroit bien trouver un tombeau. Je profitai de ce conſentement, & ayant fait mettre Scoti à ma place, j'allai trouver don Diego, qui étoit plongé dans une profonde triſteſſe. Je lui dis, en deux mots, que j'étois dans le deſſein de partir pour Madrid, & que je le priois de nous prêter un caroſſe ; que le triſte état où étoit le marquis m'obligeoit à ce départ précipité, & ne nous permettroit pas d'aſſiſter aux funérailles de dona Diana, mais qu'auſſitôt qu'il commenceroit à devenir un peu plus tranquille, nous ne manquerions pas d'aller chez lui, pour lui marquer notre reconnoiſſance, & l'aſſurer d'une éternelle amitié.

Il voulut m'accompagner à la chambre du marquis. Je le conjurai de ne pas même paroître devant lui, parce que sa présence ne feroit qu'irriter son désespoir. J'y avois laissé ses trois fils, & je lui dis que cela suffisoit. J'y retournai, pendant qu'on préparoit le carosse. Un moment de mon absence y avoit causé bien du désordre. A peine avois-je été dehors, que le marquis étoit retombé dans un transport plus vif que jamais. Il avoit fallu des efforts infinis pour le retenir, & pour l'empêcher d'attenter sur lui-même. Il vouloit aller à la chambre de son amante, la voir encore, & expirer auprès d'elle. Sa douleur s'exprimoit d'une manière si tendre & si vive, que je trouvai tous les assistans en larmes autour de lui. Ma présence parut le calmer un peu. Partons, lui dis-je. Allons chercher un séjour plus heureux. Je lui fis prendre, malgré lui, quelque nourriture pour le fortifier; il ne prononça plus un seul mot jusqu'au moment du départ. Nous nous mîmes dans le carosse, & nous arrivâmes le soir chez don Porterra. On juge bien que je ne fus guère tranquille sur la route, & que j'eus besoin d'une continuelle attention pour le modérer.

Quelques jours se passèrent. Mes instances, celles du comte de Mancenez & de tous nos amis le firent enfin renoncer au dessein de mourir. Mais lorsque j'eus tiré de lui cette promesse, il me dit: Je vous

promets trop, & peut-être plus que je ne puis vous tenir. Je lui répondis que sa parole étoit un gage qui me rassuroit entièrement ; que je comptois d'ailleurs extrêmement sur son courage ; qu'il falloit qu'il achevât promptement de se guérir, pour quitter l'Espagne & fuir des lieux qui lui avoient été si funestes ; que je lui promettois de ne jamais combattre sa douleur, tant qu'elle seroit raisonnable ; & qu'il trouveroit toujours en moi un ami tendre & fidelle, dans le sein duquel il pourroit verser librement ses pleurs. Il m'embrassa, en m'assurant que depuis qu'il avoit perdu sa chère Diana, j'étois ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Cette manière de le consoler, en entrant dans ses peines & en flatant sa tristesse, me sembla le meilleur de tous les remèdes. Il me réussit mieux que n'auroit fait une morale étudiée, & des remontrances sévères qu'il n'étoit point en état de goûter. Le comte de Mancenez m'avoit proposé plusieurs fois d'aller voir la belle maison de l'Escurial, où il avoit un parent religieux parmi les Hieronimites. Je tâchai d'engager le marquis à faire ce petit voyage. J'espérois de le ramener de-là, sinon consolé, du moins assez maître de son trouble pour voir nos amis, prendre congé d'eux, & nous mettre ensuite en chemin pour Lisbonne. Le roi étoit revenu à Buen-retiro, ce qui devoit nous donner

plus de liberté à l'Efcurial. Nous partîmes, après que le comte eut envoyé un laquais à fon parent, pour l'avertir de notre arrivée. Il étoit procureur du monaftère de Saint-Laurent, c'eft-à-dire, qu'il y étoit le maître, car ces fortes d'emplois donnent un plein pouvoir parmi les moines. Nous nous reffentîmes de fon autorité, par la bonne chere qu'il nous fit faire pendant trois jours. Il avoit l'humeur gaie & vive, & le tour d'efprit agréable. Le comte l'avoit prévenu fur la fituation du marquis, de forte qu'il n'épargna rien pour le diftraire, & lui rendre la paix. Il nous fit voir les appartemens du roi, l'églife qui eft magnifique, & la chapelle inférieure où font les maufolées des rois d'Efpagne. Il nous conduifit auffi dans les deux bibliothèques, où nous vîmes plufieurs religieux un livre à la main, qui paroiffoient travailler avec application. L'étude eft ici en honneur, nous dit-il, & vous trouverez peu de religieux en Efpagne, qui aient plus d'inclination que nous pour les lettres. Il eft forti de cette maifon quantité de bons ouvrages, dont l'églife & l'état reffentent l'utilité, & c'eft à nos favans que nous devons l'eftime dont le public nous honore. La Providence s'en mêle, ajouta-t-il; car il eft furprenant qu'il fe trouve quelqu'un parmi nous qui ait le courage d'effuyer les peines de l'étude. Je ne parle point des peines propres du métier, elles font douces quand l'inclination s'y

trouve ; je parle des manières dures. que notre ſupérieur général prend à l'égard de ceux qui étudient. Ni diſtinction, ni faveur. C'eſt un homme groſſier, ſans naiſſance & ſans mérite, qui s'eſt élevé je ne ſais par quels moyens au rang qu'il occupe, & qui ne fait point de cas des ſavans, parce qu'il ignore juſqu'aux premiers élémens des ſciences. Cela eſt vrai, répondit le comte de Mancenez ; il eſt connu ſur ce pied dans le public ; mais votre conſolation doit être qu'il eſt trop vieux pour qu'il puiſſe vivre long-tems. Il faut que vous faſſiez connoître à ces meſſieurs, continua-t-il, celui que tout le monde lui ſouhaite pour ſucceſſeur, & dont vous m'avez parlé tant de fois avec éloge. Il eſt auſſi aimable, répliqua le procureur, que l'autre eſt farouche. Vous verrez un homme qu'un long commerce du monde a poli, & qui a rapporté de la cour de Rome, où il a demeuré long-tems, une expérience conſommée, & les manières les plus civiles, ſans y avoir pris cet air double & myſtérieux, qu'on acquiert ordinairement en Italie ; de ſorte qu'il eſt tout à la fois d'un caractère aimable & ouvert dans la ſociété, & d'un eſprit très-délié pour les affaires. Je marquai quelque curioſité de connoître un religieux de ce mérite. Elle fut ſatisfaite le ſoir. Il étoit ſupérieur particulier de Saint-Laurent. Il vint, en cette qualité, nous tenir compagnie à ſouper. Nous ne trouvâmes, dans ſon

entretien, que de nouvelles raiſons de l'eſtimer. J'ai cru devoir aux civilités que nous reçûmes de lui, le court éloge que je fais de ſon mérite. Il s'appeloit le père Codranos. Le procureur continua de nous parler des religieux de cette maiſon, qui faiſoient profeſſion d'aimer l'étude. On ne ſera pas fâché de voir ici leurs noms & leurs talens, tels qu'il nous les fit connoître.

Le premier & le plus ancien ſe nommoit le pere Benito. Il étoit homme de condition ; toute ſa vie avoit été employée à l'étude. L'Eſpagne eſt inondée de ſes ouvrages. C'étoit un ſavant d'une érudition vaſte, & qui embraſſoit tout. Une mémoire heureuſe, une ardeur infatigable pour le travail, ſes voyages, ſes recherches, & la multitude de ſes volumes, l'ont mis dans un rang diſtingué parmi les auteurs eſpagnols. Mais dans le fond il ne faut pas chercher chez lui le choix du bon, le diſcernement du meilleur, le goût du ſtyle, même dans ſa langue naturelle, l'exactitude & la profondeur de la critique. C'étoit en un mot, un homme qui ſavoit médiocrement pluſieurs langues, qui travailloit beaucoup, & qui a compoſé un grand nombre d'ouvrages.

Un autre, que nous vîmes dans la bibliothèque, avoit entrepris le recueil de tous les hiſtoriens de la monarchie eſpagnole. Son nom étoit le pere Quibetos. L'entrepriſe paſſe ſes forces,

nous dit le procureur en branlant la tête. S'il n'étoit question que de donner le texte de chaque auteur, en le copiant exactement sur les manuscrits ou sur les livres déja imprimés, je crois que l'on pourroit attendre de lui quelque chose d'exact: mais de bonnes dissertations, des éclaircissemens, un jugement sûr du mérite & de l'utilité de chaque historien, des conciliations de tems ou de faits, c'est ce que personne ne croit qu'il puisse exécuter. Il faut pour cela de l'esprit & du discernement, avec une profonde connoissance de l'histoire. Cependant, ajouta-t-il, il a pris avec lui un associé qui est habile homme, & dont il pourra tirer de grandes lumières. On l'appelle le père Telos.

Nous en vîmes quantité d'autres, dont le procureur nous fit successivement le portrait. Le père Ramnes, homme versé dans la lecture des pères & dans l'histoire ecclésiastique. On a de lui quelques ouvrages d'une exactitude qui lui fait honneur. Le père Vedro, ancien professeur de théologie; c'est-à-dire, qu'il y avoit plusieurs années qu'il l'avoit enseignée, car il n'avoit point exercé ce métier long-tems; & le procureur nous dit qu'il y paroissoit bien à ses ouvrages. C'étoit d'ailleurs un esprit fin & cultivé, qui étoit propre sur-tout à composer de petites pièces. Le père Sipludes, auteur d'une histoire célebre

dont le nom m'eſt échappé : ſon livre a fait la fortune de l'imprimeur. C'étoit un jeune homme qui avoit beaucoup d'eſprit & de lecture, mais un peu trop prévenu de ſon mérite. Nous eûmes un moment de converſation avec lui. Il me montra quelques pièces de vers françois, qu'il avoit mis, me dit-il, en muſique; il m'aſſura qu'ils étoient de ſa façon. Je les ſavois par cœur depuis plus de dix ans. J'admirai cette rencontre, comme une eſpèce de phénomene littéraire.

Le procureur nous fit remarquer deux religieux de bonne mine, qui conteſtoient enſemble au coin d'une fenêtre, apparemment ſur quelque point d'érudition. Voyez-vous, me dit-il, celui qui a le viſage plein & vermeil? il s'appelle le père Eraſmos. C'eſt un homme qui a beaucoup d'eſprit & de facilité pour le travail. Il s'eſt chargé d'un ouvrage conſidérable, il eſt capable de s'en tirer avec honneur. Il a l'humeur gaie, il tourne agréablement un bon mot; il aime ſes amis, & les ſert avec zèle dans l'occaſion; enfin il a mille qualités eſtimables. D'un autre côté, voulez-vous connoître un bourru fieffé, un miſantrope, un atrabilaire, un homme qui hait le travail, & qui a l'eſprit peſant, un médiſant qui ne ménage ni ceux qu'il hait, ni ceux qu'il aime..... Ah, ah! interrompis-je, vous parlez ſans doute de celui qui eſt avec le père Eraſmos: voilà deux

hommes d'un caractère bien différent. Point du tout, me répondit-il, je vous parle du même homme; c'est le père Erasmos lui-même, qui réunit toutes ces contrariétés. Il n'y a qu'à le voir dans des momens différens. Tantôt il est tel que je vous l'ai représenté d'abord; un instant après on ne le reconnoît plus : on diroit que cet étrange homme a deux ames, qui prennent le dessus tour-à-tour, & qui sont opposées dans toutes leurs inclinations. Il est animal raisonnable, comme vous & moi, mais on ne voit jamais que la moitié de ce qu'il est; quelquefois il est raisonnable, & quelquefois ce n'est qu'un animal. L'autre père, qui est avec lui, se nomme le père Tirman. Il a de l'esprit & de l'érudition; mais comme il n'a pas la tête des plus fortes, on craint qu'à force de la charger, la voiture ne se brise. Le procureur nous fit ainsi passer en revue la plupart des religieux de son monastère. Le tour qu'il donnoit à ses louanges ou à sa critique nous divertit agréablement. J'eus soin, le soir, d'écrire tout ce que je pus me rappeler de cette conversation, & je la rends ici telle que je la trouve encore sur mes tablettes : elle servira du moins à faire connoître que les sciences ne sont pas négligées en Espagne, & que le monastère de Saint-Laurent de l'Escurial renferme quantité de personnes de mérite. Il m'en est échap-

pé plusieurs, dont je n'ai pu me rappeler les noms.

Le marquis parut insensible à tout ce que le père procureur fit pour le dissiper. Il ne prêtoit pas même l'oreille à la conversation. Son ame étoit au tombeau de dona Diana. Je l'excitois quelquefois, pour interrompre ses tristes rêveries: il me prioit d'être sans inquiétude, & il m'assuroit qu'il étoit tranquille; mais ses soupirs le trahissoient, & souvent même des pleurs lui échappoient malgré lui.

Nous quittâmes l'Escurial, après y avoir demeuré trois jours. Etant retournés à Madrid, je ne songeai plus qu'à hâter nos adieux, pour sortir promptement d'Espagne. Je balançai longtems si je partirois sans avoir vu mes parens, qui demeuroient en divers endroits du royaume, ou du moins sans me faire connoître de l'un d'eux qui étoit ordinairement à la cour. Je l'avois vu souvent, mais comme s'il n'eût été pour moi qu'un étranger. Enfin je pris la résolution de n'en voir aucun. Peut-être faudra-t-il, me disois-je, non-seulement leur apprendre mon nom, mais leur prouver ma naissance. Les espagnols sont fiers; je ne suis pas d'ailleurs en état de les voir avec plaisir. Je donnai ordre à Scoti de se préparer au voyage de Lisbonne. Pour nos visites d'adieu, j'aurois souhaité de pouvoir nous dis-

penſer de celle que nous devions à don Diego de Velez. Je ne prévoyois que trop la douleur qu'elle cauſeroit au marquis. Mais la bienſéance le demandoit ſi abſolument, qu'il fallut s'y réſoudre. Nous commençâmes néanmoins par monſieur le duc de Montalto. Nous ne l'avions pas vu depuis qu'il étoit venu lui-même voir le marquis à Buen-retiro. Le bruit public lui avoit appris nos malheurs. Il fit mille careſſes au marquis, & il eut l'attention de ne lui rien dire qui pût renouveller le ſouvenir de ſa perte. Il le pria de lui donner de ſes nouvelles, à quelque éloignement qu'il pût ſe trouver de l'Eſpagne; & lorſque nous lui eûmes appris que nous prenions le chemin de Liſbonne, il nous offrit des lettres de recommandation pour divers ſeigneurs de cette cour. Nous les acceptâmes, quoique nous en euſſions apporté de Paris, & que nous n'euſſions deſſein d'en faire uſage qu'à l'extrémité du beſoin. Le dernier adieu fut très-tendre. Cet aimable ſeigneur nous embraſſa mille fois, & nous pria de le regarder toujours comme un de nos meilleurs amis. Nous allâmes de là chez la plupart des perſonnes de Madrid, de qui nous avions reçu des marques d'amitié ou de civilité.

Je remis au lendemain nos deux plus chères viſites; je veux dire celle de monſieur le comte de Mancenez, & celle de don Diego. Allons

voir nos chers amis, dis-je au marquis; & commençons par l'aimable comte de Mancenez, qui vous a marqué tant de tendresse, & pour qui vous ne sauriez avoir trop de reconnoissance & d'amitié. Je l'avois fait avertir par un laquais. Il se mit à pleurer en nous voyant. Nous fîmes la même chose; & nous demeurâmes ainsi quelque tems, sans avoir la force d'ouvrir la bouche. Dona Elisa accourut, lorsqu'elle eut appris notre arrivée, & nous trouvant dans cette triste situation, elle se mit à pleurer avec nous. Enfin je pris la parole pour leur marquer à quel point nous étions touchés de leurs manières généreuses, & de la constance de leur amitié. Notre entretien fut tel qu'on peut se l'imaginer. Il fallut leur promettre de dîner pour la dernière fois avec eux. On ne put s'empêcher de parler plusieurs fois de l'infortunée Diana, & les larmes recommençoient toujours. La sincère amitié cause des sentimens aussi tendres & presque aussi violens que l'amour. Nous quittâmes cette charmante sœur & cet aimable frère avec des regrets qui ne peuvent être exprimés, & nous leur jurâmes un attachement & un souvenir éternel. Le comte voulut encore nous accompagner chez don Diego. Il nous attendoit; je l'avois fait avertir aussi. Le lecteur me pardonnera, si j'évite la mémoire de cette douloureuse entrevue. Il m'en

coûte trop, lorsque je rappelle une tristesse que j'ai sentie. Mon cœur s'émeut encore, & les traces de mes plus anciennes douleurs se renouvellent.

Je ramenai le marquis dans un état à me faire balancer si nous partirions le lendemain, suivant les ordres que j'avois donnés à Scoti. Cependant la nuit le remit un peu. Toutes les mesures étoient prises, nous partîmes de grand matin dans notre chaise, avec des chevaux de poste. Nos gens couroient aussi. Ils étoient quatre; l'illustre Brissant avoit obtenu du marquis la permission de nous suivre.

Fin du huitième Livre.



LIVRE NEUVIÈME.

UN homme, qu'on délivre tout d'un coup d'un pesant fardeau, n'est pas plus soulagé que je le fus en sortant de Madrid. Ma respiration me sembloit plus douce & plus libre, comme si l'air où nous entrions eût été moins épais, ou comme si l'on m'eût ôté le poids qui me tenoit la poitrine oppressée. J'embrassai le marquis avec un mouvement de joie que je n'avois pas senti depuis long-tems. N'êtes-vous pas content de notre départ, lui dis-je ? n'éprouvez-vous pas déjà que l'éloignement pourra servir à rendre un peu de tranquillité à votre cœur ? Il me répondit en soupirant, qu'il falloit de plus grands remèdes pour des maux tels que les siens; qu'en vain s'éloignoit-il de Madrid pour retrouver la paix, puisqu'il portoit une image au fond de son ame, qui y entretiendroit toute sa vie le trouble & la douleur. N'espérez pas, continua-t-il, que je reprenne jamais l'humeur que vous m'avez connue. Je vivrai, puisque le ciel me l'ordonne; mais je veux vivre dans la tristesse; j'y trouve de la douceur, & tous les plaisirs du monde en auroient moins pour moi, que les larmes que vous

vous me voyez répandre. C'est un bien, du moins, que personne ne pourra m'arracher.

Il n'étoit pas encore tems de le combattre par des raisonnemens, ni de prétendre le guérir tout-à-fait. Je me contentai de lui dire que j'espérois beaucoup du tems & de son courage; que je ne condamnerois jamais une douleur modérée, & qu'il étoit bien juste qu'il conservât, toute sa vie, le souvenir d'une personne dont il avoit été si tendrement aimé.

Nous n'eûmes point d'autre aventure en chemin, que celle qui arriva au marquis dans un village au-delà de Plazentia, où nous nous étions arrêtés pour y passer la nuit. Il lui prit envie de sortir de la maison, tandis qu'on nous préparoit à souper. Ses rêveries le conduisirent dans un bois fort vaste, qui étoit proche du lieu; & s'y étant enfoncé imprudemment, il s'égara de telle sorte, qu'il ne put retrouver son chemin. Surpris de ne le pas voir revenir, je le fis chercher de tous côtés jusqu'à la nuit. On ne m'en apprit point d'autres nouvelles, sinon qu'il étoit entré dans le bois, sans que personne l'en eût vu sortir. Je tombai dans une inquiétude extrême. Je fis allumer de la paille en divers endroits, & je mis à sa suite plus de vingt personnes du village, qui connoissoient tous les endroits écartés du bois. Enfin vers minuit, c'est-à-dire, après que j'eus

paſſé trois ou quatre heures dans une mortelle alarme, je le vis revenir à cheval, avec deux jeunes eſpagnols de ſon âge. Il me fit des excuſes de ſon retardement, dont il rejeta la cauſe ſur les deux meſſieurs qui l'accompagnoient. Il me dit, que s'étant égaré dans le bois, & cherchant le moyen d'en ſortir, il les avoit rencontrés, qui venoient de la chaſſe; qu'il leur avoit appris ſon embarras, en les priant de le remettre dans ſon chemin; mais qu'au lieu de lui accorder cette grace, ils lui en avoient fait une autre, en le trompant par honnêteté; qu'ils l'avoient conduit à leur château, qui étoit de l'autre côté du bois; qu'ils l'avoient forcé de ſouper avec eux; & quil ſe feroit laiſſé même engager à y prendre un lit, s'il n'avoit appréhendé que ſon abſence ne me causât trop d'inquiétude. J'étois ſi content de le revoir, que j'oubliai aiſément la peine où il m'avoit jeté. Les deux eſpagnols étoient de jeunes gens de condition, qui avoient été charmés de cette rencontre: & voyant à notre figure & à notre équipage, que nous n'étions point des perſonnes du commun, ils firent leurs efforts pour nous retenir quelques jours dans leur terre; mais j'étois trop réſolu de quitter l'Eſpagne pour y conſentir.

Cependant nous reçûmes civilement leurs honnêtetés. Ils paſsèrent le reſte de la nuit avec nous, & nous racontèrent pluſieurs ſingularités curieu-

ſes du royaume de Leon, où Plazentia eſt ſituée. Rien ne me parut plus extraordinaire que ce qu'ils nous apprirent des magiciens, ou ſorciers, dont ce pays eſt rempli. En rapportant ces ſortes d'hiſtoires, je n'en garantis pas la vérité; il me ſuffit d'être fidelle dans la relation que j'en fais, & d'écrire les choſes telles que je les ai entendues. J'étois à la chaſſe, il n'y a pas plus de deux mois, nous dit l'un des deux jeunes eſpagnols, avec un valet qui menoit mes chiens. Après une journée aſſez heureuſe, je paſſai par le bois où monſieur s'eſt égaré; le tems m'ayant paru commode pour l'affût, j'ordonnai à mon valet d'aller m'attendre à la ſortie du bois, & je montai ſur un arbre, dans l'eſpérance de tuer un chevreuil ou un ſanglier. A peine y avois-je été un demi-quart-d'heure, que je vis courir un grand loup, qui s'arrêta à vingt pas de moi. Dans le moment que j'allois tirer, il ſe dépouilla de la peau dont il étoit couvert, & je n'apperçus plus qu'un homme, aſſis au pied d'un arbre, & qui paroiſſoit fatigué. Ma ſurpriſe fut extrême; mais elle redoubla un inſtant après, lorſque j'eus vu un autre loup, venir du côté oppoſé, s'aſſeoir avec le premier, devenir homme après s'être auſſi dépouillé de ſa peau, & s'entretenir avec ſon voiſin. La peur ſe joignit alors à l'étonnement; je m'imaginai que ſi ce n'étoit pas deux diables, c'étoit

du moins deux forciers ; & comme ces malheureux font capables des derniers crimes, j'étois tremblant fur mon arbre, & je me cachois de quelques branches, fans faire le moindre bruit. Enfin, après un entretien d'une heure, ils fe levèrent, reprirent leur peau, & avec elle toute la figure de deux véritables loups. Ils s'acheminèrent vers l'endroit où mon valet m'attendoit. Mes chiens les fentirent, ou les apperçurent. J'en avois ce jour-là quatre des plus vigoureux ; ils échappèrent à mon valet, qui les tenoit en laiffe, & fe mirent après les deux loups. J'entendis les cris du valet, & le bruit des chiens. Je mis deux balles mordues dans mon fufil, ne doutant point qu'ils ne repriffent leur chemin vers moi, & je me difpofai à tirer. Ils pafsèrent effectivement à dix pas ; j'en bleffai un, qui tomba, & que je crus mort. Je defcendis de l'arbre. Mes chiens l'environnoient, en jappant d'une force extraordinaire ; mais ils n'ofoient l'approcher. Mon valet arriva dans l'inftant : nous allions percer ce miférable de coups de poignard, fans favoir s'il étoit homme ou loup, & uniquement pour notre fûreté. Mais lorfqu'il vit fa mort inévitable, il me demanda la vie d'une voix trifte & humiliée, en m'appelant par mon nom. Je lui fis ôter fa peau par mon valet : elle étoit attachée fous fon ventre, avec des agrafes. Je le reconnus pour

un payſan d'un village voiſin. Malheureux, lui dis-je, tu mériterois le dernier ſupplice. Où allois-tu? Quel eſt ton deſſein? Il me répondit que je l'avois bleſſé mortellement, qu'il me prioit de lui faire donner du ſecours. Tu m'apprendras auparavant, repliquai-je, ce que c'eſt que l'horrible état où je te trouve, & comment tu peux courir comme un loup, puiſque tu es un homme. Il me dit en tremblant, que c'étoit un ſecret qu'il avoit appris de ſon père, qu'il en avoit quantité d'autres, auſſi ſurprenans, & qu'il me les apprendroit volontiers, ſi je voulois lui ſauver la vie. Je donnai ordre à mon valet de le charger ſur ſes épaules, parce qu'il étoit trop bleſſé pour marcher, & je le fis porter ainſi au château. Il étoit ſi affoibli, que je ne tirai que quelques paroles de lui en marchant. Comme nous entrions dans ma cour, & que j'appelois du monde pour le faire enfermer dans une chambre, où mon deſſein étoit qu'on en prît ſoin, mon valet fut précipité rudement par terre. Je crus d'abord qu'il ſuccomboit ſous ſon fardeau, & que c'étoit laſſitude; mais s'étant relevé auſſitôt, nous ne vîmes plus le malheureux qu'il avoit apporté. Je ne puis vous dire ce qu'il devint, ni par quel art il put nous échapper ſi bruſquement. Ce qui eſt certain, c'eſt que la nuit n'étoit pas ſombre, & que j'aurois dû

l'appercevoir, s'il s'étoit enfui d'une manière naturelle.

Le gentilhomme efpagnol nous attefta par fes fermens, la vérité de cette aventure. Son compagnon ne manqua pas de nous en raconter auffi quelques-unes, avec le même détail de circonftances, les mêmes précautions pour exciter notre foi. Ils nous proteftèrent, tous deux, que rien n'étoit plus commun aux environs de Plazentia, que de voir des grêles & des tonnerres dans les jours les plus fereins, des mortalités d'animaux, des changemens d'hommes & de femmes en différentes efpèces de bêtes, des enlèvemens d'enfans dès le berceau, & fous les yeux de leurs mères, fans qu'elles apperçuffent les raviffeurs; des affemblées nocturnes, où l'on prétendoit qu'il fe paffoit mille chofes abominables. Qu'on enterre un mort, ajoutèrent-ils, fi c'eft une perfonne dont la conftitution fût bonne avant fa maladie mortelle, on trouve fa foffe ouverte deux heures après l'enterrement, & le cadavre a difparu: fouvent même il eft enlevé, avant que d'être enféveli. Le maître de l'auberge où nous étions, qui étoit debout à nous écouter, affura que le corps de fa femme avoit été emporté de cette manière, & que trois jours après, il avoit été rapporté dans la chambre où elle étoit morte; de forte qu'il avoit penfé mourir de

frayeur en la retrouvant nue sur une table au moment qu'il s'y attendoit le moins. Elle avoit, nous dit-il, le ventre & l'estomac ouverts, & l'on en avoit tiré le cœur, le foie, & tout ce qu'on appelle les parties nobles.

J'ai naturellement un peu d'incrédulité pour tous les événemens surnaturels : ainsi, quelque bonne idée que j'eusse de nos deux espagnols, je regardois leur récit comme un conte inventé pour nous divertir, & je ne pus m'empêcher de leur en témoigner quelque chose en badinant. Ils continuèrent de me protester qu'ils étoient sincères : mais ils ne m'auroient pas persuadé davantage, si je n'eusse été forcé par ce que je vis un moment après, à croire qu'il se passe effectivement des choses étranges dans cette partie de l'Espagne.

Il étoit environ une heure après minuit. On frappe à la porte de l'auberge avec violence. Le maître de la maison y court ; & comme il n'avoit point d'autre chambre pour ses hôtes, que celle où nous étions, & où il y avoit plusieurs lits, il revient pour nous prier de recevoir avec nous un cavalier, qui venoit d'arriver. Nous lui dîmes que cela étoit juste. Le cavalier entre ; c'étoit un homme de trente ans, bien mis & d'une belle taille, mais pâle & foible, au point de ne pouvoir se soutenir. Son valet l'aidoit à marcher :

il pouſſa un profond ſoupir après s'être aſſis ; & il demanda à l'aubergiſte, s'il ne ſe trouveroit pas quelqu'un dans le village, qui pût le ſaigner. Il y avoit une eſpèce de chirurgien, qu'on alla chercher ſur le champ. Pendant ce tems-là, nous fîmes un compliment honnête à l'étranger, ſur ſon incommodité. Ah! Meſſieurs, nous répondit-il, je ſuis hors de moi. Mon ſang eſt encore glacé de frayeur. Ce que je viens de voir, me ſera préſent toute ma vie. Nous le priâmes de nous faire part d'une aventure dont il paroiſſoit ſi frappé. Aurai-je aſſez de force pour la raconter, reprit-il avec un ſoupir? Je viens de Talavera, je vais voir l'évêque de Plazentia, qui eſt mon oncle. Cette nuit, ſur les dix heures, je traverſois le bois, qui eſt proche d'ici, dans le deſſein de gagner cette auberge, pour y demeurer juſqu'au jour. Je connois les chemins ; j'ai fait la même route pluſieurs fois. Etant au milieu du bois, j'ai entendu des cris étonnans, qui ne me ſembloient pas venir de bien loin ; & croyant reconnoître que c'étoit la voix d'une femme, un mouvement de pitié m'a fait pouſſer mon cheval vers le lieu où elle étoit, pour lui donner du ſecours. Je l'ai trouvée ſeule, dans un endroit découvert & ſans arbres. Elle s'eſt avancée vers moi, avec des hurlemens effroyables. Ses cheveux étoient épars, ſes yeux égarés, & tous ſes mou-

vemens pleins de fureur ; l'écume lui fortoit par la bouche. La voyant feule, & rien autour d'elle, qui pût la troubler, je l'ai prife d'abord pour une folle, & j'étois prêt à reprendre mon chemin ; mais elle s'eft jetée à genoux, & les mains jointes, elle m'a conjuré de ne pas l'abandonner. Qu'avez-vous donc, lui ai-je dit ? On ne vous fait aucun mal ; de quoi vous plaignez-vous ? Ah ! Monfieur, m'a-t-elle répondu, ne me quittez pas ; je fuis perdue fi vous me refufez votre fecours. Je lui ai demandé de quelle forte de fecours elle avoit befoin. Hélas ! a-t-elle repris, je vous demande fi peu de chofe ! faites feulement un cercle autour de moi. J'ai balancé pendant quelque tems, & je me confirmois dans la penfée qu'elle étoit folle : cependant elle a redoublé fi vivement fes inftances, & avec tant de marques de défefpoir, que regardant ce qu'elle fouhaitoit comme une bagatelle, j'ai tiré mon épée, & fans defcendre de cheval, j'ai tracé un cercle autour d'elle avec la pointe. Elle a paru plus tranquille au milieu du cercle. Mais ô Dieu ! qu'ai-je vu tout d'un-coup ? Cinq hommes, d'une taille démefurée, & d'un vifage affreux, font fortis de l'épaiffeur du bois. Plus vîte que je ne le puis dire, ils ont faifi la malheureufe femme, & l'ont mife en pièces à mes yeux. A peine a-t-elle eu le tems de jeter quelques cris lugubres, qui m'ont pénétré d'hor-

reur jufqu'au fond de l'ame. Ce n'eft pas tout : un de ces monftres infernaux m'a frappé avec violence, d'un membre fanglant qu'il avoit entre les mains, en me difant d'une voix terrible : Tiens, voilà un refte de la proie que tu as voulu nous arracher. Ils ont difparu au même inftant. Je fuis tombé fans connoiffance, & mon valet s'eft évanoui de fon côté. Heureufement nos chevaux ne fe font point éloignés. Etant revenu à moi, je me fuis trouvé fi affoibli, que j'ai été contraint de demeurer couché fur l'herbe pendant deux ou trois heures, fans pouvoir remonter à cheval. Enfin je me fuis foutenu fur la felle, le mieux que j'ai pu jufqu'ici; & vous me voyez auffi confterné, que fi j'avois encore cet affreux fpectacle devant les yeux.

Toute mon incrédulité ne put tenir contre un fait fi récent & fi bien circonftancié. D'ailleurs le trifte état de l'efpagnol fervoit de preuve à fon récit. C'eft l'unique fois de ma vie, que j'ai cru trouver des apparences affez fortes, pour me réconcilier un peu avec les idées de magie & de forciers. Je ne vois point comment on pourroit expliquer naturellement une aventure fi extraordinaire; & je fuis porté à croire avec toute l'Efpagne, qui en a été informée, que ce fut un effet de la juftice de Dieu, & peut-être de la malice du démon, pour punir une miféra-

ble qui avoit mérité ce châtiment par ses crimes.

Nous arrivâmes trois jours après à Lisbonne. Cette ville est grande & belle. Nous employâmes les premiers jours à la parcourir, & à visiter ses principaux ornemens. Le peuple nous y parut plus appliqué & plus laborieux qu'en Espagne. C'est le plus beau spectacle du monde, que cette multitude infinie de vaisseaux, qu'on voit continuellement sur le Tage, & comme au milieu de la ville, qui est bâtie sur ses bords. Elle a du moins deux lieues de longueur. Ses rues sont belles. La plupart des maisons sont d'une structure régulière; & le palais du roi, quoiqu'antique, est vaste & digne d'un grand prince. Nous n'eûmes pas de peine à faire des connoissances: les seigneurs portugais sont affables & civils. Dès le quatrième jour après notre arrivée, le marquis se trouva en liaison avec le marquis de Tordas, parent du comte d'Ericeyra, qui est célèbre en France par la traduction portugaise qu'il a faite de l'art poëtique de Boileau. Nous étions à nous promener sur les bords du Tage, au bout de la ville. Une rêverie d'amour, ou d'ambition, y avoit conduit aussi M. de Tordas, sans autre suite qu'un laquais. Il jugea, peut-être à notre air curieux, que nous étions françois, & il nous aborda sans doute aussi par curiosité. L'amitié fut liée en moins d'une heure. Nous

retournâmes ensemble à la ville : son carrosse l'attendoit à la porte ; & comme nous étions venus à pied, il nous força par ses civilités d'y monter avec lui. C'étoit l'heure de la comédie ; nous y allâmes ensemble. Le prince don M..... étoit sur le théâtre, environné d'une foule de jeunes gens. Nous nous approchâmes de lui, avec le marquis de Tordas, qui étoit de sa cour. Il nous fit l'honneur de s'informer qui nous étions. Je l'entendis, & m'étant avancé assez tôt pour lui répondre, je lui dis que le marquis étoit un gentilhomme françois de la première distinction, que j'avois l'honneur d'accompagner ; que ne faisant que d'arriver à Lisbonne, le tems ne nous avoit point encore permis de lui aller rendre nos respects ; mais que c'étoit un devoir auquel nous nous étions bien proposé de ne pas manquer. Le marquis s'approcha en même-tems, & le salua de la meilleure grace du monde. Toute l'assemblée avoit les yeux sur nous. Le prince nous répondit avec bonté, qu'il aimoit les françois, & qu'il nous verroit avec plaisir. Nous demeurâmes près delui pendant le spectacle. Il regarda presque continuellement le marquis : & lorsqu'il se fut levé pour sortir, il dit au marquis de Tordas, qu'il vouloit nous voir chez lui. Nous le suivîmes. Tous les jeunes seigneurs, qui étoient avec lui, s'empressoient de nous faire honneur, & nous eûmes

lieu d'admirer la politeſſe des portugais. Lorſque nous fûmes dans les appartemens du prince, il fut le premier à nous appercevoir & à nous faire ſigne d'approcher. Le marquis lui fit en peu de mots un compliment très-délicat, auquel il répondit avec beaucoup d'eſprit & de facilité d'expreſſion. Enſuite, prenant un ton familier, il nous demanda ce que nous penſions du Portugal : ſi la France nous paroiſſoit plus belle : ſi les dames y étoient auſſi galantes qu'on le publioit; & cent pareilles queſtions, auxquelles nous ſatisfîmes d'une manière qui lui plut. Il nous interrogea plus particulièrement ſur la perſonne de monſieur le duc d'Orléans, déclaré régent du royaume, & ſur toute ſon illuſtre maiſon. Il nous fit voir, dans ſa chambre, ſon portrait & celui de madame la ducheſſe de Berri : elle y étoit belle, & le tableau n'étoit pas flatté.

Dans le tems que don M.... nous faiſoit l'honneur de nous entretenir familièrement, un officier de ſa chambre vint lui dire qu'une dame le ſupplioit de lui accorder un moment d'audience, & qu'elle demandoit cette grace avec beaucoup d'inſtances & de larmes, mais ſans vouloir déclarer ſon nom. Je n'ai jamais refuſé d'audience, répondit ce prince, qui étoit d'un caractère très-humain; faites-la entrer dans mon cabinet. Il nous quitta, avec promeſſe de nous rejoindre,

& ne ſe fit ſuivre que de don Tellès de Sylva, qu'il aimoit ſingulièrement. Un demi-quart-d'heure après, le bruit ſe répandit dans la ſalle où nous étions, que le prince, qui étoit d'une humeur ſi enjouée en nous quittant, avoit paſſé tout d'un coup à une affreuſe triſteſſe; qu'il s'étoit fait mettre au lit, & qu'il ne vouloit ſouffrir perſonne dans ſa chambre; qu'on l'entendoit pouſſer à tout moment des ſoupirs, & qu'on ne pouvoit s'imaginer d'autre raiſon de ce changement, que l'audience qu'il avoit accordée à une dame inconnue. Cette nouvelle ne ſe diſoit d'abord qu'à l'oreille, mais lorſqu'elle fut publique, & qu'on ne put plus en douter, nous prîmes tous le parti de nous retirer. Chacun raiſonna diverſement ſur cette aventure, qui fut éclaircie pour nous quelques jours après, mais qui ne l'eſt peut-être point encore en Portugal.

En ſortant de chez le prince, nous fûmes conduits par le marquis de Tordas, & quelques autres ſeigneurs du même âge, dans une aſſemblée de dames, qui ſe tenoit chez la comteſſe de Selſeſas. Nous y fûmes reçus avec honneur. Il faut le dire à la gloire de la France; c'eſt un titre pour être vu de bon œil des perſonnes de conſidération dans les pays étrangers, que de porter l'habit & le nom françois. Je me ſuis bien trouvé, en mille occaſions, de cet honorable préjugé. Soit par cette

raiſon générale, ſoit parce que le marquis parût aimable aux dames portugaiſes, il reçut d'elles des marques d'attention ſi galantes, que je remarquai avec plaiſir, qu'il y prenoit goût. Je le vis rire, ce ſoir-là, pour la première fois depuis ſon malheur; & dès ce moment, je commençai à croire que je verrois bientôt la fin de ſa triſteſſe, & qu'elle étoit prête à céder au tems & à la nouveauté des objets. Monſieur de Tordas nous offrit à ſouper. J'engageai le marquis à l'accepter, perſuadé que cela ſerviroit encore à hâter ſa guériſon. Nous ſommes tous faits de cette manière; notre cœur n'étant point capable d'un ſentiment infini, il eſt certain qu'une paſſion, qui diminue tous les jours dans quelqu'une de ſes parties, tend à ſa fin, & qu'elle s'éteint bientôt tout-à-fait. Je connoiſſois, d'ailleurs, ſi parfaitement le caractère particulier du marquis, que j'avois bien moins appréhendé la durée de ſa douleur, que ſa violence: mon inquiétude avoit ceſſé avec ſes premiers tranſports, & je m'étois aſſez repoſé ſur le fond de ſon humeur & ſur ſa vivacité, du ſoin de calmer ſon cœur.

Je réſolus de recommencer, le lendemain, à lui tenir l'eſprit occupé, en reprenant l'étude & nos exercices de Madrid. Sa bleſſure & ſes chagrins les avoient interrompus. Je lui fis cette propoſition, ſans y mêler rien qui pût rappeler

le passé ; il la reçut bien. Tout ce qu'il avoit appris de la géographie & de l'histoire, fut répété exactement. Il continua de se remplir de nouvelles connoissances ; & le compte qu'il me rendoit tous les jours de ses études, me faisoit admirer sa facilité. Nos lectures communes l'attachoient beaucoup : il me témoignoit quelquefois lui-même l'utilité qu'il en retiroit. L'étude que je fais seul, me disoit-il, m'apprend mille choses que j'ignorois, & dont je suis ravi de m'instruire : mais cela n'appartient qu'à l'esprit. Rarement mon cœur s'échauffe en lisant des caractères froids & inanimés, qui me représentent quelquefois à la vérité les plus beaux traits du monde, mais des traits sans vie & sans mouvement ; au lieu, continuoit-il, qu'une lecture que nous faisons ensemble, m'excite, & me remue presque autant que la vue d'une action. Le son de la voix, ses inflexions différentes, les réflexions que vous ajoutez aux pensées de l'auteur, ou que vous faites sur chaque trait d'une histoire, les conséquences que vous en tirez contre le vice, ou pour la vertu ; enfin l'art avec lequel vous rapportez tout au plan général de mœurs & de conduite, que vous m'avez formés, tous ces avantages joints ensemble, me font trouver une satisfaction infinie à lire en commun, & j'espère que le fruit ira de pair avec le plaisir. Je ne lui marquois

marquois pas toute la joie que j'avois de l'entendre ainsi raisonner : mais étant si assuré de son goût pour le bon & pour le vrai, je ne perdois pas une occasion de lui inspirer quelque nouveau principe de morale ; & j'avois soin qu'elle fût moins abstraite, que solide ; moins profonde, que d'une application facile & naturelle. L'aventure de Madrid ne lui avoit pas été inutile. Non-seulement elle avoit servi à fortifier désormais son cœur contre les surprises de l'amour ; mais elle sembloit lui avoir donné, en peu de tems, une expérience qui ne s'acquiert ordinairement qu'avec le secours des années. Toutes ses actions me paroissoient plus réfléchies, & son air même plus sérieux & plus mesuré. Je lui disois quelquefois : Votre malheur vous a rendu plus vieux de vingt ans. S'il m'a rendu plus sage, me répondoit-il, c'est un bien que j'en ai tiré ; mais convenez qu'il m'a coûté bien cher. Mon premier dessein, en écrivant cette histoire, étoit de rapporter dans l'occasion la plupart des discours que je lui tenois sur les mœurs & sur les sciences ; j'espérois rendre ainsi mon ouvrage utile à la jeunesse, qui auroit pu trouver des règles & des exemples de conduite dans un livre assez amusant pour se faire lire avec quelque plaisir. Mais plusieurs amis, que j'ai consultés, m'ont détourné de cette méthode. Le public, m'ont-

ils dit, n'aime pas l'air sec & pédant, qui accompagne les préceptes. Voyez le sort des voyages de C.... Je me contenterai donc, comme j'ai fait jusqu'à présent, de mêler à mon récit quelques sentimens, ou quelques réflexions, telles que les conjonctures peuvent les faire naître ; & je tâcherai d'éviter tout ce qui pourroit inspirer le dégoût. Ce n'est point un traité de morale que j'écris ; c'est une histoire. Reprenons-en le fil. J'y aurai dans la suite autant de part que le marquis.

La tristesse du prince don M..... ne diminua point les jours suivans. Elle fut le sujet de tous les entretiens de Lisbonne. On se demandoit d'où pouvoient venir les chagrins d'un prince si aimable & si heureux. Nous nous présentâmes à son appartement, avec le marquis de Tordas, & la plupart des jeunes seigneurs qui composoient ordinairement sa cour. L'ordre étoit donné de ne laisser entrer personne, à l'exception de don Tellès de Sylva, second fils de M. le comte de Tarouca, & favori du prince. Le marquis de Tordas nous dit, & à quelques-uns de ses amis, avec qui nous étions, qu'il vouloit nous donner à souper dans sa maison de campagne, qui étoit à deux petites lieues de Lisbonne, & à cinq cens pas de la mer. Chacun lui promit de s'y rendre. Pour nous, qui en ignorions le

chemin, & qui n'avions pas d'équipage, il nous vint prendre l'après-midi dans le sien. Nous arrivâmes de bonne heure à Lereda, qui étoit le nom de sa maison. Nous nous promenâmes, le reste du jour, dans les jardins & dans le bois; & le soir, sur les dix heures, on vint nous avertir que le souper nous attendoit. Notre dessein étoit de retourner ensuite à Lisbonne; mais si la providence n'eût veillé sur nous, nous courions risque d'en être éloignés pour long-tems, ou de nous trouver peut-être exposés à quelque chose de bien plus fâcheux.

La nuit étoit si claire, qu'on eût pu se passer de la lumière des flambeaux. Nous étions à table depuis une heure ou deux, lorsque nous entendîmes fermer la grande porte de la cour avec beaucoup de violence, & le bruit de sept ou huit hommes qui se crioient l'un à l'autre en fermant la porte: Pousse, aide-moi; vîte, dépêche. Nos laquais les virent au travers de la fenêtre; & craignant, avec raison, quelque mauvaise aventure dans un lieu si proche de la mer, ils se pressèrent de fermer aussi les portes qui communiquoient du corps de logis à la cour. Cette précaution étoit d'autant plus sage, que les huit inconnus paroissoient bien armés. Nous nous levâmes nous-mêmes de table, pour les considérer, & nous délibérâmes un moment sur le parti

que nous avions à prendre. Toutes les fenêtres des appartemens d'en-bas étoient grillées, ce qui nous empêchoit de craindre d'être facilement insultés. Nous étions sept, & nous avions avec nous pour le moins douze ou quinze laquais : mais nous étions sans armes; & le moyen de résister contre des pistolets & des fusils! Pour augmenter notre peine & notre frayeur, Brissant vint me dire que nous étions dans un péril extrême; que c'étoit assurément des corsaires; qu'il les reconnoissoit bien à leurs armes, & qu'il étoit même fort trompé, s'il n'avoit apperçu Andredi. J'avoue que le nom de ce scélérat me fit frémir. Quoi! lui dis-je, cet Andredi dont vous nous avez rapporté mille choses affreuses? Lui-même, me répondit Brissant. La crainte que je conçus tout d'un coup pour le marquis, me fit proposer à nos messieurs de nous retirer par le jardin. Mais il fut le premier à me répondre qu'il y auroit de la honte à fuir, & qu'il falloit défendre la maison de monsieur de Tordas. Comme il achevoit de parler, les corsaires, qui avoient eu le tems de barricader la porte, s'approchèrent du corps de logis, & demandèrent brusquement qu'on leur ouvrît l'entrée. J'ouvris la fenêtre, & paroissant seul, je leur dis fièrement, qu'ils se gardassent de faire la moindre insulte à la maison, & que nous étions assez de personnes pour nous

bien défendre. Andredi, car c'étoit lui-même, me répondit d'un ton fort humble, que loin de vouloir nous insulter, il nous demandoit un asyle, ou du moins la liberté du passage pour s'enfuir. Son embarras & la précipitation avec laquelle j'avois vu ses gens fermer la porte, me firent croire qu'ils étoient poursuivis. Cette pensée me rassura. Sauvez-vous, lui dis-je, par où vous pourrez; mais comptez que la maison ne vous sera point ouverte, & que nous en défendrons bien l'entrée. A peine eus-je prononcé ces deux mots, que nous entendîmes à la porte de la cour un grand bruit de chevaux; & dans un instant, elle fut enfoncée à coups de hache. Trente cavaliers entrèrent, le pistolet au poing. Les corsaires se voyant sans espérance de fuir, & trop inégaux en nombre pour résister, jetèrent leurs armes à terre en demandant la vie : ils furent saisis, & chargés de chaînes. Nous ouvrîmes alors la porte de la maison. L'officier qui commandoit les cavaliers, nous fit des excuses fort honnêtes sur l'obligation où il avoit été de causer quelque désordre dans la cour. Il nous apprit, en peu de mots, qu'il étoit depuis deux jours sur la côte, à la tête de cent chevaux, pour observer un bâtiment, qui avoit déjà fait quelques descentes, & enlevé un butin considérable; que l'ayant vu s'approcher de terre au

clair de la lune, il s'étoit caché avec ſes cavaliers pour attendre le débarquement des corſaires, qu'ils étoient ſortis du vaiſſeau, au nombre de trente ou quarante, & qu'ils avoient pris le chemin de la maiſon où nous étions, dans l'eſpérance apparemment de la piller; mais qu'auſſitôt qu'ils avoient été à quelque diſtance de la mer, il s'étoit hâté de les prendre par derrière, pour leur couper le retour; que ſe voyant ſurpris par un ſi grand nombre, & dans l'impuiſſance de regagner leur vaiſſeau, ils avoient pris le parti de ſe ſéparer, pour fuir & s'échapper plus facilement; que de ſon côté, il avoit diviſé ſa troupe pour les pourſuivre; & qu'il ne doutoit pas que ſes cavaliers n'euſſent arrêté les autres, comme il avoit fait ceux qui étoient venus nous troubler. Il ajouta que ſon entrepriſe n'étoit encore exécutée qu'à demi; qu'il alloit tâcher de ſe ſaiſir du vaiſſeau, & qu'il avoit deſſein pour cela d'employer l'artifice. Il pria le marquis de Tordas de permettre que les priſonniers fuſſent gardés dans ſa cour : il en prit ſeulement deux avec lui & s'étant mis à pied, lui & vingt-cinq cavaliers de ſa troupe, il retourna vers la mer, pour exécuter ce qu'il avoit médité.

Nous étions curieux, le marquis & moi, de voir Andredi de près, & de l'entendre parler. Nous le fîmes entrer dans la ſalle; & nous étant

remis tranquillement à table, je le fis asseoir sur une chaise, lié comme il étoit. Hé bien, brave Andredi, lui dis-je, voilà donc toutes vos courses & tous vos exploits terminés. Vous ne vous attendiez pas de vous trouver ce soir en si bonne compagnie. Il parut surpris de s'entendre appeler par son nom. Il baissa les yeux sans répondre. Où êtes-vous, Brissant, m'écriai-je? venez renouveller connoissance avec votre patron, le seigneur Andredi. Brissant, qui n'avoit point encore osé lui parler, s'approcha de moi, & se plaça vis-à-vis de lui. Andredi le reconnut. Ah! traître, lui dit-il avec des yeux étincelans; c'est toi, sans doute, qui es cause aujourd'hui de ma perte. Ne l'accusez pas, repris-je; il ignoroit comme nous, que vous fussiez si proche de Lisbonne : mais quand il auroit contribué à vous faire arrêter, il n'auroit fait que réparer les crimes que vous l'avez forcé de commettre malgré lui. Le fier corsaire fut piqué de ce reproche : il s'emporta en injures contre Brissant, & l'accusa d'avoir eu plus de part que lui aux désordres qu'ils avoient commis ensemble. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, il y a renoncé volontairement : & vous êtes un misérable, qui les avez bien multipliés depuis qu'il vous a quitté. Cependant, ajoutai-je, si vous voulez nous en faire un recit fidelle, je vous promets que ces messieurs voudront bien s'em-

ployer pour faire diminuer la rigueur des peines que vous méritez. Le marquis de Tordas & tous ſes amis l'aſſurèrent qu'ils tiendroient ma promeſſe; mais ce fut inutilement : nous ne tirâmes plus de lui un ſeul mot. Le voyant obſtiné à ſe taire, j'ordonnai à Briſſant de raconter tout ce qui lui étoit arrivé avec lui. Sa relation fut longue : il y ajouta même des circonſtances qui lui étoient échappées à Madrid. Pendant que nous nous entretenions ſur ſon récit, nous entendîmes, dans la cour, un nouveau bruit de chevaux qui arrivoient : c'étoit le reſte des cavaliers portugais, qui amenoient vingt-deux autres corſaires, ſuivant l'ordre de leur officier qu'ils avoient rencontré. Il revint bientôt lui-même, avec une nouvelle proie, qui lui coûtoit moins de peine à conduire. Il nous fit demander la permiſſion d'entrer dans la ſalle; & nous fûmes fort étonnés d'y voir entrer avec lui douze femmes, aſſez mal en ordre, mais dont pluſieurs ne paroiſſoient pas des femmes du commun. Il y en avoit une, entre les autres, dont la taille & la beauté attirèrent tout d'un coup nos regards. Elle étoit pâle & abbatue; mais on voyoit aiſément que c'étoit l'effet de ſa triſteſſe. L'officier nous raconta que s'étant approché du vaiſſeau, il n'avoit point eu de peine à s'en rendre maître; parce que le petit nombre de corſaires, qui y étoient reſtés,

avoit pris ſa troupe pour celle de leurs compagnons. Il avoit commencé par le viſiter exactement, & il y avoit trouvé quantité de ſacs & de tonneaux remplis d'or & d'argent. Il en avoit fait un compte exact, & les plus fidelles de ſes cavaliers étoient demeurés pour garder ce riche butin juſqu'au jour. Pour les douze femmes, il les avoit priſes d'abord pour d'infames créatures, qui s'entendoient avec les corſaires, & qui vivoient dans le déſordre avec eux : mais elles l'avoient détrompé elles-mêmes, en le priant de mettre fin à leur infortune. Ces malheureux les avoient enlevées ſur diverſes côtes, & les faiſoient ſervir de jouet à leur brutalité. Celle, dont la beauté nous avoit touchés, ſe mit à pleurer amèrement, lorſque l'officier nous parla d'elle. Nous fûmes encore plus émus de ſes larmes. Le marquis de Tordas s'empreſſa de la faire aſſeoir avec ſes compagnes, & leur offrit toute ſorte de ſecours & de rafraîchiſſemens. Il étoit trop tard, pour conduire les priſonniers à la ville : ils furent gardés dans la cour, juſqu'au lendemain. Nous engageâmes l'officier à prendre un couvert avec nous, & nous ne quittâmes point la table pendant le reſte de la nuit. La belle affligée ne toucha preſqu'à rien : mais lorſque nous eûmes lié converſation, nous la fîmes conſentir à nous raconter ſon malheur. Voici ce

qu'elle nous dit, en verſant plus de larmes, qu'elle ne prononça de paroles.

Permettez-moi de vous cacher mon nom : je dois cette conſidération à ma triſte famille. Je ſuis françoiſe, & née à Ant..... d'un père très-noble & très-riche. Mon bien, ma naiſſance & mon éducation ſembloient me promettre la plus heureuſe de toutes les deſtinées. L'amour alloit rendre ma félicité parfaite, par un mariage conforme à mon inclination ; enfin je touchois au comble de mes vœux, lorſque ces monſtres abominables, continua-t-elle en nous montrant de la main les corſaires qui étoient dans la cour, m'ont précipitée dans l'infame état où vous me voyez. Mon amant, qui devoit être mon mari dans deux jours, m'engagea un ſoir à ſortir de la ville pour faire un tour de promenade : c'eſt une liberté établie chez nous, & dont notre ſexe uſe avec ſageſſe. Nous nous éloignâmes inſenſiblement, l'eſprit & le cœur occupés de notre tendreſſe. L'obſcurité nous fit appercevoir qu'il étoit tems de retourner ſur nos pas. Comme nous approchions de la ville, en ſuivant toujours le grand chemin, quatre hommes armés, qui étoient couchés le ventre à terre, ſe levèrent tout d'un coup à deux pas devant nous, & nous arrêtèrent en nous préſentant le bout du piſtolet. Mon jeune amant, qui étoit plein de courage & d'amour,

ne fit point attention qu'il lui feroit pernicieux de me défendre. Il ofa l'entreprendre ; un coup de piftolet lui caffa la tête à mes yeux. Trop heureufe, fi j'avois péri du même coup ! Hélas! je crus mourir avec lui ; mais ce n'étoit qu'un évanouiffement, que je pris en vain pour la mort. Je fus portée ou traînée jufqu'au vaiffeau. Quels furent mes cris, lorfqu'étant revenue à moi une heure après, je me trouvai entre les bras de l'exécrable Andredi ! Cet infame n'avoit pas même attendu que j'euffe repris la connoiffance, pour fatisfaire fa brutalité. Epargnez-moi un fouvenir qui m'accable de honte & de défefpoir. Il eut encore la barbarie de m'infulter, en m'affurant d'un air railleur qu'il étoit mon mari. Ah ! monftre, lui dis-je, tu ne porteras pas ce nom long-tems ; & je m'efforçai de l'étrangler, ou de lui arracher les yeux. Mais de quoi étois-je capable dans la foibleffe où je me trouvois, & retenue par des mains accoutumées au crime & à la violence ? Il fallut céder à ma cruelle fortune, & me réfoudre à fervir aux plaifirs d'Andredi. Il y a trois mois que je fuis réduite à cette infamie. J'ai été témoin, depuis ce tems-là, de tous les défordres que mes raviffeurs ont commis dans tous les endroits où leur fureur les a portés : il ne s'eft pas paffé de jour, où je n'aye vu couler du fang & des larmes. Andredi me traite néanmoins avec ref-

pect : je suis regardée comme la reine des scélérats, dont il est le chef. Plus heureuse que mes compagnes, je n'ai à répondre qu'à la passion d'un seul. Toutes les richesses du vaisseau ont été remises à mes soins ; j'avois la liberté d'en disposer. Mais quelle horrible consolation dans un malheur tel que le mien ! La mort auroit eu bien plus de douceur pour moi, si le ciel permettoit de se la procurer volontairement. Je l'ai invoquée mille fois ; & aujourd'hui que la liberté va m'être rendue, je ne veux plus faire usage de la vie, que pour pleurer ma honte, & me cacher éternellement aux yeux des hommes.

Cette histoire nous attendrit beaucoup. Nous consolâmes cette belle personne, par nos civilités. Le marquis de Tordas, & les autres seigneurs portugais lui promirent d'employer leur crédit pour lui procurer une place dans quelque communauté religieuse, où elle pourroit mener une vie douce, & oublier son infortune. Ses compagnes nous rapportèrent aussi, l'une après l'autre, de quelle manière elles étoient tombées au pouvoir des corsaires. Leur enlèvement avoit toujours été accompagné de quelque meurtre, ou de quelque incendie ; de sorte que ces scélérats pouvoient être regardés avec raison comme des monstres d'horreur & de barbarie. Leur punition ne fut pas différée long-tems : ils furent con-

duits le matin à Lifbonne, & deux jours après ils furent tous exécutés par divers fupplices. Le roi de Portugal offrit aux douze femmes, d'employer une partie du butin à conftruire une efpèce de couvent, pour leur fervir de retraite. Elles tinrent confeil en commun fur cette propofition. Mais elles réfolurent de quitter le Portugal, & de fe retirer, chacune de fon côté, dans des pays, où leur honte ne fût pas connue. Le roi y confentit, & leur fit donner libéralement de quoi fe conduire.

Le bruit de cette aventure, & le péril que nous avions couru, fervirent à nous faire connoître de toute la ville en moins de huit jours. Le prince don M......., malgré fa trifteffe, voulut être informé de l'évènement par nous-mêmes. Il nous fit avertir de nous rendre chez lui avec le marquis de Tordas. Nous le trouvâmes en robe de chambre, avec le feul don Tellès de Sylva. La douleur étoit répandue fur fon vifage & dans fes yeux. Lorfque le récit de notre aventure fut achevé, le marquis de Tordas prit la liberté de lui témoigner combien il étoit touché de le voir fi trifte & fi folitaire. Ah! mon cher Tordas, lui dit le prince, quelles que puiffent être ma folitude & ma douleur, elles n'égaleront jamais ma perte. En fuyant la vue des hommes, que ne puis-je auffi me fuir moi-mê-

me ? Que ne puis-je du moins détourner de mes yeux des images funeftes, dont la préfence ne me permettra jamais d'être heureux ! Eft-il poffible, mon prince, repartit le marquis de Tordas, qu'à l'âge où vous êtes, & dans un des premiers rangs du monde, avec tant de vertus & de rares qualités, vous puiffiez connoître la mauvaife fortune autrement que par fon nom ? Qui s'imaginera jamais que le prince de Portugal eft malheureux, & qu'il craint de l'être toujours ? C'eft une partie de mon malheur, répliqua le prince, que d'être né ce que je fuis. Si j'étois moins connu, je pourrois m'affliger avec liberté. De vaines loix de bienféance & d'honneur ne m'obligeroient pas de cacher jufqu'au fujet de mes peines. J'aurois du moins la douceur de verfer librement des larmes. Il en répandit quelques-unes, en prononçant ces derniers mots ; mais il les effuya promptement, & fe tournant vers le marquis de Rofemont, il lui demanda ce qu'il penfoit de fa foibleffe, & ce qu'il en diroit, lorfqu'il feroit retourné en France ! Le marquis lui fit une réponfe flatteufe & polie. Il fe retira peu après dans fon cabinet, & don Tellès de Sylva fut le feul qui ofa le fuivre.

La trifteffe du prince fit beaucoup d'impreffion fur le marquis. Je m'en apperçus le foir par le renouvellement de la fienne. Il parla peu en

ſoupant. Ses ſoupirs & ſon ſilence ne me firent que trop connoître que ſon cœur étoit vivement agité. Je feignis néanmoins de le croire tranquille, & j'affectai de ne l'entretenir que de choſes indifférentes. J'étois perſuadé, comme je l'ai déjà dit, qu'on ne guérit point des maux, tels que les ſiens, en les combattant. Je l'excitai ſeulement à prendre un peu plus que de coutume, d'un vin délicieux, dont le marquis de Tordas nous avoit envoyé quelques bouteilles. Il y conſentit par complaiſance; ce qui ne l'empêcha point de ſe retirer dans ſa chambre plutôt qu'à l'ordinaire. Je me retirai, immédiatement après, dans la mienne. Il n'y fit point d'attention; & croyant n'être entendu de perſonne, il ſe livra bientôt aux gémiſſemens les plus vifs & les plus tendres. Je prêtai l'oreille, pour entendre plus diſtinctement ſes plaintes. Il les adreſſoit à ſa chère Diana comme s'il eût été avec elle. J'étois ſurpris de le voir encore ſi touché, après avoir cru la guériſon plus avancée. La curioſité me porta à m'approcher de ſa porte, je l'ouvris doucement, pour obſerver ſa poſture & ſes mouvemens. Il étoit étendu ſur un fauteuil, près d'une table, ſur laquelle étoient deux flambeaux. Une petite caiſſe qu'il avoit apportée de Madrid, & dont je ne lui avois jamais demandé quel étoit l'uſage, étoit ouverte auprès de lui: il en tiroit ſuc-

ceſſivement pluſieurs petits meubles, qu'il tenoit appuyés un quart-d'heure ſur ſa bouche, & qu'il rangeoit enſuite ſur ſa table : c'étoit un bonnet de velours noir, brodé d'or, des bas, des ornemens de tête & de cou, des gants, des braſſelets, & d'autres bagatelles de même nature. Mais ce qui me ſurprit davantage, ce fut de lui voir tirer du fond de la caiſſe un portrait aſſez grand, que j'ignorois qu'il eût, & que je jugeai devoir être celui de dona Diana. Il le tint longtems dans ſes mains, en le regardant avec une attention qui arrêta quelque tems ſes ſoupirs ; mais ce fut pour en pouſſer bientôt de plus profonds & de plus violens. Je ne pouvois m'imaginer de quels moyens il s'étoit ſervi pour obtenir ces triſtes reſtes de ſon amante, & j'en accuſai d'abord M. le comte de Mancenez. Cependant, comme cela ne s'étoit pu faire ſans que ſes gens en ſuſſent quelque choſe, je retournai à ma chambre, où je les fis appeler l'un après l'autre. Le Brun & Deſchamps me proteſtèrent, avec ferment, qu'ils n'étoient inſtruits de rien. Briſſant, qui ſavoit tout, voulut diſſimuler; mais comme je le ſoupçonnois, je lui parlai avec tant de fermeté, qu'il me confeſſa enfin qu'il avoit reçu ordre de ſon maître, pendant le petit voyage que nous avions fait à l'Eſcurial, d'obtenir à quelque prix que ce fût, les derniers habits que dona

dona Diana avoit portés; qu'il avoit acheté de sa femme de chambre jusqu'à sa robe, ses juppes & son linge; que depuis ce tems-là, le marquis ne portoit point d'autres chemises que celles qui avoient appartenu à sa maitresse, les ayant fait accommoder à son usage; que les juppes avoient été changées en vestes, dont il se servoit tous les jours; & la robe en robe de chambre: enfin, qu'il étoit sans cesse couvert de ce qui avoit revêtu l'infortunée Diana. Pour le portrait, il me dit que son maître l'avoit eu de dona Elisa, qui ne s'en étoit défaite qu'avec peine, pour l'obliger. Je fus frappé d'étonnement & d'admiration à ce récit. Mais pourquoi, dis-je à Brissant, vous être chargé d'une telle commission, sans m'en avertir? Ne deviez-vous pas juger que c'étoit le plus mauvais office que vous puissiez rendre à votre maître? Il me répondit, qu'il n'avoit pu se refuser à ses instances, ni désobéir à ses ordres; que lorsqu'il lui avoit représenté que je désapprouverois peut-être cette démarche, il l'avoit assuré que je n'en saurois jamais rien; ou que si je venois à l'apprendre, je ne pourrois la condamner, puisque j'avois fait bien davantage après avoir perdu mon épouse. De quelque façon que vous puissiez vous justifier, repris-je, c'est une faute que vous avez commise, & que je ne vous pardonnerai qu'à condition que vous la réparerez

promptement. Il faut employer toute votre adresse pour ôter au marquis cet inutile équipage, sans qu'il puisse en accuser personne. Si vous réussissez avant huit jours, ajoutai-je pour l'exciter, je vous promets dix louis d'or. Brissant accepta le marché, & me promit tous ses soins; mais on verra que cette entreprise lui fut bien funeste. Je fis aussitôt du bruit près de la chambre du marquis, pour lui faire quitter sa triste occupation; & étant entré un moment après, je trouvai qu'il avoit serré ses bijoux, & fermé sa caisse. Je demeurai avec lui jusqu'à ce que je le vis accablé de sommeil.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de novembre, à peine étions-nous levés, qu'un gentilhomme du prince don M...... vint nous dire de sa part, qu'il souhaitoit de parler au marquis & à moi. Nous nous hâtâmes d'aller chez lui. On nous fit entrer aussi-tôt dans sa chambre, comme des personnes attendues. Il étoit encore au lit. Il nous fit donner des sièges; & lorsque nous fûmes assis près de lui, & qu'il eut fait sortir son monde, il nous tint ce discours : Vous ne vous attendez pas, Messieurs, à la proposition que je vais vous faire; mais quelque étrange qu'elle puisse vous paroître, je m'assure que vous me ferez la faveur d'y consentir. Il s'arrêta un moment; & le marquis en profita, pour lui

répondre que nous étions auſſi incapables de manquer à lui obéir, que lui de rien exiger de nous qui ne fût juſte, & que nous ne fuſſions obligés d'exécuter. Ce n'eſt pas de l'obéiſſance, reprit-il avec un ſoupir, c'eſt de l'amitié & de la compaſſion que je vous demande. Vous me voyez pénétré de la plus vive douleur, & dans un état où je ne regarde plus la vie comme une faveur du ciel, tant elle m'eſt devenue funeſte & inſupportable. Je fais des efforts inutiles, pour retrouver la tranquillité que j'ai perdue. La cauſe de mes maux m'eſt ſans ceſſe préſente, & ce n'eſt point en Portugal que je puis eſpérer de l'oublier. Mon deſſein eſt de m'en éloigner pour quelque tems. Le comte de Tarouca eſt ambaſſadeur du roi en Hollande; je l'aime; & je compte ſur le zèle & ſur l'attachement qu'il a pour moi. Je veux commencer par-là mes voyages. Don Tellès de Sylva, ſon fils, conſent à m'accompagner; c'eſt le ſeul portugais que j'aye mis dans mon ſecret, & que j'aye chargé de prendre les meſures néceſſaires pour mon départ: ma dernière réſolution fut priſe hier après vous avoir vus. Je me ſuis flatté, continua le prince, que vous ne me refuſerez pas d'être auſſi du voyage, & de monter ſur le même vaiſſeau avec moi. Vous m'avez dit, qu'en quittant Liſbonne, vous deviez aller en Angleterre & en Hollande; ce ne ſera pas changer beaucoup votre deſſein,

que de commencer par la Hollande, d'où vous passerez ensuite facilement en Angleterre. Que dites-vous de ce projet, ajouta-t-il en nous regardant? m'accorderez-vous ce que je vous demande? Je vous estime tous deux: vous en pouvez juger par la confiance que je vous marque.

Le marquis cherchoit dans mes yeux, ce qu'il devoit répondre. Je lui fis un signe qu'il entendit. Il témoigna au prince combien nous nous sentions honorés de son estime, & avec quelle joie nous étions prêts à le suivre, en quelque endroit qu'il voulût nous permettre de l'accompagner. Nous lui engageâmes notre parole de nous préparer à partir au premier ordre. Il nous donna quelques avis sur la manière dont nous devions nous conduire, pour tromper la curiosité de ceux qui pourroient nous observer; & il nous ordonna de voir en particulier don Tellès de Sylva, & de lui faire part de la résolution que nous venions de prendre. En sortant du palais, nous le rencontrâmes; & lui-même, nous voyant sortir de chez le prince, fut le premier à nous saluer avec beaucoup d'honnêteté. Nous lui apprîmes, en deux mots, ce que nous avions conclu. Il en eut de la joie, & il nous pria de rentrer au palais avec lui. Le prince, surpris de nous revoir si-tôt, lui demanda avec empressement, s'il apportoit d'heureuses nouvelles. Les plus heureuses

du monde, répondit don Tellès; nous ferons en mer dans quatre jours, si vous le désirez. Ensuite il lui raconta que s'étant informé exactement s'il y avoit quelque vaisseau prêt à faire voile en Hollande, il ne s'en étoit point trouvé; mais qu'un bâtiment anglois, qui revenoit de Constantinople, & qui se reposoit depuis quinze jours à Lisbonne, devoit partir au premier jour pour l'Angleterre; qu'il avoit parlé au capitaine, & qu'en lui promettant une somme considérable, il l'avoit engagé à se charger de nous, pour nous transporter jusqu'à la Brille. Le prince embrassa don Tellès avec de grandes marques de satisfaction. Ne différons pas, lui dit-il. Partons au premier vent. Il nous pressa d'aller faire nos préparatifs, sans perdre un moment; & il chargea don Tellès de mettre ordre à tout le reste.

Quoiqu'un départ si précipité ne nous laissât pas le tems de connoître assez la cour de Portugal, je ne pouvois me repentir de l'engagement que nous avions pris avec don M...... Outre l'honneur d'accompagner ce prince aimable, qui a fait admirer depuis son mérite à la cour de France, je regardois comme un avantage pour le marquis, de s'éloigner tout-à-fait de l'Espagne. Qu'auroit-ce été, si j'eusse prévu le bonheur qui m'attendoit en Hollande, & que j'aurois manqué, sans doute, si j'eusse fait un plus long sé-

jour en Portugal ? Mon lecteur me verra bientôt dans un de ces heureux momens, qui ont été si rares dans le cours de ma vie. Il est vrai que je l'ai payé ensuite bien cher ; car la fortune n'a jamais gardé de mesures dans le bien & le mal qu'elle m'a fait. Mais enfin, le dernier malheur qui m'est arrivé étoit un malheur nécessaire, que je n'aurois pu éviter, en quelque lieu du monde où je me fusse trouvé ; au lieu que le plaisir, qui l'a précédé, dépendoit de notre prompte arrivée en Hollande, & de ce vaisseau anglois, que la providence sembloit avoir destiné pour nous porter. La suite éclaircira cette réflexion.

Le soir du troisième jour de novembre, nous fûmes avertis par don Tellès, que nous nous mettrions en mer le lendemain. Pour cacher mieux notre départ, le prince fit courir le bruit, qu'il iroit de grand matin à la chasse, & qu'il ne vouloit être accompagné que de don Tellès, & de deux domestiques. Il sortit en effet de la ville, en équipage de chasseur ; & ayant pris le chemin de Belem, il y trouva une chaloupe qui l'attendoit, & sur laquelle il se rendit à bord du vaisseau anglois. Nous y étions dès la pointe du jour. Le vent se trouva favorable, & l'on tendit aussitôt les voiles pour nous éloigner promptement. J'ai promis de raconter le mal-

heur de Briſſant. Il n'avoit point oublié la promeſſe qu'il m'avoit faite, d'enlever adroitement au marquis la caiſſe où étoient les bijoux de dona Diana, & ſes habits mêmes, s'il étoit poſſible. Notre embarquement lui parut une occaſion favorable ; il s'entendit avec le Brun & Deſchamps, pour vendre & la caiſſe & les habits à profit commun ; & s'aſſurant que je ne manquerois pas de prendre parti pour eux, ils concertèrent de répondre à leur maître, lorſqu'il s'appercevroit du vol, qu'ils avoient enfermé les habits & la caiſſe dans une même malle, qui avoit été malheureuſement oubliée à Liſbonne. Je ne ſais comment il arriva que le marquis eut beſoin de ſa robe-de-chambre, dès l'après-midi du jour de notre départ. Il la demanda à Briſſant, qui ſe trouva proche de lui. Briſſant affecta de chercher la malle où elle devoit être ; & après bien des ſoins inutiles, il vint faire à ſon maître la réponſe qu'il avoit préparée. Le marquis ſavoit que j'avois chargé Briſſant de faire tranſporter notre équipage au vaiſſeau, & que la perte de la malle venoit, par conſéquent, de ſa faute. Il entra dans une colère extrême, lorſqu'il eut appris que tout lui étoit enlevé, juſqu'à la caiſſe ; & ſa vivacité l'emportant ſur ſa douceur ordinaire, il ſe ſaiſit d'un inſtrument garni d'un fer pointu, qui étoit dans ſa chambre,

pour en maltraiter Briſſant : il le pourſuivit juſques ſur le tillac, où ce pauvre garçon ſe hâta de monter. J'y étois aſſis ſur une chaiſe, un livre à la main. Je me levai promptement pour arrêter le marquis ; mais voyant que je l'allois retenir, il lança ſur Briſſant l'eſpèce de pieu qu'il tenoit à la main. Le coup fut ſi violent, que non-ſeulement le pieu perça l'épaule, & demeura attaché à la partie bleſſée ; mais comme ce malheureux étoit alors ſur le bord du vaiſſeau, ſa frayeur, jointe à l'ébranlement qu'il reçut, le précipita dans la mer. Ce fut-là, que j'eus lieu de reconnoître le cœur excellent du marquis. A peine eut-il vu la chûte de Briſſant, que toute ſa colère ſe changea en pitié, & je puis dire même en tendreſſe & en douleur. Ah ! qu'ai-je fait, me dit-il ? le pauvre Briſſant va périr. Je ne ſais ſi, ſe fiant ſur ſon adreſſe à nager, il ne ſe ſeroit pas jeté après lui pour le ſecourir. Je le priai de ne pas s'approcher tant du bord du vaiſſeau, & j'offris dix piſtoles aux matelots qui voudroient ſauver Briſſant, ce qui fut exécuté en un inſtant. Il en fut quitte, pour garder le lit pendant trois ſemaines. Je lui donnai, après ſa guériſon, les dix louis d'or que je lui avois promis, & qu'il n'avoit que trop bien gagnés.

Le prince don M.... s'étant trouvé plus tranquille dès qu'il fut monté ſur le vaiſſeau, s'étoit fait

mettre auſſi-tôt au lit. Soit que ce fût la joie de commencer ſi heureuſement ſes voyages & de s'éloigner de Liſbonne, ſoit par l'épuiſement que lui avoit cauſé ſa douleur, & pluſieurs nuits qu'il avoit paſſées ſans dormir, il demeura juſqu'au ſoir enſéveli dans un profond ſommeil. Don Tellès de Sylva étoit occupé à écrire je ne ſais quoi dans ſa chambre. Pour moi, j'étois comme j'ai dit, à lire ſur le tillac, avant l'aventure de Briſſant; & je retournai au même lieu, lorſque je lui eus fait donner le ſecours dont il avoit beſoin. J'emmenai le marquis avec moi, je lui fis une réprimande, telle que la demandoient les circonſtances. Il étoit environ quatre heures après midi. Le tems étoit ſerein & l'air fort doux. Nous fûmes frappés tout d'un coup d'un ſpectacle auquel nous ne nous attendions pas. Nous vîmes ſortir d'une petite chambre, à l'autre bout du vaiſſeau, un turc chargé d'un tapis & de quelques couſſins qu'il étendit dans un lieu fort commode. Un autre turc beaucoup mieux mis que le premier, ſortit du même endroit un moment après; & ſe tournant vers l'écoutille par laquelle il avoit paſſé, il préſenta la main à deux jeunes turcs vêtus richement, pour les ſoutenir en montant ſur les ponts. Deux femmes turques parurent enſuite; & s'étant avancés tous enſemble vers le tapis, les deux jeunes gens s'aſſirent ſur les couſſins les plus propres & les plus relevés, tandis que

les quatre autres prirent place au-deſſous d'eux. Nous demeurâmes quelque tems en ſilence à les conſidérer. Cet habit que j'avois porté ſi long-tems & que j'avois tant de raiſon d'aimer, me remit en mémoire une partie de mes aventures paſſées, & je tombai inſenſiblement dans une profonde rêverie. Le marquis m'ayant dit quelques mots ſans que je l'euſſe entendu, me pouſſa enfin par le bras. Je ne ſais, me dit-il, ſi c'eſt la vue de ces turcs qui vous occupe ; mais vous paroiſſez extrêmement rêveur. Je lui répondis qu'ayant demeuré pluſieurs années en Turquie, il étoit naturel que je viſſe les turcs avec plaiſir ; & je lui propoſai de paſſer de l'autre côté du vaiſſeau pour lier connoiſſance avec eux. Nous traversâmes une infinité de cordages & d'inſtrumens de mer. A meſure que nous approchions, nous découvrions mieux la bonne mine des deux jeunes turcs. Le plus âgé paroiſſoit avoir vingt ans : il étoit grand & robuſte pour cet âge. L'autre ſembloit en avoir à peine treize ou quatorze : les graces les plus tendres de l'enfance étoient encore ſur ſon viſage, & tout paroiſſoit charmant dans ſa figure. Nous jugeâmes que les deux hommes & les deux femmes étoient leurs domeſtiques.

Je les ſaluai en langage turc, que je n'avois pas oublié tout-à-fait. Ils ſe levèrent. Le plus âgé me répondit civilement : nous prîmes place près d'eux. Je leur demandai s'ils ne ſavoient point d'autre langue

que celle de leur pays, ils me dirent que non. J'exhortois en riant le marquis à prendre patience pendant notre entretien & à se contenter du plaisir de les voir. Pour moi, je continuai de leur faire diverses questions. Ils m'apprirent qu'ils venoient de Constantinople par l'ordre de leur père; qu'ils l'alloient trouver à la Haye, où il avoit été envoyé pour régler avec les hollandois quelques affaires qui concernoient la mer & le commerce : qu'ils y passeroient avec lui tout le tems qu'il avoit encore à y demeurer; & que selon le projet qu'il leur avoit écrit, ils reviendroient ensemble par la France, qu'ils avoient envie de voir, & s'embarqueroient ensuite à Marseille pour retourner en Asie. Je leur dis que je connoissois fort Constantinople; que j'y avois passé quelque tems; & qu'ayant eu un assez long commerce avec les turcs, j'avois appris à les estimer; mais, ajoutai-je, comment avez-vous osé entreprendre un si long voyage sans savoir d'autre langue que la vôtre? L'aîné me montra son gouverneur qui étoit l'un des deux turcs assis près de lui. Timanes, me dit-il, sait la plupart des langues de l'Europe. Je lui demandai ce que c'étoit que les deux femmes qu'ils avoient avec eux. C'est, me répondit-il, la gouvernante & la nourrice de mon frère; car il lui faut encore quelques années, ajouta-t-il en riant, pour sortir des mains des femmes. Notre entretien dura ainsi quelque tems, sur les

ennuis d'une longue route & sur l'incommodité de la mer. Le plus jeune parloit peu ; mais ses moindres paroles avoient de la grace, & sa voix étoit d'une douceur dont le marquis lui-même fut enchanté, quoiqu'il n'entendît pas sa langue. Plus je regardois cet aimable enfant, plus j'étois touché de la beauté de ses traits ; car je ne croyois pas pouvoir attribuer à une autre cause l'impression de tendresse que je ressentois. Je trouvois dans la figure de son frère aîné, quelque chose qui m'intéressoit aussi : enfin leur conversation me parut avoir duré trop peu, lorsque le Brun vint nous avertir que le prince don M . . . . . étoit éveillé, & qu'il demandoit à nous voir. Je les priai en les quittant, de consentir à lier avec nous quelque commerce pendant notre navigation. Ils me le promirent avec des témoignages de satisfaction ; & leur ayant demandé leur nom, pour les distinguer en leur parlant dans leur langue, qui n'a point de mot qui réponde à notre *Monsieur*, l'aîné me dit qu'il s'appeloit Muleid, & son frère Memiscès. Je les embrassai tous deux ; le marquis fit la même chose, & nous nous hâtâmes d'aller rejoindre le prince.

Son visage nous sembla tranquille & reposé. Il nous remercia tendrement d'avoir avancé notre départ de Lisbonne pour l'accompagner ; & il nous fit l'honneur de nous embrasser tous deux en nous appelant ses chers amis. Vivons tous quatre, nous

dit-il, comme des frères : nous mangerons ensemble, & je veux que nous agissions familièrement. Le capitaine lui avoit cédé la chambre de poupe qui étoit grande & fort ornée : il y avoit deux lits dont l'un étoit destiné pour don Tellès. Comme le prince n'avoit pris aucune nourriture depuis le matin, il ordonna qu'on le fît souper de bonne heure. En attendant qu'on le servît, nous lui apprîmes l'agréable rencontre que nous avions faite de deux jeunes turcs, les plus aimables du monde. Le marquis s'épuisa sur les louanges de Memiscès. Il en parla avec tant d'affection, que le prince nous pria de le lui faire voir le lendemain ; mais il ne put s'empêcher de rire, lorsque je lui dis que toute l'amitié du marquis s'étoit contractée par les yeux, & qu'il n'avoit point eu un seul mot de conversation avec les deux turcs qui ne savoient que leur langue : nous lui en fîmes la guerre agréablement pendant tout le souper. Mais vous, me dit le prince, d'où savez-vous la langue turque ? Cela me paroît singulier pour un françois. Je lui répondis d'une manière, qui lui fit juger que je n'avois pas toujours été heureux, & que je devois cette connoissance à mes infortunes. Je vois bien, reprit-il, que ce n'est pas le hasard qui nous a réunis. Si vous avez été malheureux, vous en prendrez plus de part à mes peines ; c'est une consolation que le ciel me procure. Il faut que vous me racontiez vos aventures,

& je vous promets de vous faire aussi le récit du malheureux évènement qui m'oblige à m'éloigner du Portugal. Le marquis & don Tellès, en nous écoutant, pourront s'affliger par compassion; car je m'imagine qu'ils n'ont jamais connu la douleur autrement. Je prévins le marquis, qui alloit répondre. Je ne sais, dis-je au prince, si don Tellès n'a jamais eu rien à démêler avec la fortune; mais je suis témoin que monsieur le marquis n'en a été guère mieux traité que moi. Si ses malheurs n'ont pas duré si long-tems que les miens, il n'y a pas été moins sensible; & vous pourrez tirer de lui autant de consolation que de moi, s'il est vrai qu'il s'en trouve quelqu'une à s'entretenir avec des malheureux. Je ne fus pas fâché d'avoir trouvé cette occasion de faire connoître la naissance & le nom du marquis, moins par rapport au prince, qui le traitoit déjà avec assez de distinction, que par rapport à don Tellès, qui m'avoit paru vouloir affecter quelque supériorité sur lui. Je déclarai donc ouvertement, que monsieur le duc de.... m'ayant prié de faire le voyage d'Espagne avec son fils, tous mes soins n'avoient pu empêcher qu'il n'eût essuyé à Madrid un des plus funestes accidens du monde; que je ne l'avois amené à Lisbonne que pour le consoler, & que le Portugal étant même encore trop proche de l'Espagne, j'avois regardé l'occasion de le quitter, comme un grand avantage, outre

l'honneur qu'elle nous procuroit d'accompagner un ſi grand prince. Mon diſcours fit tout l'effet que j'avois eſpéré. Le prince redoubla ſes bontés pour mon cher marquis, & don Tellès eut l'honnêteté de lui céder le pas dans toutes les occaſions. Lorſque nous eûmes achevé de ſouper, le prince nous remit ſur nos malheurs. La nuit eſt longue, nous dit-il, & nous ne craignons point d'être troublés ici par des importuns. Je veux ſoulager mon cœur, en vous faiſant le récit de mes peines, vous me ferez enſuite celui des vôtres.

Tout eſt ſi glorieux pour don M.... dans cette relation, que je ne fais pas difficulté de l'inſérer ici, comme un morceau d'hiſtoire qui ne ſauroit manquer d'être bien reçu du public.

Il y a deux ans, nous dit ce prince, qu'il arriva à Liſbonne un vaiſſeau du Breſil, ſur lequel don Joſeph de Bermudo y Acoſtalas, qui avoit été douze ou quinze ans gouverneur de cette grande province, revenoit chargé de richeſſes, avec toute ſa famille. La joie de ſe revoir en Portugal, après une ſi longue abſence, lui fit ordonner à ſes matelots d'orner ſon vaiſſeau en entrant dans le port. Les rubans, les étoffes d'or & d'argent ne furent point épargnés, de ſorte que cette entrée avoit l'air d'un vrai triomphe. J'étois le même jour à la chaſſe, du côté de Belem, d'où je ſuis parti ce matin. La vue de cette magnificence me ſurprit. Je ne balançai

point à me mettre dans une mauvaiſe chaloupe, qui ſe trouva ſur le rivage, & je me fis conduire, avec deux perſonnes de ma ſuite, juſqu'au vaiſſeau de don Bermudo. Il nous reçut honnêtement, ſans me reconnoître. Je fis ſigne à mes deux compagnons de ne lui pas découvrir qui j'étois, & nous ne laiſſâmes pas de monter dans ſon vaiſſeau avec beaucoup de liberté : nous y vîmes ſa famille. Il avoit cinq enfans, quatre garçons & une fille; la fille étoit née la quatrième, & elle me parut âgée de ſeize ou dix-ſept ans. Je n'ai rien vu de ſi beau dans ma vie. Figurez-vous toutes les qualités qui peuvent rendre une perſonne de ſon ſexe charmante & accomplie; dona Clara les poſſédoit toutes. Je m'entretins long-tems avec Bermudo, mais les yeux toujours attachés ſur ſa fille. Je trouvai même l'occaſion de lui parler, en ſecret, de l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur mon cœur; elle feignit de n'avoir rien entendu. Lorſque le vaiſſeau fut proche du lieu où l'on devoit débarquer, je me remis dans ma chaloupe, après avoir promis à Bermudo que je l'irois voir, & je rejoignis mes gens, de l'autre côté du rivage. Don Tellès étoit avec moi. Il peut ſe ſouvenir que je lui parlai avec raviſſement, du mérite de dona Clara. Je formai même ſur le champ un projet, que je lui communiquai : Don Bermudo, lui dis-je, ne m'a pas reconnu; je veux profiter le plus long-tems que je pourrai de ſon erreur, pour m'introduire

m'introduire chez lui, & tâcher d'obtenir quelque affection de sa fille, sous le nom d'un étranger. La grandeur ne sert qu'à corrompre les plaisirs de l'amour; je ne veux pas devoir à mon rang le cœur de dona Clara. Don Tellès approuva mon dessein; & nous formâmes, sur cette idée, l'espérance de mille plaisirs. Je laissai à peine à don Bermudo, le tems de se reposer des fatigues de la mer: je lui rendis visite avec un équipage simple, mais galant; & je me fis annoncer sous le nom du comte de Montefiore, gentilhomme espagnol. Bermudo me fit beaucoup de civilités: Je lui demandai la liberté de saluer sa femme & ses enfans, & de renouveler avec eux la connoissance du vaisseau: il me l'accorda. Je demeurai une partie de l'après-midi dans cette maison; & comme Bermudo reçut d'autres visites que la mienne, je trouvai encore le moment de parler de mon amour à sa charmante fille. Si je ne sortis pas d'auprès d'elle plus favorisé & plus heureux que la première fois, j'en sortis infiniment plus amoureux: je le dis à don Tellès, qui se trouva chez moi à mon retour. Il n'y a plus de bonheur pour moi sans dona Clara, lui répétai-je une infinité de fois; c'est fait de mon repos, & peut-être de ma vie, si je n'obtiens son amour. Don Tellès me consoloit, & m'obligeoit d'espérer. Je me flatois effectivement que mon respect & mes services pourroient la toucher à la fin. Un amant se

flatte toujours. Cependant, quoiqu'elle eût reçu la déclaration de ma tendresse avec assez de douceur, je croyois avoir apperçu dans ses yeux certaines marques d'indifférence, ou plutôt je ne sais quel air de distraction, qui me causoit plus d'inquiétude que n'auroit fait de la rigueur. Elle ne m'a pas maltraité, disois-je; elle ne paroît pas disposée à me haïr; mais qu'il y a loin de cet état jusqu'à l'amour! J'eus même, dès-lors, quelque pressentiment du trop invincible obstacle que je devois bientôt trouver à mes espérances; & ce soupçon confus me causa quelques mouvemens de tristesse, dont j'aurois eu peine à développer nettement la cause.

Don Bermudo, après s'être reposé pendant quelques jours, obtint une audience du roi, dans laquelle il eut l'honneur de lui présenter toute sa famille. Il m'en fit demander une aussi. Jugez de mon embarras. Mon secret est sur le point d'expirer, dis-je à don Tellès; il est impossible que dona Clara, son père & ses frères, ne me reconnoissent point, quelques mesures que je puisse prendre. Je fus fâché de ce contretems, qui alloit détruire tous les plaisirs que j'espérois du mystère. Cependant, après y avoir un peu pensé, je crus pouvoir encore échapper quelque tems à la connoissance de don Bermudo & de sa fille. Je me mis au lit, feignant d'être incommodé. J'y demeurai pendant quelques heures, & feignant

ensuite de me trouver mieux, quoique toujours assez mal pour être obligé de garder le lit, je fis avertir Bermudo, que j'étois en état de recevoir sa visite. Il vint à ma chambre avec sa famille. L'audience fut courte : je sentois quelque honte, d'être en cette situation devant ma maitresse, moi qui aurois donné tout ce que je possédois pour obtenir d'être souffert à ses pieds. Dès que cette chère personne fut sortie de chez moi, je me fis habiller, & je me rendis chez elle dans mon équipage ordinaire. Cette visite se passa comme les précédentes, c'est-à-dire, sans que je fusse reconnu de personne. J'étois entré assez familièrement, & j'avois eu soin de ne point paroître dans la salle où Bermudo recevoit ses compagnies. Je n'avois pas trouvé néanmoins dona Clara seule. Outre deux de ses frères, elle avoit avec elle quelque brésiliens, ou portugais, arrivés nouvellement du Brésil, quoique dans un vaisseau différent du sien. Ce n'étoit pas d'eux que j'appréhendois d'être reconnu. Mais hélas ! continua don M.... avec un soupir, je devois en appréhender quelque chose de bien plus funeste, dont néanmoins je ne me défiai nullement ce jour-là. J'en considérai seulement un avec attention, parce que je lui trouvai une de ces physionomies extraordinairement heureuses, qui se font regarder malgré qu'on en ait. Je m'informai même de son nom. Il s'appeloit Alonso Luis, & il étoit âgé d'environ

vingt-cinq ans. Mais je ne pouſſai pas la curioſité plus loin, & je me retirai ſans prévoir les peines qu'il devoit me cauſer.

Le lendemain, étant retourné dans cette maiſon à la même heure, j'y trouvai encore Alonſo Luis; & je l'y trouvai ſeul avec dona Clara & ſes frères. Sa préſence commença à m'inquiéter: que ſignifie cette aſſiduité, diſois-je? & pourquoi ce beau jeune homme ſe trouveroit-il auſſi régulièrement que moi chez Bermudo, s'il n'y étoit pas conduit par la même raiſon? Dans le tems que j'étois occupé de cette penſée, don Lopez de Carvagas, ancien ami de don Bermudo, entra librement dans la ſalle où nous étions; & ſurpris de me voir dans une ſituation ſi familière, il me dit, avant que j'euſſe pu l'appercevoir: Eh! mon prince, qui s'attendoit à faire, dans cette petite ſalle, une ſi honorable rencontre? Et où eſt donc mon ami Bermudo, qu'il ne ſe trouve point ici, pour répondre à la faveur que vous lui faites? Carvagas, lui répondis-je, vous êtes un indiſcret, qui venez détruire le deſſein que j'avois d'être ici inconnu. Je ne ſais, ajoutai-je d'un air un peu piqué, ſi je vous pardonnerai ce mauvais tour. Le pauvre Carvagas ſe mit à me faire des excuſes, qui achevèrent d'éclaircir la ſcène. Dona Clara & ſes frères, plus ſurpris que je ne puis dire, m'en firent auſſi, de ne m'avoir pas rendu juſqu'alors ce qu'ils croyoient me devoir. J'eus beau faire pour

arrêter le bruit qui s'en répandit dans la maison. Don Bermudo & sa femme s'empressèrent d'accourir, & le reste de la visite se passa en cérémonies. Je ne donnai point d'autre raison de l'*incognito* que j'avois gardé, que l'envie d'apprendre en détail l'état du Brésil, & d'être informé des curiosités qui s'y découvrent de jour en jour. Je fis mille amitiés à don Bermudo & à toute sa famille ; & je leur dis que j'étois si content de leur maison, que j'y continuerois mes visites. J'avois les yeux sur dona Clara, pour observer ses mouvemens. Elle ne pouvoit plus douter que je ne l'aimasse avec passion. Je cherchois dans ses regards ce que je devois penser de son cœur, après l'éclaircissement qui venoit d'arriver. J'y vis du trouble ; mais hélas ! si c'étoit moi qui l'avois causé, je ne pus me flater long-tems d'en être l'objet. Alonso Luis, que je regardai en même-tems, me parut aussi troublé qu'elle ; & leurs yeux, qui se rencontroient quelquefois, sembloient s'exprimer autant de douleur que d'amour. Je ne doutai plus qu'ils ne s'aimassent, & que dona Clara ne l'eût averti des témoignages que je lui avois donnés de ma passion. Peut-être les avoient-ils regardés comme une chose assez indifférente, tant qu'ils ne m'avoient connu que sous le nom de Montefiore : mais ils commençoient à craindre & à s'affliger, en apprenant mon rang & mon nom. Voilà ce que je me figurai ; & cette

réflexion, que je fis à l'heure même, me jeta dans un véritable désespoir.

Je ne vous répéterai pas mes plaintes. Je m'enfermai seul dans mon cabinet, où je me livrai à toute la violence de ma douleur. Je ne vis personne ce soir-là, & je passai une partie de la nuit dans la même agitation. Cependant, en réfléchissant sur mon malheur, il me vint à l'esprit que je me causois peut-être des tourmens inutiles ; que mes soupçons étoient précipités, & que je devois chercher du moins des éclaircissemens plus sûrs, pour m'affliger avec raison. Je gagnai ainsi, sur moi, de prendre un peu de sommeil. Le matin, don Bermudo & ses fils me vinrent remercier de la considération que j'avois marquée pour eux. Je fis naître l'occasion de leur demander ce que c'étoit qu'un jeune homme, nommé Alonso Luis, que j'avois vu chez eux plusieurs fois. Bermudo me répondit simplement, que c'étoit un jeune brésilien dont le père & la mère étoient portugais ; que sa naissance étoit ordinaire, mais qu'il avoit les sentimens d'un homme de distinction, & les qualités personnelles, telles que j'avois pu les reconnoître ; qu'un service de la dernière importance, qu'il avoit rendu, avec beaucoup de courage & de bonheur, à sa fille dona Clara, l'avoit rendu cher à toute sa famille ; & qu'é-

tant venus ensemble en Portugal, il le recevoit volontiers dans sa maison. Ce discours me remit entièrement. Je me reprochai l'injustice que j'avois eue, de soupçonner dona Clara d'un attachement indigne d'elle. Alonso, disois-je, a du mérite; mais dona Clara sait trop ce qu'elle doit à son sang & à soi-même, pour s'abaisser jusqu'à lui. Je repris mes espérances; & je dis à Bermudo, que j'irois à sa maison l'après-midi. Une partie de la cour, qui m'étoit attachée, s'y rendit avec moi; de sorte que l'assemblée y fut nombreuse & brillante. Dona Clara y parut avec tous ses charmes. Alonso Luis n'avoit garde de se trouver là, & d'ailleurs il ne me donnoit plus d'inquiétude. On joua, on rit, on s'entretint de mille choses agréables. Je m'enflammai plus que jamais auprès de la charmante Clara; & j'avertis, en sortant de l'assemblée, que je me rendrois tous les jours à la même heure chez don Bermudo. Je ne sais si l'on s'apperçut de ma passion; je ne pris pas même la peine de m'en informer.

Cependant je n'étois pas satisfait d'être réduit à des témoignages si vagues de mon amour. J'inventai des fêtes, pour trouver l'occasion d'entretenir dona Clara en particulier : elle s'y trouva toujours, & elle en faisoit le principal ornement. Je lui renouvellois chaque fois les assurances d'un attachement éternel, & je tâchois de lui

faire connoître que tout étoit entrepris pour lui plaire. Elle écoutoit mes proteſtations d'amour avec complaiſance ; mais je ne m'appercevois que trop qu'elles ne faiſoient nulle impreſſion ſur ſon cœur, & que mon bonheur n'en étoit pas plus avancé. Je lui reprochois quelquefois ſon inſenſibilité ; elle me répondoit d'une manière qui auroit ſatisfait tout autre qu'un amant ; mais c'étoit de la tendreſſe que je demandois d'elle, & j'étois déſeſpéré de ne pouvoir en obtenir. Ayant peine à me perſuader qu'une réſiſtance ſi conſtante à mes ſoins fût naturelle, je fis gagner ſa femme de chambre ; & j'employai tant de gens à l'obſerver, que je fus informé enfin de ce que je voudrois avoir ignoré toute ma vie. Malheureux éclairciſſement, dont les funeſtes ſuites ont empoiſonné tout mon repos ! J'appris donc que j'avois été juſqu'alors la dupe d'une fauſſe inſenſibilité ; que dona Clara brûloit de la plus vive paſſion ; & que ce même Alonſo Luis, que je croyois avoir ſoupçonné injuſtement, en étoit l'objet. Il eſt impoſſible que je vous exprime mon dépit & ma fureur. Quoi ! l'ingrate me préfère un Alonſo ! à moi, diſois-je, qui l'aime ſi tendrement, & qui lui ai donné tant de preuves de mon amour ! Ah ! ſon indigne amant périra : je veux qu'il expire à ſes yeux. Peut-être, en effet, l'aurois-je tué de ma main,

s'il ſe fût préſenté à ma colère dans ce premier moment : mais la nuit ayant un peu calmé mes tranſports, je me contentai le lendemain de faire dire à Alonſo Luis, de retourner au Bréſil ſur le premier vaiſſeau qui devoit partir deux jours après. Son amante & lui n'eurent pas de peine à juger qu'ils étoient trahis, & que ma jalouſie étoit la cauſe de cet ordre. Alonſo ne parut plus. Je le crus parti, & l'eſpoir reprit de nouvelles forces dans mon cœur.

Dona Clara eut aſſez de pouvoir ſur elle-même, pour déguiſer ſa douleur ; mais elle n'accorda rien de plus à mon amour. Au contraire, ſes manières me parurent plus réſervées & plus reſpectueuſes. C'étoit me punir rigoureuſement du chagrin que je lui avois cauſé. Je ne pus tenir long-tems contre tant de dureté. Un jour, que je lui donnois la main à la promenade, je laiſſai échapper des plaintes, & je l'accuſai d'injuſtice dans la préférence qu'elle accordoit ſur moi à Alonſo. Mes termes étoient néanmoins ſi tendres & ſi reſpectueux, qu'elle ne pouvoit raiſonnablement s'en offenſer. Elle parut déconcertée, & je la vis chercher quelque tems ſa réponſe. Enfin, elle prit le parti de déguiſer ſon amour, ſous le nom de reconnoiſſance ; elle m'aſſura qu'elle n'avoit pour Alonſo, que les ſentimens qu'elle devoit aux ſervices qu'elle avoit reçus de

lui ; & elle me dit, en affectant de me faire connoître qu'elle regardoit mes reproches comme un badinage, qu'elle avoit raiſon de ſe plaindre, à ſon tour, de l'opinion que j'avois d'elle. Eh ! belle Clara, repris-je, quel fruit eſpérez-vous en trompant un prince qui vous adore, & qui ſent trop, malgré le penchant qui le porte à vous croire, que vous lui déguiſez vos ſentimens ? Dites-moi bien plutôt, que vous êtes prévenue d'une paſſion dont vous n'avez pu vous défendre: dites-moi qu'Alonſo Luis a ſur votre cœur des droits invincibles, que ſon mérite & votre inclination lui ont acquis : enfin, dites-moi nettement que votre tendreſſe n'eſt point un bien que je puiſſe me flatter de jamais obtenir. J'accuſerai alors le ciel de mon malheur ; je gémirai en ſecret, & je tâcherai de dévorer mes peines ; j'aurai même la triſte ſatisfaction de croire, que les connoiſſant vous les plaignez, & qu'il ne dépend pas de vous de me rendre plus heureux..... Dona Clara m'interrompit, pour m'aſſurer qu'elle ſentoit tout le prix de la tendreſſe que j'avois pour elle, & que ma qualité de prince n'étoit pas ce qu'elle trouvoit de plus eſtimable dans ma perſonne : mais étant naturellement ſincère, continua-t-elle avec beaucoup de douceur, je ne vous cacherai pas que je ſuis incapable d'aimer, & que tous les ſoins dont vous m'honorez, ſont

ſuperflus ; non que je ſois prévenue d'une autre paſſion, comme vous me le reprochez ; mais parce que telle eſt la diſpoſition de mon cœur. Elle prononça ces paroles d'un air ſi naturel & ſi propre à perſuader, que je demeurai dans un embarras extrême ſur la réponſe que je lui devois faire. Heureuſement, nous ceſſâmes bientôt d'être ſeuls. Pluſieurs perſonnes s'approchèrent de nous ; & la converſation étant devenue générale, je ne tardai guère à me retirer. Seroit-il vrai qu'elle n'aime rien, diſois-je en retournant chez moi ? n'a-t-elle pas deſſein de me tromper par des termes ambigus ? Elle eſt incapable d'aimer ! n'eſt-ce pas que ſon cœur eſt ſi rempli d'amour, qu'il n'eſt pas capable d'en recevoir davantage ? D'un autre côté, ſi elle étoit ſi paſſionnée pour Alonſo, comment ſouffriroit-elle ſon abſence avec tant de tranquillité ? M'aſſureroit-elle ſi naturellement qu'elle m'eſtime, moi, qu'elle devroit haïr & déteſter pour l'avoir ſéparée de ſon amant.

Je réſolus de terminer abſolument cette incertitude. Je fis appeler deux de mes plus fidèles officiers, qui m'avoient donné les premières nouvelles de ſon amour ; je leur reprochai de s'y être mal pris pour m'éclaircir, & de s'être trompés dans leur rapport. L'un d'eux qui s'appelle don Vaccellos, prit la parole avec feu :

Je vois bien, me dit-il, mon prince, qu'on veut vous tromper vous-même ; mais si vous me connoissez de l'honneur, fiez-vous à l'assurance que je vous donne, non-seulement qu'Alonso Luis est aimé de dona Clara de Bermudo, mais qu'il est encore à Lisbonne, malgré vos ordres ; qu'il s'y tient caché, & qu'il a, tous les soirs, avec elle, un entretien secret dans le jardin de San-Marco. Un homme, à qui l'on enfonce brusquement un coup de poignard, n'est pas plus saisi ni plus troublé que je le fus à ce funeste avis. La fureur succéda aussi-tôt à l'étonnement. Ah! m'écriai-je, les perfides osent me jouer! ils périront tous deux ; je veux les immoler ce soir, de ma propre main. Sans délibérer davantage, j'ordonnai à Vaccellos & à son compagnon de se préparer à me suivre au jardin de San-Marco, à l'heure que dona Clara devoit s'y trouver. J'attendis ce tems avec impatience. Tous mes mouvemens étoient furieux. Enfin je partis à pied & déguisé, avec mes deux officiers. Ils connoissoient l'endroit où les deux amans avoient coutume de se rendre, parce qu'ils les avoient observés plusieurs fois. Ils me le montrèrent de loin, & je leur dis de s'éloigner, & de me laisser seul. Je m'avançai vers le cabinet, où je devois trouver ma proie, & ma fureur s'animoit en avançant. Il me sembloit que rien

ne pouvoit dérober Alonſo à ma vengeance. Pour dona Clara, ſa mort n'étoit pas encore tout-à-fait décidée dans mon cœur. J'avois remis à me déterminer, au moment que je la verrois. Enfin j'entrai : je les vis tous deux dans une poſture, qui devoit renouveller mes tranſports ; l'amante aſſiſe, & Alonſo à ſes genoux, qui lui tenoit une de ſes mains. Comment put-il éviter la mort? Ne devois-je pas le percer de mille coups? Il n'y avoit qu'un miracle qui pût le ſauver ; mais l'amour eſt accoutumé d'en faire. Dona Clara m'apperçut. Un éclair ne frappe pas les yeux en moins de tems qu'elle en employa pour ſe jeter au-devant de moi, & pour m'arrêter, en me ſerrant le corps de ſes deux bras. Je fis quelques efforts pour me dégager ; elle me retint avec une vigueur que je n'aurois pas attendue de ſa délicateſſe ; & puis, de quelle réſiſtance étois-je capable contre une perſonne que j'adorois, & ſerré de cette ſorte entre ſes bras?

Je me laiſſai conduire ſur un ſiège de gazon, où elle me fit aſſeoir. Ah ! Mademoiſelle, lui dis-je d'une voix entrecoupée par la douleur, que l'amour vous donne de force, & qu'il m'inſpire de foibleſſe! Vous triomphez aujourd'hui de moi, plus ſouverainement que vous n'aviez fait encore. J'en avois été quitte juſqu'à préſent pour mon repos ; mais vous en voulez maintenant à

ma vie ; & je vois bien qu'il vous ſera fort indifférent que je la perde, dès que vous conſervez celle de votre heureux amant. Et toi, continuai-je en m'adreſſant à Alonſo, qui s'étoit mis, un genou en terre, vis-à-vis de moi, heureux Alonſo ! ſens-tu maintenant ton bonheur ? apprens-tu à l'eſtimer par la jalouſie qu'il me cauſe ? Va, ne regarde pas mon rang avec des yeux d'envie ; je le ſacrifierois à la moindre partie de ta félicité. Mais, repris-je après m'être arrêté un moment, d'où t'eſt venue l'audace de demeurer en Portugal, après l'ordre que je t'ai fait donner d'en ſortir ? Il t'en coûtera la vie ; ſi ce n'eſt pour venger mon amour, ce ſera du moins pour punir ta déſobéiſſance. J'allois me lever pour le ſaiſir, & appeler enſuite Vaccellos. Dona Clara, tranſportée de frayeur, ſe jeta elle-même à mes genoux, & me demanda grace pour lui, en verſant un torrent de larmes. Dans le trouble où j'étois, je ne pris point garde à ſa ſituation ; elle y demeura quelque tems, en continuant de me preſſer de la manière la plus tendre. Mais ayant ouvert les yeux tout d'un coup, & la voyant dans cette poſture humiliée, je penſai mourir de honte & de douleur. Quoi ! Mademoiſelle, lui dis-je avec tranſport, vous vous réduiſez à cet état pour ſauver Alonſo ! & vous croyez devoir vous y réduire pour obtenir de moi quel-

que chose qui peut vous plaire ! Ah ! que ces deux pensées me font éprouver un cruel tourment ! Qu'Alonso est heureux, & que je suis à plaindre ! Ne crains rien, Alonso, ajoutai-je en me tournant vers lui ; tu vivras. Celle, qui s'intéresse pour ta vie, est la maitresse absolue de la mienne. Il dépend d'elle également de me faire mourir, & de te faire vivre ; mais porte ton bonheur loin de mes yeux, & sors pour jamais de ma présence. Cruelle ! repris-je en m'adressant à dona Clara, exigeriez-vous encore que je fusse témoin de la félicité d'un tel rival ? & ne consentirez-vous pas du moins à l'ordre que je lui donne, de ne jamais paroître devant moi ? Elle lui fit signe de sortir, & il s'éloigna aussitôt. Je demeurai seul avec elle & sa femme de chambre, qu'elle amenoit toujours au jardin, & qui étoit dans mes intérêts. Elle ne me parla plus de son amant ; mais après m'avoir confessé qu'elle se sentoit touchée de la constance de ma passion, & de tous les témoignages qu'elle en avoit reçus, elle tâcha de rejeter l'impuissance où elle étoit d'y répondre, sur la force de la destinée, qui règle nos penchans, & qui préside à l'union des cœurs. Je la laissai dire tout ce qu'elle voulut, & je la conduisis vers son carosse, sans lui parler presqu'autrement que par des soupirs.

La nuit commençoit à être obscure. Je rentrai dans le jardin, pour rejoindre mes compagnons. En marchant doucement, je m'occupois de la bizarrerie de mon sort & du tyrannique pouvoir de l'amour. Je repassois tout ce que ma passion m'avoit causé d'amertumes, & ce qu'elle m'en préparoit encore, étant réduit à aimer sans la moindre espérance. J'essayai même, après mille réflexions, de secouer le joug, & de rendre la paix à mon cœur, en rompant tout d'un coup ses chaînes. Pourquoi troubler, me disois-je, deux amans qui vivroient heureux sans moi, & qui n'ont point de compte à me rendre des sentimens de leur cœur? Qu'Alonso soit digne ou non de dona Clara, qu'elle ait des raisons de l'aimer, qu'elle n'en ait point, que m'importe? Ils s'aiment enfin, & je n'ai pas le droit d'y mettre opposition. C'en est fait; qu'ils s'abandonnent à leur amour, je veux les laisser tranquilles: je veux le devenir moi-même...... Mais, hélas! reprenois-je un moment après, le puis-je! Qui me donnera la force d'oublier dona Clara, d'effacer tous ses attraits du fond de mon ame? S'ils y sont gravés pour jamais, puis-je les y voir sans cesse, & cesser de les aimer? Elle adore Alonso, elle en est aimée. Et quel tort leur cause mon amour? Ai-je puni, comme je le pouvois, un rival dont la concurrence me blesse? L'ai-je maltraité?

traité ? Lui ai-je dit un mot dur ou offensant ? Hélas ! ma passion ne sert peut-être qu'à redoubler leur tendresse, & à leur faire trouver plus de douceur à s'aimer. Alonso sent mieux le prix d'un bien qu'il sait que je desire, & Clara lui fait valoir le sacrifice d'un amant tel que moi. Je suis le seul malheureux ! ils ont tous les plaisirs de l'amour ; & je n'en ai que les tourmens & les supplices. Mais enfin, ces tourmens mêmes me sont précieux ; & je consentirois moins à les perdre, qu'à les voir augmenter.

Pendant que j'étois le plus fortement occupé de ces réflexions, j'entendis, à vingt pas de moi, le cliquetis de quelques épées. Comme il étoit tard, & que je n'avois vu personne dans le jardin, j'appréhendai que ce ne fût mes officiers qui eussent pris querelle. Est-ce vous, Vaccellos, m'écriai-je en avançant ? Je reconnus sa voix, & je lui commandai d'arrêter. Le coup étoit porté. M'étant approché, je vis un homme étendu, qui versoit un ruisseau de sang : c'étoit Alonso Luis. Vaccellos me dit que venant de le rencontrer, qui se promenoit seul, & se souvenant que mon dessein étoit de lui ôter la vie, il s'étoit imaginé qu'il avoit pu m'échapper ; que pour assurer ma vengeance, il l'avoit attaqué à armes égales, & qu'il croyoit l'avoir tué. Qu'avez-vous fait, lui dis-je ? je lui avois accordé la vie. Dona

Clara mourra de douleur. Je voulois voir s'il étoit mort : il me répondit lui-même qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit dangereusement blessé, & il me remercia de l'intérêt que je paroissois prendre à son malheur. Je rêvai un moment sur cette aventure ; & je formai sur le champ le dessein le plus extraordinaire, & le plus capable de vous surprendre. Ce fut de faire transporter Alonso chez moi, & d'en prendre autant de soin que s'il m'eût été très-cher. L'ingrate Clara, dis-je en moi-même, sera obligée du moins de reconnoître que la tendresse que j'ai pour elle est extrême, en voyant que je la respecte jusque dans un rival odieux, qu'elle me préfère. Mes officiers furent surpris de l'ordre que je leur donnai d'arrêter le sang d'Alonso, & de l'aider à me suivre jusque chez moi. Je le fis loger commodément, & je mis près de lui deux de mes domestiques, pour le servir jusqu'à sa guérison. Il ne savoit lui-même ce qu'il devoit penser de cette attention. On me dit, le lendemain, qu'il avoit marqué de l'inquiétude pendant toute la nuit. Je me dérobai, le matin, pour l'aller voir à sa chambre. Sa confusion fut extrême en me voyant entrer. Je fis retirer mes gens pour être seul avec lui. Eh bien, lui dis-je, heureux amant, quelle idée avez-vous de votre rival ? Me regardez-vous encore comme votre ennemi ? L'embar-

ras où il étoit, l'empêcha de répondre diſtinctement. J'entendis quelques mots confus, qui exprimoient ſa ſurpriſe & ſa reconnoiſſance. Je ne vous en demande point d'autre marque, repris-je, que de rendre témoignage à votre amante que je n'ai point de part à votre bleſſure, & que je n'épargne aucuns ſoins pour vous rendre à elle. Je le quittai en finiſſant ces mots.

Ce projet me parut digne de moi. Je m'applaudis d'une invention ſi ſingulière de ma généroſité & de mon amour. Alonſo ne manqua point de faire ſavoir à dona Clara le malheur qui lui étoit arrivé, & le bon office que je lui avois rendu. Je m'en apperçus, étant allé chez elle l'après-midi. Je ménageai le moyen de me trouver ſeul avec elle ; & comme j'ouvrois la bouche pour lui raconter ce qui s'étoit paſſé, je la vis répandre des larmes avant que de m'avoir entendu. Ah ! prince trop généreux, me dit-elle en interrompant mes premières paroles, n'accablez point une infortunée par un récit qui va me faire trop ſentir combien je ſuis indigne des bontés que vous avez pour moi. Je ſais ce que je vous dois ; & j'accuſe le ciel, qui me réduit à la néceſſité d'être ingrate. Non, non, lui répondis-je, ne craignez rien, belle Clara ; je ne viens point me faire un mérite d'avoir ſauvé la vie à Alonſo, ni vous reprocher le ſervice

que je lui ai rendu. Je viens vous apprendre seulement que vous n'avez rien à redouter pour ses jours, & que sa vie est en sûreté, tant que je serai au monde & qu'il sera aimé de vous. Je veux faire bien plus; je le comblerai de biens & d'honneurs, pour le rendre digne de la qualité de votre amant, & de celle de mon rival. Oui, Alonso va me devenir cher, parce qu'il est l'objet de votre amour; & je vous donnerai ainsi, dans la personne que vous aimez, les preuves d'une passion que vous rejetez lorsqu'elle s'adresse à vous.

Dona Clara avoit le cœur des plus généreux & des plus tendres. Mon discours la toucha si vivement, que je la vis prête à se jeter à mes pieds, pour m'exprimer les mouvemens dont elle étoit agitée. Elle ne put s'empêcher de m'appeler son cher prince, & de me dire que sa vie étoit un bien qui m'appartenoit, & que j'avois trop bien acquis: c'etoit son cœur qui s'exprimoit; je le voyois dans ses yeux & sur ses lèvres. Qu'elle me paroissoit aimable en cet état! Que n'aurois-je pas sacrifié, pour mériter une de ces larmes qu'elle répandoit avec profusion pour Alonso! Car enfin, je découvrois assez que les plus vives marques de sa reconnoissance avoient son amant pour objet, & qu'elle eût été bien moins touchée de ce que je faisois pour elle, si Alonso n'en eût recueilli le fruit. Elle m'avoua sincérement, pour

la première fois, que ce bienheureux mortel occupoit toutes ses affections; & elle m'assura que ne pouvant me donner son amour, elle seroit toujours prête à me donner tout son sang. Le partage est bien injuste, lui dis-je, & vous savez trop bien que ce que vous m'offrez ne sauroit être accepté. Mais, Mademoiselle, continuai-je avec un soupir qui lui marquoit mon désespoir, ne saurai-je donc jamais ce qui vous attache si invinciblement à l'heureux Alonso? Je sais qu'il est aimable; & le cœur, d'ailleurs, ne rend guère compte des raisons qu'il a d'aimer; mais enfin l'honneur de votre sang vous auroit empêchée, sans doute, de vous livrer à une passion si disproportionnée, si vous n'en aviez eu des raisons que vous n'avez pu vaincre. Refuserez-vous de me les apprendre? Avez-vous quelque intérêt à me les cacher? Quels sont ces services importans qu'il vous a rendus, & dont vous m'avez parlé plus d'une fois? Peut-être cette connoissance servira-t-elle à me rendre plus tranquille.

Elle me répondit, que loin de vouloir me les déguiser, elle s'étonnoit d'avoir tardé si long-tems à me faire un récit si court, & qui auroit pu me faire trouver sa foiblesse pour Alonso plus excusable. J'étois, me dit-elle, à San-Salvador, capitale du Brésil. Je n'y connoissois point l'amour. Un jour, que la chaleur étoit excessive,

je proposai sur le soir à quelques-unes de mes compagnes, de nous mettre dans un bateau sur la rivière, pour y prendre le frais. Nous étions six ou sept du même sexe. La fraîcheur de l'eau, & la beauté des prairies voisines, nous firent avancer plus loin que nous n'avions résolu; & ayant apperçu un endroit de la rivière où le sable paroissoit pur & sans profondeur, nous prîmes toutes ensemble le dessein de nous baigner, pour achever de nous rafraîchir. Nous fîmes gagner le bord aux bateliers; ils s'éloignèrent par notre ordre, aussitôt que nous fûmes descendues. Déjà nous commencions à nous dépouiller de nos habits, lorsque deux léopards, sortis d'une forêt voisine, prirent leur chemin vers nous en courant. Nous les vîmes; & l'effroi qu'ils nous causèrent, ne nous permit de songer qu'à la fuite. Ces animaux sont prompts: ils nous joignirent en un instant, & saisirent tous deux une de mes compagnes, qui couroit à côté de moi. Elle jeta un cri épouvantable en tombant; la frayeur me fit tomber moi-même avec elle, sans connoissance. Je ne vis point le reste de cette cruelle aventure, parce que je ne repris pas sitôt mes esprits; mais en voici la suite, telle que je l'ai sue depuis. Les deux léopards nous transportèrent, ma compagne & moi, à quelque distance de la rivière, & là, par un bonheur

dont je ne puis trop remercier le ciel, ils commencèrent par déchirer ma misérable compagne. J'aurois eu infailliblement le même sort après elle, si le ciel n'eût veillé sur mes jours : il permit que celles de notre compagnie, qui avoient fui plus heureusement que nous, rencontrassent en approchant de la ville, Alonso Luis qui chassoit dans la prairie. Elles lui apprirent notre malheur, & le pressèrent de nous venir secourir. Il me connoissoit ; il m'aimoit même, sans que je l'eusse jamais vu. Il vola à mon secours. Ce ne fut pas sans peine qu'il découvrit les monstres, dont j'allois être la pâture. Il fondit sur eux sans considérer le péril, & les tua tous deux à coups de poignard, sans avoir rien reçu qu'une légère blessure à la jambe. Il me rappela à la connoissance, en m'agitant un peu. Jugez quels furent mes premiers sentimens, à la vue du péril dont j'étois si heureusement délivrée. Ma jeune compagne, ou plutôt les restes de son corps sanglants & à demi-dévorés, furent le premier spectacle qui s'offrit à mes yeux. J'étois couverte de son sang, qui avoit coulé jusqu'à moi. Les monstres étoient étendus d'un autre côté, à quatre pas. Alonso m'aida à me lever & à me soutenir. Je le considérois, sans avoir la force de lui demander qui il étoit, & par quel miracle il m'avoit secourue. La douceur de son visage & de ses

yeux, la beauté de sa taille, tout cela s'insinuoit dans mon cœur avec la reconnoissance. Il me pressa enfin de prendre le chemin de la ville, & s'offrit même à me porter. Je lui dis que les bateliers, qui nous avoient amenées, ne pouvoient pas être loin; nous les apperçûmes effectivement à quelque distance. La hauteur du bord de la rivière leur avoit caché notre infortune. Je rentrai dans le bateau. Alonso me continua ses soins; mais avec un respect, un zèle, une attention qui ne me parurent pas pouvoir être causés par la simple pitié. Nous arrivâmes à la ville, dans le tems qu'une foule de monde en sortoit pour aller à ma défense. Je forçai Alonso, qui eut la modestie de vouloir se retirer, après m'avoir remise en des mains sûres, de m'accompagner jusqu'au palais de mon père, & je le lui présentai comme mon libérateur & l'auteur de mon salut. Un tel service lui fit trouver dans la suite, auprès de moi, un accès toujours libre. L'habitude de le voir, & la connoissance qu'il trouva l'occasion de me donner de ses sentimens, servirent enfin à lui faire découvrir les miens. Je n'ai pu ni les lui cacher, ni les surmonter; & j'ai cru que ce qu'il avoit fait pour moi les justifioit. Voilà, ajouta-t-elle, ce que vous avez souhaité de savoir. Me trouvez-vous coupable?

Non, Mademoiselle, non, lui dis-je; mais je

me trouve infiniment malheureux. Je vois bien qu'un amour ſi juſte ne ſauroit manquer d'être conſtant. Je perds par conſéquent l'eſpérance ; & malgré cela, rien n'eſt capable de me faire perdre mon amour. Concevez quels vont être mes tourmens. Cependant, fuſſent-ils mille fois plus cruels, ils ne m'empêcheront pas d'exécuter ce que je vous ai promis pour Alonſo.

En effet, un emploi étant venu à vaquer dans ma maiſon, même avant ſon rétabliſſement, je l'en pourvus par préférence ; & peu après ſa guériſon, c'eſt-à-dire, environ ſix ſemaines depuis ſa bleſſure, je le fis mon premier écuyer. Il faut que je le confeſſe, Alonſo avoit un véritable mérite : il ſoutint ſon élévation, comme ſi elle lui eût été naturelle. Ses belles qualités le firent eſtimer, non-ſeulement de toute ma maiſon, mais de la cour entière. Je ne pus me défendre moi-même d'aimer ſa vertu modeſte & généreuſe, & de lui marquer que j'étois content de ſa conduite & de ſes manières. Je le faiſois appeler quelquefois en particulier, pour lui parler de dona Clara. Comme il n'ignoroit pas la violence de ma paſſion, il ſe jetoit à mes genoux, pour m'exprimer par ſes larmes le déſeſpoir qu'il avoit d'être un obſtacle à ma félicité ; & je ſuis perſuadé qu'il étoit ſincère, lorſqu'il m'offroit de ſacrifier ſa vie pour rendre la

mienne plus heureuſe. Non, lui diſois-je, cette preuve de votre affection me feroit inutile; vous feriez aimé juſques dans le tombeau. Je connois votre amante, & je ſais que je ne gagnerois rien à vous perdre pour elle. Je continuois toujours de la voir, malgré mille réſolutions contraires. Elle paroiſſoit me recevoir avec plaiſir; & comme elle étoit douce & complaiſante, elle s'efforçoit, par ſes manières honnêtes & careſſantes, de me faire oublier mes peines: mais ſa bonté même & ſes careſſes étoient un nouveau poiſon qui augmentoit mon mal, & qui rendoit mes playes incurables.

Il arriva, pendant ce tems-là, quelques changemens dans ſa famille, qui firent prendre une nouvelle face à ſa fortune. Une fièvre contagieuſe lui enleva ſon père & ſes trois frères aînés; de ſorte qu'elle ſe trouva maitreſſe d'elle-même, & ſeule en quelque ſorte à la tête de ſa maiſon, l'unique frère qui lui reſtoit, ayant tout au plus huit ou dix ans. Elle fut atteinte auſſi du même mal, & réduite à l'extrémité du danger. La crainte d'expoſer ma propre vie ne m'empêcha point de la voir aſſidument dans cette ſituation, & d'employer pour ſa guériſon, des ſoins que l'amour ſeul peut inſpirer. J'eus la ſatisfaction de reconnoître qu'elle y étoit ſenſible. Un jour qu'elle ſe croyoit plus mal, & qu'on n'eſpéroit plus qu'elle

pût éviter la mort, elle prit ma main, qu'elle ſerra tendrement, en m'aſſurant que l'ingratitude dont elle avoit été forcée de payer une paſſion auſſi tendre & auſſi généreuſe que la mienne, l'empêchoit de regretter la vie. Mais ce qui vous paroîtra plus ſurprenant, continua le prince, c'eſt que j'admettois alors avec moi, dans ſa chambre, ſon cher Alonſo Luis, & que j'avois quelquefois la force de ſupporter les aſſurances qu'ils ſe donnoient de leur tendreſſe & de leur fidélité éternelle.

Elle ſe rétablit enfin, contre toute eſpérance. La cour, qui n'ignoroit plus ſes ſentimens pour Alonſo, ne douta point qu'étant libre déſormais dans ſon choix, elle ne diſposât de ſa main en faveur de cet heureux amant. Les honneurs & les richeſſes, dont je l'avois comblé, ſembloient avoir diminué l'intervalle que la naiſſance avoit mis entr'elle & lui. Peut-être ſe flattoit-il lui-même de cette eſpérance, quoiqu'il n'eût point encore la hardieſſe de le témoigner. Cette penſée me jeta dans une triſteſſe mortelle. Je réſolus de faire un nouvel effort pour faciliter quelques ſuccès à ma paſſion, ſans démentir la conduite généreuſe que j'avois tenue juſqu'alors. Voici celle dont je formai le plan. Je fis appeler Alonſo Luis dans mon cabinet : Alonſo, lui dis-je, je vous ai traité juſqu'ici avec des bon-

tés, qui doivent vous donner quelque attachement pour ma personne. Ce n'est pas pour vous en faire un reproche, que je les rappelle; c'est pour vous engager à continuer de vous en rendre digne. J'ai des affaires au Brésil, qui demandent la présence d'un homme qui me soit affectionné; allez-y; je vous donnerai les instructions nécessaires; & pour vous y faire paroître avec honneur, j'obtiendrai pour vous, du roi, un titre qui vous y assurera, pendant que vous y serez, le premier rang après le gouverneur. Vous n'y resterez pas moins d'un an; mais pour vous consoler d'une si longue absence, je vous promets de vous faire épouser dona Clara à votre retour, si elle consent à vous accorder cet honneur.

Mon espérance étoit que l'éloignement d'Alonso diminueroit peut-être la constance de son amante. Supposé que ce changement arrivât, il m'auroit été facile de retenir Alonso au Brésil, sur de nouveaux prétextes, afin qu'elle eût le tems de l'oublier tout-à-fait; mais si l'amour de dona Clara se trouvoit à l'épreuve d'un an d'absence, j'étois résolu de me faire absolument violence, & de presser moi-même leur mariage, en rappelant Alonso du Brésil, & en sollicitant sa maitresse de le rendre entièrement heureux. Tel étoit mon projet. La fortune, comme vous allez voir, s'est opposée à son exécution. Un dessein, que je croyois

devoir amener néceſſairement mon bonheur, ou celui de deux tendres amans, n'a ſervi qu'à leur perte, & à me précipiter dans le déplorable état où vous me voyez réduit.

Alonſo ſe laiſſa gagner aiſément par mes promeſſes. Le deſir de paroître dans le lieu de ſa naiſſance, avec un éclat où il n'avoit jamais eſpéré de ſe voir, lui fit trouver moins dure la néceſſité de ſe ſéparer de ſon amante, ſans compter que le prix, que je lui faiſois enviſager au terme d'un an, ſuffiſoit pour lui faire entreprendre quelque choſe de plus difficile. Je le chargeai de mettre ordre aux grands biens que j'ai dans ce pays-là, & de démêler exactement tout ce qui m'appartient. Il partit. Son voyage fut heureux; mais à peine eut-il paſſé quelques jours au Bréſil, qu'une maladie précipitée le mit au tombeau. La nouvelle de ſa mort fût apportée en Portugal, par le même vaiſſeau ſur lequel il étoit parti. Son amante l'apprit auſſitôt que moi. Je ne puis vous donner qu'une légère idée de ſes tranſports & de ſon déſeſpoir. Mon aſſiduité auprès d'elle, mes ſoins, & les ordres que je donnai pour ſon ſecours, empêchèrent les ſuites funeſtes que ces premiers mouvemens pouvoient produire. Enfin elle conſentit à ſouffrir la vie; mais la regardant comme un ſupplice, elle prit le parti, il y a trois mois, de ſe retirer à

la campagne dans une de ses terres, qui est à six lieues de Lisbonne. Là, elle vivoit comme oubliée des hommes, dans une tristesse continuelle, & sans cesse occupée à verser des larmes. Je ne laissois pas passer deux jours, sans me dérober secrètement pour la voir. Don Tellès de Sylva étoit le seul qui m'accompagnoit. Elle sembloit trouver quelque douceur à me voir, & recevoit volontiers les consolations qui lui venoient de moi. Je croyois appercevoir de jour en jour, l'effet de mon amour & de ma persévérance. J'espérois qu'à la fin son cœur s'accoutumeroit à me souffrir, & peut-être enfin à m'aimer, lorsqu'un coup fatal & imprévu a détruit une si douce attente, & renversé pour jamais mon bonheur & mes espérances.

Don M...... ne fut pas le maître, ici, de retenir quelques larmes qui se mêlèrent avec ses soupirs. Vous voyez, nous dit-il tristement, à quel point je parois touché ; je le parois mille fois moins que je ne le suis. La raison seule ne suffiroit pas pour arrêter mon désespoir, après un malheur tel que le mien : il n'y a que l'honneur & la considération de ce que je dois à mon rang, qui puisse dissiper l'envie pressante que je sens naître à tous momens, de me donner la mort.

Il reprit ainsi son récit. Je vais vous apprendre ce qui est encore ignoré de tout le monde

à Liſbonne. Vous vous ſouvenez, ſans doute, de l'audience qu'on vint me demander pour une femme inconnue, dans le tems que j'étois à vous entretenir pour la première fois. Cette femme, qui étoit inconnue en effet pour la plupart de mes gens, ne l'étoit pas pour don Tellès & pour moi. Je l'avois placée moi-même près de dona Clara, lorſqu'elle eut appris la mort d'Alonſo, pour prendre ſoin d'elle, & pour arrêter l'effet de ſon déſeſpoir. C'eſt une perſonne ſage, qui s'appelle Philippa, & qui m'avoit été procurée alors par un des mes officiers, qui eſt mort depuis. Sa viſite imprévue, & ſon air triſte, m'ayant frappé tout d'un coup, je jugeai qu'elle m'apportoit quelque nouvelle fâcheuſe; & ſans lui donner le tems de parler, je la conduiſis dans mon cabinet. Ses pleurs & ſes ſanglots qu'elle avoit retenus devant mes gens, reprirent un libre cours : elle fut quelque tems ſans pouvoir proférer une parole. Parlez, dis-je, Philippa, parlez, & tirez-moi de peine, vous me faites trembler pour dona Clara. Ah! me répondit-elle, dona Clara n'eſt plus; il n'eſt plus tems de trembler pour elle. J'avois vu dona Clara la veille. Le peu de vraiſemblance qu'il y avoit qu'elle fût morte depuis ma viſite, m'empêcha d'entendre d'abord le ſens de ces paroles. Mais Philippa ne m'ayant que trop fait comprendre par

quelques mots entrecoupés la cause de sa mort & la manière tragique dont elle étoit morte, je ne pensai plus qu'à mourir moi-même. Je serois maintenant dans le tombeau comme elle, si don Tellès, qui étoit avec moi, n'eût eu la cruelle pitié d'arrêter mon épée, que j'avois déjà tournée contre mon sein. Il profita de la foiblesse que mon trouble & ma douleur me causèrent, pour me mettre lui-même au lit, sans laisser même entrer mes domestiques. Ce fut-là que tout mon malheur me fut raconté sans déguisement par Philippa; & vous allez être surpris que j'aie pu l'entendre sans expirer. Alonso Luis, étant atteint de sa maladie mortelle, avoit fait apparemment des réflexions fort affligeantes sur un accident si imprévu. C'étoit peu que de mourir presque subitement à son âge, & malgré la bonté de son tempérament; mais mourir à la veille de se voir le plus heureux de tous les hommes, du côté de l'amour & de la fortune; mourir loin de dona Clara, & sans pouvoir lui dire adieu pour la dernière fois; tout cela lui sembla sans doute le sort le plus affreux, & peut-être par une suite de cette pensée, peut-être par d'autres raisons, il se persuada qu'une mort si désespérante ne pouvoit être naturelle; & se souvenant de la passion que j'avois toujours conservée pour son amante, il crut trouver dans ma jalousie,

jalousie, & la cause de son éloignement de Portugal, & celle de sa mort. Folle & injurieuse opinion, après les témoignages qu'il avoit eus de ma générosité! mais que je pardonnerois néanmoins à ce malheureux, si les suites en avoient été moins funestes. Cette idée se fortifia tellement dans son esprit, que ne doutant plus que je ne lui eusse fait donner du poison, il demanda une plume avant que de mourir; il écrivit une lettre à dona Clara, dans laquelle, en se plaignant de son sort, il lui donnoit ses injustes conjectures comme une vérité certaine. Il remit cette lettre entre les mains de son oncle, auquel il donna une somme considérable, après lui avoir fait promettre d'entreprendre exprès le voyage de Portugal, pour porter sa lettre à dona Clara. L'oncle ne put partir aussitôt que le vaisseau qui apporta la première nouvelle de la mort d'Alonso; mais il prit une autre occasion, environ trois mois après. C'est l'arrivée de cet oncle, qui a causé la funeste mort de dona Clara; c'est cette fatale lettre, qui lui a fait prendre la cruelle résolution d'attenter sur elle-même; & ce qui me cause le plus horrible désespoir, c'est qu'elle s'est donné la mort en me haïssant, comme la cause de son malheur, & moins pour suivre son amant, que pour le venger, & me punir. Philippa m'a raconté qu'après avoir lu la lettre d'Alonso, elle

perdit tout d'un coup la connoiſſance & la parole : ſes beaux yeux s'obſcurcirent ; elle demeura ſans mouvement, comme ſi la douleur lui eut causé la mort. Mais, étant revenue enſuite à elle-même, elle prit le ciel à témoin de ſon état déplorable ; elle invoqua l'ombre de ſon amant ; elle employa le peu de forces qui lui reſtoient, à me reprocher ma barbarie, & à proférer contre moi mille imprécations. Hélas ! quelle injuſtice ! Contre moi qui l'adorois ! contre moi qui ne reſpirois que pour lui plaire, & qui étois diſpoſé à me ſacrifier, non ſeulement à ſon bonheur, mais encore à celui de ſon amant, parce que le ſien m'y paroiſſoit attaché ! Enfin, laſſe d'exprimer ſes tranſports par des paroles, elle ſe leva avec un mouvement furieux ; & malgré la diligence de Philippa, qui étoit ſeule auprès d'elle, & toute éperdue, elle ſe perça le cœur d'une longue éguille d'or, qui lui ôta la vie.

Voilà, Meſſieurs, nous dit le triſte don M . . . ., le malheur qui cauſe mes larmes & qui me fait fuir le Portugal. Voyez les reſtes de ce que j'ai aimé plus que moi-même, ajouta-t-il en tirant de ſon ſein un mouchoir teint de ſang. Je conſerverai juſqu'au tombeau ce funeſte monument de mon infortune & de mon amour : je le tiens de Philippa qui s'en eſt ſervie trop inutilement pour arrêter le ſang & la vie de la malheureuſe Clara. Vous pouvez

juger par le soin que j'ai d'entretenir ma douleur, que mon dessein n'est pas de l'oublier : cependant j'ai résolu de ne jamais rentrer en Portugal, que mon cœur ne soit assez tranquille pour revoir sans émotion des lieux qui m'ont été si funestes.

Après avoir achevé ainsi sa narration, le prince qui se sentoit trop agité pour écouter tranquillement les nôtres, parut souhaiter de demeurer seul; mais don Tellès de Sylva, qui savoit que rien ne lui étoit plus pernicieux que la solitude, nous fit signe de ne pas l'abandonner, & de tâcher au contraire de lui tenir l'esprit occupé par nos récits. Nous passâmes donc la plus grande partie de la nuit à lui raconter les sujets que nous avions eus de nous plaindre aussi de la fortune, & la triste expérience que nous avions faite de ses caprices. Il étoit presque jour lorsque nous le quittâmes ; & la matinée fut employée presqu'entière à dormir. Le marquis ne fut pas plutôt levé, que don Tellès entra dans notre chambre de la part du prince, pour l'assurer de son estime & lui faire mille civilités. Il nous pria d'éviter autant qu'il nous seroit possible, de faire retomber la conversation sur ses peines. Nous le promîmes ; & moi sur-tout, d'autant plus volontiers, que c'étoit rendre en même-tems service au marquis, que d'éloigner tout ce qui pouvoit renouveller sa tristesse. Nous fîmes même ensemble divers projets de divertissemens

& de plaisirs, tels que la mer pouvoit les permettre.

Le premier fut d'engager les jeunes turcs que nous avions vus la veille, à se rendre avec nous chez le prince pour le surprendre agréablement par ce spectacle imprévu. Je me chargeai volontiers de cette commission, & j'allai sur le champ à leur chambre. Aussitôt que Muleid eut entendu ce que je lui proposois, il se crut très-honoré d'entrer en liaison avec le prince de Portugal, & il consentit à nous suivre. La gouvernante du jeune Memiscès fit quelque difficulté de le confier à mes soins; mais je calmai sa peine, en la priant elle-même de nous accompagner. Ils se parèrent très-richement. La vue de quantité d'habits qu'on tira de plusieurs coffres pour Muleid, nous fit naître l'envie de nous revêtir aussi à la turque. Elle fut exécutée à l'instant; de sorte qu'étant montés sur le tillac, on fut surpris de voir le nombre des turcs augmenté dans le vaisseau. Don M...., qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle visite, le fut bien davantage. Je lui fis un compliment au nom de toute l'Asie, que nous prétendions représenter, & qui lui venoit rendre ses hommages. Il est certain qu'il eut d'abord quelque peine à nous reconnoître. Cette galanterie ne lui en parut que plus agréable. Les véritables turcs s'approcherent pour le saluer à la mode du Levant.

Il les reçut avec un air de bonté qui les lui attacha tout d'un coup, & qui fit que ſans ſe faire preſſer, ils demeurerent à dîner avec nous. L'aimable Memiſcès fut le ſujet preſque continuel de notre converſation. On admiroit la délicateſſe de ſes traits, ſa blancheur vive & piquante contre l'ordinaire des orientaux, qui ont preſque tous quelque choſe de fade dans le teint, & le feu admirable qui brilloit dans ſes yeux, que nous trouvions les plus beaux du monde. Le marquis ne manqua point de ſe placer près de lui. On lui en fit quelques reproches qu'il ſoutint agréablement. Mais ce qui nous divertit le plus, ce fut qu'étant careſſant & enjoué, il vouloit embraſſer quelquefois ce bel enfant, qui ſe défendoit en rougiſſant comme s'il eût eu quelque choſe à ménager. C'eſt dommage, nous dit le prince, que nous ne puiſſions tirer d'eux que le plaiſir de les voir, & que nous ſoyons privés de celui de les entendre. Sa réflexion en fit naître une à don Tellès que nous approuvâmes tous: Qui nous empêche, nous dit-il en riant, de leur apprendre un peu de françois pendant que nous ſommes abſolument oiſifs? Le marquis s'écria qu'il ſe chargeoit de l'inſtruction de Memiſcès, & don Tellès entreprit d'inſtruire Muleid. Il y eut même entre eux une eſpèce de défi & d'émulation par rapport aux progrès, chacun ſe promettant de réuſſir le mieux & le plus promptement. Je déclarai

aux deux jeunes turcs, le dessein qui venoit d'être formé. Ils y donnerent les mains, & promirent de répondre au zèle de leurs maîtres. J'admirai dans la suite celui du marquis pour Memiscès. Tantôt les deux turcs étoient chez nous; tantôt c'étoit nous qui nous trouvions chez eux. Memiscès s'apprivoisoit avec le marquis & montroit autant d'empressement pour recevoir ses leçons, que lui pour les donner. Nous inventâmes une espèce de méthode dont le succès fut si prompt, qu'en trois semaines les deux frères entendoient presque entièrement nos discours, & faisoient entendre eux-mêmes assez nettement leurs pensées. Memiscès l'emportoit néanmoins; & soit l'adresse du maître, soit la vivacité de l'écolier, il avançoit beaucoup plus que son frère.

L'application du marquis me satisfaisoit extrêmement. Je la regardois comme un nouveau remède qui alloit achever sa guérison. Mais quoiqu'il ne fût capable de concevoir pour Memiscès qu'une affection pleine d'innocence, je ne laissai pas de trouver quelque chose à redire à l'attachement excessif qu'il témoignoit pour ce jeune turc. Mon cher marquis, lui dis-je un jour, vous vous livrez trop à vos penchans. Tout ce qui vous flatte jusqu'à un certain point, vous attache de même, & vous avez déjà oublié que se former de fortes chaînes, c'est se préparer de cuisantes douleurs, lorsqu'elles

viennent à se rompre. Je ne vous blâme point d'être sensible à l'amitié, mais il ne faut pas en faire une passion ; & ses effets doivent être différens de ceux de l'amour. Cependant j'apperçois en vous, non-seulement le feu & l'ardeur, mais l'agitation même & l'inquiétude qui ne conviennent qu'à la passion. En un mot, vous aimez trop Memiscès, & je voudrois que vous prissiez un peu plus d'empire sur les mouvemens de votre cœur. Il me répondit naturellement qu'il sentoit bien lui-même qu'il en faisoit trop pour ce jeune inconnu, & que la tendresse qu'il avoit pour lui approchoit de la passion ; mais qu'il n'avoit point d'autre excuse à m'apporter qu'un penchant qu'il ne pouvoit vaincre, parce qu'il trouvoit une douceur infinie à le suivre ; qu'il m'avouoit que Memiscès lui étoit aussi cher que lui-même, & que devant le quitter sans doute bien plutôt qu'il ne voudroit, il ne pensoit déjà qu'en tremblant à la nécessité de cette séparation.

En effet, le vent étant des plus favorables, nous avancions promptement ; & notre voyage n'eût pas duré même un mois, si nous n'eussions été retardés par un accident qui nous causa une juste frayeur. Nous étions déjà à la hauteur des côtes de France, & le plus beau tems du monde nous promettoit la plus heureuse navigation, lorsque nous entendîmes de tous côtés dans le navire, le cri que font les matelots quand ils apperçoivent un cor-

faire. Nous nous rendîmes tous sur le tillac. Le capitaine anglois nous dit sans déguisement, que nous étions poursuivis, & que le corsaire paroissant beaucoup meilleur voilier que nous, il nous falloit un secours particulier du ciel pour nous faire éviter le combat. Nous lui répondîmes que ce n'étoit point un si grand mal d'être obligés de se battre, pouvu que nous eussions de quoi nous défendre. Il n'y avoit malheureusement avec nous sur le vaisseau, que l'équipage & quelques passagers, quelques mauvaises piéces de canon, très-peu de poudre, & presque point d'autres armes que nos épées. Le prince fit lui-même la revue de tout ce qui pouvoit servir à notre défense ; & voyant les choses en si mauvais ordre, nous désespérâmes véritablement de notre salut. Quelle apparence effectivement, de résister avec de simples épées à des corsaires, munis d'armes de toute espèce & sans doute en beaucoup plus grand nombre que nous ? La fuite ne paroissoit pas une voie plus sûre, à cause de la pesanteur de notre vaisseau. D'un autre côté, se rendre sans combattre, c'est à quoi personne ne pouvoit se résoudre. Et notre sort en auroit-il été plus heureux avec d'impitoyables corsaires ? Je crus notre perte certaine ; mais comme c'auroit été la précipiter que de s'abbattre & perdre courage, j'affectai au-dehors une confiance que je n'avois pas au fond du cœur. Je

dis à don M..... : Ménagez votre perſonne, mon prince, & laiſſez-nous combattre. Il rejeta généreuſement mon conſeil. Pour le marquis je lui fis promettre de ne pas s'éloigner de moi un moment : obéiſſez-moi, lui dis-je, peut-être pour la dernière fois; vous diſpoſerez de vous à votre gré, quand vous m'aurez vu périr en vous défendant. Il me répondit en m'embraſſant tendrement, que ſi je me chargèois du ſoin de ſa vie, il ſe chargeoit de la mienne, & qu'il me promettoit de ne pas quitter mon côté, pour avoir du moins la conſolation de mourir près de moi. Muleid ſe préparoit au combat avec la même réſolution. Memiſcès fut mis avec ſes femmes, dans l'endroit le moins périlleux du vaiſſeau : ce fut le marquis qui eut cette attention; car ſon cher Memiſcès ne lui ſortoit pas de l'eſprit. Enfin les corſaires étoient déjà à la portée du canon, & jugeoient bien à la manœuvre de notre vaiſſeau, qu'ils pouvoient nous regarder comme une proie aſſurée ; lorſque le ciel permit que deux vaiſſeaux françois qui alloient du Havre-de-Grace à Bayonne, & que le beau tems avoit engagés à s'éloigner des côtes, ſe firent voir tout d'un coup devant nous à la même diſtance à-peu-près que les corſaires étoient par-derrière. Nous ne les eûmes pas plutôt apperçus, que nous crûmes le péril paſſé. En effet les corſaires qui ne furent pas long-tems non plus à les

découvrir, perdirent l'eſpérance de nous joindre, ou du moins d'être aſſez forts pour prétendre à nos dépouilles. Ils prirent auſſitôt une autre route, & nous les perdîmes de vue en peu de tems. Nous ſaluâmes en paſſant les deux vaiſſeaux françois d'une décharge de notre miſérable artillerie, pour les remercier du ſervice important qu'ils nous avoient rendu. Peu de jours après, nous entrâmes dans le canal de la Manche, & de-là nous gagnâmes bientôt la Hollande.

Le prince don M...., ſans s'arrêter un moment, prit le chemin de la Haye, après nous avoir dit qu'il comptoit de nous y revoir, & qu'il alloit deſcendre & ſe loger chez M. le comte de Tarouca. Pour les jeunes turcs & nous, nous paſſâmes le reſte du jour & de la nuit à nous repoſer, au lieu même de notre débarquement. Je fis prendre ſeulement les devants à Scoti, pour nous louer un appartement à la Haye, afin que rien ne nous causât d'inquiétude en arrivant. Le lendemain nous nous y rendîmes d'aſſez bonne heure; & nous trouvâmes Scoti, qui nous attendoit à l'entrée de la ville.

Comme il connoiſſoit les lieux, y étant venu avec moi long-tems auparavant, je lui donnai ordre de conduire Muleid & ſon frère vers le Pléen, où ils m'avoient dit que leur père leur avoit fait ſavoir qu'il ſeroit logé. Ils nous marquèrent une vive reconnoiſſance en nous quittant, & nous promirent

leur première visite lorsqu'ils seroient en état de sortir. Le marquis voulut embrasser Memiscès, qui y consentit pour cette fois d'assez bonne grace. Il faudra néanmoins le quitter tout-à-fait ce cher Memiscès, lui dis je étant seul avec lui, & nous verrons comment vous supporterez cette séparation. Il répondit à cela, qu'il alloit me communiquer une pensée, qui lui étoit venue depuis quelques jours, & qu'il n'avoit point encore osé me découvrir. Je ne puis vous cacher, continua-t-il, que j'aime Memiscès au-delà de ce qu'on peut s'imaginer; mon cœur a pour lui des mouvemens que je n'ai jamais sentis que pour ma chère Diana. Je trouve le même plaisir à le voir, & son absence me cause la même douleur. Il est donc naturel que je souffre beaucoup, lorsqu'il faudra nous séparer. Mais si vous aviez un peu de bonté pour moi, ajouta-t-il en me regardant d'un air tendre, vous pourriez m'épargner cette peine, ou du moins la reculer encore bien loin. Expliquez-vous plus clairement, lui dis-je; je ne pénètre pas votre systême. Le voici, reprit-il : au lieu d'aller en Angleterre, en quittant la Hollande, nous pourrions retourner en France, avec les deux jeunes turcs & leur père; il est raisonnable qu'étant si proche du mien, & devant m'en éloigner encore pour longtems, je souhaite de le revoir & de l'embrasser : ce seroit-là notre prétexte. Nous ferions voir la cour

de France à Memiſcès ; & ce qui ſerviroit encore mieux à mon deſſein, nous le ferions inſtruire adroitement de notre religion, pour tâcher de la lui faire embraſſer, parce qu'il ſeroit aiſé, après cela, de l'engager à demeurer en France toute ſa vie. Alors, me dit le marquis, je ſuis sûr que j'obtiendrois aiſément de mon père, qu'il le reçût dans notre maiſon comme ſon fils, & j'aurois la ſatisfaction de vivre toujours avec lui comme avec un frère.

J'écoutois le marquis avec une ſurpriſe extrême, & je ne pouvois me laſſer d'admirer ſa fécondité pour former & pour arranger des projets. Cependant, après l'avoir laiſſé s'expliquer à ſon aiſe, je lui répondis, d'un ton plus ſérieux qu'il ne s'y attendoit, que je tremblois pour ſa ſageſſe, & que la chaleur avec laquelle il me parloit de Memiſcès, ne me permettoit pas de bien interpréter ſes ſentimens. Hé ! quoi donc, Monſieur, lui dis-je, parleriez-vous autrement quand il ſeroit queſtion d'une maitreſſe ? Que ſignifient cette douleur, cette joie, & tous ces autres mouvemens que vous prétendez être ſemblables à ceux que vous inſpiroit dona Diana ? Je ne reconnois point-là l'amitié, qui doit être un ſentiment modéré, ſage, & réglé par l'honneur & la raiſon. C'eſt une paſſion vicieuſe, dont vous m'avez fait le portrait. Il faut la réduire, s'il vous plaît, à de plus juſtes bornes. Ne trouvez

donc pas mauvais que nous laiſſions partir Memiſcès ſans nous. Vous pouvez, ſi vous voulez, lui donner quelques lettres, ou pour monſieur le duc votre père, ou pour vos amis. Votre recommandation lui fera trouver plus d'agrément à Paris. C'eſt l'unique manière dont vous puiſſiez à préſent lui marquer votre amitié : car de vous figurer qu'un enfant de treize ou quatorze ans puiſſe être inſtruit de notre religion, ſans que ſon père s'en apperçoive, ou que ſon père le permette, s'il en a la moindre connoiſſance, c'eſt une penſée puérile & ſans fondement. Ma réponſe parut dure au marquis, & je remarquai la violence qu'il ſe faiſoit pour ne pas marquer trop de douleur. J'ajoutai, pour le conſoler, que je ne déſapprouvois point d'ailleurs les marques d'affection qu'il avoit données juſqu'alors à Memiſcès ; qu'un ſi aimable enfant méritoit celle de tout le monde, & que je m'étois trouvé moi-même diſpoſé à l'aimer, dès le premier moment que je l'avois vu. Mais j'eus beau prende un ton plus doux, la fin de mon diſcours ne fit pas tant de plaiſir au marquis, que le commencement lui avoit cauſé de chagrin.

La foi du public ne manque pas de ſe révolter contre les événemens extraordinaires. Cette réflexion, qui me naît ici tout d'un coup, eſt preſque capable d'arrêter ma plume, & de m'ôter l'envie d'achever cette première partie de nos

voyages. J'avoue que ce qui me reste à dire, est capable de surprendre par sa singularité ; mais c'est un fait dont mille personnes peuvent rendre encore témoignage, soit en Hollande où il est arrivé, soit en France, où il a été connu de la plupart de ceux dont je suis connu moi-même.

Le lendemain de notre arrivée à la Haye, qui étoit, si ma mémoire est fidelle, le cinquième jour de décembre, après avoir commencé nos visites par celle du prince don M.... qui nous retint à dîner, & qui nous fit des caresses & des amitiés, dont il n'y a que ceux qui connoissent l'excessive bonté de ce prince, qui puissent bien juger, nous retournâmes à notre logement, parce qu'il étoit tard pour faire voir les beautés de la ville au marquis. A peine étions-nous de retour dans notre appartement, qu'un de nos laquais vint nous avertir que le père de nos deux aimables turcs étoit à la porte avec eux dans son carosse, & qu'il demandoit à nous voir. Ses enfans lui avoient parlé avec tant de reconnoissance, de la tendresse que nous leur avions marquée, & des obligations qu'ils nous avoient, qu'il avoit cru ne pouvoir nous en remercier assez tôt. Je donnai ordre de les aller recevoir & de les introduire, à Scoti, qui étoit mis assez décemment pour servir au besoin d'une sorte de gentilhomme ou d'écuyer. Il nous les amena à

l'instant. Grand Dieu ! me croira-t-on dans cet endroit ? Quelle fut ma surprise, ou plutôt quel fut mon transport, en reconnoissant, dans cet officier turc, le frère de ma chère Selima, le bon & généreux Amulem ! Non, il n'y a point de sentimens au monde, tels que ceux qu'inspire la nature ou la reconnoissance ; mais leur excès est quelquefois funeste. Si la force de mon tempérament m'empêcha de succomber au premier emportement de ma joie, il en fut autrement d'Amulem. Il me reconnut, à son tour, au son de ma voix, & à la vivacité de mes caresses, car mon visage ne dut pas lui paroître moins changé que mon habillement ; mais s'il fut aussi frappé que moi, d'une rencontre si heureuse & si imprévue, il n'eut pas tant de vigueur pour soutenir l'impétuosité de ses mouvemens : il tomba, avec plus de vîtesse que je n'en eus pour le soutenir ; & dans le tems que nous nous efforcions de le relever, c'est Salem, répétoit-il d'une voix foible & tremblante ; mes enfans, c'est votre oncle. Ces aimables enfans se jetèrent tous deux à mon cou, en me serrant de toute leur force ; & Dieu seul sait ce qui se passoit alors au fond de mon cœur. Je tenois le père entre mes bras ; & les deux enfans me tenoient chacun entre les siens. Ainsi nos cœurs & nos larmes étoient réunis dans le même espace & comme confondus.

Cependant je fis réflexion, malgré mon trouble, qu'Amulem que je foutenois toujours, avoit befoin d'un prompt fecours. Il avoit perdu tout-à-fait l'ufage de la voix. Ses foupirs étoient fréquens & convulfifs. Il avoit pourtant la force de fe remuer fur la chaife où nous l'avions fait affeoir; ce qui me fit croire que fon mal n'étoit qu'une oppreffion de poitrine, caufée par la prompte révolution de fes efprits & de fon fang. On lui ouvrit la veine, & fa voix s'étant ranimée pour un moment, il me dit en langue turque: Seroit-il poffible, mon cher Salem, que votre vue, que j'ai defirée avec tant d'impatience, fût capable de me caufer la mort? Si elle a cet effet, ce fera par un fentiment bien oppofé à celui de la douleur. Mais ma chère fœur Selima, ajouta-t-il, le ciel ne permettra-t-il pas que je la revoie avant que de mourir? Je jugeai par ce difcours, qu'il ignoroit la perte de mon époufe; & comme il n'étoit point en état de fupporter une pareille nouvelle, je me contentai de lui répondre que dans la joie que j'avois de le retrouver, je n'étois occupé que du defir de lui voir reprendre fes forces, pour jouir pleinement d'une fi douce fatisfaction. Ah! reprit-il, je me fens extrêmement affoibli, & je crains tout d'un épuifement fi fubit. Je vous ai vu du moins; & vous affurerez Selima, que je n'emporte point d'autre,

d'autre regret que de mourir ſans la revoir auſſi. C'étoit l'unique objet de mon voyage, & de celui de mes enfans ; c'étoit ce qui m'avoit fait rechercher avec empreſſement depuis quelques années, la commiſſion que je ſuis venu exécuter en Hollande. Je vous ai vu, répéta-t-il en me ſerrant la main ; c'eſt aſſez pour m'empêcher d'accuſer le ciel de rigueur. S'il m'ôte la vie, je vous recommande mon fils & ma fille. Menez-les à Selima : je ſais entre les mains de qui je les laiſſe. Je lui dis qu'il ne falloit penſer qu'à vivre, & que j'eſpérois que ſon mal ne ſeroit qu'une incommodité paſſagère, dont nous trouverions moyen de le guérir aiſément. Je lui demandai enſuite où étoit ſa fille, dont il me parloit. La voilà, me répondit-il en me montrant Memiſcès ; j'avois ordonné à ſa gouvernante de cacher ſon ſexe, & de lui faire prendre un habit d'homme, pour prévenir les accidens d'un long voyage ; & j'ai jugé à propos de la laiſſer ici dans ce déguiſement, par la même raiſon. Je n'ai que ces deux enfans, ajouta-t-il ; c'eſt ce que j'ai de plus cher. Si vous avez quelque amitié pour moi, traitez-les avec bonté.

Il faiſoit beaucoup d'efforts pour parler. Le médecin, que j'avois envoyé chercher, & qui arriva dans ce tems, le fit mettre au lit, après avoir examiné ſon mal. Il s'en expliqua d'une

manière qui me donna de la frayeur. Sa poitrine, me dit-il, me fait tout craindre. La ſaignée fut redoublée : une heure après il perdit entièrement la connoiſſance & la parole. Je commençai à déſeſpérer de ſon retour à la vie. Cependant le médecin, ſans s'étonner de la ſituation où il le voyoit, lui fit encore ouvrir la veine du pied. Ce fut ſon ſalut. En moins d'une heure, la liberté d'eſprit, l'uſage de la voix, la couleur même & la ſanté lui revinrent. Il ne lui reſta de cet étrange accident, qu'un peu de foibleſſe, cauſée par les trois ſaignées. Je répète encore ici que cette complication d'événemens extraordinaires, la rencontre d'Amulem, ſa maladie, ſa guériſon, & le déguiſement de ſa fille, pourront ſembler difficiles à croire ; mais je ne dois point altérer la vérité, pour ménager la délicateſſe d'un lecteur incrédule.

Lorſque le rétabliſſement d'Amulem nous eut permis de penſer à la joie, nous nous y livrâmes ſans ménagement. Ce fut alors que je recommençai à l'embraſſer mille fois, & que je ne fis pas moins de careſſes à ſes chers enfans. Tant de contentement & de plaiſir me paroiſſoit un ſonge. Je ne pouvois m'accoutumer à regarder un événement ſi agréable, comme une vérité. Le marquis avoit fait pendant ce tems-là, bien des perſonnages différens. Dans la première ſur-

prise que nos embrassemens & nos transports lui avoient causée, il étoit demeuré comme immobile ; s'appercevant ensuite que ce turc, que j'embrassois si tendrement, étoit mon frère, il s'étoit approché pour joindre ses caresses aux miennes, & Memiscès y avoit eu la meilleure part. Amulem ne put remarquer, dans l'accès de son mal, les attentions du marquis pour sa fille ; mais s'étant levé au bout de quelques heures, & le voyant badiner assez familièrement avec elle, il me demanda ce que c'étoit que ce jeune homme, & s'il connoissoit le sexe de Memiscès. Je lui appris alors qui étoit le marquis ; & non-seulement je l'assurai qu'il ne prenoit Memiscès que pour un jeune homme, mais je le priai de le laisser toujours dans cette erreur ; & je lui dis les raisons que j'avois de le souhaiter. Je ne découvris pas même ce premier soir à mon aimable nièce, que je fusse informé de ce qu'elle étoit ; je craignis que sa rougeur & son embarras n'en fissent conjecturer quelque chose au marquis.

J'étois d'ailleurs assez occupé d'un autre soin. Il falloit apprendre la mort de Sélima à Amulem, qui m'avoit déjà demandé plus d'une fois de ses nouvelles, & qui pouvoit être surpris avec raison de ma froideur à lui répondre. Après y avoir un peu pensé, je crus que, quelque triste

que fût pour lui cet événement, dix-neuf ou vingt ans, qui s'étoient écoulés depuis, empêcheroient qu'il n'en fût aussi frappé que d'un malheur récent. Je ne l'amenai-là néanmoins que par de longs détours. Ses larmes coulèrent quelque tems, & les miennes se renouvellèrent en lui en voyant répandre. Ce ne fut que plusieurs jours après, que je lui fis le récit entier de tout ce qui m'étoit arrivé avec sa chère sœur, depuis notre départ d'Amasie. Il auroit renoncé au voyage de France, en perdant l'espoir d'y trouver celle qu'il étoit venu chercher de si loin; mais lorsque je lui eus parlé de ma fille, & même d'Agade, qu'il n'avoit pas oubliée, il résolut de les aller voir, aussitôt que ses affaires seroient terminées en Hollande. Le marquis, à qui j'appris sa résolution, en eut une joie infinie; parce qu'il jugeoit bien que je ne pouvois me dispenser de l'accompagner. J'eus cependant la malice de lui dire, qu'étant obligé d'aller passer quelques semaines en France, avec mon frère & mes neveux, je le laisserois à la Haye pour y attendre mon retour. Il se plaignit amèrement de moi, & il en vint jusqu'à me dire, qu'il ne voyoit que trop qu'il s'étoit trompé, en croyant que j'avois quelque amitié pour lui; que c'étoit apparemment pour lui ôter le plaisir d'être avec Memiscès, que je voulois le laisser en Hollande;

mais que si je lui refusois de nous tenir compagnie en chemin, je ne pourrois pas l'empêcher de partir deux jours après nous, & de nous aller rejoindre en France. Nous fîmes la paix, lorsque je lui eus déclaré que j'avois voulu l'éprouver. Dès le soir, j'écrivis à M. le duc de.... notre arrivée en Hollande, & que la rencontre que j'y avois faite de mon frère, m'obligeoit de rentrer pour quelque tems dans le royaume. Il me fit l'honneur de me répondre, huit jours après; & en approuvant mon dessein, il me prioit de ne pas amener le marquis à Paris, étant bien-aise qu'il n'y parût qu'après avoir achevé ses voyages. Mais il me promettoit de venir nous voir lui-même, lorsque nous serions chez ma fille, ou chez M. le comte de.... mon oncle paternel.

Nous passâmes environ deux mois en Hollande, avec une douceur & une tranquillité parfaite. Nos visites ordinaires étoient chez M. le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France, & chez M. le comte de Tarouca, ambassadeur de Portugal; car je n'appelle pas visite le séjour presque continuel que nous faisions au logement d'Amulem, ou celui qu'il faisoit avec ses enfans dans le nôtre. Nous nous regardions comme une même famille. Muleid & Memiscès se perfectionnèrent en peu de tems dans notre langue; de sorte que nos entretiens devinrent aisés & fami-

liers. Je craignois extrêmement que le marquis ne prît quelque soupçon du sexe de Memiscès. On juge assez de l'effet que cette connoissance auroit produit sur lui. Il sembloit même que son affection fût augmentée, depuis qu'il savoit que cette jeune personne m'appartenoit ; il me le disoit lui-même en riant, & il me demandoit si je pouvois m'offenser qu'il aimât mon neveu. Il est certain que ma nièce sentoit quelque tendresse pour lui ; j'étois trop clair-voyant pour ne pas m'en appercevoir, à la manière dont elle s'accoutumoit à souffrir toutes ses caresses. Je lui laissai ignorer à elle-même, pendant quelques jours, que j'étois instruit de son sexe ; mais dans la crainte qu'elle ne prît sérieusement de la passion pour le marquis, qui devenoit de jour en jour plus aimable, je lui découvris que je savois qu'elle étoit fille, étant bien sûr que cette connoissance serviroit à la faire veiller un peu plus sur elle-même. Bon jour, ma chère nièce, lui dis-je, en lui prenant les deux mains. Elle rougit, sans me répondre. J'attendis pourtant qu'elle parlât, & je la regardai en souriant. Enfin elle me dit, que j'oubliois qu'elle étoit mon neveu Memiscès. Non, non, repris-je en l'embrassant; je sais ce que vous êtes; & je vous réponds que si je vous aimois comme Memiscès, je vous aime encore plus comme ma chère nièce. Je vois,

repartit-elle, que mon père vous a déclaré mon ſexe. J'étois ſurpriſe effectivement qu'il parût vous en faire un myſtère; mais c'eſt vous-même, mon cher oncle, qui m'en avez voulu faire un, de ce que vous ſavez ſans doute depuis notre arrivée. Nous continuâmes ainſi de nous entretenir dans la même poſture, juſqu'à ce que le marquis entra dans la ſalle où nous étions, & que s'avançant doucement derrière ma nièce, il me pria, par un ſigne de la main, de ne pas l'avertir de ſon approche. Je le laiſſai faire exprès. Je voulois voir de quelle manière ma nièce prendroit ſon badinage, après l'éclairciſſement que nous venions d'avoir enſemble. Le marquis ne manqua pas de lui paſſer les mains autour du cou, & de l'embraſſer à ſon aiſe. Je ne diſois pas un mot. Memiſcès (car je continuerai de lui donner le même nom) fit quelques efforts pour ſe tirer de ſes mains; & feignant adroitement qu'il l'avoit bleſſée, elle le pria, avec un petit air de colère, de la laiſſer tranquille. Le marquis, qui n'étoit pas accoutumé à l'entendre parler ſi ſérieuſement, lui fit mille tendres excuſes. S'imaginant même qu'il avoit pu effectivement la bleſſer, il vouloit voir abſolument s'il n'en paroiſſoit aucune marque à ſon cou; & ce fut une nouvelle ſcène, qui me donna beaucoup de plaiſir. A la fin je pris le parti de Memiſcès; &

je dis au marquis, que ces ſortes de careſſes étoient contraires à la bienſéance, & que cela convenoit tout au plus à des enfans. Mon Dieu! que vous êtes ſévère, me répondit-il! quand on s'aime, n'eſt-il pas juſte de s'en donner quelques témoignages? Memiſcès lui dit ingénieuſement, & peut-être en ſuivant le mouvement de ſon cœur: Vous croyez donc, Monſieur le marquis, que je ſuis ſans amitié pour vous, moi qui ne ſuis pas ſi vif? Soyez mon ami autant que je ſuis le vôtre, & ne folâtrez pas plus que moi; ce ſera m'obliger doublement.

Amulem ne m'avoit encore rien appris de l'état de ſa fortune, & de la ſituation de ſes affaires à Amaſie. Je le mis un jour ſur cette matière, en lui demandant des nouvelles d'Oſcine, & de pluſieurs perſonnes que j'avois connues. J'avois cru juſqu'alors que Muleid & Memiſcès étoient nés de cette belle grecque; mais j'appris avec étonnement d'Amulem, que malgré l'amour qu'il lui avoit porté, il n'avoit jamais eu avec elle un commerce d'époux, & qu'il l'avoit conſervée peu de tems dans ſon ſérail. Voici de quelle manière il me raconta leur ſéparation.

Vous vous ſouvenez, me dit-il, qu'Oſcine avoit le cœur prévenu, lorſque nous eûmes le bonheur de l'enlever avec tant de ſuccès; & que

ce fut bien moins pour me ſuivre, que pour fuir le ſultan, qu'elle m'abandonna le ſoin de ſa deſtinée. La haine & la douleur étoient ſes deux plus fortes paſſions. Je m'en apperçus bientôt, & je vis qu'elle n'avoit pour moi qu'une honnêteté indifférente, telle que la reconnoiſſance ſans amour peut l'inſpirer. Il me falloit quelque choſe de plus. Ma paſſion étoit ardente; mais l'amour le plus tendre a-t-il quelque douceur, lorſqu'il n'eſt pas payé par un retour ſincère? Je voyois tous les jours Oſcine dans mon harem; je lui rendois des ſoins empreſſés; & toute ma maiſon étoit perſuadée, ſur-tout après la mort de mon père, qu'elle auroit toujours le premier rang dans mon cœur. Elle le poſſédoit alors, & il dépendoit d'elle de le conſerver; mais ſa froideur fut ſi opiniâtre, qu'elle me fit perdre peu à peu le goût de ſes charmes. Elle s'offroit néanmoins à mes careſſes: Je ſuis votre bien, me diſoit-elle; & je vous ai coûté trop cher, pour vous diſputer ma poſſeſſion. Mais jamais un ſigne de tendreſſe; toujours des ſoupirs dont je ne voyois point l'objet; toujours un air penſif & des yeux diſtraits, dans les momens même où je lui donnois les plus vifs témoignages de mon amour. Ce qui acheva de me la faire oublier, fut une nouvelle acquiſition que je fis d'une aimable circaſſienne, nommée Agelonne, pour laquelle

je me sentis plus vivement touché que je ne l'avois jamais été pour Oscine. Je l'achetai d'un marchand d'esclaves, qui la menoit à Constantinople. Elle avoit moins de beauté qu'Oscine; mais elle possédoit ces charmes inexprimables, qui excitent l'amour plus sûrement que la plus parfaite beauté, & elle acquit sur moi tout d'un coup un empire qu'elle a conservé jusqu'à sa mort. C'est d'elle que mes deux enfans sont nés. Si vous trouvez Memiscès aimable, sa mère vous auroit paru telle aussi; car c'étoit le même air, le même port, les mêmes agrémens, avec cette seule différence, que Memiscès a les yeux plus fins, & les traits plus délicats. Lorsque j'eus le cœur si doucement occupé, j'abandonnai Oscine à son indifférence; & je ne la vis plus que par bienséance, comme toutes les autres femmes de mon harem. Elle me fit demander un jour un entretien particulier. Je ne balançai point à le lui accorder. Son premier mouvement fut de se jeter à mes genoux, en versant quelques larmes. Je la relevai avec douceur; & l'ayant fait asseoir, je lui demandai quel pouvoit être le sujet de son chagrin. Elle commença un discours fort touchant sur les malheurs de sa destinée, & sur le triste état où elle avoit vécu depuis que Mezzo Morto l'avoit enlevée. Je me suis abandonnée entre vos mains, continua-t-elle, & je n'ai pas

lieu de m'en repentir : ma condition en eſt devenue bien plus douce ; & ſi j'ai continué de m'affliger, c'eſt plutôt par une ſuite de mon mauvais ſort, qui ne me permet pas d'être heureuſe, que par un effet de vos manières, dont je ne puis trop louer la bonté. Que n'a-t-il dépendu de moi d'être plus tendre ! J'aurois reconnu votre amour, & vous auriez été ſatisfait de mes ſentimens : mais je n'ai pu vaincre la triſteſſe qui me domine. Vous vous êtes rebuté de ma froideur, & vous m'avez quittée pour une autre ; je ne m'en plains pas : ce que mes larmes vous demandent aujourd'hui, au nom de l'amour même que vous m'avez porté, c'eſt de m'accorder la liberté de retourner à Smyrne, puiſque je ne ſuis point utile ici à votre bonheur. Rendez-moi à ma patrie, à mon père, à ma mère, à toute ma famille, à qui j'étois chère autrefois, & qui pleurent ſans doute mon abſence depuis pluſieurs années qu'ils m'ont perdue. Mon père eſt riche ; il ſacrifiera tout ſon bien pour me racheter de vos mains. Ainſi vous tirerez, de ma liberté, deux avantages : celui d'accorder à une infortunée le ſeul bonheur qui lui reſte à eſpérer, & celui d'augmenter vos tréſors, en tirant, ſi vous voulez, pour ma rançon, beaucoup plus que je ne vaux, & que vous ne m'eſtimez.

Elle ſe laiſſa tomber une ſeconde fois à mes

pieds, qu'elle tint quelque tems embraſſés malgré moi. Je lui répondis, après l'avoir fait relever, qu'il n'avoit dépendu que de ſa volonté, d'être une des plus heureuſes perſonnes de l'Aſie: qu'à la vérité, mon cœur n'avoit pu tenir contre la dureté dont elle avoit payé ma tendreſſe, & qu'il avoit cherché à ſe rendre plus heureux; mais qu'en ceſſant d'être attaché à elle par les liens de l'amour, je ne lui avois point ôté mon eſtime, & que j'avois quelque regret qu'elle eût attendu ſi long-tems à me demander une grace que j'aurois toujours été diſpoſé à lui accorder; qu'elle pouvoit donc regarder ſon eſclavage comme près de finir; qu'ayant deſſein d'aller moi-même, pour quelques affaires, ſur les côtes de la Méditerranée, je prendrois cette occaſion pour la renvoyer à Smyrne, & que pour ce qui regardoit ſa rançon, je lui promettois de ne rien exiger de ſon père, afin qu'elle eût du moins quelque reconnoiſſance pour ma générosité, puiſque je n'avois point été aſſez heureux pour lui inſpirer le moindre retour pour ma tendreſſe. Oſcine parut extrêmement ſenſible à mon diſcours, & aux manières honnêtes dont je tâchai de l'accompagner. Je lui tins parole deux mois après; & je la crois maintenant à Smyrne, dans les bras de ſa famille.

Pour moi, continua Amulem, mon deſſein

étoit, en m'approchant de quelque port de la Méditerranée, de rencontrer un vaiſſeau françois, qui pût me donner le moyen de vous faire ſavoir de mes nouvelles. Contre l'effet ordinaire de l'abſence, plus il s'étoit paſſé de tems depuis notre ſéparation, plus elle ſembloit me cauſer de triſteſſe & d'ennui. Je vous redemandois à tous les lieux où je vous avois vu dans mon enfance & dans ma jeuneſſe; tout me rappeloit vos ſoins & votre amitié. L'image de ma ſœur m'occupoit ſans ceſſe : vous ſavez combien elle m'étoit chère. Ne les reverrai-je jamais, diſois-je preſque tous les jours ? N'aurai-je pas du moins la ſatisfaction de leur faire ſavoir que je penſe inceſſamment à eux, & que je ceſſerai de vivre plutôt que de les aimer ? Je trouvai, ſur la côte, quelques vaiſſeaux de Marſeille & de Gênes : je chargeai de mes lettres tous les capitaines, eſpérant qu'il s'en trouveroit un, du moins, dont l'attention ſuppléeroit à la négligence des autres. Vous me dites que vous n'avez rien reçu de moi : il faut que tous m'ayent trompé. Enfin pluſieurs années s'étant paſſées, & mes enfans ſe trouvant aſſez âgés & aſſez forts pour me ſuivre, je pris la réſolution de faire moi-même, avec eux, le voyage de France. J'avois appris que Mehemet Lebi qui eſt mon parent, avoit été fait capitan pacha : j'eſpérai que par les relations que lui donne ſon

emploi, il pourroit me faciliter l'entrée des royaumes chrétiens. Je me rendis à Constantinople, avec mes enfans. J'eus le malheur de ne l'y pas trouver : il étoit à visiter, par ordre du grand-seigneur, les îles de l'Archipel qui dépendent de notre empire. Ce contretems ne fut pas capable de me refroidir. Je laissai mes enfans chez Genad, que vous avez connu autrefois à Constantinople, & qui se soutient encore dans une heureuse vieillesse; & montant sur un vaisseau prêt à faire voile, je me rendis à Scio, où l'on m'assura que je trouverois Mehemet Lebi. Il y étoit effectivement. Il me reconnut; & m'ayant offert ses services, je lui déclarai naturellement le dessein qui m'amenoit. Vous ne pouviez, me dit-il, arriver plus à propos : je cherchois une personne de confiance, qui voulût entreprendre le voyage de Hollande, pour ménager les intérêts de notre grand empereur avec cette république. Chargez-vous de cette commission. Vous reviendrez facilement de là par la France. La proposition de Mehemet Lebi me charma. Je ne lui demandai que le tems de retourner à Constantinople, pour prendre avec moi mes deux chers enfans. Il me répondit que les affaires de notre souverain monarque ne pouvoient souffrir le moindre délai. J'aimai mieux, ajouta le bon Amulem, me priver de la satisfaction de les avoir avec moi,

que de manquer une occaſion qui ne ſe ſeroit pas trouvée de long-tems ſi favorable. Je leur écrivis de s'embarquer ſur le premier vaiſſeau, qui feroit voile en Europe. J'étois ſans inquiétude, parce que je me repoſois abſolument ſur le zèle & la ſageſſe des domeſtiques que j'ai mis auprès d'eux. Enfin je ſuis arrivé ici heureuſement, & tout m'a ſuccédé depuis au-delà de mes eſpérances. Il n'y a que la mort de Selima, à laquelle je ne m'attendois point, qui ait mêlé une vive amertume à la ſatisfaction que j'ai eue de vous retrouver d'une manière ſi ſurprenante, & de voir arriver avec vous mes enfans.

Les affaires d'Amulem le retinrent plus long-tems que nous n'euſſions ſouhaité. Il en avoit auſſi à démêler avec monſieur le marquis de Châteauneuf, qui augmentèrent le retardement. Nous nous occupâmes, durant ce tems-là, à viſiter les principales villes de Hollande. Amulem me confia Muleid & Memiſcès, qui nous accompagnèrent toujours. Enfin nous partîmes tous enſemble, avec une ſatisfaction égale; & bientôt, entrant en France, nous prîmes le chemin de la terre de monſieur le comte de..... Je lui avois écrit de Hollande, pour le prévenir. Il nous reçut avec une magnificence, dont je lui fis des plaintes; étant fâché de la dépenſe exceſſive dans laquelle il s'engageoit pour l'amour de

moi. Monſieur le duc de...... nous fit l'honneur de ſe ſouvenir de la promeſſe qu'il m'avoit faite, de nous venir voir. Toute la nobleſſe voiſine vint lui rendre ſes reſpects, & lui compoſer une petite cour fort brillante. Le marquis de..... mon gendre, & ma fille, furent les premiers à s'y rendre. Je laiſſe au lecteur à ſe repréſenter les careſſes qu'ils firent à Amulem & à ſes enfans, & celles qu'ils reçurent d'eux. Agade penſa mourir de joie en revoyant ſon cher patron, le frère de ſa bonne maîtreſſe, à laquelle elle avoit été ſi conſtamment attachée.

La bonne grace de Memiſcès & ſa beauté furent admirées de tout le monde. Monſieur le duc de..... qui s'apperçut lui-même de la tendre amitié que le marquis lui portoit, loua ſon goût dans cet attachement. On en verra les ſuites dans la dernière partie de nos voyages, ſi les faits particuliers, dont elle ſera remplie, me permettent de la donner au public. Je finirai celle-ci par le triſte accident qui vint empoiſonner notre ſatisfaction, au moment que nous y penſions le moins, & qui me força encore une fois de reconnoître que ce n'eſt point dans ce monde, que l'homme peut eſpérer des plaiſirs purs & ſolides. Hélas ! avois-je beſoin de cette nouvelle preuve, après la fatale expérience que j'en avois faite dans tout le cours de ma vie ! Nous

Nous avions paſſé trois ſemaines dans la joie, chez monſieur le comte de..... Nous en étions partis pour aller chez ma fille, malgré les efforts qu'il avoit faits pour nous retenir plus long-tems. Il nous avoit promis de nous y rejoindre, quelques jours après notre départ; & quatre jours s'étant écoulés, nous commencions à ſentir quelque impatience de ne le pas voir arriver. Mais, il fallut bientôt paſſer à d'autres ſentimens, qui furent ceux de la plus vive & de la plus profonde douleur. Un de ſes domeſtiques nous apporta, le cinquième jour, la triſte nouvelle de ſa mort. Le plus aimable & le plus généreux de tous les hommes avoit été frappé la veille d'une apoplexie, qui l'avoit mis en peu d'heures au tombeau. Nous fûmes comme accablés de ce coup terrible & imprévu.

Cependant il devoit être moins ſurprenant pour moi, qui connoiſſois l'état de ſon cœur, & le fond d'amertume qu'il y nourriſſoit depuis long-tems. Il m'avoit fait dans ma retraite, des confidences qui n'étoient pas ſorties du mien. La mort de ſa femme n'avoit pas ſervi à le rendre libre. Elle l'avoit replongé, au contraire, dans tous les chagrins d'une ancienne & malheureuſe paſſion dont il s'étoit cru délivré; & qui ne s'étant réveillée que ſur des eſpérances fort incertaines, lui cauſoit tous les tourmens de l'amour, ſans

lui en promettre les douceurs. Le récit de cette aventure ne sera point assez long, pour faire regretter qu'il interrompe un moment celui des miennes.

Avant le changement de sa condition, lorsqu'il se croyoit attaché par des liens perpétuels à l'ordre de Malthe, mon oncle n'avoit pu se défendre d'un goût fort vif pour une jeune personne, qui n'en avoit pas pris moins pour lui. Ils étoient dignes l'un de l'autre, par tous les avantages naturels; mais l'invincible obstacle, qui arrêtoit le chevalier, les avoit contenus dans les bornes de l'honneur; & quoiqu'ils se fussent quelquefois flattés de le surmonter, comme l'expérience a fait voir qu'on y peut parvenir, ce n'étoit pas dans un cas si commun, qu'ils devoient espérer une exception très-rare. Pendant qu'ils se consumoient en desirs & en projets, les parens de la jeune personne trouvèrent l'occasion de la marier avantageusement à un vieux gentilhomme de leurs voisins. Elle se vit traîner à l'autel, sans oser se permettre de faire éclater ses regrets; & la même bienséance força le chevalier d'étouffer les siens. Quelques mois après, ayant perdu son frère aîné, tous ses amis l'excitèrent à faire le voyage de Rome, pour obtenir la liberté de rentrer dans les droits de sa naissance. On a vu par quels moyens j'eus le bon-

heur de contribuer au succès. Mon oncle reparut dans la province, avec les titres & l'héritage de son frère. Il se maria aussitôt; & deux mois après, il perdit sa femme. A peine eut-il quitté le deuil, qu'il reçut un billet d'un messager inconnu. Je m'en rappelle facilement les termes; & combien de reproches ne lui ai-je pas faits, de ne me l'avoir communiqué qu'après avoir eu l'imprudence d'y répondre? J'en aurois prévu infailliblement les suites. Mes conseils, mes exhortations, l'auroient soutenu. Mais le poison, contenu dans ce fatal billet, se glissa aussi dans son cœur. On lui écrivoit: « Tout vous rit, Mon-» sieur. Vos malheurs sont oubliés, & ceux d'au-» trui ne vous touchent guère. Cependant que » cette révolution m'étonne! M'aimeriez-vous » encore? Me regrettez-vous? Souhaiteriez-vous » de pouvoir m'aimer avec innocence? Je ne de-» mande qu'un mot, qui décidera de mon bon-» heur, si vous m'assurez qu'il est nécessaire au » vôtre ».

Le comte m'a dit vingt fois, qu'entraîné par d'anciens sentimens, qui reprirent tout d'un coup une nouvelle force, il ne s'étoit pas donné le tems de réfléchir sur l'obscurité des termes. Il ne la reconnut, que lorsqu'elle fut éclaircie. Sur le champ il fit cette réponse: « Hélas! si je vous » aime! Si je vous regrette! Que me demandez-

» vous ? Si je vis ? c'eſt le ſeul doute qui devroit » voûs reſter, après avoir ſi bien connu que je » ne voudrois vivre que pour vous ». Deux jours après, il reçut une autre lettre, mais beaucoup plus longue, datée des Annonciades, célèbre couvent d'une ville voiſine. On lui marquoit, avec beaucoup de réſerve dans les expreſſions, que ſur la connoiſſance qu'on avoit de ſon caractère, on avoit pris les ſiennes dans une plus grande étendue ; que s'il aimoit encore, on ne doutoit point qu'il n'aimât toujours ; qu'on lui garantiſſoit les mêmes diſpoſitions, & que pour les conſerver ſans reproche, juſqu'à ce qu'elles puſſent éclater en liberté, on avoit pris le parti de s'enfermer dans un couvent ; que le mari, qu'on avoit quitté, s'affligeroit peu de cette ſéparation, parce qu'il s'étoit livré depuis quelques ſemaines à des excès de piété, qui lui feroient prendre auſſi la retraite de ſa femme pour un mouvement du ciel, & qu'elle étoit réſolue, d'ailleurs, de lui rendre, dans l'éloignement, tous les devoirs auxquels la tyrannie de ſes parens l'avoient obligée ; mais qu'elle ne le reverroit de ſa vie : qu'à l'âge où il étoit, les apparences ne lui promettoient pas une longue carrière ; enfin qu'elle trouveroit dans ſes ſentimens, la force de ſurmonter toutes les difficultés, & qu'elle alloit ſe faire un bonheur de l'impatience même avec la-

quelle elle attendroit le ſeul bien pour lequel elle vouloit vivre.

Dans le premier tranſport de ſa joie, le comte ſe rendit au couvent pour y ſceller ce traité par les plus ſaintes promeſſes. Mais, au lieu de recevoir ſa viſite avec la complaiſance à laquelle il s'attendoit, on refuſa de le voir; & ſur ſes inſtances, on lui déclara par une lettre, également tendre & modeſte, qu'on avoit fait entrer dans la réſolution de ſe conſerver pour lui, celle de s'interdire tout autre commerce que par écrit. Ce fut alors que ſa paſſion devenant difficile à gouverner, il eut recours à mes conſeils, en me faiſant la confidence de ſes peines. Il ne me trouva point toute l'indulgence qu'il s'étoit promiſe. Je lui repréſentai, avec beaucoup de force, le tort que madame de C.... faiſoit à ſon mari, non-ſeulement par l'amertume qu'elle répandoit ſur ſa vieilleſſe en lui ôtant une femme qu'il chériſſoit, mais par l'atteinte qu'elle portoit même à ſa réputation, puiſqu'on ne ſuppoſeroit jamais qu'elle l'eût quitté ſi bruſquement, ſans quelqu'une de ces malheureuſes raiſons qui couvrent un mari de ridicule ou de honte. C'eſt ſur vous, lui disje, que retombera ce qu'il y a de criminel & d'odieux dans cette démarche. C'eſt le tour de votre billet, qui eſt la cauſe du déſordre. Si vous aviez marqué du reſpect pour les nœuds du ma-

riage, madame de C..... ſe ſeroit bien gardée de les rompre. Elle auroit été jalouſe de votre eſtime. Le courage qu'elle trouve aujourd'hui pour la conſerver, elle l'auroit eu pour ne pas s'expoſer à la perdre.

Une morale ſi ſévère étonna le comte; mais ſa ſurpriſe augmenta beaucoup, lorſqu'après avoir bien établi la juſtice de mes principes, j'en conclus qu'ils l'obligeoient d'employer tout le pouvoir qu'il avoit ſur l'eſprit de madame de C..... pour la faire retourner chez ſon mari. Il ne me permit point d'achever. J'ai de l'honneur & de la religion, me dit-il; mais je ne leur connois point des droits ſi durs. Mon eſpérance, ajouta-t-il, étoit, au contraire, de vous voir admirer la vertu d'une femme, qui eſt capable de faire tant de ſacrifices à l'amour. Vous en faites une criminelle. Vous jugez encore plus mal de moi. J'en ſuis ſi confondu, que vous ne m'en entendrez plus parler.

Il me fit cette réponſe ſans aucun emportement. Je l'embraſſai avec beaucoup d'amitié; & pour le ménager dans une ſituation ſi violente, je fis prendre un autre tour à notre entretien.

Il parut tranquille, en me quittant. L'éloignement de ſa principale terre, qui étoit à plus d'une journée de ma retraite, nous ôtoit le plaiſir de nous voir ſouvent; mais depuis notre re-

tour d'Italie, il n'avoit pas eu d'affaire qu'il ne m'eût communiquée dans une visite ou par un exprès. Cette déférence, que je n'avois aucun droit d'exiger, ne m'avoit pas rendu plus gênant. Aussi ne pensai-je point à me plaindre de voir passer six semaines entières, sans recevoir les marques ordinaires de son attention. Quoique je ne fusse pas sans inquiétude sur un silence dont je croyois pénétrer la cause, je me réduisois à des vœux pour son bonheur, qu'il étoit incapable de chercher par des voies indignes de lui. L'opinion qne j'en avois, ne fut pas trompée; mais les loix de la religion n'ayant pas toujours autant de force que celles de l'honneur, j'appris enfin qu'il avoit plus d'une raison de s'éloigner d'un solitaire, qui faisoit profession de ne plus consulter que les premières.

Un jour que je m'occupois de lui, on m'annonça la visite de monsieur de C..... Je ne le connoissois que de nom. Je ne doutai point qu'il ne m'apportât des plaintes, ou de fâcheuses confidences. Cependant il m'aborda d'un air fort paisible; & sans employer de vaines préparations, il me dit qu'il portoit envie à mon sort; que mon exemple l'avoit touché; qu'il ne respiroit que la haine du monde & la solitude; que son âge le fortifioit dans ces sentimens & ne lui laissoit pas craindre d'inconstance; qu'il étoit venu,

non-ſeulement pour m'en faire l'ouverture, mais pour en concerter les moyens avec le ſupérieur de l'abbaye & moi ; qu'outre les motifs de religion, j'y étois intéreſſé par des raiſons que je ne pouvois m'imaginer, & que ſi je lui faiſois la grace de l'écouter, il étoit prêt à m'en inſtruire. Je louai ſes diſpoſitions, & je lui promis toute l'attention qu'il me demandoit.

Vous ne ſauriez ignorer, me dit-il, qu'après un long veuvage j'ai pris le parti de me remarier. Ma fortune étoit conſidérable, & rien ne ſembloit manquer à la douceur de ma vie. Cependant un fond d'inquiétude & d'ennui, dont toutes les diſſipations ne pouvoient me délivrer, m'avoit fait penſer que je n'étois pas fait pour vivre ſeul, & qu'après un heureux eſſai du mariage avec ma première femme, je devois me fier à mon goût dans un ſecond choix. J'ai recherché une jeune perſonne de mon voiſinage, & je l'ai obtenue. Ses bonnes qualités, que je connoiſſois, n'ont pas changé pendant le tems que j'ai paſſé avec elle. Mais je me ſuis bientôt apperçu que je ne l'avois obtenue que de ſa famille, c'eſt-à-dire, que j'avois peu de part à ſon affection. Sa complaiſance ne me ſuffiſoit pas. Elle ne pouvoit pas faire mon bonheur, puiſque je ne faiſois pas le ſien. Je ſuis retombé dans toutes mes inquiétudes. Le ciel, dont je ne mérite la pitié que par

ma droiture, m'a conduit par degrés au vrai remède. Il m'a fait ſentir que la paix du cœur eſt entre ſes mains ; qu'il la donne à ceux qui l'attendent de lui ; que ſi toute la vie doit être employée à le ſervir, c'eſt une folie extrême de chercher d'autres biens à l'âge de ſoixante ans. J'ai profité fort heureuſement de cette lumière, pour me renfermer dans les exercices de la piété. Ma femme n'a pas condamné ma conduite, & je n'ai vu aucun changement dans la ſienne. Ses attentions pour moi ne ſe ſont pas relâchées un moment. Cependant, lorſque rien n'étoit plus éloigné de mon attente, elle m'a quitté pour ſe retirer dans un couvent.

Ce n'eſt pas tout d'un coup, continua monſieur de C....., qu'elle m'a informé de ſa réſolution. Il s'eſt paſſé quelques jours, pendant leſquels je n'ai pu découvrir ce qu'elle étoit devenue. Enfin, j'ai reçu d'elle une lettre fort civile, qui, ſans m'expliquer ſes motifs, m'apprenoit qu'elle s'étoit déterminée pour la retraite. Comme elle ne me cachoit point le lieu de ſon ſéjour, & qu'elle paroiſſoit compter ſur moi pour ſon entretien, loin de lui ſoupçonner des vues extraordinaires, je me ſuis imaginé qu'ennuyée d'une campagne aſſez triſte, & de la vie qu'elle m'y voyoit mener, elle ne penſoit qu'à ſe procurer plus d'amuſement dans une ſociété nombreuſe ; & ma

crainte, si j'en ai ressenti quelqu'une, n'a d'abord été que de lui avoir donné quelque sujet de dégoût, qui pouvoit lui avoir fait concevoir de la froideur ou de l'aversion pour moi. Cette idée, autant que le desir de pourvoir libéralement à tous ses besoins, m'a conduit à son couvent. J'ai demandé à la voir. On m'a répondu qu'elle ne voyoit personne, & que ses ordres étoient là-dessus d'une extrême rigueur. Je me suis fait connoître pour son mari. On m'a répliqué que je n'étois pas excepté. Mon étonnement m'a fait demander la supérieure, qui m'a tenu le même langage. Je n'ai pas laissé de régler tout ce qui concernoit la pension. J'ai remis une somme considérable entre les mains de la supérieure, & j'ai suivi, dans tous ces arrangemens, l'inclination qui me portoit à faire un sort heureux à ma femme. Il me restoit à démêler si ma conduite n'avoit pas eu de part à sa détermination. J'avoue que dans le changement de tous mes principes, embarrassé d'une jeune personne, dont je ne pouvois supposer que l'esprit & le cœur fussent agréablement occupés avec moi, j'aurois regardé comme une faveur du ciel, qu'elle eût pu trouver de la satisfaction dans le parti qu'elle avoit embrassé. Mais je souhaitois de n'avoir rien à me reprocher. J'ai jugé qu'après m'avoir écrit, on ne rejeteroit pas du moins mes lettres. On les a reçues; on m'a fait réponse. Je n'ai remarqué que de l'honnêteté dans les senti-

mens, & de la civilité dans les termes. Mes ſcrupules étoient diſſipés, lorſque le haſard m'a fait pénétrer un ſecret, dont je n'avois jamais eu le moindre ſoupçon.

M. de C.... me fit ici quelques politeſſes embarraſſées, pour me préparer à des explications, que le monde, me dit-il, appelle délicates pour un mari, mais ſur leſquelles il avoit le bonheur de penſer avec la fermeté d'un chrétien. Il ajouta que s'il ſe croyoit obligé de me prévenir, c'étoit moins pour ſoulager ſa confuſion, que pour me diſpoſer à ſeconder ſes vues, parce que la ſuite de ſon récit alloit m'apprendre que j'y étois particulièrement intéreſſé.

J'avois écrit à ma femme, reprit-il, & j'attendois ſa réponſe. Celles que j'avois déjà reçues d'elle m'étoient venues par le même meſſager qui lui avoit porté mes lettres. Elle avoit remis cette fois à me répondre à un autre jour. Il me vient un porteur, qu'elle employoit apparemment à ſes commiſſions, & qui, tirant deux lettres à la fois, me remet celle qui étoit pour moi. La ſeule curioſité me fait demander pour qui étoit l'autre. J'apprends qu'elle eſt pour M. le comte de.... Je n'avois pas ignoré qu'avant mon mariage, il avoit eu des ſentimens fort tendres pour madame de C.... & je ne vous diſſimulerai pas qu'ignorant toujours par quels motifs elle avoit pris le parti de la

retraite, je me suis flatté de pouvoir tirer quelque éclaircissement de l'occasion. Une libéralité m'a fait obtenir du messager, ce qu'il n'auroit pu refuser d'ailleurs à l'autorité d'un maître & d'un mari. Je n'ai pas d'autre excuse à donner, pour avoir ouvert une lettre de ma femme. Elle m'est restée, Monsieur, & je vous en offre la lecture. Voyez quelle doit avoir été ma surprise. Le ciel a daigné me garantir de tout autre sentiment.

Il me présenta la lettre, qui attacha effectivement toute mon attention. Elle n'a pu se conserver dans ma mémoire; mais j'en fus assez frappé, pour me souvenir qu'après l'aveu d'une vive passion & mille sermens de constance, madame de C.... ne laissoit pas de se reprocher la foiblesse qu'elle avoit eue de souffrir trop long-tems mon oncle dans un lieu qu'elle ne nommoit pas, & où les circonstances faisoient juger qu'il n'avoit pu s'introduire sans avoir violé la clôture du couvent. Elle lui recommandoit, pour leur honneur mutuel, de ne plus l'exposer à des combats dangereux entre son amour & sa vertu; & ce qui n'étoit pas moins choquant pour un mari, elle lui parloit de M. de C.... comme d'un vieil imbécille, dont le caractère n'avoit rien d'odieux, mais qui, baissant tous les jours du côté de l'esprit & des forces, ne pouvoit vivre assez long-tems pour éloigner beaucoup leur bonheur. Elle finissoit néanmoins par une protesta-

tion formelle de ne pas quitter sa retraite ; ce qui laissoit entendre que mon oncle l'en avoit pressée ; & de ne jamais l'y recevoir volontairement, jusqu'à l'heureux jour où ses chaînes seroient rompues par la mort de son mari.

Je n'attendis point que M. de C.... relevât le mérite de sa patience, pour lui dire que je l'admirois ; & baissant les yeux de honte pour mon oncle, je cherchai des excuses vagues dans la chaleur de la jeunesse & des passions. Non, non, interrompit le pieux vieillard ; ne me consolez point d'un mal que je n'ai pas senti, & félicitez-moi plutôt de l'effet qu'il va produire. Après avoir réfléchi sur ma situation, j'ai compris qu'il n'étoit pas juste qu'une femme de l'âge & du mérite de la mienne, que j'ai rendue malheureuse par un caprice inexcusable, ait plus long-tems ses peines à me reprocher. Je veux lui laisser la liberté de suivre ses inclinations. C'est le principal motif qui m'amène. Non-seulement je suis résolu de m'ensévelir comme vous dans cette abbaye, mais je pense à m'y engager par des vœux ; & rien n'obligera plus ma femme à desirer ma mort, pour obtenir le pouvoir de disposer d'elle-même. Il ne put achever, sans laisser tomber quelques larmes.

M. de C.... étoit un homme sensé, mais peu versé dans les connoissances qui s'acquièrent par l'étude. Il s'étoit persuadé, sur quelques exemples

mal conçus, que la profeſſion religieuſe anéantiſſoit toute autre ſorte d'engagement, & qu'il ſuffiſoit à un mari de ſe donner au ciel pour rendre ſa femme au monde. J'eus beaucoup de peine à le faire revenir de cette opinion; & mon ſeul témoignage n'ayant pas la force de le convaincre, il en appela au prieur de l'abbaye, qui acheva de lever ſes doutes. Mais j'admirai plus que jamais la droiture de ſon cœur, lorſque s'étant rendu à l'autorité d'un théologien, il me dit qu'il s'abandonnoit donc à mes conſeils, & qu'il me laiſſoit la déciſion de ſon ſort. J'accepte, lui répondis-je, le pouvoir que vous me donnez ſur vos réſolutions, & je ne les tiendrai pas long-tems ſuſpendues. Si vous vous en rapportez à moi, vous retournerez au château de C.... pour continuer d'y mener une vie chrétienne; d'y prendre ſoin de votre bien, dont vous êtes comptable à vos ſucceſſeurs naturels; d'édifier vos voiſins par l'exemple de votre vertu; & vous nous ferez quelquefois l'honneur de nous viſiter dans cette ſolitude. Vous prendrez ſoin de madame de C.... comme de votre moitié, qui ne peut ceſſer de l'être que par votre mort ou la ſienne; vous entretiendrez, par vos attentions & par vos lettres, les ſentimens d'eſtime auxquels il ne paroît pas qu'elle ait renoncé pour vous; vous lui offrirez ſouvent la liberté de reprendre ſa place & tous ſes droits dans votre demeure commune;

vous les lui rendrez de bonne grace, lorſqu'elle paroîtra ſenſible à vos offres; & ſi vous ne lui avez pas encore fait connoître que vous êtes informé de ſon ſecret, vous ne lui en donnerez jamais le moindre ſoupçon. De mon côté, comme je n'ignore point de quoi les paſſions ſont capables dans l'ame la plus noble & la plus éloignée du vice, comme je reſpecte votre honneur, celui de madame de C...., celui du comte, & que des motifs de cette force doivent l'emporter ſur les réſolutions qui me lient aux exercices de ma ſolitude; je me charge de voir le comte, & de le mettre dans une diſpoſition qui ne vous laiſſe rien à craindre pour votre repos. Je le connois. Mes reproches auront quelque pouvoir ſur lui. Un cœur honnête eſt quelquefois foible, mais il ne s'endort jamais dans l'oubli de ſes principes; ou du moins, il ſe réveille facilement à la voix de l'honneur & du devoir. Je vous réponds de mon oncle, lorſqu'il l'entendra par la mienne.

Le parti que j'ouvrois à M. de C.... ſe trouva ſi conforme à ſes propres inclinations, qu'après m'avoir embraſſé, il me donna ſa parole de le ſuivre avec une confiance aveugle. Quant à la crainte qu'il n'eût fait éclater ſa découverte, il m'aſſura que loin d'en avoir inſtruit ſa femme, il n'avoit laiſſé voir aucune apparence de trouble au meſſager; & qu'ayant cru devoir garder la lettre, il avoit exhorté cet homme à feindre ſimplement de l'avoir

perdue. En effet, j'appris bientôt du comte que ce rapport avoit causé de vives alarmes à madame de C.... mais qu'elle s'étoit rassurée, en se rappelant que sa lettre étoit sans adresse & sans seing.

Mon premier soin fut d'écrire au comte. Je lui faisois quelques reproches tendres de son oubli, & je le priois, avec la même amitié, de venir passer quelques heures avec moi. Il vint peu de jours après. Je ne cherchai point de longs détours, pour lui expliquer ce que j'appréhendois de sa passion; & ne voulant pas même l'exposer à manquer de bonne foi, je lui parlai de la visite qu'il avoit rendue au couvent, avec des circonstances qui lui prouvèrent que j'étois bien instruit. Il se figura aussitôt que la lettre de madame de C.... étoit tombée entre mes mains; & dans la joie qu'il eut de l'y croire sans danger, toutes ses idées se tournèrent à me demander par quel hasard elle étoit venue jusqu'à moi. Mais lorsque je lui eus répondu nettement qu'elle me venoit de M. de C.... il changea de visage & de ton, pour m'avouer que je le jettois dans une mortelle inquiétude.

Voulez-vous m'apprendre, lui dis-je en souriant, ce qui vous attire les reproches de madame de C.... & par quelle voie vous vous êtes introduit dans sa retraite? Je vous promets de vous informer, à mon tour, des sentimens de son mari & des miens.

Son

Son embarras paroiſſant augmenter, je l'aurois volontiers diſpenſé d'un récit de cette nature, s'il ne s'étoit hâté de me dire qu'il ne s'étoit rien propoſé que d'innocent, & qu'il vouloit m'en faire le juge. Il me raconta que dans l'impatience de voir une femme qu'il adoroit, pour obtenir d'être ſouffert quelquefois à la grille, il avoit pris l'habit d'un des artiſans qui travailloient aux réparations de quelques murs intérieurs, après s'être aſſuré du maître, dont il avoit reçu auſſi d'exactes informations ſur l'appartement de madame de C...; que cependant il ne s'étoit ſervi de cette connoiſſance que pour s'approcher de ſa porte & lui demander un moment d'entretien; qu'en le reconnoiſſant, elle avoit condamné ſa hardieſſe, mais que n'ayant pu refuſer de l'entendre, elle étoit deſcendue au jardin, où le maître leur avoit ménagé quelques inſtans de liberté; qu'à peine avoit-il eu le tems d'expoſer ſes demandes; qu'elles s'étoient réduites à tirer de madame de C..., le renouvellement de toutes ſes promeſſes; qu'à la vérité, n'ayant pu la faire conſentir à le recevoir à la grille, il avoit oublié ſes propres réſolutions juſqu'à demander d'être reçu pendant la nuit dans le jardin, une fois ſeulement, pour jouir du plaiſir de la voir ou de l'entendre, dont il avoit été privé ſi long-tems; qu'au lieu de ſe rendre à ſes inſtances, elle lui avoit fait promettre de ſe borner pendant la vie

de M. de C...., au plaisir de lui écrire, le seul qu'elle se permettroit aussi ; & que, sans vouloir écouter ses plaintes, elle s'étoit retirée en tremblant. Vous voyez, ajouta le comte rassuré par ma complaisance à l'entendre, que j'ai pu vous faire ce récit sans honte. Votre piété ne vous laisse plus de goût pour les tendresses de l'amour ; mais vous les avez ressenties. Souvenez-vous de votre chère Selima. J'ai vu ce que j'aime ; j'en suis plus heureux, plus fort contre les tourmens de l'absence. Vous m'allez parler de ceux d'un vieux mari. Ils ne me touchent guère. N'est-ce pas lui qui cause tous les miens ?

J'admirai ces transports de jeunesse, qui me firent gémir intérieurement, en me rappelant en effet toutes mes foiblesses au même âge. Cependant, assez satisfait de trouver dans madame de C.... les apparences d'une solide vertu, & ne doutant pas même que la connoissance qu'elle avoit de celle du comte, ne contribuât beaucoup à la retenir dans les bornes qu'elle s'imposoit, je ne vis aucune difficulté à m'expliquer sur l'engagement que j'avois pris avec son mari. Je commençai par le récit de son projet, qui me parut plus propre que toutes mes représentations, à faire entrer le comte dans des sentimens dignes de lui. La constance du vieillard, en apprenant le secret de sa femme, ne parut à mon jeune oncle qu'un effet de la froideur

de l'âge : il en badina, comme d'une bonne caution pour son amour, du côté de la jalousie ; mais lorsque j'eus commencé à peindre les mouvemens dont j'avois été témoin, c'est-à-dire, le regret que M. de C.... m'avoit marqué de se voir un obstacle au bonheur de sa femme, & la résolution dans laquelle il étoit venu, d'embrasser la vie religieuse pour lui rendre la liberté de disposer d'elle-même, je vis le comte attendri de pitié & de générosité, jusqu'à ne pouvoir retenir ses larmes. Il m'embrassa, sans trouver la force de prononcer un seul mot. Enfin je lui appris à quel parti j'avois déterminé un des plus respectables hommes du monde ; & je lui demandai si je ne pouvois pas compter qu'il ratifiât lui-même, avec honneur, la parole que j'avois donnée pour lui ?

Il ne me répondit pas tout d'un coup ; la reconnoissance & la joie lui ôtoient la faculté de s'exprimer. Aussitôt qu'il eut retrouvé l'usage de la voix, il s'engagea, par mille sermens, à ne pas former une pensée qui pût offenser la vertu de madame de C.... & l'honneur de son mari. A cette condition, lui dis-je, je deviendrai volontiers votre confident. Mais pour mettre votre gloire dans tout son lustre, il faudroit employer l'ascendant que vous avez sur une femme qui vous aime, à la faire retourner au château de C.... & n'en être pas moins fidelle à la loi qu'elle vous impose de ne la

pas voir. Vous ſentez-vous capable de cet effort? Le voyant balancer, je continuai : quand le bien auquel vous aſpirez vous appartiendroit déjà, quelle pourroit être votre crainte, avec la certitude que vous avez d'être aimé? Je ne parle point de M. de C.... contre lequel vous vous croyez vous-même aſſez défendu par ſa vieilleſſe, & j'oſe ajouter par ſa piété. D'ailleurs, lui dis-je encore, vous ne ſauriez vous diſſimuler que la religion, l'équité naturelle, & tous les droits enſemble, ſe déclarent en faveur d'un mari, qui, n'ayant jamais cauſé le moindre chagrin à ſa femme, ſe voit privé d'elle par des raiſons qu'elle ne peut juſtifier.

Mon oncle, qui avoit eu le tems de préparer ſa réponſe, ne me fit qu'une objection. Quelle apparence, me dit-il, qu'il pût propoſer à madame de C.... une démarche ſi contraire à ſes inclinations? Il mettoit à part la crainte qu'il avoit de l'offenſer ; mais étoit-ce de ſa part que devoit venir le conſeil de retourner avec ſon mari?

Hé bien, lui dis-je, je vous demande ſeulement la promeſſe de ne pas vous y oppoſer. Il me la fit ſur le champ. Ce n'eſt pas, repris-je, que je penſe moi-même à lui donner des conſeils ; mais ſi vous êtes aſſez généreux pour l'informer de ce que ſon mari a voulu faire pour vous & pour elle, je juge ſi bien de ſa vertu, que je compte déjà ſur ſon conſentement. Il ne me fit aucune réponſe. Je lui

laissai la liberté de partir, qu'il me demanda sous le prétexte de quelques affaires pressantes ; & le fond que je faisois sur son caractère, ne me laissa aucun doute sur ses résolutions.

Quatre jours après, il m'écrivit qu'il avoit rendu compte à madame de C.... de notre entretien, & des dispositions de son mari ; qu'elle en avoit été vivement touchée ; mais qu'avec toute la reconnoissance qu'elle devoit à de si généreux sentimens, elle y trouvoit une nouvelle raison de ne jamais reparoître devant lui ; qu'une femme, disoit-elle, qui avoit des obligations de cette nature à son mari, ne pouvoit lui prouver mieux son estime & son respect, que par une conduite soutenue, & qu'elle en feroit son étude. Je fis au comte l'injustice de douter s'il avoit agi de bonne foi ; mais il ne put me rester aucune défiance, lorsque, la semaine d'après, il vint me reprocher de lui avoir fait perdre le seul bien qu'on lui eût accordé dans sa situation. Madame de C.... avoit compris que son secret n'étoit connu que par la perte de sa lettre. Elle s'étoit imposé la loi de ne plus écrire.

Je ne perdis point mes espérances. Il étoit question de la ramener auprès de son mari, & de contenir son amant dans les bornes qu'il avoit acceptées. Je me réservai le second de ces deux soins, & je chargeai du premier, le prieur de l'abbaye, dont je connoissois l'esprit & la discrétion.

Il vit madame de C.... qui n'étoit point en garde contre la visite d'un homme d'église. Il employa si heureusement les motifs de l'honneur & de la religion, qu'il la fit consentir à retourner au château de C.... sans autre condition que d'en être sollicitée par son mari, qui mit cette démarche au nombre de ses plus chères obligations. Une supériorité d'ame, qui ne peut venir que du ciel, lui fit même souhaiter que le comte devînt de ses amis. La distance de leurs terres n'étoit que d'environ quatre lieues. Il lui fit une visite, sans la participation de sa femme; & j'ai su qu'il n'avoit rien épargné pour lui inspirer les mêmes dispositions. Mon oncle sentit l'excès de cette bonté, & se dispensa civilement d'y répondre. Mais il fit valoir ce sacrifice à madame de C.... qui se crut obligée, pour l'en récompenser, de recommencer à lui écrire.

Telle étoit leur situation, lorsque je partis pour l'Angleterre. Elle s'étoit soutenue jusqu'à mon retour; mais la mort du comte ayant fini cette malheureuse intrigue, j'ai su que M. de C.... étoit mort aussi, trois semaines après, & que sa femme, à l'âge de vingt-quatre ans, s'étoit retirée dans le même couvent d'où le devoir l'avoit fait sortir.

Fin du neuvième Livre.



LIVRE DIXIEME.

ON m'apprend que le public a fait un accueil favorable aux deux premières parties de mon hiſtoire. Je ne ſais ſi je dois m'applaudir beaucoup de ce ſuccès. Mes amis veulent me le faire regarder comme un motif, qui doit me porter à reprendre la plume, & à continuer l'ouvrage. J'en conviendrois peut-être avec eux, ſi j'étois mieux informé ſur quoi ſe fonde l'eſtime de ceux qui penſent avantageuſement de mon livre. Je me tiendrois heureux, par exemple, qu'il eût pu leur plaire par les endroits que j'eſtime moi-même; c'eſt-à-dire, par les traits d'honneur & de vertu que j'ai pris ſoin d'y répandre; & je confeſſe que malgé le froid de la vieilleſſe, qui commence à glacer mes ſens, je rentrerois dans la carrière avec une nouvelle ardeur. Mais qui peut me répondre que l'approbation, dont on honore mon ouvrage, n'eſt pas donnée peut-être à des choſes que je ne puis m'empêcher de condamner, quoique j'aye eu la foibleſſe de les écrire? Je parle de quelques deſcriptions trop tendres, & d'une certaine licence de ſentimens & d'expreſſions, qui ſans pouvoir paſſer pour contraires à la bienſéance & à la vertu, ne laiſſent

pas d'avoir quelque danger pour un lecteur inconsidéré, qui s'en occupe trop, & qui en est excessivement attendri. Cette pensée a fait tant d'impression sur moi, qu'il s'en est peu fallu, dans certains momens, que je n'aye jeté au feu le journal de mes derniers voyages, & que je ne me sois ainsi délivré de toutes les instances qu'on m'a faites de les donner au public. Cependant j'ai souffert, à la fin, qu'elles aient prévalu sur mes scrupules. C'est une foiblesse que je devrois me reprocher, je le reconnois; mais tel a toujours été mon caractère; une facilité excessive, une complaisance sans réserve en amitié comme en amour. Je suis le même à soixante ans que j'étois à vingt; ami de la sévère vertu, mais foible & lent quelquefois à la pratiquer, quoique toujours assez ennemi du vice pour l'éviter avec horreur, aussi bien dans mes écrits que dans toute la conduite de mes actions. J'ai cru devoir rendre ce petit compte au public, de la disposition où je me trouve en commençant de mettre en ordre cette dernière partie de mes mémoires. Je lui demande la continuation de son indulgence pour le reste de mes aventures. Je suis trompé si elles n'intéressent autant sa curiosité & sa compassion que les premières; car mon étoile n'a point changé; & je dois avertir ici mes lecteurs, comme je l'ai fait

au premier volume, qu'ils doivent bien ſe garder d'ouvrir mon livre, s'il craignent de reſſentir la triſteſſe & l'attendriſſement que produit une ſuite preſque continuelle d'infortunes. Je reprens maintenant le cours de ma narration.

La mort de mon oncle ayant fait ceſſer toute la joie que nous commencions à goûter dans la maiſon de ma fille, nous changeâmes le deſſein que nous avions d'y paſſer quelques ſemaines. Amulem me dit qu'il ſe croyoit obligé de reprendre le chemin de l'Aſie, pour aller rendre compte de ſa commiſſion. Nous délibérâmes ſur le tems de ſon départ ; & comme nous étions bien réſolus de ne pas nous ſéparer pour toujours, nous cherchâmes par quels moyens nous pourrions nous rapprocher. La première propoſition que je lui fis, fut de laiſſer ces deux enfans chez ma fille. Il y conſentit, & il s'engagea volontiers à retourner en France par le plus court chemin, lorſqu'il auroit fini ſes affaires. Son abſence ne pouvoit pas durer moins de trois ou quatre mois. Je crus que ce tems me ſuffiroit pour faire avec le marquis le voyage d'Angleterre ; après quoi nous pourrions auſſi rentrer en France, pour y rejoindre Amulem, y paſſer quelque tems avec lui chez ma fille, prendre enſuite la route d'Allemagne, & le conduire juſqu'à Vienne, d'où il pouvoit ſe rendre à

Amasie avec ses enfans. Il trouva ce projet fort à son gré. J'écrivis à monsieur le duc, pour le lui communiquer; il l'approuva, & nous ne tardâmes pas à l'exécuter. Les adieux furent tendres, surtout entre le marquis & Memiscès. Je n'observai néanmoins rien entr'eux, de moins réservé qu'à l'ordinaire; ils eurent, l'un & l'autre, assez d'adresse pour me tromper; mais on verra qu'ils ne soutinrent pas ce personnage long-tems.

Nous passâmes de Calais à Douvres, avec un vent fort heureux. Nous nous occupâmes peu de tout ce qui s'offrit sur notre route, jusqu'à Gravesend, où nous quittâmes la poste pour nous embarquer sur la Tamise. Mais notre indifférence fut obligée de céder à la magnificence & à la variété des objets qui se présentèrent bientôt à nos yeux. Je n'ai rien vu, dans tous mes voyages, qui approche de la beauté de ce spectacle. La Tamise, depuis Londres jusqu'à la mer, est non-seulement une des plus larges rivières de l'Europe, mais une des plus agréables, & des plus propres à la navigation. Les plus grands vaisseaux y entrent avec facilité. Elle en est si couverte, pendant l'espace de plus de vingt-cinq milles, qu'il reste à peine un canal étroit pour le passage de ceux qui arrivent de nouveau. Ses bords sont remplis de magasins, d'arsenaux, & de quantité d'autres édifices, qui servent aux

usages du commerce & de la navigation. Dans les endroits où la vue peut s'étendre davantage, on apperçoit un grand nombre de belles maisons, répandues de tous côtés dans les plaines ou sur le penchant des collines, des jardins ornés, des villes très-peuplées & bien bâties ; enfin l'on ne peut ouvrir les yeux dans cette heureuse île, sans prendre une idée de l'abondance qui y règne, & du bonheur de ses habitans.

Nous traversâmes donc une forêt de vaisseaux, qui sembloient se multiplier à mesure que nous avancions ; & la marée nous étant favorable, nous arrivâmes en peu d'heures au pied de la tour de Londres. Je remets à parler plus bas de ce lieu célèbre, & de tout ce que nous vîmes de curieux dès le premier jour. Comme il ne manque rien à Londres de tout ce qui peut servir à la commodité des étrangers, nous nous fîmes transporter sans peine, nous & nos équipages, au quartier de la ville où nous voulions établir notre demeure. Nous choisîmes celui de la cour, comme le plus agréable & le plus convenable au dessein qui nous amenoit en Angleterre ; ce fut dans Suffolkstreet, que nous louâmes un appartement. Quoique les maisons de Londres ne soient pas si belles, ni si magnifiquement meublées que celles de Paris, elles sont propres & commodes. La plupart des rues sont larges & bien percées.

Il ne leur manque que d'être plus nettes & mieux pavées ; elles sont ordinairement si sales, qu'il seroit impossible d'y marcher à pied, si l'on n'avoit eu soin de ménager, le long des maisons, un petit espace défendu par des poteaux de bois, qui empêchent les carrosses d'en approcher, & qui sert pour le passage des gens de pied. Lorsqu'on veut traverser la rue, on cherche un rang de pavés un peu plus large & plus haut que les autres. On en entretient ainsi d'espace en espace ; & l'on est obligé, pour les tenir propres, de les nettoyer plusieurs fois le jour. Outre les grandes rues, qui traversent la ville de tous côtés, il s'en trouve une infinité de petites, qui leur servent de communication. On appelle celles-ci, des cours ou des allées. La plupart sont pavées de marbre ou de grandes pierres quarrées ; de sorte qu'elles sont toujours fort nettes & fort unies. Il n'est jamais permis aux voitures à roues d'y passer. Rien ne donne un plus grand air aux rues de Londres, que les enseignes qu'on y voit à chaque maison. Les anglois n'épargnent rien pour les rendre magnifiques. On m'en a montré quelques-unes, qui ont coûté jusqu'à cinq cens écus. Elles sont dorées & embellies par divers ornemens de sculpture & de peinture ; & la plupart sont si grandes & si pesantes, qu'elles ont besoin d'être soutenues par des piliers, qui

rendent les rues étroites en quantité d'endroits. Les églises sont aussi une des principales beautés de Londres. Elles ont été rebâties presque toutes, depuis l'incendie qui consuma la plus grande partie de cette ville. Elles sont toutes dans le goût moderne, & il y en a peu qui ne fassent honneur à leur architecte. L'église de Saint-Paul, qui est la cathédrale, mériteroit une description particulière. C'est un des plus superbes édifices qu'il y ait au monde ; mais le dessein de ces mémoires n'est pas de tracer le plan d'une église, ou d'un bâtiment particulier. Je ne parle de ces objets qu'en passant, & pour donner une légère idée d'un pays, qui n'est pas aussi estimé qu'il devroit l'être des autres peuples de l'Europe, parce qu'il ne leur est pas assez connu. Je ne manquerai pas, dans la suite de ces mémoires, de remarquer ainsi peu-à-peu ce qu'il y a de plus digne d'attention à Londres & dans les autres parties de l'Angleterre.

Le duc de.... ayant prévenu monsieur l'ambassadeur de France sur l'arrivée de son fils, par une lettre écrite avant notre départ, nous crûmes ne devoir paroître à Londres qu'après lui avoir fait notre première visite. Il fit un accueil des plus honnêtes au marquis, il voulut l'engager à se servir d'un de ses carrosses : mais nous le refusâmes, étant déjà convenus de prix pour

un carroſſe de remiſe. Il ſe trouva heureuſement qu'il avoit fait demander audience, pour le lendemain, à ſa majeſté britannique. Il nous offrit de prendre cette occaſion, pour préſenter le marquis. Nous nous rendîmes avec lui, ſur les dix heures du matin, au palais Saint-James. Après l'avoir attendu quelque tems dans l'antichambre, pendant qu'il entretenoit ſecrètement le roi, il revint lui-même nous prier d'avancer, & il conduiſit le marquis vers ſa majeſté, qu'il avoit déjà prévenue en ſa faveur. Le roi étoit aſſis dans un fauteuil. Il ſe leva, à l'arrivée du marquis; il ſouleva même ſon chapeau, & l'ayant remis auſſitôt, il s'avança au milieu de la chambre, où nous eûmes l'honneur de nous promener un quart-d'heure avec lui. Il aſſura obligeamment le marquis de ſon eſtime, & lui promit de contribuer de tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir pour lui faire trouver de la ſatisfaction en Angleterre. Nous fûmes admis, le même jour, à l'audience du prince & de la princeſſe, de qui nous ne reçûmes pas moins d'honneurs.

La cour d'Angleterre, & toute la ville de Londres, étoient alors dans une extrême agitation. On y craignoit encore les ſuites de la révolte d'Ecoſſe, & de l'entrepriſe du prétendant: car quoique les eſpérances de ce malheureux prince euſſent échoué à Preſton, & que ſon parti

fût entièrement diſſipé, depuis que les cinq principaux chefs étoient tombés entre les mains du roi, qui les tenoit priſonniers à la tour, on ne doutoit point qu'il n'y eût encore, non-ſeulement en Ecoſſe, mais à Londres même, & dans toutes les provinces d'Angleterre, quantité de perſonnes mal diſpoſées à l'égard du gouvernement. Cette opinion tenoit le roi & le parlement dans la crainte. On ne mettoit point de fin aux ſoupçons & aux recherches; &, ſur les moindres indices, on arrêtoit indifféremment tous ceux de la fidélité deſquels on étoit mal aſſuré.

Les cinq chefs des rebelles, qui avoient eu le malheur d'être faits priſonniers à Preſton, furent condamnés à mort le jour même de notre arrivée. Le roi, fléchi par les larmes de leurs épouſes, ſuſpendit l'exécution pendant quelques jours, ſous prétexte de tirer d'eux un détail plus étendu de leur crime, & des reſſorts ſecrets de la conſpiration: mais il ſe repentit apparemment de cette facilité, qui lui fit perdre une de ſes victimes. Ce fut le comte de Nithiſdale, à qui la généroſité de ſa femme ſauva la vie d'une manière extraordinaire. Cette dame avoit une tendreſſe extrême pour ſon mari. La nouvelle de ſa condamnation la fit tomber d'abord dans un évanouiſſement ſi long, qu'il penſa lui cauſer la mort. En étant revenue à force de ſecours, elle ne s'arrêta

point aux larmes ; elle pensa aux moyens de le tirer de sa prison, aux risques de sa propre vie. Le comte étoit un seigneur aimable, qui s'étoit fait un grand nombre de partisans zélés, dans la populace même. Ce fut à ceux-ci que la comtesse s'adressa d'abord ; elle répandit l'or & l'argent avec profusion, pour les engager à se réunir, lorsque son mari seroit conduit au supplice, & à l'arracher des mains des exécuteurs. Quelque affection qu'on eût pour le comte, elle trouva peu de gens capables d'une entreprise si hardie ; & n'y voyant point assez de certitude pour se croire assurée du succès, elle tourna ses vues d'un autre côté. Elle fut se jeter cent fois aux pieds du roi, qu'elle tâcha de toucher par ses pleurs, & par les plus tendres expressions de la douleur & de l'amour. Elle sollicita le prince, les seigneurs de la cour, les ministres de toutes les puissances de l'Europe. Je la vis chez M. l'ambassadeur de France ; & j'avoue que je ne pus retenir mes larmes, en voyant couler les siennes avec tant de graces & tant de marques d'un vrai désespoir. Enfin, cette seconde voie n'ayant pas réussi, l'amour lui en inspira une plus heureuse. Elle retourna aux pieds du roi, qui eut la bonté de ne lui refuser jamais son accès ; & paroissant renoncer à l'espérance de sauver son mari, elle demanda en grace la liberté de le voir en pri-

son,

ſon, pour lui dire le dernier adieu. Cette faveur lui fut accordée. On la laiſſa ſeule avec le comte, ſuivant l'ordre du roi. Elle profita de ce moment, pour lui faire prendre ſes habits ; & s'étant couverte elle-même des ſiens, elle le preſſa de ſortir, tandis qu'elle demeureroit à ſa place. Il fut aſſez heureux pour traverſer toute la garde ſans être reconnu, ſoit que le mouchoir, dont il feignoit d'eſſuyer ſes larmes, favorisât ſon déguiſement, ſoit que le capitaine, comme il y a plus d'apparence, eût été ſéduit par les libéralités de la comteſſe. Cet événement ſe répandit en un moment dans toute la ville. Mais toutes les meſures qu'on prit, pour découvrir les traces du comte, furent inutiles, & l'on ſut peu de jours après qu'il avoit gagné heureuſement les côtes de France. On apprit en même-tems que le prétendant avoit quitté l'Ecoſſe, & qu'il avoit débarqué à Gravelines, dans le deſſein de ſe retirer à Avignon. Cette dernière nouvelle rendit la cour plus tranquille : mais elle n'empêcha point l'exécution de la ſentence portée contre les rebelles. Milord Derwentwater & milord Kilmur furent décapités ; le reſte périt par d'autres ſupplices. Nous eûmes la curioſité d'être préſens à la mort des deux premiers. Leur conſtance & leur tranquillité me parurent héroïques ; c'eſt au ciel à juger de la juſtice de leur cauſe. Les

poëtes exercèrent leur veine, sur la fuite de milord Nithisdale & sur la générosité de son épouse. Je me souviens de quelques vers d'une ode françoise, qui fut faite à ce sujet ; & quoiqu'ils ne soient que médiocrement bons, & que les règles mêmes y soient mal observées, j'en mettrai ici quelques-uns, tels que ma mémoire me les rappelle.

Dans un cœur tendre & magnanime
L'amour & la vertu d'accord,
Arrachent sa conquête au crime,
Malgré la trahison du sort, &c.

Fuis, dit-elle, chère moitié,
Fuis la cruauté d'un tyran,
Dont le cœur sourd à la pitié,
Se montre altéré de ton sang :
Mon bras, levé pour ta défense,
S'est soutenu par l'espérance
D'arracher ta tête au péril ;
Ne crains pas que je me démente,
Victorieuse & trop contente
Si mon trépas peut t'être util.

Vas conter à toute la France,
Et mon courage & ton bonheur :
Pour prix de ma noble assurance
Je ne veux de toi que ton cœur :
Et que tu graves dans ton ame,
Que si par le bras d'une femme

Tu te vis conſerver le jour ;
La vie qu'elle t'a donnée
Eſt moins un fruit de l'hymenée
Que l'ouvrage de ſon amour, &c.

Le jour même de l'exécution de milord Derwentwater, nous nous trouvâmes à l'aſſemblée, qui ſe tenoit trois fois la ſemaine chez miladi R...... Je fus ſurpris d'y voir régner un air de triſteſſe, que je n'y avois point remarqué deux jours auparavant. On m'apprit, en ſecret, que cette dame avoit aimé paſſionnément ce malheureux ſeigneur ; mais que la conſidération du roi, autant que celle de ſon mari, l'empêchoit de donner des marques publiques de ſa douleur, & qu'elle ſe faiſoit violence juſqu'au point de ne pas même interrompre l'ordre des aſſemblées qui ſe tenoient chez elle. J'obſervai curieuſement ſon viſage, pour tâcher d'y découvrir la ſituation de ſon ame. Elle remarqua mon attention ; & lorſque la compagnie fut prête à ſe retirer, elle me fit avertir par un laquais, qu'elle ſouhaitoit de m'entretenir en particulier. Je ne ſavois qu'augurer de cette aſſignation. Je priai le marquis de monter ſeul en caroſſe, & d'aller m'attendre au logis pour ſouper. On m'introduiſit, un moment après dans le cabinet de la dame : elle en ferma la porte avec de grandes

précautions ; & m'ayant fait asseoir, elle me tint ce discours.

Je sais, Monsieur, que vous êtes d'une haute naissance, & ce que j'estime encore plus, un homme d'honneur ; ainsi je ne fais point difficulté de m'ouvrir à vous. Vous voyez en moi la plus malheureuse femme du monde. J'ai perdu aujourd'hui le seul bien qui pouvoit me faire aimer la vie ; & si j'ai la force de survivre à l'infortuné milord Derwentwater, je ne me sens point celle de demeurer plus long-tems avec les barbares qui me l'ont ravi. Il faut que j'abandonne l'Angleterre, dussai-je périr dans cette entreprise. Je sais que tous les ports sont gardés, qu'on ne laisse sortir personne sans des formalités infinies ; en un mot, que j'ai à tromper la vigilance du roi & celle de mon mari : mais les difficultés fussent-elles encore plus grandes, il faut que je les surmonte. J'ai communiqué mon dessein, sur la foi du secret, à monsieur votre ambassadeur, & je l'ai prié de me procurer une retraite en France. Il s'en est défendu, par la crainte de déplaire au duc régent, qui paroît ménager beaucoup le roi d'Angleterre : mais il m'a conseillé de m'adresser à vous, comme à la personne la plus capable de me rendre ce bon office. Voyez, Monsieur, ce que vous vous sentez disposé à faire pour obliger une infortunée ;

& comptez ſur des marques de reconnoiſſance, qui ſurpaſſeront vos deſirs.

Je m'étois ſi peu attendu à une telle ouverture, que je fus long-tems incertain de ce que je devois répondre. Je me trouve fort honoré de votre confiance, lui dis-je à la fin; mais en vérité, Madame, j'admire que monſieur l'ambaſſadeur puiſſe me juger propre à ce qu'il refuſe de faire lui-même. Ne vous a-t-il pas dit, du moins, de quels moyens il prétend que je me ſerve? Ou plutôt, Madame, ayez la bonté de conſidérer vous-même qu'étant abſolument étranger dans ce royaume, où je ne ſuis arrivé que depuis huit jours, & n'ayant point d'autre titre que celui d'accompagner le fils de monſieur le duc de....., je n'ai en aucune manière le pouvoir d'exécuter vos volontés. Vous l'avez, Monſieur, interrompit-elle; & je ne vous aurois pas propoſé la choſe, ſi je n'étois aſſurée qu'il dépend de vous de la faire réuſſir. Je m'explique en deux mots: vous pouvez renvoyer un de vos domeſtiques en France, ſous le prétexte de quelques affaires, & obtenir de la cour un paſſeport pour deux. Je me déguiſerai; je prendrai même, s'il eſt néceſſaire, la livrée du jeune ſeigneur qui eſt ſous votre conduite, & je paſſerai ainſi ſans peine à la faveur du paſſeport. Je vous prie ſeulement de me faire accompagner d'un domeſtique ſage,

& dont la fidélité soit à l'épreuve. Assurément Madame, lui dis-je, voilà un dénouement auquel je n'aurois pas pensé. Je ne vous demande qu'un jour pour délibérer sur ma réponse : n'interprétez pas mal ce délai, & tenez-vous assurée de mon respect & de ma discrétion. Je la quittai sur le champ, & je me retirai, en rêvant à cette aventure. La résolution que je pris fut d'aller voir le lendemain matin monsieur l'ambassadeur, & de m'entretenir avec lui sur le projet de miladi R.....

Mais il se préparoit le même soir une autre scène, qui devoit me donner plus d'inquiétude. Le marquis, ne s'attendant pas que je dusse être si-tôt de retour au logis, avoit choisi le tems de mon absence pour écrire une lettre, qu'il n'avoit pas dessein sans doute de me communiquer. Il étoit dans cette occupation, lorsque j'entrai dans sa chambre ; & le voyant si appliqué, qu'il ne s'appercevoit pas de mon arrivée, je me fis un plaisir de le surprendre, en m'avançant sans bruit derrière sa chaise. Il continuoit d'écrire ; & quoique je n'eusse aucune raison de me défier du sujet de sa lettre, je jetai les yeux dessus, par curiosité. Je connus aussitôt que c'étoit une lettre d'amour. Ma surprise ne peut être exprimée. Je pris le parti de me retirer aussi doucement que j'étois entré ; & faisant appeler Brif-

ſant, qui étoit toujours ſon homme de confiance, je le queſtionnai ſur les affaires de ſon maître. Je découvris aiſément qu'il ne ſavoit rien de cette intrigue. Il me dit, ſans ſe faire preſſer, que depuis notre arrivée à Londres il n'avoit point rendu d'autre ſervice au marquis, que de porter une de ſes lettres à la poſte. Je lui demandai à qui elle étoit adreſſée; il m'aſſura qu'il n'avoit point lu l'adreſſe, & qu'il ſe ſouvenoit ſeulement qu'elle étoit pour la France. Je lui ordonnai de me faire voir dorénavant toutes celles qu'il recevroit de ſon maître, avec menace de le renvoyer en France, s'il manquoit à m'obéir. Je ſortis enſuite, & j'allai paſſer une heure dans un caffé voiſin, pour laiſſer au marquis le tems de finir ſes dépêches.

Je trouvai à mon retour Briſſant, qui m'attendoit à la porte, & qui me mit la lettre entre les mains. Je remis à la voir avant mon ſommeil. Nous ſoupâmes avec notre tranquillité ordinaire, en nous entretenant des coutumes du pays, dont le marquis étoit charmé. Je ne puis pardonner à Guy Patin, me dit-il, le caractère odieux qu'il attribue aux anglois: il prétend qu'ils ſont entre les hommes, ce que les loups ſont entre les bêtes: ſe peut-il rien de plus faux & de plus injuſte! Je n'ai rien vu au contraire de plus humain & de plus poli que les ſeigneurs avec leſquels nous

ſommes en liaiſon, ni rien de plus doux & de plus aimable que les dames de Londres. Leur façon de ſe mettre, les coutumes de leurs aſſemblées, l'air naturel & ouvert de leurs manières; enfin tout ce que j'en ai remarqué juſqu'à préſent, me remplit déjà d'eſtime pour la nation. Il m'arrive préciſément, ajouta-t-il, le contraire de ce qui m'eſt arrivé en Eſpagne. Je pris peu de goût pour les eſpagnols dans les premiers momens du commerce que j'eus avec eux; & je ne vois rien, en arrivant en Angleterre, qui ne me prévienne avantageuſement pour les anglois. Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je, dans le jugement que vous portez d'eux. J'ai eu, il y a long-tems, l'occaſion de les connoître, étant venu en Angleterre dans ma jeuneſſe, & j'appris dès-lors à les eſtimer. Cependant il y faut mettre quelque diſtinction. La cenſure de Guy Patin eſt, comme vous dites, fauſſe & injuſte, ſi elle embraſſe tout le corps de la nation; car il n'y a point de pays où l'on trouve tant de droiture, tant d'humanité, des idées ſi juſtes d'honneur, de ſageſſe & de félicité que parmi les anglois. L'amour du bien public, le goût des ſciences ſolides, l'horreur de l'eſclavage & de la flatterie, ſont des vertus preſque naturelles à ces peuples heureux; elles paſſent de père en fils comme un héritage. Mais il ne faut chercher les

anglois dont je parle, ni parmi la populace, qui eſt trop groſſière & trop féroce en Angleterre pour être capable de ces grands ſentimens, ni parmi la jeuneſſe, qui y eſt d'ordinaire extrêmement libertine. Ce n'eſt que dans un certain âge, & dans une élévation au-deſſus des gens du commun, qu'on apperçoit le vrai caractère des anglois : ſi vous les regardez dans ce point de vue, j'oſe vous répondre, que plus vous viendrez à les connoître, plus vous vous accoutumerez à les eſtimer, comme un des premiers peuples de l'univers. Ainſi, continuai-je, la penſée de Guy Patin eſt abſolument fauſſe, s'il a prétendu l'appliquer indifféremment à tous les anglois ; mais s'il n'a parlé que du peuple de la plus baſſe condition, elle doit paſſer ſeulement pour une penſée outrée, qui n'eſt pas tout-à-fait injuſte.

Vous dirai-je, reprit le marquis, quelle idée je me forme des trois principales nations que j'ai vues juſqu'à préſent ? Les eſpagnols ſont des gens qui ne plaiſent, ni lorſqu'on commence à les voir, ni lorſqu'on vient à les connoître parfaitement : on ſe prévient contr'eux au premier coup d'œil ; & les bonnes qualités qu'on leur découvre en les connoiſſant mieux, n'ont pas toujours la force de ſurmonter ce dégoût. Dans les françois au contraire, tous les dehors ſont ſéduiſans. Ils raviſſent l'eſtime ſans laiſſer

le tems d'examiner s'ils la méritent. Mais ſavent-ils ſe la conſerver long-tems? La plupart laiſſent voir bientôt tant de légèreté, tant de préſomption, tant d'inconſtance, en un mot, tant de vices réels avec un ſi petit nombre de bonnes qualités ſuperficielles, qu'on revient ſouvent de la première idée qu'elles avoient fait naître. Ils perdent à être trop connus. Ils reſſemblent à ces ouvrages de l'art, dont la beauté ne ſauroit ſe ſoutenir long-tems, parce qu'ils manquent de ce ſuc intérieur & nourricier, par où la nature entretient les ſiens dans une vigueur continuelle. Quant aux anglois, quoique leur extérieur ſimple & modeſte ne montre d'abord rien de brillant, il promet beaucoup à des yeux attentifs. C'eſt une écorce ſaine, ſous laquelle la première choſe qu'on eſt porté à croire, c'eſt qu'il ne ſauroit y avoir de corruption cachée. L'ouvre-t-on? on n'apperçoit que des parties ſolides & entières, qui plaiſent également à la vue & pour l'uſage. Plus on pénétre, plus on eſt ſatisfait d'y découvrir de nouvelles beautés, qui ſemblent s'accroître & ſe développer ſans ceſſe. L'eſtime augmente à meſure qu'on s'avance vers la racine; c'eſt-là qu'on reconnoît la ſource d'où coulent des biens ſi précieux. En un mot, les vertus angloiſes ſont ordinairement des vertus conſtantes, parce qu'elles ſont fondées en principes; & ces principes ſont

l'ouvrage d'une heureuse nature & de la plus pure raison.

J'approuvai beaucoup le jugement du marquis, & je l'assurai qu'il s'accordoit avec le mien. J'étois ravi de le voir déjà défait de certains préjugés puériles, qui sont ordinaires à la plupart des hommes, mais sur-tout aux françois, & qui les portent à se donner fièrement la préférence sur tous les autres peuples de l'univers. Cette folle disposition d'esprit est un obstacle à l'utilité qu'un jeune homme peut tirer de ses voyages; parce qu'elle l'empêche d'appercevoir les vertus des étrangers, & qu'elle lui déguise tous les défauts qu'il apporte du pays où il est né.

Aussitôt que je me fus retiré, & que je me trouvai seul dans ma chambre, je pris la lettre que j'avois reçue de Brissant. L'adresse me parut une obscurité des plus embarassantes. Elle étoit au bailli de la terre de ma fille. Je méditai quelque tems sur les liaisons que le marquis pouvoit avoir avec cet homme; & ne pouvant rien rappeler qui pût me servir d'éclaircissement, je pris le parti d'ouvrir la lettre. La première feuille n'étoit qu'une enveloppe, qui renfermoit une autre lettre; & celle-ci n'avoit point d'autre adresse que ces deux mots, *pour M. Memiscès*. Je crus concevoir alors de quoi il étoit question; & m'imaginant que c'étoit une lettre d'amitié

que le marquis écrivoit à ma niéce, je fus sur le point de refermer l'enveloppe, & d'envoyer le paquet à la poste. Cependant un mouvement secret me fit desirer de tout lire. Je rompis le second cachet. En vérité, je fus saisi d'un tremblement violent en lisant les premiers mots, & la lettre faillit à tomber de mes mains. Elle commençoit par le véritable nom de ma niéce; je veux dire le nom de son sexe, dont j'aurois juré que le marquis n'avoit aucune connoissance. Il l'appeloit sa chère & trop aimable Nadine; tout le reste me fit connoître trop clairement qu'il savoit qu'elle étoit fille, & qu'il l'aimoit plus que jamais en cette qualité. Ce qui redoubla mon chagrin, ce fut de trouver certaines expressions, qui ne me permettoient pas de douter qu'il ne tînt d'elle-même cette découverte; de sorte que je n'eus que trop de raisons d'être assuré qu'elle étoit sensible à sa passion. Dans l'embarras où me mit cet événement, je formai mille projets, sans pouvoir m'arrêter à une résolution. J'appréhendai que le marquis, qui avoit été capable de me cacher une affaire de cette importance, ne le fût peut-être aussi de prendre mal les remèdes que je voudrois employer pour le guérir. Son âge augmentoit. Ses voyages commençoient à lui donner plus de fermeté, plus d'expérience. Je ne doutai point qu'il ne fût, dans

la ſuite, plus difficile à conduire; & je regardai cette aventure comme une ſource de nouvelles peines qui m'étoient préparées. Après bien des réflexions, qui m'ôtèrent le ſommeil pendant une partie de la nuit, je me déterminai à lui laiſſer ignorer que je fuſſe informé de ſon intrigue. J'écrivis de grand matin une lettre à ma fille, dans laquelle je l'inſtruiſois de tout ce que j'avois découvert. Je la priois de parler à ſon bailli, pour ſavoir de lui quelle liaiſon il avoit avec le marquis, & d'exiger abſolument qu'il lui remît entre les mains toutes les lettres qu'il pourroit recevoir de Londres. Je lui marquois auſſi de veiller ſur les actions de ma niéce, & de la tenir occupée de plaiſirs & de divertiſſemens, pour lui faire perdre peu-à-peu le ſouvenir de ſon amour, tandis que je tiendrois en Angleterre la même conduite à l'égard du marquis. J'appelai enſuite Briſſant; & je ne le chargeai point de porter ma lettre à la poſte ſans lui faire préſent de quelques guinées, pour l'engager à ne rien révéler à ſon maître.

Etant aſſez ſatisfait de l'ordre que j'avois mis à cette affaire, je ne penſai qu'à me rendre chez monſieur l'ambaſſadeur, pour terminer celle de miladi R...... Quelque reſpect que je cruſſe devoir à ſon excellence, je lui fis connoître librement une partie du chagrin qu'il m'avoit cauſé,

en inſpirant à cette dame de s'adreſſer à moi. Il ſe mit à rire. Que pouvois-je faire, me dit-il? c'eſt une charmante ladi. Elle m'a preſſé avec les dernières inſtances, & j'étois au déſeſpoir que mon emploi ne me permît pas de lui rendre moi-même ce ſervice. D'un autre côté, n'eſt-il pas vrai que vous pouvez faire ce qu'elle demande, & que vous le pouvez ſans aucun riſque? Et ne ſais-je pas, ajouta-t-il en ſouriant, que vous êtes même aſſez galant pour l'entreprendre? Je lui répondis, que je ne pouvois croire qu'il parlât ſérieuſement. Il m'aſſura qu'il parloit le plus ſérieuſement du monde, & qu'il n'y voyoit pas la moindre difficulté. Si cela eſt, repris-je, je ne refuſe pas de ſervir miladi R......; mais c'eſt à condition que je rejetterai cette entrepriſe ſur vos conſeils & ſur vos ſollicitations, s'il arrive qu'elle finiſſe malheureuſement. Je conſens à tout, me dit-il, pourvu que je n'aie réellement aucune part à l'action.

Comme je ne vis pas en effet, après avoir conſidéré mûrement les choſes, qu'il y eût rien à craindre pour moi, excepté peut-être la haine du milord, avec lequel je n'étois pas lié aſſez étroitement pour la regarder comme un grand malheur, je réſolus de ſatisfaire ſa femme. Je me crus ſeulement obligé de prendre quelques précautions prudentes, pour éviter l'éclat. La

première fut d'écrire un billet à cette dame, par un inconnu, & de lui demander une entrevue dans un endroit écarté. La réponse me fut apportée sur le champ. Je me rendis, sans différer, au lieu de l'assignation, qui étoit le bagno de Chancerylane. miladi R...... y arriva un moment après moi, dans une chaise à porteurs. Elle fut charmée du consentement que je donnai à ses desirs. Nous convînmes de toutes les mesures que nous avions à prendre; & pour continuer de les assurer, nous résolûmes de nous voir encore quelquefois dans le même lieu.

Avant que d'achever le récit de cette étrange histoire, je dois prévenir le lecteur sur quelques circonstances qui pourront l'étonner. Je ne doute point que mon caractère, qui s'est assez soutenu jusqu'ici dans ces mémoires, ne paroisse un peu démenti dans la suite par quelques-unes de mes actions. Mais comme, en avouant mes foiblesses, j'exposerai aussi sincèrement mes résistances & mes remords, j'espère trouver quelque indulgence dans les censeurs les plus sévères. Ils verront du moins que j'ai su conserver assez de pouvoir sur moi-même, pour demeurer constamment attaché aux règles de l'honneur & de la vertu.

M'étant engagé, comme je l'ai dit, avec miladi R......, je me fis un point d'honneur de conduire cette affaire à une heureuse fin. Je n'eus

pas de peine à obtenir un passeport pour deux valets. Je le fis voir à la dame dès le lendemain; & je pris moi-même la mesure de sa taille, pour lui faire faire un habit de livrée. Mon dessein étoit de la faire accompagner par Scoti. J'exigeai d'elle mille sermens, pour m'assurer de son silence, même après son évasion. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels je continuois de la voir dans Chancerylane. Elle me proposa de choisir un autre endroit pour le changement de ses habits; & j'approuvai sa raison, qui étoit l'envie de prévenir toute défiance & de faire les choses plus secrètement. Je louai une chambre dans le Moorfields. Elle y apporta ses pierreries, & tout ce qu'elle put rassembler d'argent comptant. Enfin la livrée étoit faite, Scoti préparé, & cette négociation secrète sur le point de se terminer heureusement, lorsque la veille même du jour qui étoit destiné pour le départ, miladi m'arrêta par le bras, au moment que je la quittois, après lui avoir dit le dernier adieu. Son visage & ses yeux me parurent extrêmement agités. Elle me pria de me remettre sur une chaise; & voici le discours qu'elle me tint.

Hélas! monsieur de Renoncour, j'ai honte de vous apprendre ce qui cause le trouble où vous me voyez. Il n'y eut jamais de femme si infortunée que moi. Vous savez dans quelles douleurs

m'a

m'a jettée la cruelle mort de milord Derwentwater. Les larmes que j'ai versées pour lui étoient bien sincères, puisque j'ai été capable de prendre la résolution désespérée que je suis prête à exécuter. Cependant mon cœur est si changé, que je ne me reconnois plus. Il me semble que ce n'est plus pour lui que je pleure. Je l'ai oublié entièrement depuis cinq ou six jours, & je ne suis occupée que de vous. Attendez, me dit-elle, voyant que j'étois prêt à l'interrompre, & écoutez-moi jusqu'à la fin. Je sais que cela doit vous paroître surprenant, après m'avoir vue si vivement touchée; mais quelle autre raison puis-je vous donner, que la force de mon étoile, & votre propre mérite! Je vous dirai néanmoins de quelle manière ce changement est arrivé. En méditant, il y a quelques jours, sur mon passage en France, je faisois réflexion à l'embarras où je me trouverai dans un pays inconnu; & je pensois qu'il eût été à souhaiter pour moi d'avoir quelque honnête homme, dont la prudence pût m'y servir de guide. Vous m'êtes venu à l'esprit. J'ai rappelé en même-tems l'honnêteté de vos manières, vos soins généreux, & ce zèle obligeant avec lequel vous avez entrepris de me servir. Tout cela a fait sur moi une impression surprenante. Je me suis dit que vous étiez la seule personne dont je pusse attendre du secours & de

la consolation. Je n'ignore point que vous n'êtes pas riche ; je suis résolue de vous offrir ma fortune, & de la partager avec vous. Mes seules pierreries valent pour le moins cent mille écus. Enfin, je sens que vous avez pris dans mon cœur la place de Derwentwater ; il ne tient qu'à vous de la conserver toute ma vie. Répondez-moi, monsieur de Renoncour, ajouta-t-elle en me serrant la main ; refuserez-vous les offres d'une femme telle que moi, & me rendrez-vous plus à plaindre par votre dureté, que je ne le suis par tous mes malheurs ?

Elle se tut en baissant les yeux, pour attendre ma réponse, & elle répandit quelques larmes. Le ciel m'est témoin, que de toute ma vie je ne me suis trouvé dans une telle confusion. Cependant, pour ne pas paroître incertain sur ma réponse, je m'efforçai de me remettre, & je lui dis avec le plus de tranquillité qu'il me fut possible : L'aveu que vous me faites, Madame, doit sans doute me surprendre. Mais quelque opinion que j'aie de votre sincérité, je ne saurois me persuader qu'un homme de soixante ans, accablé de ses malheurs & de ses longues fatigues, ait pu vous inspirer tout d'un coup des sentimens si tendres & si passionnés. J'ai toujours su me rendre justice ; & je le fais bien plus aujourd'hui, que la mort s'avance & ne me

laisse rien de plus proche à envisager que le tombeau. Ainsi permettez-moi de regarder tout ce que vous m'avez dit de flatteur, comme un effet excessif de votre reconnoissance pour les foibles services que j'ai eu l'honneur de vous rendre. Mais quand il seroit vrai que vous auriez assez de bonté pour me vouloir tout le bien que vous dites, je vous prie de considérer que mon âge, ma réputation, & les engagemens que j'ai pris avec monsieur le duc de......, pour l'éducation de son fils, ne me permettroient pas de répondre à votre inclination. Non, Madame; vous êtes trop raisonnable pour me presser plus longtems là-dessus. Mais je veux me rendre digne de l'estime que vous m'avez marquée, en vous donnant le meilleur conseil que vous puissiez recevoir : c'est d'abandonner le dessein du voyage de France, puisque la seule cause qui vous la fait souhaiter, je veux dire votre amour pour milord Derwentwater, ne subsiste plus : retournez dans les bras de votre époux. Il n'a pas le moindre soupçon de ce qui s'est passé. Vous y trouverez tout le bonheur & toute la tranquillité que vous méritez.

Mon discours n'eut pas tout l'effet que j'aurois désiré. Cette infortunée ladi répandit un torrent de larmes, en accusant le ciel de sa malheureuse destinée. Comme je ne voyois rien

en quoi je puſſe lui être utile, je me levai, pour prendre congé d'elle & me retirer. Ah ! Monſieur, s'écria-t-elle en redoublant ſes pleurs, auriez-vous la barbarie de m'abandonner dans l'état où je ſuis ? Demeurez du moins un moment, pour être témoin de ma mort, car enfin, reprit-elle après avoir un peu rêvé, quel autre eſpoir me reſte-t-il à préſent ? Tous les chemins de la vie ſont fermés pour moi. Vous me parlez de retourner avec mon mari : ah ! vous ne ſavez pas que c'eſt mon plus cruel ennemi. Je périrois mille fois plutôt que de rentrer dans le moindre commerce avec lui. Alors elle m'apprit que la mort de milord Derwentwater avoit été un effet de la jalouſie de ſon tyran ; que quelque irrité que le roi fût contre ce ſeigneur, il ne l'auroit pas traité avec plus de ſévérité qu'il n'avoit fait milord Widrington, milord Winton, milord Nairn, & pluſieurs autres chefs des rebelles ; auxquels il avoit fait grace de la vie, ſi les accuſations de milord R........ & ſes clameurs perpétuelles n'euſſent point arrêté le penchant de ce prince à pardonner ; qu'elle avoit éré traitée d'une manière outrageante par ce cruel mari, qui avoit voulu la forcer d'être préſente à l'exécution de milord Derwentwater, & que ſur le refus qu'elle en avoit fait, il l'avoit injuriée, s'emportant juſqu'à la frapper brutalement ; enfin qu'elle le regar-



Ah! Monsieur, auriez-vous la barbarie de m'abandonner dans l'état où je suis?

Marillier Dir. Patas sculp.

doit comme l'homme du monde le plus odieux & le plus méprisable ; & que la seule raison de le fuir, suffisoit pour la porter aux dernières extrémités : que d'ailleurs, quand elle n'auroit point tous ces sentimens pour lui, il étoit trop tard pour penser au retour & à la réconciliation ; qu'elle avoit commis, avant que de sortir de l'hôtel, quelques désordres qui augmenteroient infailliblement sa haine ; que pensant en sortir pour n'y retourner jamais, elle avoit cru pouvoir s'approprier ce qui s'étoit trouvé de précieux dans le cabinet de son mari, & que tout ce qu'elle n'avoit pu emporter, son dépit le lui avoit fait briser. En un mot, Monsieur, continua-t-elle, j'ai rompu irréparablement tous les liens qui m'attachoient à l'Angleterre. Je déteste cette ingrate patrie. J'abhorre mon époux. Je ne vois plus Londres qu'avec horreur. Il faut que vous m'en tiriez promptement, ou que vous me permettiez de me donner la mort. Ne vaudroit-il pas mieux, ajouta-t-elle en me regardant tendrement, que vous vous attachassiez à ma fortune ? Est-ce le personnage d'un honnête homme, d'être insensible aux avances d'une personne de mon sexe ? Ou suis-je assez mal faite, pour inspirer de l'aversion & du dégoût ? Quoique j'eusse pu lui répondre mille choses, je voulus rompre cette conversation, & lui faire perdre tout-à-fait l'espérance de pouvoir m'engager à la suivre. Je lui dis nettement, que quelque

touché que je fusse de ses peines, & quelqu'admiration que j'eusse pour ses charmes, rien ne seroit jamais capable de me faire manquer à mon devoir; que je ne m'étois peut-être engagé que trop avant, pour lui rendre service; que cependant les choses étant au point où elles étoient, je ne relâcherois rien de mes soins, & que j'achèverois ce que j'avois commencé; que si elle me croyoit, elle devoit sortir de Londres dès le jour même; que tout étoit préparé pour son départ, & qu'elle risqueroit sans doute beaucoup à demeurer plus long-tems, s'il étoit vrai, comme elle me l'avoit dit, que son mari pût s'appercevoir de son évasion avant la nuit. Je me levai ensuite pour sortir de sa chambre, & je lui promis de lui envoyer dans le moment mon valet, qui étoit un garçon fidelle, & sur la prudence duquel elle pourroit se reposer entièrement. Elle fit mille efforts pour m'arrêter mais ils furent tous inutiles.

Je retournai, à l'heure même, dans Suffolk-street. J'instruisis Scoti de tout ce qu'il avoit à faire, & je le fis partir avec diligence. La fin du jour s'avançoit, & je ne doutai point qu'ils ne profitassent de la nuit pour sortir de Londres. Il me tardoit d'apprendre leur arrivée à Douvres, d'où j'avois ordonné à Scoti de m'écrire avant leur embarquement. Je me mis au lit, agité de toutes ces inquiétudes. A peine y avois-je été deux heures, qu'on

m'éveilla pour me rendre une lettre qu'on venoit d'apporter. Je la lus ; elle étoit de Scoti. Il me marquoit qu'il n'osoit revenir au logis sans mes ordres, de peur qu'ayant fait ses adieux, ce prompt retour ne fît naître des soupçons ; qu'il n'y avoit pas néanmoins d'apparence qu'il fît le voyage de France, puisque miladi refusoit absolument de partir ; qu'elle l'avoit chargé de me faire savoir qu'elle avoit des choses d'importance à me communiquer le lendemain au matin, & qu'il falloit absolument que je me rendisse au lieu où elle étoit, ne fût-ce que pour l'empêcher de se livrer à quelqu'extravagance. Ce fut alors que j'ouvris les yeux sur la faute que j'avois commise, en m'engageant si inconsidérément dans une affaire de cette nature. Cependant, voyant encore plus de danger à la laisser imparfaite, qu'il n'y en avoit eu à l'entreprendre, j'employai toutes les forces de mon esprit à me tirer d'un pas si difficile. Si j'eusse eu moins d'honneur, j'aurois sans doute abandonné miladi R.... à sa mauvaise conduite. Il ne s'étoit rien passé qui pût me commettre le moins du monde, & elle n'auroit pu apporter la moindre preuve que je fusse entré dans le dessein de son évasion ; mais ce lâche procédé me parut indigne de moi. Je résolus de continuer à la servir par générosité, & de ménager en même tems l'intérêt de ma réputation. Il entroit même, dans mes sen-

timens, quelque chofe de plus qu'une généreufe & tendre pitié : dois-je le dire, & le lecteur me pardonnera-t-il tant de foibleffes ? J'avois été infiniment attendri des larmes de cette charmante perfonne. Ce n'étoit pas de l'amour, la feule penfée m'en eût fait horreur ; mais c'étoit autre chofe que de la fimple compaffion. Ce que je fentois ne peut être défini. Je dois confeffer feulement que j'euffe peut-être fait beaucoup moins pour une autre perfonne, qui eût été auffi malheureufe, mais qui m'eût paru moins aimable.

J'allai la voir au point du jour. Je la trouvai affife fur une chaife, où elle avoit paffé la nuit. Elle me dit : Vous êtes donc réfolu, Monfieur, de me laiffer périr ; hélas ! eft-ce ainfi que vous fatisfaites à votre honneur, & que vous répondez à mon eftime ? Vous ne connoiffez pas mon cœur ; peut-être vous paroîtroit-il digne du vôtre. Mais enfin, fi votre parti eft pris de réfifter à mes prières, je vous déclare que le mien eft de renoncer à la vie. Je vous charge du crime de ma mort, puifqu'il dépend de vous de l'empêcher. Pourquoi, lui répondis-je, renonceriez-vous à la vie ? Qui vous empêche, Madame, de vous en faire une des plus douces & des plus heureufes ! Paffez en France, puifque vous l'avez fouhaité. Si vous êtes effrayée d'aller dans un royaume inconnu, je vous offre des recommandations qui vous y feront recevoir agréa-

blement. Je ferai plus, je vous procurerai une retraite, où vous pourrez vivre avec toute la tranquillité que vous déſirez. Ce ſera dans la maiſon de ma fille. Vous lui trouverez aſſez de mérite, pour la juger digne de votre amitié. J'aurai l'honneur de vous y revoir, lorſque je quitterai ce pays; & j'acheverai alors de contribuer de tout mon pouvoir à votre bonheur. Je ne vous demande que la précaution de déguiſer votre nom & votre infortune, pendant que vous ſerez chez elle. Nous la mettrons ſeule dans le ſecret, & elle ne ſe ſervira de cette connoiſſance, que pour vous rendre tous les reſpects qui ſont dûs à votre naiſſance & à votre mérite.

Ce projet plut extrêmement à miladi R.... Elle m'en remercia dans les termes les plus vifs; & elle me proteſta qu'elle étoit prête à l'exécuter. Mais ne pourriez-vous pas, me dit-elle, me faire la faveur toute entière, en prenant vous-même le ſoin de me conduire en France? Je lui fis voir l'impoſſibilité de cette propoſition. Scoti eſt un garçon ſage, lui dis-je; fiez-vous entièrement à lui. Je vous réponds de ſa diſcrétion. Il vous conduira juſqu'à la terre de ma fille, & vous remettra entre ſes mains. Je ſuis plus charmée de vos bontés que je ne le puis dire, reprit cette belle dame avec un tranſport de joie. Je brûle d'envie d'être avec votre fille. Je l'adorerai, parce qu'elle vous appartient; & j'attendrai avec impatience votre retour,

pour vous exprimer, ſans contrainte, les ſentimens que j'ai pour vous. Peut-être y avez-vous ſoupçonné quelqu'artifice, & les avez-vous attribués à la rigueur de ma fortune; mais vous connoîtrez alors s'ils étoient ſincères. La voyant déterminée à partir, je fis entrer Scoti, à qui je donnai dans ſa préſence tous les ordres néceſſaires. Elle quitta ſes habits, pour ſe revêtir de la livrée du marquis. Sa figure étoit ſi charmante en cet équipage, qu'il falloit être plus ou moins qu'homme pour n'en être pas ému. Nous la noircîmes un peu, pour cacher l'éclat de ſon teint. Je ne pus me défendre de baiſer ſes belles mains, qu'elle jeta auſſitôt autour de mon cou pour m'embraſſer, en m'appelant l'auteur de ſa vie & ſon cher libérateur. Je la conduiſis enſuite dans un carroſſe de louage, juſqu'au bord de la rivière, où je la mis, avec Scoti, dans une barque qui devoit les porter à Graveſend. Elle me dit à l'oreille, en me quittant: Je pars, mon cher Monſieur, mais c'eſt avec l'eſpérance de vous revoir. Je vous engage ma foi devant Dieu, que ſi je ſuis aſſez heureuſe pour ſurvivre à mon déteſtable mari, je ſerai votre femme, quand vous y voudrez conſentir. Ne me parlez point de la différence de nos âges; l'amour & la reconnoiſſance rendront tout égal. Je ne répondis que par une profonde révérence; mais j'avoue que ſon départ me laiſſa un chagrin ſecret dans le cœur.

Je ne lui avois point donné de lettre pour ma fille, dans la crainte de m'expofer trop, fi quelque malheur la faifoit découvrir. J'écrivis par la pofte.

M. l'ambaffadeur, que je vis le même jour, fouhaita d'être informé de toutes les circonftances de cette hiftoire. Je les lui racontai avec plaifir, ne lui cachant rien que le lieu de la retraite. Il me preffa là-deffus d'une manière à me faire comprendre, non-feulement que cette belle dame ne lui étoit pas indifférente, mais qu'il avoit quelque jaloufie du fervice important que je lui avois rendu. Nous convînmes d'attendre en filence l'effet que produiroit fa fuite, & d'en parler toujours en perfonnes défintéreffées. Cette nouvelle ne tarda point à devenir publique. Milord R.... affecta de donner des marques d'une extrême douleur. On ne lui fit point la grace de croire qu'elle fût fincère. La conduite, qu'il avoit tenue à l'égard d'une femme fi charmante, n'avoit pas donné une bonne idée de fon caractère, ni des fentimens qu'il avoit pour elle. La fuite de cette aventure fe développera, avant la fin de ces mémoires.

J'avois paffé les huit premiers jours avec tant d'inquiétude, que j'avois été capable de peu d'attention pour ce qui fe paffoit à Londres. Il y étoit arrivé de grands changemens. La cour, qui étoit entièrement Whig, perfécutoit les Toris avec animofité. Le comte de Nottingham fut dépouillé

de ses charges, & relégué dans ses terres, avec le comte d'Ailesfort, son frère, les deux mylords Finch & Guernsey, ses deux fils, qui possédoient aussi des emplois considérables, sur la seule accusation d'être Toris, & pour avoir fait des discours au parlement, qui étoient trop favorables aux lords condamnés à mort. Milord Portmore, le comte d'Orkney & le lord Windsor eurent le même sort. Le chevalier Rogers Mastings, qui commandoit la quatrième compagnie des gardes du corps écossois, fut enveloppé aussi dans la même disgrace. Ce chevalier étoit un des hommes de l'Europe les mieux faits, & de l'esprit le plus agréable. Nous avions fait une liaison particulière avec lui, chez le duc de Dewonshire, où nous nous étions rencontrés à dîner; & lui-même nous étant venu rendre visite à notre logement, nous avions depuis cultivé sa connoissance. Il étoit amoureux d'une célèbre comédienne, qui s'appeloit madame Olfield. Toute l'indifférence qu'elle lui marquoit n'avoit pu le guérir de sa passion; de sorte qu'étant à souper avec nous, lorsqu'il apprit la nouvelle de sa disgrace & de son exil, toute son attention tourna d'abord sur sa maitresse, qu'il se voyoit obligé d'abandonner. Nous le vîmes pleurer de tendresse & de douleur. Le délai étoit court; il avoit ordre de se rendre dès le lendemain dans ses terres. Ne voyant point d'autre ressource pour

ſon amour, que de propoſer à madame Olfield de l'épouſer, il prit cette étrange réſolution en notre préſence, & nous quitta pour l'aller exécuter. Elle ne lui produiſit qu'un refus mortifiant. Nous en ſûmes la cauſe quelques jours après. Cette comédienne étoit aimée du brigadier Churchill, frère ou neveu du feu duc de Marlborough, & gouverneur de Plymouth. Elle vivoit avec lui comme ſa femme; elle en avoit même quelques enfans, qu'il avoit fait baptiſer ſous ſon propre nom. Mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que malgré le déſordre de ſa conduite, elle étoit vue avec plaiſir dans les meilleures compagnies de Londres. Les dames de la plus haute diſtinction ſe faiſoient un honneur d'être en liaiſon avec elle; & j'ai vu pluſieurs fois des ducheſſes, & d'autres perſonnes du premier rang, l'appeler dans leurs loges après la comédie, & s'empreſſer pour jouir de ſa converſation. Il faut convenir, en effet, que c'étoit une fille incomparable. Elle m'a fait aimer le théâtre anglois, pour lequel j'avois d'abord fort peu de goût. Charmé du ſon de ſa voix, de ſa figure, & de toute ſon action, je me preſſai d'apprendre aſſez d'anglois pour l'entendre, & je ne manquai guère, après cela, d'aſſiſter aux pièces où elle paroiſſoit. Le marquis ſe rendit capable, en fort peu de tems, de goûter le même plaiſir. Nous liſions la pièce qui devoit ſe repréſenter, avant que d'aller au théâtre; de

ſorte qu'avec la connoiſſance médiocre que nous avions de la langue, il ne nous échappoit preſque rien de la déclamation. Les anglois ſont paſſionnés pour le ſpectacle, & je ne ſais ſi la France pourroit fournir autant d'ouvrages en ce genre que l'Angleterre. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas tous d'une égale valeur. Cependant, j'ai vu pluſieurs de leurs pièces de théâtre, qui m'ont paru ne le céder, ni aux greques, ni aux françoiſes. J'oſe dire même qu'elles les ſurpaſſeroient, ſi leurs poëtes y mettoient plus de régularité; mais pour la beauté des ſentimens, ſoit tendres, ſoit ſublimes; pour cette force tragique qui remue le fond du cœur, & qui excite infailliblement les paſſions dans l'ame la plus engourdie; pour l'énergie des expreſſions, & l'art de conduire les événemens, ou de ménager les ſituations, je n'ai rien lu, ni en grec ni en françois, qui l'emporte ſur le théâtre d'Angleterre. Le Hamlet de Shakeſpear, le Don Sebaſtien de Dryden, l'Orphan & la Conſpiration de Veniſe d'Otway, pluſieurs pièces de Congrewe, de Farguhar, &c. ſont des pièces admirables, où l'on trouve mille beautés réunies.

Quelques-unes ſont un peu défigurées par un mélange de bouffonneries, indignes du cothurne; mais c'eſt un défaut que les anglois ont reconnu eux-mêmes, & dont ils ont commencé à ſe corriger. Ils ne réuſſiſſent pas moins dans le genre comique.

A la régularité près, je doute qu'on puisse trouver, en aucun pays, rien de plus agréable & de plus ingénieux que leur *Constant Comple*, leur *Provoked Husband*, le *Recruiting Officer*, le *Careless Husband*, *the way of the World*, &c. qui sont des ouvrages de leurs meilleurs auteurs, à la représentation desquels j'ai goûté une satisfaction infinie. La déclamation de leurs acteurs paroît d'abord dure & bizarre aux étrangers; mais on n'est pas long-tems à s'y accoutumer, & l'on trouve à la fin qu'ils atteignent au vrai & au naturel.

Pour ce qui regarde les autres espèces de poésies, il y a peu de nations qui en produisent un si grand nombre & tant de différentes sortes. Je ne parle point de Milton & de Spencer, dont les grands noms sont connus par-tout où l'on cultive les belles-lettres : ces deux célèbres poëtes ont été suivis de quantité d'autres, qui ne sont inférieurs en rien aux meilleurs poëtes de tous les tems ; un *Prior*, un *Addisson*, un *Tompson*, &c. noms chéris des muses, & admirés de ceux qui connoissent le prix de leurs ouvrages. Le goût de la poésie est si universellement répandu en Angleterre, que rien n'est si commun que de s'écrire en vers. J'y ai même connu un grand nombre de dames, qui sans affecter la réputation de bel esprit ni de savantes, en composoient de tems en tems de fort jolis

avec beaucoup de facilité. Ce tour d'imagination, joint aux autres attraits de ces charmantes insulaires, en fait les plus aimables, & si je puis le dire sans les offenser, les plus dangereuses personnes du monde. L'occasion ne me manquera pas, dans la suite, de m'étendre sur leur article; je proteste que je leur rendrai justice avec la même sincérité que j'ai suivie par-tout dans ces mémoires.

Je reviens à la situation des affaires publiques, qui nous obligeoient de veiller sur nos démarches avec beaucoup de précautions. Quoiqu'il n'y eût pas d'apparence que le marquis, ni moi, pussions devenir suspects au gouvernement, M. l'ambassadeur me fit la grace de m'avertir, que nous ferions sagement d'éviter un commerce trop particulier avec les Toris déclarés. Le roi n'avoit point ignoré notre liaison avec sir Roger Mastings. Un jour que nous avions eu l'honneur de lui faire la révérence, il demanda en riant au marquis, s'il étoit Whig ou Tory? Je suis, répondit agréablement le marquis, le très-obéissant serviteur de votre majesté, & prêt à prendre tous les noms qui pourront s'accorder avec cette glorieuse qualité. Je vous suis obligé, reprit le roi; je souhaiterois que votre ami, sir Roger, fût aussi bien disposé. Nous vîmes ce jour-là à la cour le duc d'Argile, qui apportoit à sa majesté

la

la soumission des comtes de Marshal & de Southesk, & de divers autres chefs des rebelles, qui la lui avoient envoyée par écrit. On publioit qu'il y avoit encore en Ecosse trente mille hommes en armes pour le service du prétendant, à la tête desquels étoit le duc d'Athol ; mais comme la plupart de ces troupes n'étoient composées que de montagnards, sans ordre & sans discipline, on se promettoit de les réduire sans peine. La cour étoit plus occupée du procès du comte d'Oxford, qui se poursuivoit avec vigueur au parlement. Ses amis publioient néanmoins que ce n'étoit qu'une feinte, & pour rappeler le roi aux devoirs de la reconnoissance, ils ne cessoient de répéter qu'il n'y avoit pas d'apparence que sa majesté voulût perdre un seigneur, qui avoit rendu des services si considérables à la maison d'Hanover. Le duc de Buckingham paroissoit solliciter le plus vivement en sa faveur ; cependant tout ce qu'il faisoit n'étoit qu'un odieux artifice. Je ne sais quelles étoient ses vues ; mais je lui ai entendu dire, étant à dîner chez lui avec le marquis, qu'on faisoit trop de grace à des rebelles, en laissant durer si long-tems leurs procès ; que le châtiment ne devoit pas être incertain pour un crime avéré, & que sa majesté, en les faisant exécuter promptement, se seroit épargné l'impétuosité des sollici-

cations, & à quantité de gens, la peine de les faire. Ciel ! dis-je au marquis, lorſque nous nous fûmes retirés, quel pays que la cour !

Qu'avec peu de regret on y trahit ſa foi !
Quel ſéjour étranger & pour vous & pour moi !

Croyez-vous, mon cher marquis, continuai-je, croyez-vous, que vous ſoyez jamais bien propre à ce petit ſyſtême de trahiſon & de mauvaiſe foi ? Vous ſentez-vous quelque diſpoſition à flatter au-dehors & à nuire en ſecret, à feindre de ſervir ceux que vous voudriez perdre ? Voilà ce qu'un habile courtiſan doit mettre continuellement en pratique. Voilà le genre de vie auquel vous êtes deſtiné. Lorſque vous exercerez quelque jour cette ſublime politique, je m'imagine que vous rirez bien de la ſimplicité de mes conſeils, dont le but a toujours été de vous inſpirer de l'amour pour la vérité, de l'horreur pour le moindre artifice, & ce goût antique d'honneur & de vertu, que ni les eſpérances ni les craintes n'altèrent jamais. Ces grandes qualités de l'ame, qui faiſoient autrefois l'honnête homme & le héros, on en fait aujourd'hui des vertus de roman. Qui oſeroit, par exemple, ſe piquer de fidélité pour un ami, ſi ſa fortune couroit le moindre riſque à lui paroître attaché ? C'eſt, dit-on, le métier d'un courtiſan, de ſavoir flé-

chir, approuver, flatter, dissimuler; comme c'est celui d'un marchand, qui cherche à s'enrichir sur mer, de se faire aux agitations & à l'inconstance de cet élément. Pourquoi auroit-on plus de droiture, plus de fidélité, plus de désintéressement que ceux avec qui l'on vit? On seroit donc exposé continuellement à être leur dupe! On auroit le sein ouvert à tous leurs coups! On ne pourroit jamais se défendre avec des armes égales! Tels sont, mon cher marquis, les principes du plus grand nombre des courtisans; tels seront peut-être un jour les vôtres. Je prie le ciel, me répondit le marquis, de rendre faux votre présage. Je connois même assez le fond de mon ame, pour m'assurer qu'il le sera. Il est difficile qu'on prenne jamais du goût pour ce qui fait horreur jusqu'à un certain point. Cependant je conçois, ajouta-t-il, que la plupart des courtisans étant dans ces abominables principes, un honnête homme qui est obligé de vivre avec eux, & qui voudroit se conduire par d'autres règles, joue un personnage fort embarrassant. Quel moyen d'être sans cesse en commerce avec les mêmes personnes, & de se soutenir dans une opposition continuelle à leurs maximes? C'est sur cela que j'ai besoin de vos conseils, & d'une règle constante qui puisse me servir de direction toute ma vie.

Celle que j'ai à vous propoſer, lui répliquai-je, eſt d'un uſage facile. Elle conſiſte à vous déclarer, le premier jour, tel que vous voulez toujours être. Votre caractère étant une fois établi, la honte même de le changer vous ſervira de défenſe contre la contagion de l'exemple. Les courtiſans corrompus, qui compoſent le plus grand nombre, vous regarderont d'abord avec étonnement. Ils ſeront ſurpris de voir au milieu d'eux, des vertus qu'ils ne connoiſſent point. Ils riront peut-être du prodige. Mais s'ils vous voyent ferme à les pratiquer, ils reviendront de ce premier ſentiment, & leur ſurpriſe ſe changera en admiration. Ils commenceront à vous reſpecter; ils en viendront même à vous craindre : car tel eſt le pouvoir de la vertu, de ſe rendre redoutable au vice. Vous acquerrez ainſi naturellement, & ſans paroître y prétendre, cette ſupériorité qui fait mépriſer l'envie & toutes les attaques impuiſſantes de l'artifice. Soyez même aſſuré que l'eſtime & la confiance deviendront à la fin le fruit de votre ſageſſe. Il vous arrivera ce que l'on a vu ſous le dernier règne, dans la perſonne de monſieur le duc de Montauſier, qui au milieu de la cour la plus corrompue qui fut jamais, ſut parvenir aux honneurs & aux diſtinctions par le chemin de la

vertu, & s'attirer l'hommage du vice dans le tems même qu'il le condamnoit hautement par ſa conduite & par ſes maximes.

Après une longue converſation ſur cette matière, le marquis me demanda, ſi je n'avois point reçu de lettres de France, par les derniers ordinaires. Je lui répondis froidement, non. Il me dit, qu'il étoit ſurpris que ma fille, qui paroiſſoit m'aimer ſi tendrement, demeurât ſi long-tems à m'écrire. Elle m'écrira ſans doute, répartis-je; elle ſera réponſe à la lettre par laquelle je lui ai marqué notre adreſſe. Je m'attendois qu'il alloit parler de Memiſcès, mais il ne lui échappa pas un ſeul mot ſur ce ſujet. Il devint rêveur; & je m'appercevois, par les regards qu'il jetoit quelquefois ſur moi, qu'il craignoit que je ne devinaſſe la cauſe de ſa rêverie. Vous êtes extrêmement mélancolique, lui dis-je. Qu'eſt devenue cette humeur gaie, que je vous croyois ſi naturelle? eſt-ce toujours le ſouvenir de dona Diana qui vous occupe? Non, repartit-il; je ſuis devenu un peu plus tranquille de ce côté-là; & quoique je ne puiſſe jamais penſer à elle ſans amour & ſans douleur, je me ſuis fait aſſez de violence pour diminuer quelque choſe du trouble où j'étois. Nous vivons trop en philoſophes, repris-je; nous ne prenons point aſſez de plaiſirs. Je ſuis d'avis que nous allions, ce ſoir, à la

mascarade de Haymarket. Nous y verrons les plus belles dames d'Angleterre. Il y consentit. Nous envoyâmes demander à milord Clifton, qui étoit un jeune seigneur de nos amis, s'il vouloit être de cette partie. Il nous fit répondre, qu'il s'étoit déjà engagé pour le même dessein avec des dames, mais que si nous voulions être de sa bande, on nous y recevroit avec plaisir. Il nous marquoit la maison de miladi Portmore, où nous nous masquerions tous ensemble. Nous ne manquâmes point d'y aller le soir, à dix heures; nous y trouvâmes une fort belle assemblée. On fit venir quantité d'habits, & chacun se déguisa selon son goût. Comme nous nous étions dépouillés de nos justaucorps & qu'ils étoient de côté & d'autre sur diverses chaises, la vue de celui du marquis, que j'apperçus près du mien, me fit naître une envie qui auroit été une indiscrétion mal-honnête dans tout autre que moi, & j'ajoute dans moi-même, si je l'eusse formée avec d'autres intentions. Ce fut de mettre la main dans ses poches, pour chercher s'il ne s'y trouveroit point quelque papier, qui pût m'éclaircir davantage sur son commerce avec ma nièce. Je ne fais point difficulté de m'accuser ici de cette action, parce que je la lui ai confessée depuis & qu'il a eu la bonté de l'approuver. Mon espérance ne fut point trompée. Je trouvai deux lettres, où

je n'eus point de peine à reconnoître le caractère de ma nièce. Je les pris adroitement, remettant à les lire à la salle de la mascarade. Nous nous y rendîmes aussitôt, dans des chaises à porteurs, qui sont plus en usage à Londres qu'en nul autre endroit du monde.

Le spectacle me parut enchanté. Je ne parle point de la multitude des masques & de l'air galant de leurs habits. Nos assemblées de Paris valent bien, de ce côté-là, celles d'Angleterre. Mais la disposition de la salle, où se donne ce divertissement, est une des plus belles choses du monde. Tout est de l'invention du fameux M. Heydegger, frère du médecin du même nom, dont les remèdes ont fait tant de bruit à Paris. Nous vîmes M. Heydegger. C'est un homme extraordinairement laid; mais qui a le talent d'embellir tout ce qu'il fait, & qui n'eut jamais son égal dans l'art d'imaginer & de vendre les plaisirs. Cette rare qualité lui a mérité le nom de sur-intendant des plaisirs d'Angleterre; titre dont on dit qu'il se fait honneur, & qu'il aime à voir sur les lettres qu'on lui écrit. Il a gagné des biens considérables dans cette plaisante espèce de commerce. Cela ne paroîtra pas difficile à croire, si l'on considère, qu'outre l'opéra italien dont il est le directeur & dont il tire de grands profits, il n'y a point de fête extraordinaire à

Londres, dont il n'entreprenne de se charger; & l'on sait combien les seigneurs anglois sont généreux dans tout ce qui touche leurs plaisirs. On m'a dit qu'une seule mascarade rapporte à M. Heydegger plus de deux mille guinées; car le prix est d'une guinée pour chaque personne, & il ne s'y en trouve pas ordinairement moins de deux mille. Il est vrai qu'on donne en abondance, & sans rien payer de plus, toutes sortes de vins, de fruits, de confitures & de rafraîchissemens. Mais cette dépense est légère, en comparaison du profit. On joue aussi dans ce lieu de délices; il y a des salles destinées pour cela. Il y en a d'autres où l'on peut se retirer pour être tranquille, lorsqu'on est las de la danse & du bruit de la multitude. Enfin tout y est d'un ordre & d'un goût admirable.

Milord Lincoln, qui étoit de notre compagnie, eut la complaisance de ne pas s'éloigner de nous, pour nous expliquer tout ce qui paroissoit mériter notre curiosité. Il fit passer en revue devant nos yeux la plus grande partie de la cour, sur-tout les dames les plus célèbres par leur beauté & par leurs aventures. Ce seroit vouloir multiplier ces mémoires à l'infini, que de les rapporter toutes; mais celle-ci est trop agréable pour être oubliée. Milord Lincoln, ayant vu près de nous une dame qui venoit d'ôter son

maſque, car preſque tout le monde l'ôte à la fin, nous pria doucement de la conſidérer avec attention ; & après nous l'avoir laiſſé admirer un moment, il nous fit aſſeoir ſur un banc, qui étoit à quelques pas de nous. Ecoutez, nous dit-il, l'hiſtoire du charmant petit viſage que vous venez de voir. Cette dame s'appelle miladi Dar.... Elle eſt fille d'un braſſeur extraordinairement riche, qui l'a fait élever avec des ſoins infinis, dans le deſſein de la marier à quelque ſeigneur de la cour. Ce deſſein a réuſſi, mais par des voies toutes différentes de celles que le père ſe propoſoit. Le chevalier Richard Walterney, homme connu par ſes immenſes richeſſes, vit la dame, qui ſe nommoit en ce tems-là miſs Sally ; & étant devenu paſſionné pour elle, il réſolut de tout entreprendre pour la poſſéder. Son caractère la rendoit difficile à ſéduire. Elle avoit été élevée par une mère dévote, qui à force de lui parler de l'autre monde & des tourmens de l'enfer, avoit tellement rempli ſon imagination de toutes ces images, que ſa plus grande ſatisfaction étoit d'être ſeule pour y rêver à loiſir. Elle fréquentoit les égliſes, elle liſoit les livres de piété ; & ſi elle ſe permettoit quelque converſation avec les hommes, c'étoit avec des miniſtres de l'égliſe. Sir Richard Walterney ne fut pas rebuté par des dehors ſi difficiles. Comme il étoit homme d'expérience, il n'eut pas vu deux fois la

belle, qu'il connut que son tempérament ne s'accordoit point avec ses maximes ; & profitant de cette connoissance dans les momens qu'elle ne pouvoit refuser de passer quelquefois avec lui, il devint heureux, au grand étonnement de miss Sally même, qui ne pouvoit comprendre comment elle avoit été capable de se laisser vaincre. Cependant après la première victoire, qui avoit peut-être coûté un peu cher à sir Richard, tout le reste ne fut plus pour lui qu'une suite de triomphes. Il la vit aussi souvent qu'il lui plut ; & sa passion n'étant pas diminuée, il l'engagea enfin à quitter furtivement la maison de son père, sous prétexte d'éviter sa colère & de cacher sa grossesse. Il l'entretint richement, dans un endroit écarté de la ville. Son bonheur faisoit mille jaloux, car les charmes de miss Sally croissoient tous les jours, & Walterney n'eut pas la discrétion de cacher sa retraite à ses amis. Milord Dar.... étoit du nombre. Il vit cette belle personne, & il prit pour elle cette longue & fatale passion qui l'a forcé à la fin de l'épouser, aux dépens de son honneur & de sa fortune. Mais il faut que je vous raconte par quels degrés il s'est jeté ainsi dans l'infamie.

Sir Richard Walterney, un des hommes d'Angleterre les plus voluptueux, sacrifioit tout à sa passion, & faisoit mener une vie délicieuse à miss Sally. Elle n'avoit plus tant d'horreur pour l'enfer ; & elle

étoit si bien réconciliée avec les démons, qu'elle étoit possédée d'une douzaine des plus gros, mais sur-tout de celui qui préside aux plaisirs des sens. Ses désirs étoient peut-être mal satisfaits par sir Richard, qui commençoit à être sur le retour de l'âge, & qui étoit d'ailleurs usé par la débauche. Soit par cette raison, soit par le seul amour de la variété, elle laissa comprendre à quelques-uns des amis de Walterney, qu'ils la trouveroient de facile composition. Milord fut l'un des premiers favorisés; elle lui découvrit tant de charmes, qu'étant naturellement jaloux, il ne put se résoudre à les partager avec son premier amant. Elle rejeta pourtant la proposition qu'il lui fit, d'abandonner sir Richard, & elle le pria de se contenter de ce qu'elle faisoit en sa faveur; mais lui, qui est le plus violent de tous les hommes, trouva le moyen de faire une querelle au pauvre Walterney, & l'ayant conduit à l'écart, il le perça de deux ou trois coups d'épée. Les héritiers du mort ne pensèrent qu'à recueillir ses richesses, sans s'embarrasser beaucoup du soin de le venger; de sorte que milord Dar.... se crut seul & tranquille possesseur de la belle miss Sally. Il comptoit, sans l'avoir consultée. Cette inconstante fille n'eut pas plutôt reconnu qu'il prétendoit faire le tyran, qu'elle l'exclut entièrement de ses faveurs & de sa présence. Ce ne fut pas pour mener une vie plus réglée. Elle eut

fucceffivement deux ou trois autres amans, pour fe confoler de fes pertes. Milord Dar.... fe confumoit pendant ce tems-là de trifteffe & d'amour. Il fit mille efforts inutiles, pour fe faire pardonner de fon ingrate : elle le rebutoit avec rigueur, & tout lui en étoit devenu odieux, jufqu'à fon nom. Cependant, ne pouvant vivre fans elle, il fe réfolut à l'époufer, fi elle vouloit le recevoir à ce prix. La propofition en fut faite dans les formes, & tout Londres ne tarda point d'en être informé. On le fut auffi, bientôt, que cette fille capricieufe avoit rejeté fes offres avec hauteur & avec dédain. Milord Dar.... ne fut pas fi fenfible à ce refus parce qu'il le couvroit de honte, que par le défefpoir où il réduifoit fon amour. Je lui ai entendu dire, que fa réfolution étoit prife d'aller poignarder en plein jour fon inhumaine, & de fe percer auffitôt le cœur du même poignard. Je fuis certain, continua le comte de Lincoln, qu'il l'auroit exécutée, fi fa fituation n'eût pas changé tout d'un coup, par une des plus bizarres aventures du monde. Il avoit un valet de chambre qui étoit plein d'efprit & de vivacité, & qui étoit devenu, comme il eft affez ordinaire, l'intime confident de fon maître. Ce garçon l'avoit entendu parler de la manière dont mifs Sally avoit été élevée, & du penchant qu'elle avoit eu à la dévotion : il forma là-deffus un plan des plus ridicules, mais qui ne laiffa pas de réuffir

dans l'exécution. Il acheta d'abord, des héritiers de sir Richard Walterney, un de ses portraits au naturel, d'après lequel il fit faire un masque parfaitement ressemblant. J'ai vu ce masque, nous dit le comte; on l'auroit pris pour le visage même de sir Richard. Il engagea ensuite son maître à sacrifier à son dessein, une somme d'argent considérable, pour gagner la fille qui servoit miss Sally. Il ne fallut point de longues négociations pour cela. Il sut de cette fille, qui étoit l'amant favorisé; il inventa un artifice pour le tenir occupé ailleurs pendant toute la nuit où devoit s'exécuter son projet. Il lui fit tenir, le soir, de la part du secrétaire d'état, une lettre supposée, qui l'appeloit à Windsor où étoit la cour. Il se munit après cela, d'une grosse lanterne sourde, dont le verre étoit extrêmement large & brillant; & l'ayant mise dans sa poche avec son masque, il se rendit à la maison qu'occupoit miss Sally, & il exigea de la suivante, de le cacher dans quelque coin, jusqu'à ce que sa maitresse se fût mise au lit. Miss Sally se coucha assez tard, après avoir attendu long-tems son amant; car j'ai oublié de dire que quoiqu'il lui eût écrit qu'il ne pouvoit passer la nuit avec elle, le valet de milord Dar.... avoit eu l'adresse d'intercepter sa lettre, & de faire dire seulement à la belle que son amant ne pouvoit venir que très-tard. Elle étoit donc au lit, & déjà presqu'endormie, lorsque cet adroit

garçon ouvrit la porte de ſa chambre, & s'approcha d'elle dans l'obſcurité. Le bruit qu'il fit la réveilla. Elle s'imagina que c'étoit ſon amant : Vous venez bien tard, lui dit-elle ; vous êtes extrêmement refroidi pour moi. Non, Madame, répondit l'autre d'une voix modérée ; je ne ſuis pas refroidi pour vous, & je viens vous en donner une preuve certaine. L'affreux déſordre de votre vie touche ma compaſſion. Hélas ! pourquoi vous ai-je ſéduite ? C'eſt moi qui ſuis coupable de tous vos crimes. J'en ſuis horriblement puni, & mon châtiment ſera éternel. L'enfer eſt ouvert auſſi ſous vos pieds. Tous les démons vous regardent comme leur proie. Tremblez, vous êtes prête à périr, ou plutôt réparez le paſſé par une vie plus ſage. Profitez de la foibleſſe de milord Dar.... qui veut bien vous épouſer. C'eſt le ſeul moyen de vous arracher aux ſupplices horribles que je ſouffre. En finiſſant ces mots, que miſs Sally avoit peine d'abord à ne pas prendre pour une raillerie de ſon amant, il lui fit voir, à la faveur de ſa lanterne qu'il tira tout à coup de ſa poche, la figure naturelle de ſir Richard Walterney, ou plutôt le maſque qui le repréſentoit, & dont il s'étoit couvert le viſage : il la regarda quelque tems avec des yeux fixes & étincellans. Son effroi fut tel, qu'elle n'eut pas même la force de crier. Elle tomba dans un long évanouiſſement, dont le valet profita pour ſortir de la maiſon, &

pour aller raconter le ſuccès de ſon entrepriſe à ſon maître. Miſs Sally devint ſi traitable, qu'elle fit dire, vingt-quatre heures après, à milord Dar.... que s'il conſervoit encore quelque bonté pour elle, il recevroit toutes les marques qu'il pouvoit déſirer de ſa gratitude. Il l'a épouſée ſans balancer; & il vit encore en aſſez bonne intelligence avec elle. Le comte nous raconta cette hiſtoire, avec plus d'agrément que je ne l'ai répétée.

Nous rentrâmes enſuite dans la foule des maſques. Il me fit remarquer le roi & le prince, qui venoient d'arriver. Leur habillement étoit ſemblable à quantité d'autres; mais le reſpect de ceux qui les accompagnoient, les faiſoit reconnoître. Il arriva à ce monarque une petite aventure, qui fit beaucoup d'honneur à ſa bonté & à ſa préſence d'eſprit. Une dame maſquée, dont on ne put ſavoir le nom, s'approcha de lui, en affectant de ne le pas connoître; elle l'invita à aller prendre quelque rafraîchiſſement au buffet. Il y alla, ſans ſe faire preſſer. Lorſqu'il eut le verre en main, cette dame lui dit: Maſque, c'eſt à la ſanté du prétendant. Il répondit ſur le champ, & du ton le plus libre: Je bois de tout mon cœur à la ſanté de tous les princes malheureux. Il but enſuite, en détournant le viſage pour n'être point apperçu. Comme perſonne n'ignoroit que c'étoit lui, cette réponſe

fut répandue en un moment de tous côtés, & la salle retentit d'applaudissemens. Il ne dansa point; le prince fit de même: mais ils paroissoient tous deux fort attachés au plaisir de voir danser. Effectivement la manière de danser des anglois est fort agréable. Ils commencent ordinairement leurs bals par des menuets; & puis, viennent les contredanses du pays. Ils se joignent, sur deux lignes, quinze ou vingt hommes avec autant de femmes; ils pourroient être en plus grand nombre si les salles étoient plus grandes; & sans la moindre confusion, ils tournent, sautent, & se croisent en mille façons. Les airs sont d'une vivacité qui émeut l'ame. Les dames sont les plus infatigables danseuses que j'aie vues de ma vie. Elles ne paroissent point se lasser, quoiqu'elles soient dans un mouvement continuel pendant quatre ou cinq heures consécutives. C'est-là qu'elles font briller tous leurs appas. Leur taille a quelque chose de si remarquable, qu'elle frappe un étranger d'admiration; & cet avantage est si commun parmi elles, qu'on a peine à distinguer celles qui le possèdent au plus haut degré. Leur teint & leurs yeux sont des choses ravissantes. Une femme, estimée belle en Angleterre, est une personne toute divine. Si je n'étois pas né françois, j'en parlerois avec plus de réserve, pour n'être pas accusé de flatterie. Mais on

on ſait combien nous ſommes prévenus en faveur de nos dames, & mes éloges ne peuvent être ſuſpects.

Il étoit environ quatre heures du matin, lorſque les dames de notre compagnie proposèrent de ſe retirer. Je n'avois pu trouver un moment pour lire les lettres de ma niéce ; j'en ménageai un, avant que de ſortir. Elles étoient aſſez tendres, pour une jeune perſonne de ſon âge. Le ſtyle françois étoit un peu turc, c'eſt-à-dire, qu'il ne s'accordoit pas parfaitement avec les règles de la grammaire : à cela près, tout y étoit fort meſuré, & d'accord avec la pudeur d'une bonne éducation. Elle avoit même eu ſoin de ne ſigner que le nom de Memiſcès ; apparemment dans la vue de tromper les curieux, pour qui ſes lettres n'étoient pas deſtinées. L'une étoit adreſſée au marquis à Calais, en réponſe à une des ſiennes, qu'il lui avoit écrite quatre heures après l'avoir quittée. Il avoit reçu l'autre à Londres. Je les remis toutes deux dans le lieu où je les avois priſes, ne voulant pas qu'il eût le moindre ſoupçon que ſon intrigue fût connue de moi.

Nous employâmes les jours ſuivans à parcourir la ville, pour en viſiter les curioſités. Nous prîmes la peine de monter ſur le dôme de l'égliſe de Saint-Paul, d'où nous pouvions d'un coup d'œil embraſſer toute l'étendue de Londres. C'eſt une ville immenſe. Sa longueur, qui s'étend

au long de la Tamise, surpasse sans contredit, celle de toutes les villes connues. Elle est étroite en plusieurs endroits; ce qui fait douter aux françois qu'elle soit aussi grande que Paris dans sa totalité. Pour moi, qui me pique de juger avec impartialité, j'ai peine à prononcer que Paris soit aussi grand; à moins qu'on ne veuille compter pour une partie de sa grandeur, l'extrême hauteur des maisons, qui étant pour la plupart de six ou sept étages, pourroient doubler son étendue, si on les supposoit coupées par le milieu. Les places, que les anglois appellent *Squares*, c'est-à-dire les quarrés, sont belles & en grand nombre à Londres. Lincoln's Inn-field, Saint-James square, Soho square, & quantité d'autres, valent bien nos places de Vendôme, des Victoires, & la place Royale; excepté peut-être que les édifices n'en sont pas si magnifiques. Les hôtels des seigneurs ne sont pas non plus si superbes qu'à Paris. Le palais Saint-James, où le roi & la famille royale font leur séjour ordinaire, est une maison fort simple, & qui ne répond point à la majesté d'un si grand prince. Le jardin, ou plutôt le parc, est un grand quarré irrégulier, qui est environné d'allées d'arbres, sans autre ornement que ceux qu'il reçoit de la nature. Il est partagé par un large & long canal. On y voit en tout tems un grand nombre d'oyes

& de canards, dont M de Saint-Evremont avoit autrefois la surintendance, sous le titre de gouverneur des canards de Saint-James. Cet emploi comique, qu'il avoit demandé lui-même en plaisantant, lui valoit, dit-on, cent guinées. J'eus la curiosité de voir la maison où demeuroit un homme si célèbre. Elle étoit dans le Pall-mall, qui est une grande rue voisine du palais. On me dit qu'il étoit extrêmement mal-propre; ce qui le mettoit sans cesse en querelle avec son hôtesse, à qui il ne vouloit pas laisser la liberté de laver & de nettoyer son appartement aussi souvent que les anglois aiment à le faire. Il n'étoit pas riche; le fond de son revenu consistoit dans les présens de quelques seigneurs, & particulièrement du duc de Montaigu, qui lui faisoit une pension d'environ deux cens guinées. Mais il étoit obligé à fort peu de dépense, étant reçu volontiers tous les jours aux meilleures tables d'Angleterre, où l'on dit qu'il mangeoit prodigieusement. Il a toujours été vu de bon œil à la cour de Londres; mais sur la fin de sa vie, on l'estimoit moins pour ce qu'il étoit, que pour ce qu'il avoit été. Sa mort fut tranquille, & l'on ne s'apperçut pas qu'elle fût troublée par des frayeurs religieuses. Quelques momens avant sa dernière heure, il fit appeler près de son lit un célèbre ministre, qu'il pria d'un ton fort sérieux,

de vouloir bien réciter un de ſes ſermons, ou lui tenir quelques diſcours de piété, pour le guérir, lui dit-il, d'une cruelle inſomnie dont il étoit tourmenté. C'eſt ainſi que les plus grands hommes s'aveuglent malheureuſement dans l'affaire la plus importante, & qu'après avoir fait paroître un eſprit ſupérieur & des lumières extraordinaires ſur des choſes indifférentes, ils en manquent pour la ſeule qui eſt ſolide & néceſſaire, je veux dire, l'intérêt éternel de leur ame.

Le parc de Saint-James ſert de promenade publique à Londres. Il eſt libre à tout le monde de s'y promener ; & c'eſt un ſpectacle bizarre, dans les beaux jours, d'y voir toute la fleur de la nobleſſe & les premières dames de la cour, mêlées confuſément avec la plus vile populace. Tel eſt le goût des anglois, & c'eſt en quoi ils font conſiſter une partie de ce qu'ils appellent leur liberté. Les petits affectent de marquer l'indépendance où ils ſont à l'égard des grands ; & les perſonnes de diſtinction prennent plaiſir à ſe confondre en mille manières avec le peuple. Cette diſpoſition d'eſprit auroit quelque choſe de plus louable, ſi elle n'étoit pas portée à l'excès ; mais elle cauſe ſouvent de grands déſordres, parce qu'elle autoriſe le peuple à commettre mille inſolences. Qui pourroit s'imaginer, par exemple, que le plus miſérable crocheteur diſputera le pas dans la rue à

un milord, dont il connoît la qualité, & que si l'un ou l'autre s'opiniâtre à ne le pas céder, ils se battront publiquement à coups de poings, jusqu'à ce que le plus fort demeure le maître du pavé? C'est ce qui arrive quelquefois à Londres J'ai entendu milord H......, se vanter lui-même d'avoir terrassé un porteur de chaise, quoiqu'il confessât que c'étoit un vigoureux coquin, qui lui avoit fait sentir en plus d'un endroit la pesanteur de ses bras. On m'a fait remarquer dans plusieurs maisons de caffé, un ou deux milords, un chevalier baronet, un cordonnier, un tailleur, un marchand de vin, & quelques autres gens de même trempe, assis tous ensemble autour d'une même table, & s'occupant à fumer & à s'entretenir familièrement des nouvelles de la cour & de la ville. Les affaires du gouvernement fixent l'attention du peuple, comme celle des grands. Chacun a droit d'en parler librement. On condamne, on approuve, on critique, on déchire, on s'emporte en invectives, de vive voix & par écrit, sans que le pouvoir supérieur ose s'y opposer. Le roi lui-même n'est pas à couvert de la censure. Les caffés & les autres endroits publics, sont comme le siège de la liberté anglicane. On y trouve tous les libelles, qui se font pour ou contre le gouvernement. On a le droit pour deux sous d'en lire une multitude, & de prendre une

taſſe de thé ou de caffé. On donne auſſi à lire cinq ou ſix ſortes de gazettes, qui contiennent les nouvelles de l'Europe, & particulièrement celles de Londres. Ce dernier article renferme tout ce qui ſe paſſe dans la ville, juſqu'au moindre évènement; les maſques y ſont toujours nommés, de quelque rang qu'ils puiſſent être, & l'on en rapporte indifféremment le bon & le mauvais. On y annonce les comédies, les bals, les concerts, les livres qui ſortent de la preſſe, les remèdes des charlatans, les maiſons & les terres à louer ou à vendre, les banqueroutes, l'état des compagnies de commerce, l'arrivée & le départ des vaiſſeaux, en un mot, tout ce qui peut intéreſſer le public. L'avidité des anglois eſt extrême pour toutes ces nouvelles. Elles ſe répandent de la capitale juſqu'à l'extrémité des provinces; & l'on ne trouve perſonne, juſqu'au moindre matelot, qui n'emploie tous les jours deux ſous pour ſatisfaire ſa curioſité.

Outre le parc de Saint-James, il y a dans Londres pluſieurs autres jardins, pour la promenade publique. Gray's-Inn & Lyncoln's Inn ſont des lieux agréables, où l'on trouve le ſoir nombreuſe & brillante compagnie. Les courtiſannes s'y rencontrent à chaque pas. C'eſt une choſe digne de compaſſion, de voir les plus charmantes perſonnes du monde abandonnées à cet infâme com-

merce, & s'offrir ſans pudeur au libertinage de ceux qui veulent les payer. On dit que le nombre en eſt incroyable à Londres. Il y a des rues qui en ſont entièrement peuplées, & où l'on ne ſauroit paſſer ſans être invité par pluſieurs ſignes, ou par d'odieux regards. La plupart des ſeigneurs, & preſque tous les jeunes gens qui ont du bien, en entretiennent dans des maiſons particulières; mais lorſque leurs amans viennent à s'en dégoûter, elles ſont contraintes de retourner à l'uſage du public. Il ſe trouve parmi ces miſérables victimes, quantité de filles de bonne maiſon, qui ont été ſéduites par leurs amans, & abandonnées enſuite à leur deſtinée. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que ſi elles ont été entre les mains d'un homme de qualité, elles ont l'inſolence de porter ſon nom, comme ſi elles en avoient été les épouſes; de ſorte que rien n'eſt plus commun que les comteſſes & les marquiſes de cette eſpèce. On ſe perſuadera aiſément qu'un jeune homme de la figure du marquis, ne put éviter les attaques de ces filles effrontées. Il fut ſollicité en mille occaſions. Je ne rapporterai que celle-ci, dont le ſouvenir me fait rire encore. Nous ſortions de la comédie; & comme la multitude des carroſſes empêchoit le nôtre d'avancer, nous fûmes obligés d'attendre ſous la voûte qui ſert d'entrée. Il y avoit pluſieurs autres perſonnes qui

étoient dans le même cas que nous. Le marquis entendit à son côté deux dames, qui se plaignoient en françois de ce contre-tems, qui les arrêtoit. Il leur dit quelques mots de civilité. L'embarras & la foule augmentant toujours, nous résolûmes, pour être plus au large, d'entrer dans un des caffés qui sont sous la voûte, & le marquis proposa la même chose aux deux dames. Elles se laissèrent conduire sans difficulté. Nous fûmes obligés d'y demeurer environ un quart-d'heure, pendant lequel je m'amusai à lire les papiers des nouvelles, & le marquis à entretenir les deux angloises. L'une des deux étoit extrêmement jolie. Nos valets nous avertirent enfin que le carrosse étoit à la porte. Nous prîmes congé des dames. Cette rencontre n'ayant rien eu d'extraordinaire, nous l'oubliâmes en sortant du lieu. Cependant, trois jours après, étant à parcourir ensemble les nouvelles de Londres, nous y lûmes cet article : « Si le » gentilhomme françois, qui s'entretint lundi » avec une dame au caffé de...... en sortant de » la comédie, parloit sérieusement & avec des » intentions honnêtes, il est prié de se trouver » encore demain à la comédie, où il entendra » parler d'elle ». Nous nous mîmes à rire en nous regardant. Seroit-il possible, me dit le marquis, que ce fût de moi dont il est ici question ? Je n'en doute presque point, répondis-je ; car je

m'imagine que vous avez été aſſez galant, pour dire à cette jolie perſonne que vous mouriez d'amour pour elle. Je ne me ſouviens pas trop bien de ce que je lui dis, reprit-il, mais je confeſſe qu'il peut m'être échappé quelque choſe de pareil. Nous retournerons à la comédie demain, ſi vous le voulez, continua-t-il, & nous verrons le dénouement de cette aventure. Comme j'avois deſſein de le divertir, je ne fis pas le difficile. Nous y retournâmes en effet. A peine avions-nous été une demi-heure dans notre loge, qu'un laquais vint dire au marquis : Monſieur, la dame que vous ſavez, vous attend avec impatience; voici l'adreſſe du logement où vous la trouverez; & il lui donna une carte, ſur laquelle étoit cette direction : *Miſtreſſ Oldſtead, in Southampton-ſtreet at M. Derbridge's, à Jewller, two pairs of ſtairs :* c'eſt-à-dire, madame Oldſtead, chez M. Derbridge, jouaillier, au ſecond étage, rue de Southampton. Ayant lu cette adreſſe, je n'eus garde de conſentir que le marquis me quittât pour aller déterrer ſon aventurière, non plus que de lui offrir de l'y accompagner. Je lui dis de répondre au valet, que nous ne pouvions quitter la comédie, & que ſi madame Oldſtead vouloit y venir, nous tâcherions de lui ménager une place dans notre loge. Le ſecond acte n'étoit pas

fini, que nous la vîmes arriver avec sa compagne. Nous la reçûmes honnêtement. Je m'étois figuré, jusqu'alors, que ce pouvoit être quelque fille de famille, à qui le marquis avoit paru assez bien fait pour lui plaire. Je n'eus pas besoin de lui parler long-tems, pour connoître mon erreur; non qu'elle lui proposât rien d'indécent, mais il faut bien moins d'expérience que je n'en ai, pour découvrir l'artifice de ces créatures. Cependant j'aurois laissé durer leur entretien jusqu'à la fin de la comédie, s'il n'eût été troublé fort plaisamment. La plupart des spectateurs avoient lu, comme nous, l'article des nouvelles, qui contenoit l'avis de cette fille au marquis; & le lieu de l'assignation étant la comédie, l'espérance de découvrir quelque chose de ce mystère y avoit amené plusieurs jeunes gens curieux. Le marquis étant mis à la dernière mode de France, on avoit jugé sans peine, à ses habits & à son air, qu'il étoit le gentilhomme aimé. Mais lorsqu'on vit arriver la jeune personne, qui parut sans doute assez jolie pour être l'héroïne du roman, tous les regards se tournèrent sur elle, & l'on se dit à l'oreille ce qu'on en pensoit. Son attention à parler au marquis l'empêcha d'abord de le remarquer; mais ayant jeté les yeux par hasard sur les assistans, & voyant ceux de tout le monde attachés sur elle, toute son effronterie

fut déconcertée. Sa rougeur confirma une grande partie de l'aſſemblée dans ſes ſoupçons, & l'on ne fit plus que ſourire & s'entretenir d'elle, en continuant de la regarder. Enfin, ne pouvant guère ſoutenir plus long-tems ce perſonnage, elle pria le marquis de la rejoindre à la maiſon dont il avoit l'adreſſe, & elle ſe leva pour ſe retirer. Mais ce fut alors que les anglois, qui ſont les plus impitoyables gens du monde à la comédie, ſe mirent à ſiffler & à faire des huées épouvantables. Le trouble où elle étoit, l'empêcha de pouvoir ouvrir facilement la porte de la loge; ainſi elle eut le tems d'entendre le bruit qui ſe faiſoit à ſon honneur, & tout le parterre, celui de le redoubler. Je fus incertain ſi nous ne devions pas nous retirer auſſi; mais les ſifflemens s'étant appaiſés après ſa ſortie, je trouvai plus à propos de reſter. Milord Scarboroug étoit dans une loge voiſine; il apperçut le marquis, & il vint à nous auſſitôt, pour s'informer ſi nous connoiſſions cette dame. Nous lui racontâmes toute l'hiſtoire. Il nous invita à ſouper, & nous paſſâmes une partie de la nuit avec lui & quelques autres ſeigneurs.

Comme je n'ai point entrepris de faire la deſcription de Londres, je ne ſuis point exact à rapporter tout ce qu'on nous fit voir dans les différentes parties de cette grande ville. J'aurois

dû parler, néanmoins, du monument qui fut élevé en mémoire de l'incendie. C'eſt une colonne creuſe, d'environ quatre cens pieds de hauteur. On y monte en dedans, par un eſcalier tournant qui s'élève juſqu'au ſommet. Elle eſt ſoutenue ſur une baſe quarrée ; & ſur les quatre faces on lit différentes inſcriptions, qui font foi du malheur arrivé à Londres, & qui en expliquent les circonſtances. Ce qui me ſurprit, ce fut d'apprendre que les anglois attribuent ce déſaſtre à la malignité des papiſtes. J'avois cru juſqu'alors, qu'il n'étoit arrivé que par un accident ordinaire. Je ne dois pas omettre non plus, l'ingénieuſe machine qui ſert à communiquer l'eau de la Tamiſe dans tous les quartiers de la ville. C'eſt une haute tour, où par le ſeul ſecours de la fumée d'un feu continuel de charbon, on a trouvé le moyen d'élever l'eau juſqu'à certaine hauteur ; elle entre alors dans des canaux qui coulent ſous les rues & ſous les maiſons, & qui ſe diſtribuent de tous côtés pour l'uſage des habitans. Le pont de Londres eſt beau par ſa longueur : mais elle ne ſurpaſſe pas celle du pont-neuf à Paris. Pour ſa largeur, elle n'égale point celle du pont Saint-Michel & de nos autres ponts couverts. Il leur eſt ſemblable en tout le reſte. Les autres beautés de la capitale d'Angleterre conſiſtent dans les édifices publics,

tels que les hôpitaux, les églises, les maisons des compagnies de commerce, les colléges des avocats & de tous ceux que les anglois comprennent sous le nom de *Lawyers*. Tous ces bâtimens paroissent l'ouvrage d'un peuple sage & bien réglé, qui en travaillant à s'enrichir au-dehors par le commerce, ne néglige rien de tout ce qui peut servir à la commodité, à l'abondance, à la sécurité, & même à la beauté & à la magnificence.

Dans le tems que nous étions ainsi occupés des plaisirs & des curiosités de Londres, je reçus un paquet de lettres, par les mains de Scoti. Il revenoit de France, après s'être acquitté de sa commission. Il m'apprit que miladi R...... s'étoit conduite avec tant de circonspection dans le voyage, qu'on ne s'étoit apperçu nulle part de son déguisement; qu'elle étoit arrivée heureusement à la terre de ma fille, qu'elle en avoit été reçue avec tant de tendresse & d'honnêteté, qu'elle se promettoit mille contentemens dans ce séjour; que toute ma famille jouissoit d'une parfaite santé, excepté Memiscès, qu'il avoit laissé avec la petite vérole. Le marquis étoit présent à ce récit. Ce fut encore là que j'eus occasion de reconnoître la vivacité de son naturel. A peine avoit-il entendu les dernières paroles de Scoti, qu'il se précipita vers moi pour m'embras-

ſer : Ah ! Monſieur, me dit-il avec tranſport, retournons vîte en France ; voudriez-vous laiſſer mourir Memiſcès ſans le voir ? Il eſt peut-être mort, depuis le départ de Scoti. Ah ! ſi je le croyois, je ne voudrois pas lui ſurvivre un moment. Quoique je ne fuſſe pas ſans inquiétude pour ma niéce, je répondis au marquis, en ſouriant, qu'il étoit un mauvais conſolateur ; qu'au lieu de me donner des motifs d'eſpérance & de tranquillité, il ſembloit qu'il voulût m'alarmer par ſes propres craintes ; mais que je jugeois mieux que lui des événemens ; que je ne voyois dans la maladie de Memiſcès, qu'un accident commun, & ordinairement ſans péril ; que cependant je lui étois obligé de l'intérêt qu'il prenoit à ma famille, & que je le priois ſeulement de ne pas s'affliger plus que moi. Il parut avoir quelque honte de s'être trahi ſi viſiblement, quoique je n'euſſe pas fait ſemblant de m'en appercevoir. Il parla peu le reſte de la ſoirée. J'ai ſu néanmoins qu'il interrogea Scoti ſur le danger de ma niéce, & qu'il écrivit une longue lettre avant que de ſe mettre au lit ; mais il ne l'envoya point à la poſte. Pour moi, je me retirai en particulier, pour ouvrir les miennes. Ma fille m'apprenoit auſſi la maladie de ma niéce, mais elle n'en paroiſſoit pas craindre les ſuites. Elle s'étendoit fort au long ſur miladi R......, & elle

me remercioit de lui avoir envoyé une compagne ſi aimable. Je lus enſuite celle que miladi me faiſoit l'honneur de m'écrire. La reconnoiſſance & la généroſité de ſon cœur l'avoient dictée. Elle me preſſoit d'abréger mon ſéjour en Angleterre, & ſa plus forte envie ſembloit être celle de me revoir.

De quoi nos foibles cœurs ne ſont-ils pas capables, pour peu que nous ceſſions de les tenir dans la contrainte par une exacte & continuelle vigilance! A ſoixante ans, on peut être foible; j'ai honte de le dire, mais je l'ai éprouvé. La lecture de la lettre de miladi R...... fit ſur moi une impreſſion ſurprenante. Il me ſembloit que mon cœur ſe fût ſerré tout d'un coup, & qu'il s'y paſsât des choſes dont j'avois quelque effroi. Je m'appuyai ſur ma table, & je tombai dans une rêverie profonde. Je voyois cette charmante ladi devant mes yeux. Je la voyois; mon imagination me repréſentoit tous ſes charmes: mais quoique je ſentiſſe de la douceur à la voir, ſa préſence & les témoignages que je m'imaginois recevoir de ſa reconnoiſſance, ne me rendoient ni content ni tranquille. Je la regardois avec langueur, & ſans pouvoir lui ſourire; enfin je me trouvai, en ſortant de cette eſpèce de ſonge, les yeux humides de larmes, & le cœur inondé d'amertume. Je devins auſſi triſte & auſſi

rêveur que le marquis. Nous ne laissâmes pas de nous trouver à souper ensemble. Il prononça à peine quelques mots. J'étois bien éloigné d'interrompre son silence. Nous nous retirâmes, en nous souhaitant tristement le bon soir, & nous allâmes chercher dans nos lits, un repos que ni l'un ni l'autre ne put trouver.

O Dieu ! faut-il que les passions aient tant d'empire sur de trop foibles cœurs ! Je me couchai, sans faire attention à ce qui se passoit autour de moi, ni aux questions de mon valet. Je lui ordonnai de se retirer promptement. Quoi ! m'écriai-je, quand je fus seul, je n'aurai pas la force de me rendre maître des mouvemens de mon ame ! Je sens le honteux poison qui se glisse dans mes veines, & je manquerai de courage pour le repousser ! Mais, qu'ai-je dit.... quel poison.... bon dieu ! est-ce de moi-même que je parle ! de moi, que tout le monde croit sage & vertueux; de moi, qui me charge de former les autres à la vertu & à la sagesse; de moi, dont tous les sentimens & toutes les actions doivent être des modèles ! Voilà donc, ajoutai-je les larmes aux yeux, le fruit de mon âge, de mon expérience, de ma religion; voilà le fruit de soixante ans passés dans les voies de l'honneur & de la vertu. Ah ! je mourrois de honte & de douleur, s'il falloit perdre mon innocence

nocence & ma réputation. Non, non, je ne suis point capable d'une foiblesse qui rende criminel ou qui déshonore; mon cœur m'en répond. Je m'alarme mal-à-propos. Ce n'est point une passion que je sens pour miladi R...... ce n'est qu'une tendre estime, qui est due bien justement à ses malheurs & à celle qu'elle a pour moi. Là-dessus je rappelois, pour me fortifier, toutes les perfections de mon épouse, & ce que je devois éternellement à sa mémoire. Je me représentai cette chère ombre, attentive à toutes mes démarches, & me redemandant compte de tous mes sentimens. La moitié de moi-même est au ciel, continuai-je avec un peu plus de tranquillité; elle n'aura pas à me reprocher de l'avoir avilie par des liaisons indignes d'elle. Je veux qu'elle me retrouve tel qu'elle m'a laissé, tendre, constant, fidelle, avec le souvenir de ses vertus dans l'esprit, & son image toute entière dans le cœur.

Ces dernières pensées calmèrent un peu mon agitation. Je me trouvai moins coupable en m'endormant, & je pris vers le jour quelques heures d'un sommeil assez tranquille. Cependant je laissai encore échapper des soupirs à mon réveil. Mon cœur murmuroit, d'être contraint si rigoureusement par le devoir. J'espérai que mes continuelles réflexions le soumettroient entièrement, & je me promis bien, du moins, de ne laisser rien remar-

quer de mon trouble au marquis. Pour lui, qui n'étoit guère capable de dissimuler, il me laissoit pénétrer jusqu'au fond de son ame. Je lui fis, le matin, des reproches de ce que ses yeux paroissoient chargés & abattus : il ne s'en défendit, qu'en me disant naturellement, que son inquiétude pour Mémiscès l'avoit empêché de dormir, & que je n'en devois pas être surpris, sachant combien il lui portoit d'affection. Je fis réponse, ce jour-là, aux lettres que j'avois reçues. Le marquis me pria d'insérer, dans le paquet, un billet de lui pour Mémiscès. Il me le donna tout ouvert. Je le reçus ; mais quoiqu'il ne contînt rien qui ne fût dans l'ordre, j'eus l'adresse de le mettre secrètement à l'écart. Il s'imagina néanmoins qu'il étoit parti avec mes lettres ; & je vis qu'il en avoit de la joie, parce que cela sembloit l'assurer que je n'avois aucun soupçon de son attachement.

Nous eûmes, le même jour, la curiosité d'assister à un spectacle fort extraordinaire, & qui n'est connu nulle part hors de l'Angleterre. Je veux dire les combats de gladiateurs. C'est un usage romain, qui s'est conservé dans cette île depuis près de deux mille ans. Nous trouvâmes, au lieu du combat, une foule de personnes de toutes les conditions. Le théâtre, où les combattans s'exercent, est au milieu d'une grande salle ; de sorte qu'il est environné de tous côtés par les spectateurs, qui

sont assis sur des bancs élevés les uns au-dessus des autres jusqu'à la voûte. Le premier combat fut celui du bâton ; les anglois l'appellent *Cudgel.* Ils s'en servent comme on fait d'un sabre ; & les coups des combattans sont si peu ménagés, que je ne comprends point comment ils peuvent s'en donner tant, sans se casser les bras ou la tête ; car ils combattent tête nue & le corps à découvert. Le vainqueur est celui qui tire, le premier, du sang de la tête de son adversaire. Après les *Cudgels*, vient le combat des poings. Les deux assaillans sont nus jusqu'à la ceinture. Les coups qu'ils se donnent sont si violens, qu'ils leur font quelquefois sortir le sang par la bouche. J'en ai vu tomber quelques-uns, & rester quelques momens sans connoissance ; mais leur ardeur se ranime bientôt, à l'aide d'un limon ou d'un peu de vinaigre qu'on leur fait respirer. Ils se relèvent, embrassent leur ennemi, & recommencent le combat, jusqu'à ce que l'un des deux perde entièrement les forces. Il arrive quelquefois qu'il perd aussi la vie. Cet exercice m'a paru le plus dangereux & le plus violent. Il est suivi de celui de la lutte. Vous voyez deux coquins bien tournés s'approcher doucement & avec précaution, se mesurer quelques momens des yeux, tourner l'un autour de l'autre, comme pour reconnoître l'endroit foible, se tâter de tems en tems du jarret, qu'ils avancent l'un contre l'autre, s'accro-

cher à la fin pour se serrer & se secouer avec une force & une agilité surprenantes. Il se passe quelquefois bien du tems, avant qu'on voie la moindre inégalité. Enfin, lorsque la victoire s'est déclarée pour l'un, il tend la main au vaincu, qui se relève & recommence à combattre jusqu'à l'extinction de ses forces. Le dernier combat se fait au sabre. Ce sont ordinairement des irlandois, qui par un défi public, & imprimé dans les gazettes avec un tour de fanfaronade qui fait rire, s'engagent à venir aux mains avec tous ceux qui auront la hardiesse de s'exposer au tranchant mortel de leur redoutable épée. Ils racontent le malheur des téméraires, qui ont péri ou qui ont été blessés par leurs mains. Ce sont autant de Césars & d'Alexandres. Cependant ils sont presque toujours battus par les anglois, & sur-tout par un certain Figg, qui est l'homme du monde qui se sert le mieux d'un sabre. On m'a assuré que ce Figg a soutenu plus de cent assauts publics, & qu'il n'a presque jamais reçu de blessure. Nous fûmes témoins que s'il n'en reçoit pas, il en fait faire. Son adversaire étoit un sergent irlandois, arrivé récemment de Gibraltar. Ils parurent, tous deux, sur le théâtre, en chemise & la tête nue. Ils se firent lier le bras d'un ruban rouge, pour soutenir la manche de la chemise : leur contenance étoit fière & tranquille. Figg offrit au sergent le choix de plusieurs sabres qu'on apporta nus sur le

théâtre. Leur largeur étoit d'environ deux doigts. Ils étoient sans pointes, & quarrés par le bout. J'eus la curiosité d'en manier un ; il me parut bien affilé, & extrêmement propre à couper un bras ou une jambe. Les combattans, après s'être donné la main en signe d'amitié & d'estime, se mirent en garde, croisèrent leurs armes, & commencèrent une furieuse attaque. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils se ménagèrent ; tous leurs coups étoient francs, & tomboient avec une vigueur & une rapidité si étrange, que cela rendoit le spectacle terrible. Toute l'assemblée étoit dans un profond silence. Le sergent porta un coup à Figg, qui lui coupa une pièce assez large de son bas, sans blesser nullement la jambe. Figg, dont le sang-froid & le jugement me parurent admirables, sentit le coup. Tu en veux à ma jambe, dit-il à l'autre ; prends garde à la tienne ; & dans l'instant même, il lui emporta une grande partie du molet, qui tomba sur le théâtre. Tout le monde applaudit à un si beau coup, en frappant des mains & en criant : *Bravo, bravo, encora, encora*, qui est une façon d'applaudir qu'ils ont pris des italiens. Le sergent, ne pouvant plus se soutenir, demeura assis, en considérant son sang, qui couloit comme un ruisseau. On m'a dit qu'ils ont, pour se guérir, des poudres dont l'effet est extrêmement prompt. Nous en vîmes encore combattre quelques-uns,

qui se blessèrent en divers endroits. Ce spectacle ne manqua pas de nous faire faire beaucoup de réflexions. Il est certain qu'il a son utilité. C'est une espèce d'école, où la jeunesse va se former à l'intrépidité, au mépris de la mort & des blessures; mais nous convînmes, d'un autre côté, qu'il a quelque chose de féroce & de barbare. Si l'effusion du sang humain doit être regardée comme un mal, lors même qu'elle est juste & nécessaire, il semble que c'est blesser les loix de la nature & de l'humanité que de se faire un amusement de le répandre. Cependant cette coutume est autorisée en Angleterre; & ce n'est pas apparemment sans de fortes raisons, dans un gouvernement si sage, où tout se rapporte au bien public.

La saison des eaux minérales de Tumbridge étant arrivée, nos amis nous conseillèrent d'y aller passer quelques jours. Ils nous parlèrent de ce lieu, comme d'une des plus agréables choses du monde. Toutes les personnes, qui aiment le plaisir, ne manquent point de s'y rendre, parce qu'il s'y en trouve de toutes les sortes, & l'on nous fit espérer d'y voir, en raccourci, tout ce qu'il y a de rare & de curieux en Angleterre. De si grandes espérances nous firent prendre avec joie le chemin de Tumbridge. Il n'est qu'à une journée de Londres. Le premier coup d'œil nous en plut infiniment. Ce n'est, ni une ville, ni un village. C'est une

multitude de jolies maiſons, qui ſont répandues ſans ordre de côté & d'autre, & qui ſont preſque toutes ſéparées, quoiqu'à peu d'éloignement. Il y en a de grandes, de petites, de magnifiques, & d'autres qui ne le ſont pas. Les unes ſont ſur le penchant de pluſieurs petites collines, les autres dans le fond où eſt le puits des eaux minérales. La plupart ſont ſans jardins; quelques-unes en ont de très-agréables, avec un petit bois qui les couvre de ſes ombres; tout cela réuni forme un payſage charmant, qui ſurprend d'autant plus, que les abords en ſont ſauvages & déſerts. Ce lieu n'eſt habité que dans la ſaiſon des eaux; ce qui fait que les maiſons s'y louent fort cher. Nous prîmes un appartement de trois chambres ſeulement qui nous revinrent à quatre guinées par ſemaine. Il s'étoit déjà rendu à Tumbridge, un nombre infini de perſonnes de diſtinction. Nous n'entendîmes, en entrant, qu'un bruit confus de carroſſes, d'inſtrumens de muſique, & de cris de joie qui s'élevoient de toutes parts. Je me répondis bien que la triſteſſe du marquis & la mienne alloient recevoir une grande diminution. Nous reconnûmes la ſcène, dès le premier ſoir de notre arrivée. Nous nous fîmes conduire à la promenade publique, qui eſt près du puits. C'eſt une longue rue, dans laquelle on entre en montant quelques degrés; elle eſt pavée de pierres larges & unies, comme l'eſt une égliſe.

Au long des maiſons, ſur la droite, eſt une voûte, ſoutenue par des piliers, ſous laquelle on ſe promène à couvert, lorſqu'il fait mauvais tems. Il n'y a point d'autres maiſons que des caffés, de grandes ſalles pour le jeu, des boutiques remplies de bijoux, & d'autres lieux de plaiſir, où l'on voit entrer & ſortir continuellement une foule de perſonnes de toutes les conditions. Au milieu de cette rue, qu'on appelle le Walk, eſt un orcheſtre élevé, d'où cinq ou ſix violons, & quelques hautbois, ſe font entendre depuis le matin juſqu'au ſoir.

Voici l'ordre que les perſonnes de condition obſervent à Tumbridge. On vient le matin ſur les ſept heures, en déshabillé, pour prendre les eaux, & l'on ſe promène une heure ou deux ſur le Walk. On déjeûne enſuite avec du thé ou du chocolat, dans les maiſons de caffé; on s'invite les uns les autres à déjeûner. Ce ſont les hommes qui régalent, chacun à leur tour, les dames de leur connoiſſance. La dépenſe n'eſt que de ſix ſous par tête. C'eſt un prix fait. On ſe trouve quelquefois cinquante ou ſoixante, d'une même bande, à déjeûner dans une même ſalle, parce qu'on n'a pas paſſé deux jours à Tumbridge, ſans y connoître tout le monde & ſans y être auſſi connu. Après le déjeûner, on recommence à ſe promener. Quelques-uns jouent aux jeux de haſard. La prière ſonne vers

midi ; & les dévots vont à l'églife, qui eft bâtie exprès au bout du Walk. Chacun fe retire enfuite à fon logement, pour s'habiller & pour dîner. Vers les quatre heures, on voit revenir tout le monde en foule, mais dans un ajuftement bien différent de celui du matin. Les dames font ornées de tout ce qu'elles ont de plus précieux, & les hommes dans leurs habits les plus riches & les plus galans. On fe promène quelque tems pour fe faire voir, jufqu'à l'heure de prendre le thé ; ce qui fe fait avec la même méthode que le déjeûner. Au thé fuccèdent les jeux de toute efpèce, cartes, dez, &c. Les falles font remplies de tables où l'on fe place à fon gré. Ceux qui n'ont pas de goût pour le jeu fe promenent de falle en falle, & jouiffent du plaifir d'obferver les autres. Plufieurs vont à la comédie, ou à d'autres fpectacles, dont la diverfité donne lieu de choifir. Il y a trois fois la femaine, un bal public dans une grande falle, qui n'eft que pour cet ufage. Là, tous les rangs font confondus ; car on y voit les grifettes à côté des ducheffes, fans que perfonne ait droit de s'informer d'où l'on vient, ni qui l'on eft. On danfe jufqu'à la pointe du jour. Je ne fais fi cela retarde, ou accélère l'effet des eaux minérales ; mais on ne les prend pas le lendemain moins régulièrement, & l'on ne remarque pas que perfonne

s'en trouve plus mal. Je m'exposerois à ne pouvoir finir, si j'entreprenois de rapporter toutes les aventures d'amour & de plaisir, qui naissent tous les jours à Tumbridge. Si ce lieu charmant avoit subsisté du tems des anciens, ils n'auroient pas dit que Vénus & les graces faisoient leur résidence à Cythère. Nous y demeurâmes quinze jours, dont il ne se passa pas un seul, sans quelque nouvelle scène qui diversifioit nos plaisirs. Je ne conseille point aux cœurs tendres d'aller à Tumbridge, à moins qu'ils ne soient défendus, comme moi, par la froideur de l'âge. Les belles femmes y sont en si grand nombre qu'elles se nuisent; l'une détruit l'impression de l'autre. Si l'on se sauve de ce dangereux pays, il semble qu'on n'ait plus rien à redouter, après avoir résisté à tout ce qu'il y a de plus enchanteur & de plus séduisant sur la terre.

Je me suis étonné plusieurs fois de l'opinion que les étrangers ont de l'Angleterre; & j'ai cherché quelque cause à laquelle on pût raisonnablement l'attribuer. On regarde communément les anglois comme un peuple dur & fier, qui n'est propre qu'à la guerre ou à la navigation; qui cultive moins les arts par goût, que par utilité; qui pense & qui raisonne à la vérité solidement, mais toujours dans des vues d'intérêt; on se le figure sans douceur naturelle,

ſans délicateſſe, & peu capable des ſentimens de l'amitié & des tendreſſes de l'amour. Voilà ce que je ſuis ſurpris d'avoir entendu dire à quantité de perſonnes de mérite, dans les cours étrangères & dans tous les pays que j'ai parcourus. Je m'imagine que cette idée ſe prend en liſant l'hiſtoire. On y obſerve que l'Angleterre eſt un compoſé de pluſieurs nations différentes, qui dans leur origine étoient des barbares, danois, ſaxons, normands : qu'elle a ſouvent été agitée par des mouvemens furieux, révoltes, ſéditions, guerres inteſtines. On lit les diviſions ſanglantes des maiſons d'Yorck & de Lancaſtre; les troubles arrivés pour la religion; la cataſtrophe de Charles I; le renverſement de la famille royale des Stuards, les cabales des Whigs & des Toris; on ſe forme, ſur tous ces événemens, une idée du caractère de la nation; & comme il y a peu d'étrangers, qui voyagent dans le pays pour le reconnoître autrement que par ces dehors, on ſe trouve porté à juger de l'intérieur de l'Angleterre, par les relations hiſtoriques. Cependant il me ſemble que cette règle eſt très-injuſte. Premièrement, il n'y a point aujourd'hui de nation dans l'Europe, qui ne doive ſon origine à des barbares, ſans en excepter les françois & les italiens. C'eſt ce qu'on ne peut ignorer, avec une connoiſſance médiocre de

l'hiſtoire. La barbarie des goths, des alains, des herules, des francs & des normands, n'empêche pas que la France & l'Italie ne paſſent pour des régions polies. En ſecond lieu, ſi les troubles domeſtiques & les événemens funeſtes étoient des preuves qui puſſent établir le mauvais caractère d'une nation, je demande s'il y a quelque peuple dans l'univers, dont on dût prendre une plus mauvaiſe idée que des françois. Remontons à la ſource de nos annales, & parcourons-les juſqu'à nos tems. Nous y trouverons des rois maſſacrés, des rois empoiſonnés, des rois dépoſés. Nous verrons des fils armés contre leurs pères, & des ſujets contre leurs maîtres. Nous verrons des guerres ſanglantes, produites par la religion, par l'ambition, par la jalouſie, par la haine, & ſoutenues par l'injuſtice, la cruauté, & la perfidie. Nous lirons que pour des intérêts d'une bien moindre importance que ceux qui diviſent les Whigs & les Toris, pour des queſtions d'école, des diſputes de philoſophie & de grammaire, on en eſt venu aux maſſacres & aux incendies ; enfin, ſans parler des diviſions du janſéniſme, qui prennent le train de s'éterniſer, nous verrons ce qui eſt ſans exemple dans tous les ſiècles ; des citoyens d'un même royaume s'entr'égorger de ſang-froid au ſon d'une cloche, & un roi cruel prendre plaiſir à animer

lui-même ses sujets au meurtre de leurs amis, de leurs parens, de leurs compatriotes, de ceux qui vivoient avec eux sous le même toît & dans un même lit. De tels faits seroient sans doute l'opprobre d'une nation, s'il étoit vrai qu'on pût les reprocher à tous les particuliers. Mais dans ces grands mouvemens, qui troublent & qui renversent les plus puissans états, combien se trouvera-t-il de personnes qu'on puisse en accuser? Il ne faut qu'un scélérat hardi & entreprenant; un duc de...., en France, un Cromwel en Angleterre. La multitude s'émeut presque toujours en aveugle. Le crime des mouvemens populaires ne tombe que sur celui qui les cause; & dans ces sortes de convulsions publiques (si j'ose m'exprimer ainsi,) où les plus honnêtes gens se trouvent souvent engagés par crainte ou par d'autres nécessités inévitables, on peut quelquefois être forcé de commettre des crimes & conserver toute son innocence.

Mais s'il est vrai, dira-t-on, qu'il faut attribuer l'injustice qu'on fait au caractère des anglois, à la fausse idée qu'on prend d'eux dans l'histoire, pourquoi ne juge-t-on pas aussi mal des françois, eux qui de mon aveu n'y sont pas représentés plus avantageusement? Si c'est un françois qui me fait cette objection, je lui répondrai d'abord qu'il est peut-être un peu la dupe de sa vanité,

lorſqu'il s'imagine que tous les étrangers ont de lui une auſſi avantageuſe idée qu'il en a lui même. Mais il eſt aiſé d'ailleurs de ſatisfaire à cette difficulté; & ma réponſe ſervira même à confirmer mon opinion. J'avoue donc que quelque préjugé qu'on pût former au déſavantage des françois ſur la lecture de leur hiſtoire, on n'a pas abſolument d'eux les fâcheuſes idées que cette lecture peut inſpirer. Cela vient de ce que le fond de leur caractère eſt connu de la plupart des étrangers. Ils ſont au milieu de l'Europe, & cette ſituation les expoſe à être viſités continuellement par les voyageurs. On les voit, on les fréquente, on reconnoît, qu'à la légèreté & à la vanité près, ils ſont d'un caractère aimable. On leur rend juſtice. Les anglois n'ont pas le même avantage. Ils ſont ſéparés du continent par une mer dangereuſe. On voyage rarement chez eux; on ne les connoît point aſſez. On demeure donc ſur leur compte dans le préjugé hiſtorique; & ſur une trompeuſe apparence, on ſe fait d'eux un portrait qui ne leur reſſemble pas. Pour m'expliquer, en un mot, c'eſt en Angleterre qu'il faut venir prendre le droit de juger des anglois. C'eſt-là que je les ai reconnus humains, affables, généreux, capables de tous les ſentimens qui font les bons naturels & les grandes ames. Les honnêtes gens d'Angleterre ſont tels,

que je souhaite que soient mes enfans & toutes les personnes qui me sont chères. Pour ce qui regarde les dames, je trouve que celles qui sont aimables, dont le nombre est très-grand, le sont infiniment plus qu'en nul autre pays du monde; & si je ne savois d'où j'amenai autrefois ma chère Selima, je m'imaginerois que cette chère épouse étoit née en Angleterre.

Je m'apperçois que mes digressions sont longues. C'est un défaut de ma vieillesse. Je veux mériter le pardon du lecteur, par le récit d'un événement qui ne lui causera point d'ennui. La veille de notre départ de Tumbridge étoit un jour de bal. Nous y étions allés avec un gentilhomme suédois d'un mérite extraordinaire, qui se nommoit le baron de Spalding. C'étoit une connoissance que le marquis avoit faite à Londres, & dont je l'avois félicité. Tandis qu'ils étoient dans la chaleur de la danse, on vint avertir le baron qu'une dame demandoit à lui parler à la porte. Il sortit aussitôt que cela fut possible, & ne revint point. Une demi-heure après, il nous envoya son laquais, avec un billet pour le marquis, par lequel il nous prioit, si nous étions toujours résolus de partir le lendemain au matin, de ne pas nous retirer chez nous sans passer à son logement. Il n'étoit pas loin du nôtre; nous y allâmes vers minuit. Nous n'y

trouvâmes point le baron, mais bien un second billet de sa main, par lequel il nous faisoit des excuses d'avoir demandé notre visite & de n'avoir pu l'attendre. Il conjuroit le marquis, par l'amitié qu'ils s'étoient jurée, de ne point partir de Tumbridge qu'il n'eût eu l'honneur de le voir. Les procédés mystérieux ne m'ont jamais plû; cependant, connoissant la sagesse de M. de Spalding, je suspendis le jugement que j'en aurois pu porter. Le lendemain matin, nous reçûmes de lui un nouveau billet, qui étoit une pressante invitation d'aller dîner chez lui. Nous le trouvâmes qui nous attendoit, avec un homme que nous ne connoissions point, & une jeune dame de dix-huit ou dix-neuf ans, qui nous parut belle comme un ange. Il étoit dans un transport de joie qui se lisoit dans ses yeux. Vous me voyez le plus content des hommes, nous dit-il; j'en étois hier le plus malheureux. Voici, ajouta-t-il, en nous montrant la jeune dame, celle qui causoit hier ma peine, & qui va faire maintenant tout le bonheur de ma vie. Nous lui marquâmes quelque envie d'en apprendre davantage. Il nous raconta ce qui suit.

En voyageant en France, j'étois arrivé, nous dit-il, à Marseille, & je balançois si je ne m'embarquerois point pour l'Italie. Comme j'étois dans l'hôtellerie, une dame se fit amener à moi, une bourse

bourſe à la main, dans laquelle elle me preſſa honnêtement de mettre quelques pièces d'argent. Je lui demandai à quel uſage elle deſtinoit cette charité. Elle me dit que c'étoit pour ſubvenir aux frais du voyage d'une pauvre jeune angloiſe, qui ſe trouvoit ſans biens & ſans ſupport à Marſeille, & qui vouloit abſolument retourner en Angleterre. Cela piqua ma curioſité. Je priai la dame de m'apprendre ce que c'étoit que cette angloiſe, & comment étant ſi jeune, elle ſe trouvoit ſeule à Marſeille. Elle me raconta qu'elle y étoit depuis pluſieurs années; qu'un vaiſſeau anglois, ſur lequel elle étoit avec ſa mère, ayant été pris par un corſaire françois, la mère & la fille étoient tombées en partage au capitaine, qui étoit un marſeillois; qu'il avoit pris tant de ſoin de l'une & de l'autre, qu'elles avoient peu ſenti la perte de leur liberté; mais que ce bon patron étant venu à mourir, & leur ayant laiſſé de quoi vivre honnêtement, elles avoient eu des démêlés avec l'héritier principal, qui prétendoit que le mort n'avoit pu diſpoſer de ce qu'il leur avoit donné; qu'ayant plus de crédit que deux pauvres étrangères, il s'étoit mis en poſſeſſion de ce qui leur appartenoit, & les avoit réduites à la dernière misère; que la mère en étoit morte d'affliction tout récemment; que la fille ſe voyant privée de toute conſolation, étoit réſolue de retourner

dans sa patrie, & que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Marseille s'unissoient dans le dessein de lui faire une somme considérable, qui pût la mettre en état de faire le voyage avec douceur, & sous la conduite de quelques personnes d'honneur qu'on chargeroit de cette commission. Cette histoire me parut assez intéressante pour me faire souhaiter de connoître cette malheureuse étrangère. Je mis deux écus dans la bourse. J'affectai ainsi de ne pas paroître trop libéral, pour prévenir le soupçon de mon dessein. Je m'informai de sa demeure : on me dit que depuis la mort de sa mère, une dame l'avoit retirée chez elle par charité. Je conçus qu'il me seroit difficile de m'introduire dans cette maison. Cependant comme je sais parfaitement la langue angloise, je résolus de m'y présenter sous la qualité d'un anglois, qui s'intéressoit au malheur d'une personne de son pays. Je fus reçu de bonne grace avec ce titre. Je vis la charmante personne qui est à mes côtés; car c'est elle-même que vous voyez, ajouta le baron. Je l'adorai au premier moment que je la vis. Je la priai de m'expliquer ses peines, & de me dire comment je pourrois me rendre propre à les adoucir. Le tour noble & touchant de sa réponse acheva de me rendre passionné. Je lui jurai dans le fond de mon cœur un respect éter-

nel. Cependant je pris le deſſein de ne lui en rien témoigner. Je lui promis ſeulement mes ſervices; & pour commencer à lui en rendre de réels, je m'informai de ce que c'étoit que le lâche, qui en avoit ſi mal uſé avec elle. Son crédit ne m'effraya point : je pris des avis ſur les moyens de l'attaquer; je lui intentai un procès en forme, réſolu de le pouſſer juſqu'au conſeil du roi, s'il étoit plus heureux que moi dans les tribunaux inférieurs. Le ciel ſe déclara pour l'innocence; nous eûmes une pleine victoire, & mademoiſelle Perry fut remiſe en poſſeſſion de tout ce qu'elle avoit injuſtement perdu. Je lui demandai enſuite ſi elle penſoit toujours à retourner en Angleterre. Elle me fit connoître que c'étoit ſon deſſein. Je lui offris de l'y conduire moi-même, ſous prétexte que mon deſſein étoit d'y voyager; car je ne lui avois point caché que j'étois ſuédois : & pour ménager ſa délicateſſe, je priai la dame, qui lui avoit donné une retraite, de conſentir à nous tenir compagnie. Elle avoit conçu tant d'amitié pour mademoiſelle Perry, qu'elle accepta cette propoſition avec joie. Nous quittâmes Marſeille, nous traverſâmes la France, & nous touchâmes enfin au port de Londres après une route des plus heureuſes. Je n'avois pas fait, pendant ce tems-là, la moindre ouverture de mes ſentimens à mademoiſelle Per-

ry. Mon respect & l'assiduité de mes soins m'avoient servi seuls d'interpretes. Je ne lui avois pas même demandé quelle étoit la situation de ses affaires à Londres. Cependant je pris la liberté de m'informer d'elle, où elle vouloit se faire conduire, & s'il me seroit permis de la revoir quelquefois. Elle me dit avec une franchise charmante, que sa fortune étoit dérangée; que son père, qui avoit été un des plus riches négocians de Bristol, s'étoit trouvé contraint par diverses pertes d'abandonner le commerce & de se retirer avec le reste de ses biens; qu'il s'étoit embarqué pour le Levant avec sa famille, dans l'espérance d'y réparer le désordre de ses affaires; mais qu'ayant été attaqué par le marseillois, il avoit péri en se défendant, de sorte que cet infortuné voyage lui avoit coûté la perte de son père, de sa mère, & de toutes ses espérances: qu'il lui restoit une tante à Londres, chez laquelle elle se promettoit de trouver un asyle, & que c'étoit à sa maison qu'elle alloit se faire mener. Je pris le soin de l'y conduire moi-même. Mais quelle fut sa surprise & son affliction, en apprenant que cette tante étoit morte depuis deux ans, & qu'il lui restoit par conséquent moins de protection encore en Angleterre, qu'elle n'en auroit trouvé à Marseille! Je crus pouvoir lui proposer, en ce triste état, ce que je n'avois

osé jusqu'alors. Je lui offris ma bourse, pour lui procurer le tems d'écrire à ses parens de Bristol, & de mettre ordre à ses affaires. Elle n'écouta point volontiers ma proposition. Dites plutôt, Monsieur, que je ne fus pas long-tems à l'accepter, interrompit mademoiselle Perry, & ne vous dérobez point la gloire de votre générosité, comme vous l'avez déjà fait en cachant l'excessive dépense où vous engagea le procès de Marseille, & celle que vous fîtes en nous défrayant, malgré nous, sur la route. Je me charge, continua-t-elle, de finir le récit de notre aventure; car je prévois que votre modestie vous fera renoncer au caractère d'historien fidelle.

Mademoiselle Perry prit donc la parole au lieu du baron, & poursuivit ainsi son histoire. Il est vrai que je fis d'abord quelque difficulté d'accepter les offres de M. le baron. Je n'avois déjà que trop de confusion des peines & de la dépense où sa compassion pour mes malheurs l'avoit engagé; mais ses instances continuelles & le conseil de madame Doublet (c'étoit le nom de la dame de Marseille, qui les avoit accompagnés) me firent résoudre à lui avoir encore cette obligation. Il loua, pour cette dame & pour moi, un appartement fort commode; il le meubla avec plus de magnificence qu'il ne convenoit à l'état de ma fortune; il me donna

une femme de chambre & deux domeſtiques; enfin, il me mit dans une abondance, que je n'avois connue que pendant les premières années de ma vie. Madame Doublet, qui eſt une femme fort ſage, n'approuvoit point cette exceſſive libéralité. Quelles ſont ſes vues, me diſoit-elle? que prétend-il par cette dépenſe? S'il n'a deſſein que de vous rendre ſervice, un peu plus de modération conviendroit davantage. Nous pourrions vivre honnêtement à moins de frais. Que je crains, ajouta-t-elle, qu'il n'y ait du poiſon caché ſous ce beau dehors, & que monſieur de Spalding n'en veuille à votre innocence! Ce diſcours me déplut. J'avois remarqué tant d'honneur & de modeſtie dans la conduite & les ſentimens de M. le baron, que je ne pouvois le ſoupçonner d'une lâcheté. Cependant j'avois peine à me rendre raiſon à moi-même, des excès de ſa générosité. Eſt-ce compaſſion, diſois-je? eſt-ce amour? Il ne s'eſt jamais expliqué ſur ſes motifs. Il en uſe avec moi, comme il feroit avec une ſœur chérie. Il eſt impoſſible que je devine les principes qui le font agir. Madame Doublet obſervoit ſes moindres actions: il vous aime, me diſoit-elle quelquefois, j'en ſuis sûre. Voyez ſes regards timides, ſa façon d'agir tendre & reſpectueuſe, cette crainte de ſe rendre trop familier; ce n'eſt point-là le langage de l'indiffé-

tence. Il feroit plus libre avec vous, fi l'amour ne le tenoit pas dans cette réferve. Mais quelle apparence, répondois-je, qu'il ait pour moi les fentimens que vous dites, puifqu'il ne m'en a jamais témoigné la moindre chofe ? C'eft ce qui me le fait craindre, reprenoit-elle. J'appréhende fes intentions. On ne cache point fi foigneufement ce qu'on peut découvrir fans honte ou fans reproche.

Cependant M. le baron me donnoit fans ceffe de nouvelles marques de fa générofité. Tantôt c'étoit un préfent confidérable, qu'il trouvoit toujours quelque moyen adroit de faire recevoir; tantôt c'étoient des fêtes & des parties de plaifir. Il faifoit tout d'un air défintéreffé & fans affectation. Ses vifites mêmes, quoique fréquentes, ne l'étoient pas affez pour donner lieu à la médifance; & il prenoit foin de ne me les rendre, que dans les tems où il étoit affuré que madame Doublet fe trouvoit avec moi. Des manières fi nobles & fi charmantes ne pouvoient manquer de me toucher jufqu'au fond du cœur. Je ne regardois M. de Spalding qu'avec admiration. J'ai fouhaité cent fois, non d'être affez heureufe pour faire naître fon amour, je fentois trop la diftance qu'il y avoit de lui à moi; mais d'être née avec tout ce qu'il falloit pour lui plaire, pour élever fa fortune, & pour le ren-

dre heureux. Je ne pouvois entrer dans les défiances de madame Doublet. Je ne trouvois dans mon cœur que des ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance, & ſouvent plus de trouble & de triſteſſe que je n'en laiſſois paroître. Pendant ce tems-là, j'avois écrit à Briſtol, pour y découvrir ce qu'il me reſtoit de parens. Il s'y en trouvoit encore quelques-uns, mais ſi éloignés, que j'avois peu de ſecours à attendre d'eux. Madame Doublet, qui vit ma triſteſſe, m'offrit de me reconduire avec elle à Marſeille, & de m'y donner pour toute ma vie une retraite dans ſa maiſon. J'aurois peut-être pris ce parti, ſi je n'avois point eu d'autre inquiétude que celle de ma fortune; je tenois à l'Angleterre par d'autres liens. Le ſentiment des bontés de M. de Spalding occupoit entièrement mon cœur. Je m'affligeois de ne pouvoir rien pour les reconnoître; je me flattois même quelquefois que mon abſence l'auroit chagriné; & quoique je n'oſaſſe m'arrêter à cette penſée, je ſentois qu'elle faiſoit toute la douceur de ma vie. Il arriva qu'un jeune homme de mon voiſinage, qui m'avoit vue paſſer ſouvent vis-à-vis de ſa porte, prit pour moi une ſi vive inclination, qu'elle lui fit naître l'envie de m'épouſer; il avoit un bien honnête, & il pouvoit diſpoſer de lui. Il s'adreſſa à madame Doublet, que tout le monde prenoit pour ma

mère ; & lui ayant expliqué ſans détour les ſentimens qu'il avoit pour moi , il demanda d'elle ſon conſentement pour me voir. Madame Doublet m'apporta cette nouvelle avec joie. C'en étoit une, dans le fond , fort avantageuſe pour une fille telle que moi, qui ne ſubſiſtoit qu. par les libéralités d'autrui. Cependant je n'en fus point touchée. M. le baron m'étant venu voir dans le tems que nous étions occupées de cet entretien , je craignis que madame Doublet ne lui en fît l'ouverture, & je me ſentis tremblante ſans ſavoir pourquoi : elle lui en parla néanmoins, croyant que cette affaire ne devoit point être cachée à une perſonne à qui nous avions tant d'obligations. J'étois pâle & interdite pendant ce récit ; il l'écouta juſqu'au bout, ſans l'interrompre. Lorſqu'elle eut ceſſé de parler, & de relever les avantages qu'il y avoit dans ce parti, il répondit d'un air aſſez froid, que perſonne ne s'intéreſſant plus que lui à mon bonheur, il ſe réjouiſſoit ſincèrement de cet effet extraordinaire de mon mérite ; que c'étoit à moi-même à me conſulter dans cette occaſion, & que quelque réſolution que je puſſe prendre, il eſtimeroit très-heureux celui que je rendrois le maître de mon cœur & de ma perſonne. Il fit tomber enſuite la converſation ſur un autre ſujet : elle fut courte , & ſa viſite

aussi. Il se retira, sur le prétexte d'une affaire pressante.

Je ne veux point cacher ici, ajouta alors mademoiselle Perry, en adressant la parole au baron, ce que je n'ai point encore eu l'occasion de vous raconter à vous-même. Votre retraite, & le discours que vous aviez tenu à madame Doublet, furent un coup mortel pour moi. J'entrai seule dans mon cabinet. Mes larmes se firent bientôt un passage malgré moi, & je m'abandonnai aux plaintes les plus douloureuses. O ciel, m'écriai-je, se peut-il rien de plus étrange que ma fortune ! Par où ai-je mérité que le sort me traite si cruellement ! J'ai été malheureuse, avant que de pouvoir connoître ce que c'est que de devenir criminelle; j'ai perdu mon père & ma mère, mes biens & ma liberté. J'ai vu mon honneur & ma vie en péril, dans une région étrangère, au pouvoir d'un corsaire; j'ai souffert plus de chagrins que je ne puis compter de jours dans toute ma vie; & toutes mes infortunes passées n'étoient rien en comparaison de celle où je retombe. Quoi ? j'aurai connu le plus aimable de tous les hommes, j'en aurai été traitée avec une douceur & une générosité sans exemple; je me serai flattée qu'il entroit un peu de tendresse dans ses soins, je lui aurai donné toute la mienne, & je passerai à ses yeux dans les bras d'un

autre, ſans qu'il paroiſſe même s'appercevoir de mes peines! Hélas! demandois-je d'être aimée de lui? je découvre trop bien le peu que je vaux. Mais ſi la compaſſion a pu le toucher autrefois en ma faveur, pourquoi en manque-t-il aujourd'hui pour le plus cruel de tous mes maux? M'a-t-il crue aſſez inſenſible, pour n'être pas touchée de ſes bienfaits? S'il eſt généreux, pourquoi me croit-il incapable de l'être? ou s'il a de mon cœur l'opinion que je ne mérite que trop qu'il en ait, pourquoi ne me plaint-il pas, lorſqu'il me cauſe des peines plus inſupportables que celles dont il m'a délivrée! Je demeurai dans ce trouble pendant quatre jours. Je puis dire même qu'il augmenta beaucoup par l'abſence de M. le baron, qui laiſſa paſſer tout ce tems ſans me voir & ſans me donner de ſes nouvelles. Enfin, je le vis venir au cinquième. Son air étoit auſſi froid & plus embarraſſé, que la dernière fois qu'il m'avoit quittée. M'ayant trouvée avec madame Doublet, il demanda la liberté de m'entretenir un moment ſans témoins. Elle ne fut pas plutôt éloignée, qu'il ſe jeta à mes genoux. Il prit une de mes mains, qu'il baiſa quelque tems ſans parler; & je ne penſai pas même à la retirer, dans la ſurpriſe où ſon action me jeta. Je vois, Mademoiſelle, me dit-il, qu'il n'eſt plus tems de ſe taire. J'ai eu beſoin d'une force in-

finie, pour me faire cette violence, depuis le premier moment que je vous ai connue à Marseille, & plus encore depuis trois mois que nous sommes en Angleterre; mais tout mon respect cède à la crainte que vous m'avez donnée de vous perdre. Là-dessus, M. le baron me fit un récit passionné de toutes les peines qu'un trop long silence lui avoit causées. Il me dit qu'il s'étoit retenu par deux motifs: l'un étoit la crainte que ses services ne me parussent intéressés, & l'autre, le respect qu'il devoit à son oncle, qui lui tenoit lieu de père, parce que n'ayant jamais eu que des vues légitimes, il n'auroit osé me proposer de m'épouser sans son aveu; que son oncle étant actuellement résident pour le roi de Suède à Paris, il y avoit déjà deux mois qu'il lui avoit écrit, pour ménager son consentement; que quoiqu'il en eût reçu des réponses honnêtes, elles étoient si peu concluantes, qu'il n'avoit osé en prendre droit de me faire encore l'ouverture de ses sentimens; mais que le dessein, où étoit madame Doublet de me marier, l'avoit si fort alarmé, qu'il avoit pris la poste, après m'avoir quittée la dernière fois; qu'il s'étoit rendu à Paris, avec une diligence extraordinaire; qu'il y avoit vu son oncle, & qu'il en avoit obtenu, après beaucoup de difficultés, sinon l'entière liberté de m'offrir sa main, du moins celle de

m'ouvrir ſon cœur, & de travailler à gagner mon eſtime; que ſon oncle avoit été ſi touché de la conduite ſoumiſe qu'il avoit tenue à ſon égard, qu'il ne doutoit point d'en obtenir un conſentement plus abſolu; que c'étoit donc de moi que le ſuccès de ſon amour dépendoit, & qu'il attendoit de ma bouche, en tremblant, la déciſion de ſa félicité.

Je fus ſi frappée de ce que j'avois entendu, continua mademoiſelle Perry, que je demeurai long-tems ſans rien répondre. Je trouvai tant de nobleſſe & de vraie grandeur dans tous les procédés de M. de Spalding, que toute occupée d'admiration, j'oubliai pour quelques momens les intérêts de mon cœur. Cet excellent naturel, dans le reſpect qu'il portoit à ſon oncle, cette bonté exceſſive de deſcendre ainſi juſqu'à moi, cette franchiſe à m'expliquer ſi naturellement ſes diſpoſitions, tout cela, joint au ſouvenir, toujours préſent, de ſes autres faveurs, fit ſur moi une impreſſion que je ne pus ſoutenir. Après avoir répandu une abondance de larmes: Trop généreux ami, lui dis-je, modérez cet excès de bonté pour une malheureuſe qui n'en eſt pas digne. Vous oubliez qui je ſuis: ſongez que c'eſt cette infortunée, que vous avez rachetée des fers à Marſeille, que vous avez ſauvée à Londres de l'extrémité de la misère, & qui

ne doit ſe regarder que comme un être ſoumis à vos loix ; je n'exiſte que par vous, & je ſuis bien éloignée ſans doute de vous diſputer le moindre droit ſur ce qui vous appartient ſi juſtement. Mais je dois arrêter cette prodigue effuſion de bienfaits, lorſque vous n'y mettez pas de bornes. Contentez-vous de m'avoir faite ce que je ſuis ; vous perdriez trop de ce que vous êtes, en faiſant pour moi davantage. Je ne vous déſavouerai pas que je ſuis glorieuſe & contente du tendre aveu que vous m'avez fait. Oui, j'ai ſouhaité d'être aimée de vous. Votre froideur, à la propoſition que madame Doublet vous fit de mon mariage, me pénétra d'une vive douleur : mais je deviens trop heureuſe aujourd'hui pour m'en plaindre. Je le ſuis plus que je ne l'ai ſouhaité, & ce que je viens d'entendre me ſuffit pour l'être toute ma vie. M. le baron n'écouta pas mon diſcours avec tranquillité : il prétendit que le nom d'excès convenoit moins à ſes bienfaits qu'à ma reconnoiſſance. Si je l'en euſſe cru, je lui aurois accordé qu'il m'étoit redevable, pour avoir donné à ſa généroſité une occaſion de s'exercer. Il répondit à l'objection de l'inégalité, par des raiſons que ſon amour lui fit paroître très-fortes ; & le mien, car il ne faut plus en faire myſtère, m'empêcha de lui en faire ſentir la foibleſſe. Il fut ſi preſſant, qu'il

n'eut pas de peine à se faire obéir d'un cœur qui étoit depuis long-tems tout à lui. J'acceptai les premiers vœux de son amour ; & je lui fis les miens, sans autre restriction que celle que la volonté de son oncle y pourroit mettre. Je le priai de faire entrer madame Doublet dans notre confidence. Elle me tenoit lieu de mère, par sa tendresse & par ses soins. Je désirois d'être approuvée d'elle ; sans compter le plaisir que je me faisois, de la guérir des injustes soupçons qu'elle avoit toujours eus de mon cher bienfaiteur.

Tous les jours, qui ont succédé à cet heureux éclaircissement, ont été tranquilles & pleins d'agrémens pour moi. M. le baron me combloit des marques de son estime & de son affection, tandis qu'il agissoit fortement auprès de son oncle, par des lettres continuelles, où il le pressoit de donner le dernier consentement à notre bonheur. Lorsque la saison des eaux fut arrivée, il me conseilla de venir les prendre à Tumbridge. Il me loua une maison commode, à quelque distance de celle qu'il prit pour lui-même. J'en suis peu sortie ; mais il m'y est venu voir souvent. Sa vue me tient lieu de tout. Hier, sur les dix heures du soir, un inconnu vint frapper à ma porte. Il dit au domestique qui la lui ouvrit, qu'ayant à parler à M. le baron de Spal-

ding, & l'ayant cherché inutilement à ſa maiſon, ſon valet l'avoit envoyé chez moi, comme au lieu où il ſe trouvoit le plus ordinairement. J'entendis ce diſcours de ma chambre; & me tenant bien aſſurée que M. le baron ne ſe retireroit point ſans m'avoir ſouhaité le bon ſoir, je fis dire à cet étranger qu'il pouvoit l'attendre chez moi. Il entra: je le reconnus pour un ſuédois. Je lui demandai s'il demeuroit en Angleterre. Il me répondit naturellement, qu'il ne faiſoit que d'y arriver; qu'il étoit l'intendant de M. de...... oncle du baron de Spalding, & qu'il avoit à lui parler pour des affaires d'importance. Madame Doublet, qui s'imagina quelque choſe du ſujet de cette députation, eut tant d'impatience d'en avertir M. le baron, qu'elle ſe fit conduire à la ſalle du bal, où elle ſe douta qu'il devoit être : elle nous l'amena. Il reconnut l'intendant de ſon oncle, & ſe retira à l'écart pour l'entretenir. Un moment après, il revint à nous, les yeux baignés de larmes. Je ſuis perdu, me dit-il; l'eſprit de mon oncle eſt entièrement changé au ſujet de notre mariage. Il me fait dire, qu'il me défend abſolument d'y penſer. Sa douleur étoit ſi vive, que loin de m'affliger moi-même, comme j'en avois tant de raiſon, je fis mes efforts pour le conſoler. Je lui répondis, que rien du moins ne pouvoit m'ôter ſon cœur; que c'étoit l'unique bien dont

je

je fusse jalouse; que son oncle avoit raison de s'opposer à une alliance si peu proportionnée; que je n'étois que trop heureuse, d'en avoir eu pour quelque tems l'espérance, & mille autres choses de cette nature, qui loin de le consoler, paroissoient augmenter son affliction. Il demanda une plume & de l'encre, avant que de retourner chez lui; & il vous pria par un billet, nous dit mademoiselle Perry, de passer à sa maison, pour vous y raconter son malheur & vous demander conseil, comme à ses meilleurs amis. Cependant l'intendant de son oncle, qui le suivit, n'eut pas le courage de le voir long-tems dans cette violente situation: il lui découvrit, lorsqu'il fut de retour à sa maison, que tout ce qu'il avoit fait par l'ordre de son oncle n'étoit qu'une feinte & un jeu; que monsieur le résident étoit lui-même en Angleterre; qu'il seroit le lendemain à Tumbridge; qu'il l'avoit envoyé d'avance, pour nous annoncer qu'il ne pouvoit consentir à notre mariage; mais que l'air dont il l'avoit chargé de cette commission, & le dessein qu'il avoit de nous venir voir sans être attendu, le rendoient presque certain que ses intentions ne s'accordoient point avec ses ordres. Ces nouvelles, & sur-tout l'arrivée de monsieur le résident en Angleterre firent prendre à M. de Spalding une meilleure opinion de nos affaires. Il revint sur le

champ à ma maiſon, après s'être excuſé à vous de ſon abſence, par un autre billet qu'il laiſſa chez lui. Il me trouva dans un abattement incroyable. Mais vous vous figurez aiſément qu'il dura peu, lorſqu'il m'eut appris ce qu'il venoit d'entendre. Nous admirâmes le changement ineſpéré de notre fortune; je commençai à croire que je n'étois pas haïe du ciel, puiſqu'il me deſtinoit à un bonheur ſi parfait. Monſieur le réſident eſt arrivé ce matin. Nous ne l'avons pas plutôt ſu, que nous nous ſommes rendus à la maiſon qu'il occupe. Je n'ai pas cru bleſſer la bienſéance, en me laiſſant conduire par celui que je regarde déjà comme mon mari. Il eſt entré le premier, dans la chambre de ſon oncle. Je ſuis demeurée dans l'antichambre. Il a plaidé, ſans doute, éloquemment notre cauſe; car j'ai vu monſieur le réſident venir au-devant de moi, un quart-d'heure après, me tendre la main tendrement & me combler des plus vives careſſes. Nous ſerons liés bientôt, m'a-t-il dit, par des nœuds plus étroits que ceux de l'eſtime; je ſouhaite, Madame, que mon neveu puiſſe contribuer à votre bonheur, comme il a ſu me perſuader que vous êtes ſeule capable de faire le ſien. Il a déſiré néanmoins, ajouta mademoiſelle Perry, que pour prévenir tous les reproches d'imprudence & de précipitation, nous lui donnions des preuves de la vérité de

notre aventure de Marſeille, de l'honnêteté de ma conduite, & de l'avantage que j'ai d'être d'une famille qui tient à quantité de perſonnes de diſtinction. Il nous eſt ſi aiſé de le ſatisfaire là-deſſus, que le retardement ne ſauroit être long. Ainſi nous ſommes à la fin de nos peines, nous dit-elle agréablement; & ſi M. de Spalding eſt auſſi content que moi, il a eu raiſon de vous dire qu'il l'eſt infiniment. Elle acheva ainſi ſon hiſtoire. Nous y prîmes toute la part que deux ſi aimables amans méritoient, nous dînâmes avec eux, & nous remîmes notre départ au lendemain.

Cependant ſi nous quittâmes Tumbridge, ce fut pour le revoir bientôt. Etant partis le matin pour Londres, nous nous arrêtâmes pour dîner, dans un bourg, qui eſt environ à la moitié du chemin. Nous vîmes arriver, en deſcendant à l'auberge, un carroſſe à ſix chevaux, ſuivi de pluſieurs perſonnes à cheval, avec toutes les apparences d'un équipage de diſtinction. Comme nous étions encore à la porte, nous nous avançâmes, pour offrir la main à deux dames, qui ſortirent du carroſſe, & qui n'avoient point d'homme avec elles. L'une étoit déja avancée en âge; nous ſûmes que c'étoit la vieille duchesse de Marlbourough. L'autre étoit ſa petite-fille, miladi Diana Spencer. Nous nous retirâmes,

après les avoir conduites civilement à la chambre où elles devoient dîner. Mais la ducheſſe ayant conſidéré attentivement le marquis, le trouva ſans doute d'une phyſionomie agréable. Elle ſe fit informer qui nous étions ; nos valets, qui n'avoient point d'ordre de ſe taire, déclarèrent le nom & la qualité du marquis ; nous reçûmes auſſitôt une députation des dames, pour nous propoſer de nous joindre avec elles à dîner. Nous allâmes les ſaluer ſur le champ. La ducheſſe fit mille civilités au marquis. Elle lui dit, qu'elle avoit connu M. le duc ſon père, dans un voyage qu'il avoit fait en Angleterre ; qu'elle avoit admiré ſon mérite, & qu'elle étoit charmée de n'en appercevoir pas moins dans ſon fils. Elle nous demanda ſi nous allions à Tumbridge, ou ſi nous en étions de retour ; & elle témoigna du chagrin, d'apprendre que nous nous en retournions à Londres. Le marquis, qui étoit d'un caractère ſenſible & ouvert ; parut prendre un peu trop de goût à ſes careſſes & à ſes flatteries. Elle s'en apperçut ; & en femme habile, elle le tourna ſi bien, qu'elle lui fit promettre de reprendre le chemin de Tumbridge avec elle. Je ne fus nullement ſatisfait de cette réſolution ; cependant je n'eus garde de donner au marquis le déplaiſir de ſe voir contredire en public. Nous montâmes, avec les dames, dans leur carroſſe ; & l'on fut

ſurpris, à Tumbridge, de nous voir reparoître au ſoir ſur le Walck.

Je ne pus m'empêcher de témoigner mon mécontentement au marquis, & d'appeler notre retour une faute de jeuneſſe. Il s'excuſa ſur les inſtances de la ducheſſe, & ſur la crainte qu'il avoit eue de la déſobliger par un refus incivil. Telles ſont, lui dis-je, les idées de la plupart des jeunes gens. Ils s'imaginent que leur honneur eſt intéreſſé à ne refuſer rien aux dames. De-là ce nombre infini de fautes, dans leſquelles ils ſe précipitent, par un excès de conſidération pour elles. Je ne condamne point, continuai-je, une complaiſance raiſonnable que leurs charmes s'attirent naturellement, & dont on ne peut ſe diſpenſer ſans brutalité; mais de ſe porter aveuglément à tout ce qu'une femme déſire, par la ſeule raiſon qu'elle eſt d'un ſexe aimable auquel on craint de déplaire, c'eſt une foibleſſe qui deshonore le nôtre. Il y a des manières de refuſer, qui font perdre au refus ce qu'il a de dur & d'offenſant par lui-même. La politeſſe conſiſte proprement dans l'art d'accorder ou de refuſer avec grace; car, dans la ſociété humaine, tous les diſcours & toutes les actions ſe réduiſent preſque à ces deux choſes. La plupart ſe trompent, dans l'idée qu'ils ſe forment d'un homme poli. Ils donnent le nom de politeſſe à la bonne

grace des actions, & à la disposition extérieure du corps & des manières : c'est une erreur. L'essence de la politesse consiste dans le sentiment de l'ame, & dans les termes par lesquels il s'exprime. Un paralytique peut être souverainement poli, tandis qu'un maître à danser ne sera qu'un homme grossier & brutal. Comptez donc, mon cher marquis, ajoutai-je, qu'avec un tour d'expressions honnête & naturel, vous résisterez si vous le voulez, aux plus grandes importunités, sans offenser l'importun qui les fait. La duchesse de Marlbourough ne vous a pas forcé de la suivre à Tumbridge ; elle vous a pressé seulement par ses prières. C'étoit à vous de lui faire appercevoir civilement plus de force dans les raisons que vous aviez d'y résister, qu'elle ne prétendoit en mettre dans ses instances.

Nous eussions été quittes à bon marché, si cette rencontre de la duchesse n'eût point eu d'autre suite que notre retour à Tumbridge; mais comme elle aime excessivement le jeu, je prévis que le marquis, à qui elle ne permettoit pas de s'éloigner un moment d'elle, s'y laisseroit engager infailliblement. C'étoit néanmoins une passion, vers laquelle je ne lui avois jamais vu de penchant. Je tâchai, par quelques avis, de lui en inspirer de l'horreur. Il se flattoit lui-même d'être assez précautionné contre le danger; ce-

pendant il s'y précipita, comme je l'avois prévu. Il est vrai qu'il fut favorisé d'abord par la fortune. Elle ne l'abandonna pas un moment, pendant les trois premiers jours. Il n'osa point me communiquer ses succès la première fois; car j'avois tâché de lui donner autant d'éloignement pour les gains du jeu, que pour ses pertes. Je sus qu'il avoit remporté, le même soir, environ cent guinées; mais en ayant gagné le lendemain plus de cinq cens, le transport de sa joie lui fit trahir son secret. Il entra vers minuit dans ma chambre, avec son chapeau plein de guinées, qu'il répandit sur un bureau, d'un air satisfait. Cinq cens quinze guinées aujourd'hui, dit-il en riant, & hier cent douze; c'est, si je ne me trompe, six cens vingt-sept. Il me regarda ensuite, pour attendre ma réponse. J'étois à lire dans ma chaise. Je ne levai les yeux, de dessus mon livre, que pour lui dire froidement : Vous riez, Monsieur, vous nagez dans la joie; & le malheureux, que vous avez dépouillé, se livre peut-être à l'heure qu'il est aux blasphèmes & au désespoir. Il y auroit peu d'honnêtes gens qui vous enviassent un tel bonheur. Cette courte morale le rendit sérieux. Il ramassa néanmoins son argent, & s'étant approché de moi, il me dit, qu'il n'avoit pu trouver de bonnes raisons pour se dispenser de jouer; que la duchesse de

Marlbourough & toute la compagnie l'en avoient prié, & qu'il avoit cru devoir ſe rendre, par honneur autant que par complaiſance.

Je ſais, lui dis-je, qu'il y a des occaſions dans leſquelles un homme tel que vous, ne peut ſe défendre de lier une partie de jeu. L'uſage le demande, & l'uſage eſt quelquefois le tyran de la ſageſſe. Mais il me ſemble qu'il y a des règles en jouant, dont un honnête homme ne s'écarte jamais. La première, & la plus néceſſaire, eſt de ſavoir ſe borner dans le gain comme dans la perte. Il eſt également contraire aux loix du devoir, de perdre & de gagner trop. Une perte exceſſive altère votre fortune & votre humeur; un gain immodéré fait le même ſort à celui qui perd en jouant contre vous. Le jeu eſt un exercice cruel: il bleſſe également le victorieux & le vaincu; l'un par le mal qu'il cauſe, & l'autre par celui qu'il reçoit. Une ſeconde règle, qui ne convient guère moins au caractère d'un honnête homme, c'eſt l'égalité d'ame dans les faveurs & dans les diſgraces de la fortune. Un joueur, qui ne ſe poſſede plus après avoir perdu ou gagné cinq cens guinées, m'inſpire du mépris: ſa lâcheté me fait pitié. Il eſtime donc une ſomme d'argent plus que ſon repos & ſon honneur. Il l'aimoit donc avec toutes les ardeurs de l'avarice, puiſqu'il devient furieux après l'avoir perdue; ou bien il la déſiroit

avec une avidité criminelle, puisqu'il ressent cette joie déréglée de l'avoir acquise.

Le marquis gagna encore, le lendemain, une somme considérable. Il m'en parla, le soir, avec plus de modération qu'il n'avoit fait la veille; mais son bonheur expira avec ce jour-là, car il perdit, les jours suivans, tout ce qu'il avoit gagné. Quoiqu'il parût peu touché de sa perte, je m'apperçus qu'elle avoit refroidi son ardeur pour le jeu. Il me proposa même de quitter Tumbridge, pour éviter de perdre davantage. J'en pris occasion de lui reprocher que c'étoit donc le gain qui l'avoit attaché, puisqu'il perdoit le courage avec la fortune. Non, Monsieur, lui dis-je, il faut demeurer encore quelques jours à Tumbridge, & continuer de jouer, comme vous avez fait jusqu'ici; mais il faut que vous vous souveniez en même tems des deux règles que je vous ai données pour le jeu, & que vous tâchiez de les pratiquer. C'est ainsi que vos fautes mêmes pourront tourner à votre utilité. La fortune ne lui fut pas plus favorable les autres jours; il perdit environ cent cinquante guinées: mais je crus qu'il avoit gagné beaucoup, par l'impression que cette aventure fit sur lui. Nous vîmes peu M. le baron de Spalding & mademoiselle Perry. Ils partirent pour Londres, deux jours après notre retour à Tumbridge. Nous eûmes le plaisir de les rejoindre & de les trouver

mariés six semaines après, lorsque nous eûmes fini un petit voyage que je jugeai à propos de faire faire au marquis. Nous les retrouvâmes plus heureux que jamais, comme je le rapporterai plus bas, par de nouveaux avantages, dont le ciel récompensa leur vertu.

Fin du dixième Livre.



LIVRE ONZIÈME.

LE voyage, dont je parle, fut celui de quelques provinces d'Angleterre. Il ne suffisoit pas, pour prendre une parfaite connoissance des anglois, de les avoir vus dans leur capitale; nous visitâmes toutes les parties méridionales de l'île, en commençant par Rye.

C'est un petit port, dont l'avantage est de servir de passage à ceux qui veulent arriver en France par Dieppe. Nous vîmes de-là les débris de Winchelsey, qui en est à deux lieues. Cette ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tas de masures, paroît avoir été autrefois considérable. Le pavé des anciennes rues subsiste encore. Elles étoient régulières, & fort longues. Nous allâmes, le même jour, à Battel. Ce lieu est célèbre, en Angleterre, par la victoire qui assura la conquête de cette île à Guillaume le Conquérant. Il y éleva une abbaye, dont tous les bâtimens sont encore entiers & servent de demeure à un gentilhomme. Tel a été le sort de tous les monastères, après la réformation. Nous parcourûmes ensuite les côtes de la mer, qui sont charmantes dans cette partie de la province de Sussex. Hasting, Born, Lewis, sont de petites villes

agréables, & bien peuplées. On nous fit remarquer, sur les dunes de Suſſex, le grand nombre & la beauté des moutons, qui s'y engraiſſent d'une herbe excellente, & qui paſſent pour les plus délicats d'Angleterre. On prend ſur les mêmes dunes, aux environs de Born, une eſpèce d'oiſeaux que les anglois appellent *Whitears*, & qui ne le cèdent en rien à nos ortolans. La manière de les prendre eſt ſingulière. Ces oiſeaux, qui voltigent en grand nombre ſur les dunes, craignent la vue des nuées, ſur-tout dans les beaux jours; & lorſqu'ils apperçoivent la moindre diminution de lumière par le paſſage d'une nuée au-deſſus de leurs têtes, ils ſe cachent dans les premiers trous qu'ils rencontrent. Les bergers font exprès des trous, qu'on voit à chaque pas, & par le moyen d'un lacet, qu'ils mettent à l'entrée, ils prennent une multitude de ces petites bêtes. Chicheſter eſt une ville épiſcopale. La cathédrale eſt belle, & pleine d'anciennes tombes & de monumens, tels que nous en vîmes dans la ſuite un grand nombre à Saliſbury, à Wells, à Briſtol, & dans la plupart des villes d'Angleterre; mais ces deſcriptions ſeroient ennuyeuſes, & par conſéquent peu convenables à ces mémoires. Je n'ai pas même deſſein d'entrer dans le détail de toutes les villes que nous viſitâmes. Il pourroit faire la matière d'un ouvrage particulier, ſi le peu de tems qui me reſte à vivre me permet de l'entreprendre.

Nous vîmes, à Chichester, la belle maison de l'évêque. Ce prélat, qui se nomme M. Edouard Wadington, nous ayant apperçus dans sa cour, s'empressa de nous venir montrer ses appartemens & ses jardins; & lorsque nous nous préparions à le quitter, il nous engagea par ses instances à dîner avec lui. Nous eûmes à table la compagnie de son épouse & de ses filles, qui nous parurent d'une sagesse & d'une modestie digne du sang épiscopal. Pour lui, c'est son mérite qui l'a élevé à cette dignité. On m'a dit qu'il en est de même, de tous les autres évêques de l'église anglicane. La brigue & la faveur ont peu de part aux élections. Le roi se fait un honneur de choisir les sujets les plus dignes, sans égard pour la naissance: de sorte que les dignités ecclésiastiques sont toujours la récompense de la doctrine & de la vertu. Cette conduite des anglois n'est pas imitée par tous leurs voisins.

Standstead & Goodwod sont deux belles maisons, que nous visitâmes entre Chichester & Portsmouth. La première appartient à milord Scarborough, & l'autre au duc de Richemond. Les seigneurs anglois ont moins de magnificence dans leurs hôtels de Londres, que dans ce qu'ils appellent leurs *Country-Seats*, c'est-à-dire, leurs maisons de province. Elles sont ordinairement dans leur principale terre; ils n'épargnent rien pour les embellir. Nous en vîmes un grand nombre dans

notre voyage, telles que celle de milord Pembroke, à Wilton proche de Salisburi; celle de milord Leyminton, à Down Husband proche de...; celles du duc de Bolton, à Hackwood proche de Basinstok, de milord Weymouth, à Longlate proche de....; du duc de Beaufort, à Badminton près de Bath, & une infinité d'autres, soit aux environs de Londres, soit dans les provinces écartées. C'est-là qu'ils se retirent dans la belle saison, ou lorsqu'il leur arrive d'être las ou mécontens de la cour. Les particuliers mêmes qui s'enrichissent, comme rien n'est plus commun en Angleterre, tâchent d'acquérir un bien de campagne, pour y bâtir une maison, qu'ils appellent leur *Seat* & leur *Estate*. Le fond de leurs revenus consiste en actions, dans les diverses compagnies de commerce; de sorte que vous y voyez un nombre infini de personnes, qui sont riches, de cinq, six, & sept mille livres sterling de rente ou davantage, & qui ne possedent pas un pied de terre hors l'enceinte de leur maison de campagne. Les parcs des seigneurs sont vastes, pour l'ordinaire; mais ils ne les environnent point de murs de briques ou d'autres pierres, comme c'est l'usage en France: ce ne sont que des palissades, qui suffisent à peine pour arrêter le gibier. Les bêtes fauves y foisonnent, sur-tout les biches, les cerfs, & les chevreuils. On les engraisse avec soin; & soit le climat du pays,

ſoit la nourriture qu'on leur fait prendre, elles y ſont d'un goût excellent. Auſſi les mange-t-on plus communément qu'en France, où cette ſorte de viande eſt fade, & ne peut être mangée qu'avec beaucoup d'aſſaiſonnemens.

Nous continuâmes notre route vers Portſmouth. C'eſt un des principaux ports d'Angleterre, qui n'eſt ſéparé de l'île de Wigth que par un détroit de deux lieues; & l'eſpace, qui eſt entre-deux, forme une vaſte retraite pour les vaiſſeaux. Nous paſſâmes à Southampton, & de-là à Wincheſter & à Saliſbury. Ces deux dernières villes nous arrêtèrent quelques jours. Nous vîmes, à Wincheſter, un magnifique château, commencé par le roi Charles II, & demeuré imparfait. On nous montra, dans une grande ſalle voiſine, qui ſert aux aſſemblées de juſtice, la célèbre table qui donna le nom à l'ordre des anciens chevaliers de la table ronde. Je ne pus avoir d'autre preuve de la réalité de ce fait, que la tradition populaire. La table eſt ronde, comme le porte ſon nom. Elle eſt clouée contre le mur, quoiqu'elle ſoit grande & peſante. On lit deſſus, le long des bords, différens noms en vieux caractères, qu'on prétend être ceux des premiers chevaliers. Wincheſter eſt une aſſez jolie ville. Quoiqu'il ſemble, en ſortant de Londres, qu'on ne doive point s'attendre à voir ailleurs d'auſſi charmantes femmes, que celles qu'on a vues dans

cette capitale, on est surpris de ne pas trouver une seule petite ville de province, qui n'en présente un grand nombre. La politesse même & le bon goût des choses ne sont pas des vertus étrangères, dans ces lieux éloignés. Il y a des assemblées de danse & de jeu, où tous les honnêtes gens se rendent régulièrement à certains jours. Nous y assistâmes à Winchester, & l'on nous y reçut avec mille égards de civilité. Nous éprouvâmes la même chose dans toutes les villes de quelque nom, pendant le reste de notre voyage.

Salisbury est plus grand que Winchester. On nous y fit remarquer plusieurs restes curieux de l'antiquité. Wilton, qui est la maison de milord Pembroke, dont j'ai déjà parlé, en pourroit fournir seul un volume. C'est une des plus curieuses collections de marbres, de statues antiques & de peintures, que j'aie vues dans tous mes voyages. Blandfort & Dorchester sont deux bonnes villes. Nous vîmes, à deux milles de celle-ci, un ancien amphithéâtre des romains, qui s'est fort bien conservé. Un peu plus loin, sur le haut d'une montagne, est un reste de camp romain, que le peuple du pays nomme *Maiden-Castel*. Il s'en trouve de semblables, en plusieurs endroits d'Angleterre. On prétend même que toutes les villes, dont les noms finissent en *Chester*, comme *Dorchester*, *Winchester*, &c. tirent de-

là leur origine ; le mot de *Chester* venant assez naturellement de *Castrum*. Les environs de *Dorchester* offrent quantité de tombeaux, sur lesquels on ne s'accorde point. Les uns prétendent qu'ils sont romains ; les autres, saxons ou danois. Ce sont des monceaux de terre, dont la figure est ronde, & qui sont à peu de distance les uns des autres. On en a ouvert plusieurs en différens tems ; on y a trouvé des ossemens, & quelquefois des armes. Les anglois les appellent Barrows. Comme l'Angleterre a été dans tous les tems un théâtre de guerres sanglantes, il y a peu d e campagnes où l'on ne trouve des monumens de camps & de batailles.

Weymouth, qui est un petit port de mer, n'étant qu'à quatre ou cinq milles, nous y allâmes, pour passer de-là dans l'île de Portland. Le corps de l'île est éloigné de la côte d'environ trois milles. Elle est extrêmement haute & escarpée de tous côtés, excepté vers l'Angleterre, où elle s'abaisse assez pour former une petite plaine. On aborde là dans une misérable ville, composée de cent maisons pauvres & mal bâties. Un peu plus haut, sur le penchant de la montagne, est un petit village qui contient vingt maisons : toutes les autres parties de l'île sont désertes, quoiqu'elle ait sept milles de tour. Il n'y a ni arbres, ni buissons ; mais elle est cou-

verte d'herbe, semblable à celle des dunes de Suffex. Comme la seule propriété du lieu est de produire les plus belles pierres d'Angleterre, il offre quantité de carrières, où l'on travaille sans cesse. Elles se tirent au profit des propriétaires, excepté que le roi prend trois sous sur chaque tonne. Il a lui-même une carrière, qu'on appelle *King's-Carrer*, ou la carrière du roi. Il faut pénétrer différentes couches de mauvaises pierres, pour parvenir jusqu'aux plus belles. Nous y trouvâmes quantité de coquillages pétrifiés. A l'ouest de l'île est une maison, avec deux tours, sur lesquelles on allume la nuit des flambeaux, pour la sûreté des vaisseaux, qui ne peuvent s'en approcher sans péril.

Je crains de devenir ennuyeux par un récit si exact. Nous nous rendîmes à Excester, par Abbotsbury, Bridport, Axminster & Hunnyton. Excester est une des meilleures villes d'Angleterre. Elle est grande, belle & bien peuplée. Le commerce y est florissant, quoiqu'elle soit à quelque distance de la mer. La rivière qui y passe, est assez forte pour porter de larges barques jusqu'à Topsham, qui n'est éloigné que de cinq milles, & où les vaisseaux peuvent aborder. Nous visitâmes toutes les manufactures & les curiosités de Topsham & d'Excester; & après nous être un peu répandus dans la campagne,

pour y voir le château de Poderam, & quelques autres belles maisons, nous prîmes le chemin de Plymouth par Newton-Bushel & par Totness. Cette dernière place nous plut extrêmement, par la netteté de ses rues & la propreté de ses maisons, qui sont toutes couvertes d'ardoises. Nous arrivâmes enfin à Plymouth.

Ce fameux port est à l'extrémité de Devonshire. Nous n'eûmes pas besoin de moins de huit jours, pour en observer les diverses beautés. La ville en elle-même n'a rien d'extraordinaire; mais ses trois ports, sa citadelle, ses magasins, ses arsenaux, le Duk, c'est-à-dire, le lieu où se construisent les vaisseaux, le quartier des officiers de mer, &c. sont autant de choses qui méritent l'attention des voyageurs. Il y a près de Plymouth, une ville nommée *Stanehouse*, qui n'est peuplée que de pauvres françois réfugiés. Ils y vivent doucement, par la générosité d'un gentilhomme anglois, nommé M. Hedgecombe, à qui ce lieu appartient. Il n'exige presque rien d'eux, pour le loyer des maisons; & l'on m'a dit qu'il les soulage par ses continuelles libéralités. Sa maison qui n'en est point éloignée, est dans une des plus belles situations d'Angleterre. Nous allâmes à l'assemblée & au bal à Plymouth, comme nous avions fait dans toutes les autres villes. Nous y trouvions par-tout les mê-

mes coutumes; car il y a beaucoup d'uniformité dans les manières des anglois.

Il nous restoit à parcourir la province de Cornwall, pour avoir pénétré jusqu'au fond de cette partie occidentale de l'Angleterre. Le marquis ne paroissoit pas disposé à aller plus loin. Il me pressoit même souvent de reprendre la route de Londres; & quoiqu'il ne m'en apportât nulle raison, je découvrois aisément celle qui lui faisoit souhaiter notre retour. L'image de ma niéce le suivoit sans cesse. Les plaisirs de Tumbridge & les distractions du voyage l'avoient si peu guéri, qu'il n'en étoit ni moins rêveur, ni moins mélancolique. Je parle du moins des momens où il étoit seul; car il prenoit assez sur lui-même, pour éviter de paroître triste en public; mais à moi, qui le connoissois par une si longue habitude, il ne m'échappoit rien de ses moindres mouvemens, & j'appercevois sa tristesse à la violence même qu'il se faisoit pour la déguiser. Cependant j'affectois de le croire tranquille. Toute mon attention étoit à le tenir sans cesse occupé, soit de plaisirs, soit de lectures & de conversations. Je le pressai si fortement d'entrer en Cornwall, qu'il ne put refuser de me suivre. Nous en visitâmes toutes les parties, en commençant par Loo jusqu'à Truro, Falmouth & Landsend. C'est un pays qui n'a rien de la beauté des autres provinces d'Angleterre.

Ses mines de cuivre & d'étain sont le seul avantage qu'il ait reçu de la nature : on sait qu'elles fournissent le plus bel étain de l'Europe. Nous descendîmes dans plusieurs mines, pour en admirer les richesses. L'étain, dans la mine, n'a rien qui frappe extraordinairement. Ce sont des pierres communes, à-peu-près de la couleur de nos pierres à détacher les habits : mais les mines de cuivre, sur-tout celles que nous vîmes près de Tavistok, nous causèrent de l'admiration. Les veines du métal étoient aussi brillantes que l'or, & sembloient n'avoir pas besoin d'être fondues pour devenir plus pures. Nous ne nous lassions point d'observer ces ouvrages de la nature ; & pour me servir des termes de M. de Fontenelle, nous fûmes charmés de la prendre ainsi sur le fait. Nous revinmes par *Lestidel* & *Killington*, d'où nous prîmes notre chemin vers *Sommersetshire*, par Tavistok, Lidfort, Bidifort & Barnestable, qui est une des agréables villes du pays. Nous continuâmes de voir Taunton, Bridgewater, Wells & Glassembury, & nous nous rendîmes enfin à Bristol. Le lecteur s'apperçoit bien que j'omets à dessein, les remarques que nous fîmes dans toutes les villes que je viens de nommer. Elles ne satisferoient que des antiquaires : mais je ne puis m'empêcher de marquer ici quelqu'étonnement, de ce qu'un pays

ſi agréable, & ſi rempli de choſes curieuſes, eſt négligé des voyageurs.

Il tardoit extrêmement au marquis d'être arrivé à Briſtol, parce que c'étoit nous rapprocher de Londres. Son impatience & ſes agitations me touchoient de pitié. Enfin, malgré la réſolution que j'avois priſe de ne pas lui parler de ſa triſteſſe, je lui dis un jour : Qu'avez-vous donc ? Pourquoi cette humeur ſombre, qui vous rend ſi différent de vous-même ? Vous n'agiriez pas avec moi plus froidement & avec plus de réſerve, ſi j'étois un inconnu, ou du moins un homme qui vous fût indifférent. Il me répondit ſur le champ, & d'un ton qui me fit juger que ſa réponſe étoit préparée : En vérité, Monſieur, votre étonnement m'en cauſe plus que je ne ſaurois dire. Vous me demandez ce qui me rend triſte, comme ſi vous pouviez l'ignorer ; mais je conſens à vous l'apprendre, puiſque vous feignez de ne le pas ſavoir. J'ai deux raiſons d'être triſte, qui ſont bien juſtes : l'une eſt le doute où je ſuis de la ſanté de Memiſcès, pour qui vous ſavez que j'ai la plus tendre amitié ; l'autre, qui ne m'afflige guère moins, eſt votre propre indifférence pour l'état où il peut être. Je ne reconnois point-là cette bonté d'ame, que vous m'avez tant prêchée ; & je ne vois pas trop bien le fond que je puis faire ſur vos aſſurances d'amitié, lorſque vous en manquez pour votre propre neveu. Le marquis avoit

assûrément dessein de m'embarrasser par ce reproche. Je le reconnus à son air; mais il fut fort surpris de voir sa harangue produire un effet tout contraire. Effectivement je la trouvai si aimable & si bien tournée, que je ne pus m'empêcher de l'embrasser aussitôt. Je lui dis, d'un visage riant, que quelque injustes & quelque mal fondées que fussent les deux causes de sa tristesse, j'avois trouvé beaucoup de plaisir à les apprendre; qu'elles étoient pour moi une nouvelle preuve de la bonté de son naturel, & qu'elles méritoient bien que je prisse la peine de me justifier: qu'il devoit donc être sans inquiétude pour Memiscès, parce qu'il étoit sans doute hors de danger; que la raison que j'avois de le croire me disculpoit de l'indifférence dont il m'accusoit; que c'étoit le soin que j'avois eu d'écrire à ma fille, avant mon départ de Londres, pour la prier de me donner de ses nouvelles au moindre péril de Memiscès, & l'ordre que j'avois laissé à Scoti, qui étoit demeuré à Londres avec le gros de notre bagage, de m'envoyer sur le champ toutes les lettres qu'il recevroit pour moi; que lui ayant écrit de tems en tems, pour lui apprendre les villes où nous devions passer, j'aurois reçu infailliblement des nouvelles de lui, s'il en avoit eu à m'envoyer. Vous voyez donc, lui dis-je, que je ne suis pas coupable, & que vous l'êtes un peu de m'avoir accusé. Nous fîmes la paix aisément. Il

devint tranquille ſur ma parole, & je lui vis reprendre la gaieté ordinaire de ſon humeur.

Mais par une bizarrerie incroyable de mon étoile, ſa joie devint la cauſe de ma triſteſſe, ou pour m'exprimer plus juſte, elle me fit appercevoir que j'étois moins tranquille que je ne croyois l'être. J'avois jugé de moi juſqu'alors, par comparaiſon. La mélancolie du marquis ayant paru depuis notre départ de Londres plus viſiblement que la mienne, je m'étois flatté d'avoir retrouvé mon repos, ſur cette ſeule raiſon qu'il ne paroiſſoit pas que je fuſſe auſſi troublé que lui. Cependant, lorſqu'il eut repris ſon humeur enjouée & ſes manières aimables, je ne ſentis que trop, par l'impoſſibilité où j'étois d'y prendre goût, que mon cœur n'étoit pas encore remis de ſes agitations. Je recommençai à juger de mon propre état, par une triſte comparaiſon de mon abattement avec la nouvelle vivacité du marquis. La honte d'appercevoir cette continuation de ma foibleſſe, redoubla encore mon affliction. Je devins morne & penſif, juſqu'à en perdre l'appétit. Le marquis ne tarda point à le remarquer. Il m'en fit la guerre à ſon tour; mais voyant que j'étois trop ſérieux pour goûter une raillerie, il s'employa, avec toute la tendreſſe de ſon cœur, pour me conſoler. Il fit mille efforts, pour tirer de moi le ſecret de mes

douleurs. S'il eût été d'un autre âge, je n'aurois pas balancé à lui faire cette confidence; car rien n'eſt ſi violent que d'être affligé, ſans oſer communiquer ſes peines. Sa jeuneſſe, mon âge, & plus encore la penſée que j'aurois peut-être à combattre un jour, ſon inclination pour ma nièce, me défendirent contre toutes ſes inſtances. J'eus recours à mes armes ordinaires, c'eſt-à-dire, à mes réflexions, au ſouvenir de mon épouſe, & à tous les lieux communs de l'honneur & de la vertu.

Nous demeurâmes peu de jours à Briſtol, pendant leſquels je ne laiſſai pas de prendre une belle idée de cette ville. Elle tient le premier rang en Angleterre, après Londres. Je ne la trouvai guère moins grande que Rouen. Le commerce y eſt flôriſſant. Elle n'a pas néanmoins la commodité d'une grande rivière. Celle qui y coule, ſe décharge à deux ou trois milles de-là dans la Severne; & quoiqu'elle puiſſe recevoir des vaiſſeaux de cinq ou ſix cens tonneaux avec la marée, ils demeurent preſqu'à ſec, lorſque la mer ſe retire. Les rues de Briſtol ſont belles. Sa grande place, qu'on appelle Queen-ſquare, eſt magnifique. La ſalle publique des marchands eſt une des plus belles choſes que j'aye vues en ce genre: l'inſcription, qui eſt ſur le frontiſpice, m'a paru exprimer heureuſement de quelle ſource part l'ardeur infatigable

des marchands. Elle est prise de la première ode d'Horace. La voici :

Indocilis pauperiem pati.

On trouve aux environs de Bristol, de fort belles maisons de campagne, que nous n'oubliâmes pas de visiter, non plus que le puits d'eau chaude & minérale, qui est dans un fauxbourg de la ville, & qui commençoit alors à s'accréditer. Il n'y a pas d'apparence néanmoins que ce puits atteigne jamais à la réputation de ceux de Bath, où nous allâmes en sortant de Bristol. Bath n'en est éloigné que de dix ou douze milles. C'est une petite ville, si l'on ne considère que l'étendue de ses murs ; mais quand on a observé le nombre de ses habitans, & sur-tout celui des personnes du dehors qui viennent y prendre les eaux dans toutes les saisons, on la regarde comme une des plus agréables & des plus belles villes d'Angleterre. On y comptoit, au tems que nous y arrivâmes, environ huit mille étrangers. Les maisons s'y louent comme à Tumbridge, c'est-à-dire, chèrement ; l'on y garde aussi à-peu-près le même ordre dans les promenades, le jeu, le tems des repas, les spectacles & les bals. Plusieurs personnes de qualité nous demandèrent, lequel nous goûtions plus de Bath ou de Tumbridge. Je ne balançai point à me déclarer pour Tumbridge. Il y a peut-être plus de magnificence & plus de commodité

à Bath ; mais rien n'égale, à mon gré, la gaieté & les agrémens de Tumbridge.

Notre dessein étant assez bien rempli par le long tour que nous venions de faire, nous ne pensâmes plus qu'à nous rapprocher de Londres. Nous ne tînmes pas néanmoins de route assurée, nous informant, à chaque pas, de ce qu'il y avoit de rare & de curieux à droite & à gauche. Nous ne manquâmes point de visiter la fameuse université d'Oxford ; & contre l'ordinaire des voyageurs, nous trouvâmes, après l'avoir vue, qu'elle surpassoit l'idée qu'on nous en avoit fait prendre à Londres, quoiqu'elle eût suffi pour exciter notre curiosité. Rien n'approche en effet de la beauté, de l'ordre, & du revenu de ses collèges. C'est-là que les muses ne se plaignent point de la pauvreté. Mais j'ai remarqué que ce n'est peut-être pas un avantage pour Oxford, qu'elles y soient si fort à leur aise. Elles s'endorment dans l'abondance ; je veux dire, que parmi tant de personnes qui ont de riches prébendes dans les collèges, il y en a très-peu qui s'appliquent à l'étude. Les bons livres, qui nous viennent d'Angleterre, sortent rarement d'Oxford. Ils viennent de Londres ; & quoique ceux qui les composent aient pour la plupart quelque degré dans cette université, ils ne sont point du nombre de ceux qui sont payés largement pour y faire leur résidence.

Il nous restoit à voir, près d'Oxford, la belle maison du duc de Marlborough qu'on appelle *Blenheim*, du nom de la bataille d'Hochstet, ou de Blenheim, qui lui acquit tant de gloire. C'est une des plus belles maisons de l'Europe. Elle fut bâtie aux frais du public, par un ordre particulier du parlement, qui voulut éterniser la reconnoissance de la patrie pour les services de ce grand général. De Blenheim, nous reprîmes, par Windsor. C'est une maison royale. Nous n'oubliâmes point Hamptoncourt, ni Kensington, ni quantité d'autres belles maisons. Il s'en présente de tous côtés sur la route. Enfin, nous revîmes les tours de Londres, après un voyage de deux mois, où nous avions goûté beaucoup de satisfaction. Comme nous avions toujours été dans notre chaise, nous nous trouvâmes si peu fatigués, que le lendemain nous fûmes en état de paroître en public. Nous rendîmes visite à tous nos amis, & nous nous fîmes informer de tout ce qui étoit arrivé à Londres pendant notre absence.

La paix n'y régnoit pas encore. La cour, le parlement & le peuple avoient leurs inquiétudes : on continuoit de craindre, à la cour, les suites de la révolte d'Ecosse. Les comtes de Marshall & Southesk s'y étoient rendus plus redoutables que jamais, par la jonction de toutes leurs troupes. On apprenoit, tous les jours, qu'ils

faisoient de nouveaux progrès, & que par force, ou par adresse, ils avoient enlevé quantité de places aux troupes royales. Le parlement étoit divisé sur un point qui paroissoit d'une importance générale pour la nation : il s'agissoit de la durée de leurs assemblées. Les uns vouloient qu'elles fussent septennales; d'autres en plus grand nombre, & suivant l'opinion commune, jacobites en secret, demandoient qu'elles continuassent d'être triennales. La chaleur avec laquelle on prenoit parti pour & contre, faisoit craindre un éclat dangereux. On ne se ménageoit, ni dans les termes, ni dans les actions; & plusieurs seigneurs s'étoient expliqués si brusquement en pleine chambre, qu'on ne pouvoit bien juger de leurs intentions secrètes. Le peuple, de son côté, se livroit à toutes les alarmes que les divisions des grands ne manquent point de causer à la multitude. Le parti des jacobites étoit si fort à Londres, qu'ils s'assembloient quelquefois dans les rues, en grand nombre; & dans un transport de zèle pour le prétendant, ils crioient: Vive la haute église, le duc d'Ormond, & le légitime héritier de la couronne. On envoyoit inutilement des gardes, pour les dissiper; ils s'appercevoient assez que le gouvernement les ménageoit, & cette opinion les rendoit plus téméraires. Je ne doute point que s'ils eussent trouvé un chef résolu, ils

n'eussent jeté la cour dans un extrême embarras. Nous fûmes témoins de leur hardiesse, dans une entreprise fort difficile. Le brigardier Mackinston étoit renfermé dans la tour de Londres, avec un grand nombre d'autres rebelles, qui avoient été pris en Ecosse & à Preston. Leurs amis ayant appris qu'ils devoient être jugés au premier jour, résolurent de tout entreprendre pour les délivrer. Ils gagnèrent pour cela deux sentinelles, qui promirent de favoriser leur évasion moyennant la somme de cinq cens guinées, dont ils reçurent une partie d'avance. Mais ces traîtres en avertirent la veille le sécretaire d'état. La garde de la toûr fut changée & redoublée; & pour finir cette affaire, on résolut de procéder le lendemain au jugement des criminels. Les partisans de Mackinston, voyant qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, prirent une résolution désespérée. Ils s'attroupèrent pendant la nuit, aux environs de la tour. On n'a pas su comment ils avoient communiqué leur dessein aux prisonniers, assez juste pour agir de concert; mais, sur les onze heures du soir, le geolier étant allé trouver le brigadier Mackinston & les principaux, qui mangeoient avec lui dans une salle basse, pour les faire retirer chacun dans leur chambre, ils se saisirent de lui & de son valet, qui avoit les clefs; ils blessèrent même ce dernier, &

lui ayant enlevé ſes clefs, ils allèrent ouvrir les portes à quarante autres priſonniers, les exhortant à ſe ſauver & à ſe défendre. Le brigadier ouvrit enſuite la porte de la rue, força la garde, avec le ſecours de ceux qui étoient aux environs pour le ſoutenir, & s'enfuit avec quatorze de ſes complices. Les autres ſaiſirent moins heureuſement cette occaſion de liberté. Ils n'avoient pas été prévenus ſur ce qui devoit arriver. L'incertitude de ce qu'ils avoient à faire les ayant arrêtés un moment pour délibérer, un guichetier eut la préſence d'eſprit de fermer la porte en dedans, pendant que Mackinſton & ſes compagnons étoient aux mains dehors avec les gardes. J'ai dit que nous fûmes témoins de cet événement, parce qu'ayant été invités à ſouper par un de nos amis, qui demeuroit près de Tower-hill, nous vîmes le combat, des fenêtres de ſa maiſon. Un autre chef des rebelles, nommé M. Forſter, s'étoit auſſi ſauvé, quelques jours auparavant, des priſons de Newgate. Cependant tous ces troubles s'appaisèrent environ trois ſemaines après, par les nouvelles ineſpérées qu'on apporta d'Ecoſſe. Le colonel Cholmdley, venant d'Edimbourg, aſſura que la rebellion tendoit à ſa fin; qu'un grand nombre de gentilshommes écoſſois révoltés s'étoient embarqués pour paſſer en Suéde, & que les chefs mêmes ſe voyant ſans reſſources,

parce qu'ils manquoient de vivres & de munitions de guerre, avoient pris la route de France sur un vaisseau parti des îles de l'Ouest. En effet, on reçut, au bout de quelques jours, des avis certains que les comtes Marshall & de Southesk, le marquis de Tullibardine, le vicomte de Kilsiek & trente autres chefs de rebelles avoient mis pied à terre sur les côtes de France. Toute la ville de Londres rentra dans l'ordre, à cette nouvelle, & l'on n'y entendit plus parler de différence de parti. Nous admirâmes le génie de la populace angloise, que le moindre événement soulève ou rend tranquille. Le roi ayant communiqué à son parlement le dessein qu'il avoit de profiter de cette tranquillité, pour faire un voyage dans ses états d'Allemagne, nous prîmes la résolution de quitter aussi l'Angleterre, vers le tems de son départ.

Entre les amis que nous avions vus depuis notre retour à Londres, on s'imagine bien que nous n'avions pas oublié monsieur & madame de Spalding. Ils s'étoient mariés, après avoir donné à monsieur le résident la satisfaction qu'il avoit exigée. Pour lui, il étoit retourné à Paris, immédiatement après le mariage; ce qui l'avoit privé de la vue d'un événement des plus agréables & des plus avantageux pour son neveu. Ce fut M. de Spalding qui nous le raconta, en présence de son

son épouse, dès le premier moment de notre visite. C'est la coutume de Londres, d'annoncer dans les nouvelles publiques le mariage de toutes les personnes qui sont au-dessus du commun. Le gazetier ne consulte pas même les parties intéressées. Il est informé, sans doute, par les ministres de chaque paroisse, de ce qui doit se faire dans leurs églises. Le mariage de M. le baron de Spalding fit donc un article de la gazette; & non-seulement on y ajouta le nom de sa femme, mais encore son aventure de Marseille, & la plupart des circonstances de son bonheur. M. Perry, père de cette dame, n'étoit pas mort comme tout le monde l'avoit cru. Il étoit à Londres depuis plus de dix ans, c'est-à-dire, depuis le tems de son infortune de Marseille. Ayant été blessé, & laissé pour mort par le corsaire, il avoit trouvé de la compassion dans un matelot, à l'aide d'une somme d'argent qu'il lui avoit mise entre les mains; & s'étant adroitement caché par son secours, il avoit évité la mort & la captivité. Il s'étoit fait guérir ensuite secrètement à Marseille. Sa femme & sa fille étoient pendant ce tems-là au pouvoir du corsaire, qui en usa généreusement avec elles. M. Perry se procura le moyen de voir son épouse; mais étant dépourvu de tout, il ne put rien entreprendre pour sa liberté. Comme sa situation n'étoit pas tout-

à-fait malheureuſe dans la maiſon du corſaire, il convint avec elle qu'il l'y laiſſeroit ſous la protection de la Providence, & qu'il retourneroit en Angleterre, pour y trouver du remède à ſa misère. Sa fille étoit trop jeune, pour être miſe dans le ſecret. Il étoit donc venu à Londres, car il n'avoit garde de reparoître dans cet état à Briſtol; il avoit changé de nom; & s'étant bientôt fait connoître de quelques marchands, par la grande intelligence qu'il avoit du commerce, il avoit trouvé ſi heureuſement à s'employer en qualité de facteur & de commiſſionnaire, qu'en peu d'années il ſe vit dans les mains des ſommes conſidérables. Il profita habilement de ce commencement de fortune : en un mot, il n'acquit guère moins de richeſſes en dix ans, qu'il en avoit perdu par tous ſes malheurs. L'unique reproche, dont on pouvoit le charger, étoit d'avoir laiſſé paſſer tant de tems ſans donner de ſes nouvelles à ſa femme. Il s'excuſoit ſur la difficulté qu'il y auroit eue de le faire ſans que le corſaire en eût eu connoiſſance, & par conſéquent, ſans rendre la rançon de ſa femme plus chère & plus difficile. D'ailleurs, il étoit bien-aiſe de prendre aſſez de tems pour ſe mettre tout-à-fait dans l'abondance, & pour offrir enſuite tout d'un coup à ſon épouſe & à ſa fille une fortune d'autant plus douce, qu'elles ne s'y ſe-

roient point attendues. Telles furent ſes raiſons. Mais quoi qu'il en pût être, il ne vit point le nom & les aventures de mademoiſelle Perry dans la gazette, ſans y reconnoître ſa fille. Il découvrit bientôt le lieu de ſa demeure; & s'étant préſenté à elle, rien ne put être plus agréable, pour cette vertueuſe perſonne, que de retrouver ſon père. M. le baron de Spalding eut preſque autant de ſujet qu'elle d'être ſatisfait de cet heureux tour de fortune. Ce n'étoit plus une fille malheureuſe & ſans biens, dont il devenoit l'époux; c'étoit une perſonne preſqu'auſſi riche que lui, & qui poſſédoit tout ce qui peut rendre une femme aimable aux yeux d'un honnête homme. Nous entretinmes une liaiſon étroite avec cet heureux couple, pendant le reſte de notre ſéjour à Londres.

Le marquis m'ayant fait ſouvenir que nous devions une viſite à madame la ducheſſe de Marlborough, nous la lui fîmes à ſon hôtel, où elle étoit revenue de Tumbridge. Elle nous pria de lui rendre compte de tout ce que nous avions remarqué dans notre voyage, & ſur-tout dans ſa belle maiſon de Bleinheim. Une queſtion qu'elle me fit, lorſque je m'y attendois le moins, me cauſa le dernier embarras. A propos, Monſieur, me dit-elle, on m'a dit que vous pourriez peut-être m'apprendre quelque choſe de Miladi R....,

qui a disparu depuis quatre mois. On assure qu'elle vous entretint en secret, cinq ou six jours avant son évasion. Vous découvrit-elle quelque chose de ce qu'elle alloit devenir? Je fis un effort pour assurer ma contenance. Je ne suis pas mieux informé que le public, lui répondis-je, des desseins de cette dame, ni de la situation de ses affaires. Je l'ai connue si peu de tems, qu'il n'est pas vraisemblable qu'elle m'ait choisi pour son confident. Cependant, reprit la duchesse, milord R...... en a quelque soupçon; il s'est même donné des mouvemens pour en découvrir davantage. Je l'ai vu fort animé contre vous, continua-t-elle; & je doute s'il est tout à fait revenu de l'opinion, que vous avez eu part à la fuite de sa femme. Les opinions sont libres, lui dis-je; mais elles sont injustes, quand elles sont sans fondement. Je m'étonne que milord R...... ne revienne point de ses soupçons, puisque vous me dites, Madame, qu'il a fait des recherches, qui devroient me justifier dans son esprit. Je m'efforçai ainsi de tenir le milieu entre la vérité & le mensonge, pour sortir d'embarras. Ce personnage me coûta extrêmement; mais il me réussit bien.

La duchesse me dit, quelques jours après, qu'elle avoit vu milord R......, & qu'elle l'avoit détrompé entièrement sur mon sujet. Je n'avois

rien découvert au marquis, de ce qui m'étoit arrivé avec la femme de ce ſeigneur. Quelques mots, qu'il avoit entendus de Scoti, à ſon retour de France, n'avoient pas ſuffi pour l'en inſtruire, & ſa diſcrétion l'avoit empêché de m'interroger là-deſſus; mais la ducheſſe de Marlborough m'ayant parlé ſi clairement, il me pria, le ſoir, de lui apprendre la vérité de cette aventure. Je le ſatisfis ſans difficulté. Il ſaiſit cette occaſion de preſſer notre retour en France, pour rendre à miladi R..... tous les ſervices dont nous ſerions capables. Je lui promis de partir, quand il le voudroit. Nous y fûmes d'ailleurs déterminés par une lettre, que je reçus de ma fille la ſemaine ſuivante. Elle m'apprenoit le retour d'Amulem, & l'impatience que toute ma famille avoit de me revoir. Nous fixâmes le jour de notre départ au 24 de juin.

Je ne puis finir la relation de notre voyage d'Angleterre, ſans donner place ici à une aventure fort bizarre, dont l'illuſtre Briſſant fut le héros. J'ai déjà dit qu'il étoit d'une figure prévenante, quoiqu'un peu effrontée. Il ſavoit ſe donner des airs de petit-maître & d'homme à bonnes fortunes; & le marquis aimant d'ailleurs à le voir mis proprement, il y avoit peu de valets à Londres qui fuſſent ſur un meilleur pied. Je ne doute point que ſes conquêtes ne ſe ſoient

étendues bien loin parmi les grisettes. Cependant il en trouva quelques-unes, qui n'eurent point assez de goût pour respecter son mérite. Un soir on m'apporta un billet de lui, par lequel il m'apprenoit qu'il étoit à Newgate. C'est une des prisons de Londres. Il ne me disoit rien de ce qui l'y avoit fait mettre. Il me conjuroit seulement d'avoir pitié de lui, & de le tirer de-là promptement. Je résolus néanmoins de l'y laisser toute la nuit, me figurant bien qu'il n'y étoit pas sans l'avoir mérité, & étant bien-aise d'ailleurs de lui laisser prendre cette leçon de sagesse, dont il avoit eu besoin plus d'une fois dans sa vie. Le lendemain, j'envoyai Scoti, pour s'informer de sa conduite, & demander sa liberté. Il en coûta peu pour l'élargir. Scoti nous le ramena, mais dans un état à faire rire un homme mourant. Il étoit sans chapeau & sans justaucorps. Sa veste étoit déchirée en plusieurs endroits, & sa chemise n'étoit pas plus entière. Ses cheveux, qu'il avoit naturellement fort beaux, étoient si mêlés & si dérangés, que cela lui donnoit un air de fou ou de furieux. Je lui dis d'aller s'ajuster mieux, & de nous venir raconter son malheur. Peut-être ne l'auroit-il pas fait fidellement ; mais Scoti, qui s'en étoit informé, nous apprit tout ce qu'il savoit. Brissant avoit une maitresse fort jolie, qu'il avoit cultivée avec

beaucoup de ſoins depuis trois ou quatre mois. Il l'avoit vue, deux jours auparavant, pour la préparer à ſon départ; & voulant ménager ſa douleur, il ne lui avoit appris cette nouvelle qu'avec de grandes précautions. Cette princeſſe avoit fait l'inconſolable; cependant, pour adoucir autant qu'il étoit poſſible, la rigueur d'une ſi cruelle ſéparation, elle lui avoit fait promettre de venir ſouper le lendemain avec elle. Briſſant n'y manqua point. Elle avoit invité deux ou trois de ſes amies. Ces friponnes avoient formé, entre elles, le deſſein de l'enivrer, & de le dépouiller de tout ce qu'elles trouveroient propre à leur uſage. Elles s'y prirent fort bien pour ſa montre & ſa bourſe. Briſſant m'a juré qu'il ne s'apperçut nullement du vol. Comme elles avoient deſſein de ne lui rien laiſſer, elles lui proposèrent de ſe mettre au lit. Ce n'étoit pas ſans doute une propoſition nouvelle. Il conſentit à tout; mais à peine avoit-il quitté ſes habits, qu'il s'apperçut que ſa montre lui manquoit. Le vin ne l'empêcha pas d'ouvrir les yeux. Il vit bientôt que ſa bourſe étoit paſſée auſſi en d'autres mains; & ne doutant plus qu'on ne le trompât, il voulut faire le terrible. Les deux prétendues amies de ſa maitreſſe avoient déja diſparu, avec la bourſe & la montre. Il ſe jeta ſur ſa princeſſe, & la maltraita cruellement. Celle-ci ſe mit d'abord à

pleurer, en lui reprochant tendrement l'ingratitude dont il payoit une passion si belle & si constante. Cependant Brissant, qui n'entendoit pas raillerie, lui demandoit sa montre & sa bourse. Elle jura qu'elle ignoroit ce qui s'étoit passé; & que s'il avoit perdu quelque chose, elle étoit trompée elle-même par ses amies, qu'elle avoit prises jusqu'alors pour des personnes d'une vertu reconnue. Le fier Brissant rugissoit de se voir le jouet d'une fille. Il recommença à frapper sa belle; il blessa même son beau visage. Les archers vinrent au bruit. Ils séparèrent les combattans, & les conduisirent tous deux à la prison. Une autre scène y attendoit le malheureux Brissant. Newgate est une grande prison, qui est toujours remplie d'une multitude de coquins, qu'on n'y renferme pas pour leurs bonnes actions. C'est l'usage du lieu, que les nouveaux venus fournissent quelque monnoie pour traiter les autres. Brissant se défendit envain, sur ce qu'il ne lui restoit pas un sou. On le menaça de lui ôter son justaucorps, & on se mit en disposition de l'exécuter. Il donna des coups, il en reçut. Il fit des prodiges de valeur; mais, le nombre l'emportant à la fin, on nous le mit dans l'état que j'ai rapporté. Il ne pouvoit s'empêcher d'en rire lui-même, en nous répétant son histoire: mais c'étoit un rire fier, & d'un héros irrité, qui

gémissoit de ne pouvoir demeurer à Londres assez long-tems pour se venger. Je ne laissai pas de le rendre sérieux, en lui disant que ces sortes d'exploits nocturnes n'étoient ni du goût du marquis, ni du mien, & qu'aussi-tôt que nous serions de retour en France, nous lui donnerions la liberté de chercher un autre maître. Je pris quelques mesures, pour lui faire retrouver sa bourse & sa montre ; mais ce fut inutilement, comme je l'avois prévu.

Fin du onzième Livre.



LIVRE DOUZIEME.

ETANT ſatisfaits de ce que nous avions vu à Londres & dans les autres parties de l'Angleterre, nous ne pensâmes plus qu'à retourner en France. Nos adieux ſe firent régulièrement. La civilité de nos amis ſe ſoutint juſqu'à la fin. Pluſieurs s'embarquèrent avec nous, pour nous conduire juſqu'à Graveſend, où nous devions prendre la poſte. Ils ſe firent accompagner de quelques inſtrumens, pour adoucir, nous diſoient-ils, le regret qu'ils avoient de nous voir partir. Nous trouvâmes à Graveſend un magnifique ſouper, qu'ils avoient envoyé préparer. La meilleure partie de la nuit ſe paſſa dans la joie, & un reſte fort court à dormir. Enfin, nous les quittâmes au matin, après mille embraſſemens, & nous nous mîmes dans notre chaiſe. Nous fûmes en peu d'heures à Cantorbery, où nous dinâmes, & nous arrivâmes à Douvres avant le ſoir. Le vent ſe trouva ſi peu favorable, que nous fûmes obligés d'y paſſer la nuit, quoique le bâtiment, qui devoit nous porter, fût prêt par les ſoins de Scoti, qui étoit parti de Londres avant nous. Le tems étant devenu plus commode, nous nous mîmes en mer le lendemain, & dans un inſtant nous fûmes éloignés du rivage.

Cependant nos yeux y demeuroient encore attachés : Heureuse île ! dis-je au marquis, trop heureux habitans, s'ils sentent bien les avantages de leur climat & de leur situation ! Que leur manque-t-il, de ce qui peut rendre la vie agréable & commode ? Prenons-les du côté de la nature : la chaleur de leur été n'est point excessive, ni le froid de leur hiver immodéré. Leurs terres produisent abondamment ce qui suffit pour leur usage. Ils pourroient se passer des biens de leurs voisins; cependant ils ajoutent à leurs propres biens ce qui se trouve de plus rare & de plus précieux dans tous les pays du monde. Il semble qu'ils aient mis tout l'univers à contribution. Londres est aujourd'hui une espèce de centre, où les richesses du monde entier viennent aboutir par les lignes du commerce. Elles se distribuent avec proportion, dans toutes les parties de l'île. Ce n'est point la force, ni l'autorité, ni la naissance, qui règlent cette distribution. Chacun y participe, autant qu'il en est capable, & qu'il sait les attirer vers lui par son industrie, ses soins & son travail. Sont-ils moins heureux dans l'ordre moral ? Ils ont su conserver leur liberté contre toutes les atteintes de la tyrannie. Elle est établie sur des fondemens, qui paroissent inébranlables. Leurs loix sont sages, & d'une explication facile. Vous n'en trouverez pas une qui ne se rapporte au bien public; & chez eux le bien public n'est

point un vain nom, qui ferve de mafque à l'injuftice & à la violence de ceux qui ont l'autorité en main: chacun y connoît l'étendue de fes droits; le peuple a les fiens, dans lefquels il fait fe conferver, comme les grands ont leurs bornes au-delà defquelles ils n'ofent rien entreprendre. La religion n'y eft pas moins libre. Les anglois ont reconnu que la contrainte eft un attentat contre l'efprit de l'évangile. Ils favent que le cœur des hommes eft le domaine de Dieu; que la violence ne produit que des changemens extérieurs; qu'un culte forcé eft un culte facrilège, qui perd celui qui l'exige & celui qui le rend; & fur ces principes ils ouvrent leurs temples à ceux qui veulent y entrer, fans s'irriter lorfqu'on les abandonne. Auffi la vertu ne confifte-t-elle jamais parmi eux en grimaces & en démonftrations affectées. Tout y eft folide, & répond au caractère de leur génie. Les catholiques ne leur rendent point affez de juftice de ce côté-là : ils s'imaginent fauffement que la religion eft négligée en Angleterre. Mais s'ils favoient qu'il n'y a point de pays au monde, où le fervice de l'églife fe faffe avec plus de décence & de modeftie, où les enfans foient élevés plus chrétiennement, où les vices fcandaleux foient moins foufferts, où les vérités de l'évangile foient prêchées plus folidement, ils reviendroient fans doute de cette opinion. On y a détruit les abbayes

& les monastères: vous trouverez peu de catholiques qui ne se persuadent là-dessus, que c'étoit uniquement pour enrichir le monde des dépouilles de l'église : ils ignorent que les anglois y ont substitué des établissemens, sans comparaison plus utiles. On ne voit en Angleterre, dans les villes & dans les plus simples villages, que des hôpitaux pour les malades, des maisons de charité pour la retraite des pauvres, des asyles pour les vieillards de l'un & de l'autre sexe, des écoles pour l'instruction des enfans, enfin mille monumens de piété & de zèle pour la religion & la patrie. Quel est l'homme de bon sens, qui ne préférât point ces sages & religieuses fondations à nos couvens & à nos monastères, où l'on ne sait que trop que la fainéantise & l'inutilité s'honorent quelquefois du nom de haine du monde & de contemplation des vérités célestes ?

Le marquis interrompit cette effusion de mon estime pour les anglois. Je gage, me dit-il en riant, que les discours de M. l'évêque de Chichester vous ont rendu protestant; car ce que vous me dites là tient un peu à l'esprit de la réformation. Je suis, lui répondis-je, ce que je crois devoir être en matière de religion. Ce n'est ni le nom de catholique, ni le nom de protestant, qui me détermine; c'est la connoissance de la vérité, que je crois avoir acquise il y a long-tems par la faveur du ciel &

par mes réflexions. Mais quand je ferois évêque italien, c'eſt-à-dire, livré aux plus exceſſives préventions, je n'aurois pu m'empêcher en Angleterre, d'ouvrir les yeux ſur ce qui s'y préſente, & par conſéquent de reconnoître ce que j'en ai dit & ce que je necraindrai jamais de répéter.

Cet entretien dura ſi long-tems, qu'au lieu des côtes d'Angleterre, que nous avions perdues de vue, nous commençâmes à découvrir celles de France. Le vent continuant d'être favorable, nous arrivâmes en fort peu de tems à Calais. L'impatience du marquis lui faiſoit ſouhaiter de partir ſur le champ; mais ſous prétexte de voir les fortifications de la ville, je le priai d'y paſſer le reſte du jour & la nuit. J'avois deſſein de prendre quelques momens, pour méditer ſur la conduite que j'allois tenir avec lui. Ce n'eſt pas que j'euſſe différé ſi tard à y penſer; mais le projet même, que j'avois formé, demandoit que nous ne nous preſſaſſions pas de partir. J'avois d'abord ſuppoſé comme une choſe néceſſaire, que je ne menerois point le marquis à la terre de ma fille. S'il n'étoit pas guéri de ſa paſſion pour ma nièce, il étoit du moins accoutumé en quelque ſorte à ne la pas voir. C'étoit un commencement de guériſon, que je ne voulois pas rendre inutile en le rapprochant d'elle : mais la difficulté étoit d'imaginer des prétextes. Je ne pouvois le mener à Paris : monſieur le

duc son père m'avoit déclaré qu'il ne souhaitoit pas qu'il y parût, avant la fin de nos voyages. Il me vint à l'esprit de le conduire au château, que monsieur le duc avoit près de l'abbaye où j'avois passé quelques années dans la retraite. Je luis fis entendre qu'étant au milieu de la belle saison, il y avoit apparence que nous le trouverions-là; & je lui persuadai que nous ne pouvions pas, avec bienséance, manquer de lui aller rendre nos devoirs en rentrant dans le royaume, après quatre ou cinq mois d'absence. Comme je parlois de l'accompagner, il n'eut rien à m'opposer sur cette proposition. J'écrivis en sa présence une lettre à ma fille, pour lui marquer notre retour en France, & j'ordonnai à Scoti de partir en poste pour la lui porter. Mais j'en écrivis une autre en secret à monsieur le duc, par laquelle, en lui donnant avis de notre arrivée, je le priois de se rendre dans sa terre, où nous l'irions joindre en peu de jours, & où je remettois à lui communiquer les raisons qui m'obligeoient de lui faire cette priere. Je donnai secrètement ordre à Scoti de passer par Paris, avant que d'aller chez ma fille, & de rendre cette lettre en mains propres à monsieur le duc. Nous partîmes de Calais le lendemain. Je trouvai moyen, sans affectation, d'allonger notre route sous divers prétextes; de sorte que n'étant arrivés que le sixiéme jour dans les terres de monsieur le duc, nous apprîmes qu'il y étoit dès le jour auparavant.

Dans le premier entretien particulier que j'eus avec lui, je lui découvris ce qui m'avoit amené. Il tomba d'accord de la néceſſité de retenir le marquis, pendant que j'irois chez ma fille. La raiſon la plus ſpécieuſe fut celle de lui faire voir une partie de ſes parens, avant que de recommencer de nouveaux voyages. Je paſſai trois jours avec eux, au bout deſquels je me diſpoſai à partir. Le marquis parut fort affligé de demeurer après moi : cependant comme il ne ſe doutoit nullement de la cauſe de notre ſéparation, il la ſupporta patiemment, dans l'eſpérance de venir me rejoindre auſſitôt qu'il auroit vu ſa famille. Il s'y prit fort adroitement, pour écrire à ma nièce avant mon départ. J'étois ſans valet, ayant fait partir Scoti de Calais, avec ordre de m'attendre chez ma fille. Mon deſſein étoit de prendre le carroſſe public. Le marquis repréſenta ſecrètement à ſon pere, qu'il ne ſeroit pas décent de me laiſſer partir dans la voiture commune, & qu'il falloit me donner un carroſſe ou une chaiſe de la maiſon. Monſieur le duc, qui n'y avoit pas fait attention, entra dans toutes ſes vues, & fut le premier à me faire honnêtement cette propoſition. J'acceptai la chaiſe avec quelque réſiſtance. Ce fut Briſſant, qui fut nommé pour la ſuivre à cheval; car j'ai oublié de dire que malgré la menace que je lui avois faite à Londres, de le congédier en arrivant en France, il avoit obtenu de nous ſon

pardon

pardon par ses prières & par des assurances d'une meilleure conduite. Etant arrivé le soir, à la première ville où je devois passer la nuit, & réfléchissant sur les affaires du marquis & sur les miennes, il me tomba dans l'esprit que Brissant n'étoit pas sans quelque secrète commission de son maître. Il se fit presser si long-tems, que je ne doutai point qu'il ne fût engagé au silence par de grandes promesses. Enfin, lui ayant fait entendre que si je découvrois qu'il m'eût trompé, il ne demeureroit pas un quart-d'heure avec nous, il tira de sa poche une lettre, qu'il avoit enveloppée avec beaucoup de soin, & il me la présenta. Je lui dis que j'étois content de lui, & qu'il pouvoit se retirer. J'ouvris la lettre. Voici ce qu'elle contenoit; je la transcris mot à mot.

« Trop chère, mais trop cruelle ou trop in» constante Nadine, (c'étoit, comme j'ai dit, le nom de ma nièce), » est-ce de votre rigueur ou de » votre changement que je dois me plaindre? » J'étois parti de France avec l'opinion d'être » aimé de vous. Vous m'aviez permis de le croire. » Quelles espérances ne formois-je point sur une » permission si douce & si flatteuse! Avez-vous » oublié l'excès de ma joie? Ne vous répondoit-il » pas de celui de ma tendresse? Cependant, par une » cruauté que je ne puis comprendre, ou par un oubli » qui me cause encore plus de douleur, vous avez

» rendu misérable, pendant quatre mois, un cœur » dont vous aviez commencé la félicité, & qui » n'en a plus à espérer s'il est vrai qu'il vous » retrouve insensible ou infidelle. A quoi faut-il » que j'attribue votre silence? Ce n'est point à la » colère du ciel, qui ne sauroit condamner la » sincérité de mes sentimens, & l'innocence de » mes intentions. Ce n'est pas non plus à la trahison » de notre correspondant, qui s'étoit engagé par » serment à m'être fidelle. Ce ne doit donc être » qu'à vous-même. Si cette triste conjecture est » certaine, il ne me reste qu'à mourir prompte- » ment; car la vie va devenir pour moi un fardeau, » que je ne me sens point la force de supporter. » Apprenez-moi du moins ce qu'il faut que je » pense de vous. Mon valet vous servira fidellement. » Vous saurez de M. de Renoncour, la raison qui » m'empêche de me rendre près de vous avec lui. » C'est un nouveau malheur, qui achevera de me » perdre, si vous ne me consolez par un mot de » réponse. Souvenez-vous de vos promesses & de » mes sermens. Souvenez-vous de vos bontés, de » vos charmes, de ma tendresse infinie, de mon » respect, de ma fidélité; & songez si je puis perdre » l'espérance d'être aimé de vous, sans mourir. » Adieu, chère Nadine ».

Je fus fâché de voir, après avoir lu cette lettre, que je n'avois point de parti à prendre qui pût

m'être agréable. Je ne trouvois point de tempérament entre ces deux choſes, ou de renvoyer ſeuls Amulem & ſes enfans en Aſie, ſi je voulois continuer de prendre ſoin de la conduite du marquis dans ſes voyages, ou de rompre entièrement les engagemens que j'avois avec M. le duc ſon père & avec lui, ſi je voulois jouir quelque tems de la préſence d'Amulem & l'accompagner enſuite à ſon départ, comme je m'étois propoſé de le faire pendant une partie de ſa route. Ce qui me chagrinoit le plus, c'étoit de me voir obligé de prendre promptement une réſolution; car je ne voulois point tromper M. le duc par une fauſſe eſpérance de me voir retourner avec ſon fils. D'ailleurs, je n'aurois pu abandonner le marquis ſans une peine extrême; il m'étoit devenu ſi cher, que je ne mettois plus de différence entre lui & ma fille. Je continuai de marcher, dans ces irréſolutions. Elles me cauſoient une inquiétude ſi viſible, que toute ma famille s'en apperçut à mon arrivée. Je reçus néanmoins leurs careſſes, avec un retour égal d'affection. J'étois charmé de me retrouver au milieu de tant de perſonnes, dont je pouvois m'aſſurer d'être aimé tendrement. Miladi R.... parut extrêmement touchée du plaiſir de me revoir. Je ne pus me défendre auſſi d'en reſſentir beaucoup; & quoique je me fuſſe armé de toute ma force contre le pouvoir de ſes charmes, je

continuai de ſentir qu'il n'eſt point d'âge ni de réflexions, qui puiſſent arrêter les mouvemens du cœur. Je l'aimerai, dis-je en moi-même; je vois bien qu'une plus longue réſiſtance ſeroit inutile; mais je ſaurai du moins régler tellement mon amour, & le tenir même ſi ſecret, qu'il ne ſera, ni ſcandaleux, ni criminel.

J'avois à m'éclaircir de tant de choſes avec ma fille, que je ménageai le plutôt qu'il me fut poſſible un entretien particulier avec elle. Comme cette chère fille étoit la meilleure partie de moi-même, je lui communiquois ſans réſerve mes penſées. Elle avoit un ſens droit, & un jugement ſolide, qui la rendoient capable de me donner un bon conſeil. Elle étoit avec cela dans une ſituation d'eſprit tranquille; car elle menoit une vie très-heureuſe, & rien ne paroiſſoit devoir l'affliger que les infortunes de ſon père. Je commençai par lui demander ce qu'elle penſoit de ma nièce Nadine, & ſi elle n'avoit rien découvert de ſon intrigue avec le marquis. Elle me dit que cette aimable & chère enfant avoit toujours été mélancolique, pendant notre abſence; qu'elle avoit cherché la ſolitude, & que malgré les divertiſſemens qu'on avoit tâché de lui procurer, elle s'échappoit ſouvent, pour ſe promener ſeule dans le bois pendant des heures entières. Ma fille me dit auſſi qu'après avoir reçu ma lettre de Londres, elle

avoit fait appeler fon bailli; qu'elle l'avoit forcé d'avouer la promeffe qu'il avoit faite au marquis, de recevoir fes lettres pour Nadine & celles de Nadine pour lui; que l'ayant menacé de fon reffentiment s'il ne lui apportoit pas toutes celles qu'il recevroit, il lui en avoit mis en main trois du marquis, en différens tems, mais qu'il n'en avoit reçu aucune de ma nièce. Que ferons-nous donc, dis-je alors, pour les guérir de cette inclination, qui peut avoir des fuites fâcheufes? Ma fille me répondit qu'elle n'y voyoit pas tant de difficulté: que Nadine étant fage & bien élevée, il ne falloit rien craindre d'elle, qui pût nous faire déshonneur; que par précaution, néanmoins, il feroit à propos de l'éloigner du marquis, & de leur ôter toutes les occafions de fe voir. C'eft la difficulté, répliquai-je; car le marquis s'attend que nous exécuterons le projet du voyage d'Allemagne, pour conduire Amulem & fes enfans jufqu'à Vienne. Ma fille m'apprit alors qu'elle efpéroit retenir Nadine en France; qu'elle croyoit avoir ébranlé Amulem par fes raifonnemens & par fes inftances, & que pour peu que je vouluffe la féconder par mes prières, elle ne doutoit point qu'il ne confentît à nous la laiffer. Je lui ai repréfenté, me dit-elle, que s'il aime fa fille, il doit fouhaiter de la voir heureufe; qu'il eft impoffible qu'elle le foit jamais dans un ferrail, après avoir goûté les manières de

France ; qu'il ne perdra pas plus à me la donner, qu'à la reconduire en Turquie, où elle ne sera pas plutôt mariée, qu'il se verra privé de sa vue pour toujours ; qu'il ignorera même si son mari turc en use bien avec elle ; au lieu qu'en la laissant entre mes mains, il sera certain qu'elle est avec de chers amis, qui l'aimeront tendrement, qui lui donneront quelquefois de ses nouvelles, & qui ne manqueront point de lui trouver un établissement honnête & avantageux, qui la rendra plus heureuse que la maîtresse favorite du grand-seigneur. Nous l'obtiendrons donc de mon oncle, continua-t-elle, & nous la mettrons pour quelques années dans un couvent. Elle achevera de prendre nos manières, & elle aura le tems d'oublier le marquis. J'embrassai ma fille, pour la remercier d'un expédient si heureux.

Je lui demandai ensuite comment elle avoit reçu miladi R..., & quelle opinion elle avoit de cette belle dame. Elle m'assura qu'elle étoit charmée de ses manières & de sa conduite. Dans les premiers jours de son arrivée, me dit-elle, je la trouvai sombre & réservée ; elle parloit peu & elle sembloit nous examiner avec attention ; mais lorsqu'un peu d'habitude nous eut rendues plus familières, elle m'ouvrit son cœur, d'un air si naturel & si charmant, que je l'ai chérie depuis comme une sœur. Elle m'a raconté tous ses malheurs,

ajouta ma fille ; elle ne m'a pas même caché l'inclination violente qu'elle s'eſt ſentie pour vous, & qu'elle conſerve encore ſi bien, qu'elle m'en entretient tous les jours. J'interrompis ce diſcours, que je n'aurois pu entendre long-tems ſans rougir. Je tâchai de faire prendre un autre tour à notre converſation; mais je ne le fis pas aſſez habilement, pour tromper ma fille. Que je ſerois contente, ô mon père, interrompit-elle tout à coup, ſi je ne me trompois pas dans mes conjectures ! Si ce que je penſe eſt vrai, je donnerois ma vie pour miladi R.... Que voulez-vous dire, lui repondis-je en rougiſſant? je ne conçois rien à ce diſcours, ni à votre exclamation. Je vous demande pardon mille fois, reprit-elle en m'embraſſant; mais ſi vous aimez un peu votre unique fille, vous ne lui cacherez point les ſentimens de votre cœur. Pour moi, je ne vous déguiſerai pas les miens. Je ſerois charmée que la tendreſſe de miladi pût vous cauſer un peu d'émotion, & qu'elle vous fît perdre cette impatience de retourner à la ſolitude, dont vous m'avez entretenue depuis deux ans dans toutes vos lettres.

Je demeurai quelque tems en ſilence à la fin de ce diſcours. Je tenois les yeux baiſſés; & dans la confuſion des mouvemens qui ſe paſſoient dans mon cœur, je ne ſavois quels termes je devois choiſir pour m'exprimer. Ah, ma fille ! lui dis-je enfin, quel ſouhait faites-vous pour votre

père ! Songez-vous que dans peu de jours il faudra penser aux apprêts de ma sépulture ? Vous ne voyez que trop que je commence à peser sur la terre. Comment pouvez-vous me parler d'amour, & d'autres émotions de cœur que celles que la crainte de la mort doit me causer ? Au lieu de devenir plus sérieuse par ma réponse, elle se mit à rire, & à m'assurer que j'avois si peu l'air d'un vieillard, que miladi R...... ne parloit qu'avec extase de ma bonne mine. J'avoue que je ne pus m'empêcher de sourire moi-même de cette plaisanterie. Cependant je n'étois pas moins ému au fond de l'ame. Je repris d'un ton aussi triste que le premier ; non, ma chère fille, il ne convient plus à votre père de penser aux folies de l'amour. Les sources de la joie & du plaisir sont taries dans mon cœur. Je vois votre mère qui me tend les bras, & qui m'appelle après elle. Je ne ferai point le sourd, lorsque le ciel m'accordera de la suivre. Cependant, comme j'ai trop de confiance en vous pour vous rien cacher, je vous avouerai que les charmes séduisans de miladi R.... m'ont causé de l'inquiétude. Vous m'avez vu rougir, au commencement de votre discours ; c'étoit du reproche que mon cœur se faisoit de sa foiblesse. Je ne vous fais pas cet aveu, pour être flatté ni encouragé ; au contraire, je veux prévenir par-là vos sollicitations. Si vous avez à pren-

dre parti pour quelqu'un, il faut que ce ſoit pour votre père. Ne me parlez de miladi R.... que comme d'une perſonne qui mérite l'eſtime de tout le monde. Quand vous me demanderez pour elle des ſentimens plus particuliers, je me plaindrai que vous manquez d'amitié pour moi, ou bien je vous accuſerai de m'en donner de fort mauvaiſes marques. Ma fille, m'entendant parler ſi ſérieuſement, craignit de m'avoir déplû. Elle me fit connoître cette crainte. Je l'embraſſai avec toute la tendreſſe de mon cœur. Vous m'êtes trop chère, lui dis-je, pour rien faire dont je puiſſe jamais me tenir offenſé. Je ſuis bien-aiſe même que vous m'ayez donné cette occaſion de m'expliquer comme j'ai fait. J'en tirerai la conſolation de pouvoir continuer de vous découvrir mes ſentimens, par rapport à miladi R....; & ſi j'avois le malheur de me trouver plus foible que je ne dois, je ſuis bien sûr que mes foibleſſes ne peuvent être dépoſées plus fidellement que dans le ſein de ma chère fille. Avant que de finir cette longue converſation, je lui demandai ſi miladi ne s'étoit jamais ouverte à elle ſur ſes deſſeins d'établiſſement, ou ſur le lieu qu'elle vouloit choiſir pour ſa retraite dans la ſuite de ſa vie. Elle me dit, que ſi les proteſtations de cette dame étoient ſincères, elle ne chercheroit point d'autre retraite que le lieu où elle étoit, &

où elle juroit qu'elle ſe croyoit plus heureuſe que parmi les plaiſirs de la cour d'Angleterre.

La manière dont nous paſsâmes le tems pendant quinze jours dans la terre de ma fille, fut une des plus charmantes époques de ma vie. La ſanté, la joie, l'amitié, l'ouverture & la communication de cœur, l'empreſſement de s'obliger & de contribuer à la ſatisfaction commune; enfin, tout ce qui peut rendre agréable & amuſante une ſociété de perſonnes qui s'eſtiment & qui s'aiment, parut ſe réunir en notre faveur ſans la moindre interruption. Je reçus de miladi R...... mille témoignages d'eſtime, & d'une honnête affection. Je ne ~~lui en~~ donnai pas moins de mon reſpect, mais ſans entrer dans un détail particulier de ſentimens, que j'étois réſolu d'éviter. Je trouvois aſſurément de la douceur dans ſon entretien; j'admirois ſes charmes; mais ſoit que mon cœur fût occupé de la ſatisfaction d'être auprès d'elle, ſoit que mes efforts l'euſſent rendu plus ſoumis, je n'y remarquai point de mouvemens que le devoir m'obligeât de combattre & de réprimer. Pour elle, je trouvai dans toutes ſes manières cet air de modeſtie qui relève les charmes de la beauté, & dont il lui avoit été pardonnable de s'écarter un peu, dans la violente ſituation où je l'avois vue à Londres. Amulem & ſes deux enfans s'exprimoient ſi aiſé-

ment en françois, qu'on ne s'appercevoit presque point qu'ils fussent turcs. Ils s'étoient mis à la françoise. Nadine étoit toujours dans son déguisement, sous le nom de Memiscès. Miladi même ne la connoissoit pas autrement. Nous résolûmes néanmoins, ma fille & moi, de lui ôter ce masque, & de lui faire prendre les habits qui convenoient à son sexe; mais ce ne fut qu'après avoir fait un nouvel effort, pour obtenir d'Amulem qu'elle nous restât après son départ. Il eut beaucoup de peine à se laisser vaincre. Son consentement ne se donna même qu'avec des larmes. Il l'accorda néanmoins, à condition que le marquis mon gendre & ma fille lui tiendroient lieu de père & de mère, & qu'ils en prendroient même le nom. Nous fîmes cette cérémonie avec éclat. Tous les voisins de mon gendre furent invités. Nadine parut si brillante sous sa nouvelle parure, qu'elle fit d'abord plus d'une conquête. Nous en eûmes une malheureuse preuve trois semaines après, par l'ardeur de deux jeunes gentilshommes, qui la demandèrent en mariage presque en même-tems, & par les funestes suites de cette demande.

Pendant que j'étois si agréablement occupé, je reçus une lettre de M. l'abbé du Bois, que nous avons vu depuis cardinal & premier ministre, par laquelle il me marquoit, de la part

de S. A. R. M. le duc d'Orléans, de me rendre inceſſamment à Paris. Un ordre de cette nature me ſurprit beaucoup, moi qui ne me croyois connu que de très-peu de perſonnes, & qui prenois ſi peu de part aux affaires de l'état, qu'à peine liſois-je quelquefois la gazette. Je conſultai ma famille ſur cet événement. Nous convînmes qu'avant que de me rendre à Paris, je paſſerois chez M. le duc de...... dont les avis & la protection m'étoient aſſurés. Je pris la poſte, pour faire plus de diligence. M. le duc ne parut point ſurpris de la lettre que j'avois reçue. Il m'expliqua le myſtère. J'ai parlé de vous, me dit-il, à l'abbé du Bois, comme d'un homme d'eſprit, qui m'a fait le plaiſir d'accompagner mon fils en Angleterre, & qui y a paſſé cinq mois avec lui. Vous verrez que cet abbé, qui eſt deſtiné *in petto* par S. A. R. à l'ambaſſade de Londres, eſt bien-aiſe de vous conſulter ſur les affaires de ce pays-là. Je partis le lendemain pour Paris. Après y avoir pris quelques heures de repos à mon arrivée, je me rendis au Palais Royal, où M. l'abbé du Bois faiſoit ſa demeure. Je me fis annoncer. On ne tarda point à m'introduire. M. l'abbé me reçut honnêtement; & ſans s'arrêter plus d'une minute avec moi, il me pria de l'accompagner chez M. le duc-régent.

Nous trouvâmes ce prince avec deux dames:

l'une étoit, comme je l'ai ſu depuis, madame la comteſſe de P. & l'autre madame la marquiſe de F. Elles demeurèrent avec nous. S. A. R. ayant ſu de l'abbé qui j'étois, me fit dire de m'approcher. Vous êtes, Monſieur, me dit-il, un homme d'expérience, qui avez voyagé récemment en Angleterre; m'apprendrez-vous quelque choſe de nouveau qui concerne ce pays-là? Je répondis, que mes obſervations s'étoient moins attachées aux affaires d'état qu'au caractère des anglois & aux coutumes du pays. Mais enfin, reprit S. A. R. vous y avez été témoin de tant de grands événemens, qu'il eſt difficile que vous n'y ayez pas porté votre attention. Que penſez-vous des affaires d'Ecoſſe & des diviſions du parlement? Je m'expliquerai avec liberté, Monſeigneur, repartis-je, puiſque V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger. Je ne crois pas que ce ſoit l'hiſtoire de la révolte d'Ecoſſe, dont elle me demande le récit; elle en eſt ſans doute bien informée. Pour ce qui regarde la diſpoſition préſente des eſprits, je ne vous cacherai pas, Monſeigneur, que je la crois toute différente de ce qu'on s'imagine en France. Le prince prétendant a trouvé de la facilité à ſoulever l'Ecoſſe & quelques provinces d'Angleterre. Il auroit fait d'abord beaucoup davantage, ſi le courage ou l'adreſſe ne lui euſſent pas manqué; mais par ſa faute, ou par

celle de son conseil, il a porté la guerre où il importoit peu qu'elle fût, & il a négligé le seul endroit d'où dépendoit tout le succès de son entreprise. Je parle de la capitale. C'étoit-là qu'il avoit besoin d'un chef résolu, pour mettre en mouvement cent mille braves jacobites, qui étoient prêts à répandre leur sang pour sa querelle. J'ai vu des effets surprenans de leur zèle; & je sais, par des informations certaines, que le nombre en étoit incroyable; mais leurs dispositions sont bien changées. Ils rejetteroient maintenant le prince, si la maison d'Hanover lui cédoit la couronne. J'ai vu ce changement, continuai-je, arriver par degrés. Ils furent indignés d'abord qu'il n'y eût point, parmi ses partisans, un homme de marque assez devoué à son service, pour oser s'introduire à Londres & venir y tenter un soulèvement. Ils apprirent bientôt après, que sur un petit avantage remporté en Ecosse, il s'amusoit à se faire couronner dans une bicoque, & cela sans s'expliquer sur la religion ni sur les priviléges, quoiqu'il eût fait espérer à cet égard les choses les plus avantageuses dans ses manifestes. Cette nouvelle leur inspira tout à la fois du mépris & de la défiance. Comment leur affection se seroit-elle soutenue pour un prince qui entendoit si mal ses intérêts, & qui paroissoit faire si peu d'attention à ceux de ses serviteurs? Ajoutez

à cela sa prompte retraite, ou plutôt sa fuite, tandis que tant de braves gens se sacrifioient pour lui à Preston, & qu'il lui restoit en Ecosse un corps d'armée considérable, dont il vint publier lui-même la liste en France & à Avignon. Toutes ces fautes de prudence, ou de courage, ont fait sur les anglois une impression, dont ils ne reviendront jamais : de sorte qu'il n'est pas vrai, Monseigneur, comme on se l'imagine ici, qu'il reste au prince prétendant un si grand nombre de partisans en Angleterre.

Pour ce qui concerne le parlement, V. A. R. doit se persuader que ses débats & ses divisions peuvent être quelquefois préjudiciables aux loix du pays, à l'église, au commerce, à la tranquillité de la nation, mais qu'elles ne le seront jamais à sa sûreté. Je veux dire que le génie des anglois est de se déchirer intérieurement lorsqu'ils sont tranquilles au-dehors, de se diviser en factions & en partis, qui ne se ménagent point, & qui n'épargnent rien pour se supplanter; mais à quelques excès qu'ils puissent porter leurs haines domestiques, il arrive rarement que leurs voisins en profitent. Ils ressemblent aux chiens de la fable. C'est toujours l'intérêt le plus pressant qui les détermine. Ils suspendent leurs animosités particulières, lorsqu'il est question de la sûreté publique. Ils se hâtent tous ensemble de se

défaire de l'ennemi commun, pour se procurer la liberté de se battre entr'eux, sans être interrompus.

M. le duc d'Orléans me répondit, en souriant, que des gens de ce caractère devoient être ménagés. Il est vrai, Monseigneur, continuai-je, que les anglois sont de redoutables voisins; mais je suis trompé si leur amitié est aussi utile à la France, que leur haine lui peut être dangereuse. Ils sont en état de nous incommoder beaucoup, cela est sans contredit; mais de quel avantage nous est leur amitié ? nos vins, nos huiles, & notre sel trouvent assez à se débiter sans eux. Ils les achètent même de nous, beaucoup plus cher en tems de guerre. De notre côté, nous ne tirons rien de leur pays, à la réserve du tabac. Eh! qui nous empêche de le tirer directement, comme eux de nos plantations d'Amérique ? Les autres marchandises qui nous viennent d'Angleterre nuisent à nos manufactures, & ôtent le pain à nos ouvriers. S'il est donc vrai, comme le pense V. A. R. que les anglois sont à ménager, c'est moins pour le bien que nous en tirons, que pour le mal qu'ils peuvent nous faire. J'ai pour principe, reprit le prince, que la haine ou l'amitié des anglois n'est point une chose indifférente à la France; & pour peu qu'ils veuillent entendre raison, je n'épargnerai rien pour

vivre

vivre en bonne intelligence avec eux. Je pris la hardiesse de lui dire que S. A. R. venoit de leur en donner une preuve éclatante, en obligeant le prince prétendant de s'éloigner du royaume. J'ai fait, dit-il, jusqu'à présent, pour ce malheureux prince, beaucoup plus que je ne devois; mais puisqu'il use si mal de ses avantages, je n'ai plus rien à lui offrir que de la compassion. Je passai ainsi plus d'une heure à satisfaire aux diverses questions de ce prince. Ensuite M. l'abbé du Bois lui demanda s'il avoit autre chose à m'ordonner : il lui répondit que non, mais qu'il lui conseilloit de tirer de moi tous les éclaircissemens qu'il pourroit, touchant l'Angleterre.

Nous nous retirâmes. Monsieur l'abbé me pria de retourner avec lui à son appartement. Nous y eûmes une longue conférence, sur les mœurs & les usages des anglois. Je le trouvai homme d'esprit, mais sans autres lumières que celles que donne l'usage du monde. Il falloit qu'il fût très-peu savant pour me paroître tel, à moi qui n'ai jamais fait d'étude profonde & appliquée. Je remarquai deux choses dans sa conversation; l'une, qu'il lui échappoit souvent de jurer le nom de Dieu d'une manière toute profane; l'autre, qu'il n'étoit pas ennemi du beau sexe. Il me fit un grand nombre de questions sur la beauté des dames angloises, avec une curiosité

qui s'étendoit jusqu'aux minuties. C'est dommage, Monsieur l'abbé, lui dis-je un peu malignement, que vous soyez d'une condition qui vous exclut des faveurs de ces aimables dames. Il me répondit avec une naïveté qui me fit rire : Oh! la condition n'y fait rien en Angleterre, puisque c'est l'usage que les ecclésiastiques y soient mariés. Il est vrai, repartis-je, qu'on doit se conformer aux coutumes du pays où l'on est. Il me fit l'honneur de m'inviter à souper. Je m'y trouvai en fort bonne compagnie. Toute la conversation roula sur les femmes. Je fus instruit, en trois ou quatre heures, de toutes les aventures amoureuses de Paris. Mais je ne m'arrêterai point ici à les rapporter, n'ayant pas dessein de faire une chronique scandaleuse de ces mémoires. Ce qui me fut le plus agréable dans ce repas, ce fut d'apprendre que le prince don Manuel de Portugal étoit arrivé à Paris. Je m'informai de sa demeure : il s'étoit logé chez le comte de Ribeira, qui avoit loué l'hôtel de Bretonvilliers. J'y allai le lendemain matin, pour rendre mes respects à ce prince. Je le trouvai qui descendoit de son appartement pour monter en carrosse. Il me reconnut, & il eut la complaisance de retourner un moment à sa chambre, pour m'accorder l'honneur de l'entretenir. Il me demanda des nouvelles du marquis, & il parut fâché de

ne le pas trouver à Paris. Je remarquai, à l'air content qui brilloit dans ses yeux, que le souvenir de dona Clara de Bermudo ne l'occupoit plus si fortement. Il ne m'en parla point : je n'eus garde de lui en renouveller la mémoire. Don Tellès de Sylva l'accompagnoit toujours. Le comte de Ribeira donna quelques jours après, une fête, dont la magnificence fut admirée, à l'occasion de la naissance de don Carlos. S. A. R. lui fit l'honneur d'y assister, avec madame la duchesse de Berry, tous les princes & tous les ministres étrangers. Don Tellès eut la bonté de m'y faire donner une place avantageuse. J'eus peine à reconnoître madame la duchesse de Berry, qui me parut grossie prodigieusement. Je l'avois vue cinq ou six ans auparavant, & j'avois admiré la délicatesse de sa taille & de ses traits. Une femme doit être extrêmement passionnée pour les plaisirs, lorsqu'elle les achète ainsi aux dépens de sa beauté & de ses agrémens. Ce ne fut, pendant quelques jours, que fêtes & divertissemens à Paris. M. le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, donna aussi un repas des plus splendides, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi son maître. Il donna presqu'en même-tems deux bals fort extraordinaires ; l'un au bois de Boulogne, à la clarté de la lune & d'une infinité de flambeaux ; l'autre masqué, aux champs

Elifées, vis-à-vis du jardin des Tuileries. Je n'étois point affez dans le goût des plaifirs, pour affifter à ces divertiffemens. Je m'en procurai un, plus conforme à mon âge & à mon humeur; ce fut d'aller aux Chartreux, où l'on m'avoit dit que le M...... venoit de fe retirer, pour y paffer le refte de fa vie. Le monde, qui donne un tour empoifonné aux plus faintes actions, n'avoit pas manqué d'interpréter mal les motifs de cette retraite.

On prétendoit que c'étoit le chagrin de fe voir négligé par le miniftère, qui avoit infpiré cette haine du monde au M....., & le dépit qu'il avoit eu de perdre quelques emplois. Il y a peu d'apparence, puifqu'il fut bien récompenfé de la démiffion qu'il en avoit donnée. Mais la meilleure preuve de la droiture de fes intentions étoit la tranquillité qui paroiffoit fur fon vifage lorfque j'eus l'honneur de le faluer. Je n'avois point celui d'être connu de lui; cependant nous liâmes une converfation de deux heures, où je me fortifiai plus que jamais dans le mépris du monde & dans mon inclination pour la retraite. Je me fouviens qu'il me dit, entre mille chofes, qu'il ne s'étonnoit pas que la légèreté du premier âge & la chaleur des paffions dérobaffent pour quelque tems aux yeux des hommes la vue des vérités terribles de la religion; mais qu'un vieillard, con-

tinua-t-il, qu'un homme de mon âge ne revienne pas du désordre & ne pense point aux intérêts d'une autre vie, c'est ce que je regarde comme le dernier excès de la folie & de l'aveuglement. Il me disoit encore : considérons les choses dans le sens le plus favorable au vice. Je suppose l'éternité incertaine ; je la suppose même contradictoire & impossible ; mais je n'ai pas la moindre raison de croire que cette vie ne sera pas suivie d'une autre, où je me trouverai bientôt sans pouvoir m'en défendre, comme je me suis trouvé dans celle-ci sans y avoir contribué. Quand ce seroit une vie courte, périssable, semblable à celle-ci, je suis à la veille d'y entrer. Je suis convaincu, par l'exemple de six mille ans, que ma translation est très-prochaine. Serois-je sensé, de ne pas employer le peu de momens qui me restent, à y penser ? Je me compare à un homme qui est prêt à changer de maison, & qui s'occupe volontiers à démeubler celle qu'il quitte, pour s'en préparer une nouvelle. Ainsi, ajouta le M........, loin de me repentir de ma retraite, je crains seulement qu'elle ne soit trop l'effet de ma raison, & que la religion n'y ait moins de part que de simples vues de l'amour-propre, qui veille à son bien-être dans un avenir obscur & inconnu. Le M..... me pria, en finissant notre entretien, de lui faire connoître qui j'étois. Je lui répondis,

que je ne méritois point cette obligeante curiosité, & que ce que j'avois de plus estimable étoit une grande ressemblance de sentimens avec les siens.

Je revins à l'hôtel du duc de......, où j'avois pris mon logement à sa prière. Le portier m'apprit qu'il étoit arrivé depuis une heure ou deux. J'allai le saluer à l'instant, & lui faire le récit de ce qui s'étoit passé au Palais-Royal. Il me demanda, si j'avois dessein de demeurer long-tems à Paris. Comme je n'avois plus rien qui dût m'y retenir, je lui répondis que je comptois partir le lendemain, si ses ordres ne m'arrêtoient pas plus long-tems. Il me dit que loin de m'arrêter, sa pensée étoit de me prier d'aller joindre le marquis, qui s'ennuyoit sans doute à la campagne, & de lui tenir compagnie pendant huit jours, au bout desquels il retourneroit lui-même en province. Je pris, le lendemain, le chemin de ses terres. J'y arrivai le soir en poste, me faisant un plaisir de surprendre agréablement le marquis; mais je fus fort étonné de ne l'y pas trouver. On me dit qu'un moment après le départ de M. le duc, il s'étoit fait seller un cheval, & que sans autre suite que Brissant, il étoit disparu & n'avoit instruit personne du motif de son voyage. Je conjecturai aussitôt la vérité. Je repris la poste de grand matin, & je me rendis avec diligence

chez ma fille, où je ne doutois presque point de le trouver. Il y étoit effectivement. Sa rougeur, en m'appercevant, me fit juger qu'il ne m'attendoit pas si-tôt. Il vint pourtant m'embrasser; & pour prévenir mes reproches, il m'avoua qu'il craignoit d'avoir fait une faute, en partant de chez lui sans en avoir donné avis à son père, ou à moi; mais qu'étant chez ma fille, il ne lui sembloit pas qu'il eût changé de maison, puisque ma famille lui étoit aussi chère que la sienne. Le mal étant sans remède, j'affectai de lui marquer beaucoup de joie de le voir. Je feignis même, pendant toute la soirée, de ne pas remarquer son empressement pour Nadine. Il badina ingénieusement, sur l'ignorance où il prétendoit avoir été de son sexe; & il se plaignit de moi, pour l'avoir tenu si long-tems dans cette erreur. J'aidai moi-même à son badinage, & je m'imagine qu'il se retira fort content de moi & de lui-même. Je pris ma fille en particulier, pour l'entretenir de cet accident, qui dérangeoit toutes nos vues. Elle me confessa qu'il lui paroissoit d'autant plus embarrassant, que la passion du marquis sembloit s'être accrue, depuis qu'il avoit vu Nadine dans les habits de son sexe. J'ai observé tous leurs mouvemens, me dit ma fille. Elle a paru le regarder froidement à son arrivée; mais il a trouvé, malgré mes soins, le moyen

de l'entretenir en particulier, & je remarque que depuis ce tems-là ils ont la même ardeur pour se voir & pour se parler. Je crois, ajouta-t-elle, que le tems de mettre votre nièce dans un couvent est arrivé. Il faut seulement que vous preniez soin d'éloigner le marquis. Je lui promis que dans six jours il seroit avec le duc, son père, qui devoit retourner dans ses terres. Avant que de me coucher, je fis appeler Brissant. Je lui demandai de quel tour il s'étoit servi, pour cacher à son maître l'interception de sa lettre. Il me dit qu'à l'aide de quelques mensonges, il s'étoit tiré adroitement d'affaire; qu'il avoit fait croire au marquis que sa poche s'étoit percée, en frottant le long de la selle; & qu'il l'avoit si bien persuadé que non-seulement il avoit perdu la lettre, mais quantité d'autres choses précieuses avec elle, qu'il en avoit obtenu deux louis d'or pour se consoler de sa perte. Je lui fis des reproches, de ce qu'un homme d'esprit tel que lui, avoit eu besoin de recourir au mensonge pour une bagatelle. Hélas! Monsieur, me répondit cet effronté, vous ne savez pas que dans notre condition nous sommes obligés de mentir souvent. C'est la seule chose d'importance que nous soyons capables de faire pour le service de nos maîtres.

Je me mis au lit; mais il me fut impossible

de reposer un moment. Je fus surpris de me sentir dans une si mauvaise disposition. Je ne voyois rien qui dût absolument me troubler jusqu'à l'insomnie; il me sembloit au contraire que depuis quelque tems, je n'avois eu nul sujet de me plaindre de la fortune; je la croyois réconciliée avec moi, sur-tout depuis mon retour d'Angleterre. Cependant, ni ma lassitude, ni cette réflexion, ne purent me procurer un moment de sommeil. O Ciel! m'écriai-je en me levant, suis-je menacé de quelque nouveau malheur? je me souviens que c'est la voie que vous avez toujours prise pour m'en avertir. Epargnez ma fille & le marquis; & si vous me préparez quelque nouvelle épreuve, donnez-moi la force de la supporter.

Il étoit tard, lorsque je sortis du lit. Je ne quittai ma chambre qu'à l'heure du dîner. Je trouvai dans la salle cinq ou six gentilshommes voisins, qui étoient venus voir mon gendre, & qu'il avoit retenus à dîner. On s'entretint avec honnêteté; & l'après-midi on s'occupa diversement, comme on fait à la campagne pour éviter l'ennui. Parmi les six étrangers, il y en avoit deux qui étoient du même âge que le marquis, & qui paroissoient, à leurs manières, aussi pleins de vivacité que lui. C'étoient les mêmes, dont j'ai parlé plus haut. Tous deux avoient conçu une

vive paſſion pour ma niéce Nadine. Ils avoient laiſſé paſſer peu de jours, pendant mon voyage de Paris, ſans lui en donner des marques : & quoiqu'ils fuſſent rivaux, ils gardoient aſſez bien les dehors pour faire croire qu'ils étoient amis. La vue du marquis & ſon attachement continuel auprès d'elle, leur fit naître des ſentimens moins pacifiques. Ils connoiſſoient néanmoins ſon nom & ſa qualité ; mais l'amour ne reſpecte rien, & la plupart des gentilshommes de campagne ont d'ailleurs une ſi noble fierté dans leur province, qu'ils ne s'y croyent inférieurs à perſonne. Lorſqu'ils ſe furent donc apperçus que non-ſeulement le marquis étoit ſans ceſſe près de Nadine, mais qu'elle n'avoit d'attention que pour lui, ils prirent enſemble la brutale réſolution de le mortifier par quelqu'inſulte, aux yeux mêmes de ma nièce. L'occaſion s'en préſenta dans le jardin, où ils l'attirèrent inſenſiblement avec elle. Ils lui dirent groſſièrement quelques paroles outrageantes, où il n'entroit ni ſel ni bon ſens. Vif comme étoit le marquis, il y auroit eu ſur le champ du carnage s'ils avoient eu leurs épées ; elles étoient demeurées dans la ſalle. Il ſe contenta de leur répondre qu'ils étoient des brutaux à traiter à coups de bâton ; & ſans en paroître plus ému, il nous ramena Nadine à l'autre côté du jardin. Il la pria, en marchant, de ne rien dé-

couvrir de ce qu'elle venoit d'entendre; elle lui promit tout ce qu'il voulut, parce qu'ignorant nos manières, elle ne prévoyoit pas les suites de cette querelle.

Le marquis, s'étant promené encore quelques minutes avec nous, nous quitta sans affectation. Il rejoignit les deux gentilshommes, qui étoient retournés à la salle; & leur ayant déclaré qu'il falloit se battre, ils convinrent ensemble du tems & du lieu. Il leur promit d'avoir un second. On aura peine à croire sur qui il jeta les yeux pour cela. Ce fut sur Brissant, dont le lecteur peut se souvenir qu'il avoit éprouvé le courage en Espagne. Brissant ne démentit point l'idée que son maître avoit de lui. Je dois avertir qu'il ne portoit point la livrée. Le marquis avoit eu cette considération pour lui, parce qu'il étoit d'honnête famille. Ils se rendirent au lieu du combat, vers les sept heures du soir. Ils furent assez heureux, si ces funestes accidens peuvent porter le nom de bonheur, pour tuer chacun leur homme; le marquis ne reçut point de blessure, mais Brissant eut la cuisse percée d'outre en outre. J'étois appuyé sur une fenêtre qui donnoit sur la cour, & bien éloigné sans doute de rien soupçonner de cette tragédie, lorsque je les apperçus de loin, qui s'avançoient lentement l'un près de l'autre. Le marquis avoit le bras passé sous celui

de Briſſant, pour l'aider à marcher. Une ſituation ſi familière me déplaiſoit, & je me propoſois bien de lui en faire un reproche. Ils entrèrent dans la cour : l'air pâle de Briſſant, quelques traces de ſang que j'apperçus ſur ſes bas, & la poſture du marquis, qui étoit toujours la même, me firent naître des idées fâcheuſes. Enfin je fus triſtement éclairci par le diſcours du marquis, qui me tira en particulier, pour me raconter ſon aventure. Je ne pouvois preſque me la perſuader. Je lui en fis répéter les circonſtances, & ma ſurpriſe augmentoit chaque fois. Ce n'étoit point une affaire à cacher dans la famille. Nous tînmes conſeil en commun, ſur la conduite qu'il nous falloit tenir. Voici le parti auquel il me parut que nous devions nous arrêter. J'envoyai chercher le bailli du lieu ; & ſur la dépoſition du marquis & le témoignage de Nadine, nous lui fîmes faire un écrit, que nous ſignâmes tous, pour atteſter les circonſtances du fait. Il y paroiſſoit manifeſtement que le marquis n'étoit point l'aggreſſeur ; qu'il avoit été inſulté ſans raiſon avec la dernière brutalité, & que la vengeance avoit été tirée ſur le champ. En effet, la diſtance n'avoit pas été aſſez grande entre l'inſulte & le combat, pour rendre cette funeſte altercation criminelle. Je fis partir ſur le champ Scoti en poſte, avec une lettre pour le duc, père du

marquis, où je renfermai cet écrit, & dans laquelle je m'expliquois encore plus exactement. Je ne doutai point que le crédit du duc, joint aux témoignages que je lui envoyois en faveur de son fils, n'assoupît tout-d'un-coup cette affaire. Cependant, pour ne rien négliger, je partis le soir même avec le marquis, & je pris le chemin de la chartreuse, où mon père étoit mort. Je choisis cet asyle, parce que l'endroit est écarté, & si proche de la frontière, que nous pouvions sortir du royaume en moins d'une heure; outre que j'étois assuré d'y être reçu avec tous les égards possibles, & d'y pouvoir demeurer long-tems sans que le marquis fût exposé à être reconnu. Je n'avois communiqué le lieu de notre retraite, qu'à mon gendre, à ma fille, & à Scoti.

Nous arrivâmes sans obstacle à la chartreuse. Le père prieur & tous les religieux furent charmés de me revoir. Je ne leur découvris point notre embarras, je leur dis seulement que nous passerions quelques jours avec eux, & que pour ne pas troubler leurs pieux exercices, nous vivrions comme eux, dans la solitude & dans la paix. La vue de cette sombre retraite, où mon père avoit expiré dans la pénitence, réveilla toutes les idées de mon premier âge. Je menai le marquis sur sa tombe, & je ne craignis point

de lui laiſſer voir que ce ſpectacle me touchoit encore aſſez pour me faire verſer des larmes. Il fut attendri de ma douleur, juſqu'à en répandre lui-même. Je m'apperçus qu'il s'efforçoit de les cacher. N'ayez pas honte, lui dis-je, de ces marques de tendreſſe & de compaſſion ; elles font honneur à votre bon naturel. Les cœurs durs & cruels ne ſentent point de douceur à pleurer. Des larmes, répandues avec bienſéance & avec modération, ſont la preuve d'un caractère ſenſible & généreux ; elles ne déshonorent jamais. Il me demanda par quelle raiſon mon père avoit pu choiſir un genre de vie auſſi extraordinaire que celui des chartreux ; je lui promis de lui raconter toute l'hiſtoire de ma vie, dont il n'avoit jamais entendu qu'un petit nombre de circonſtances détachées. J'exécutai ma promeſſe quelques jours après ; & ce récit le toucha ſi vivement, qu'il fondit en larmes en pluſieurs endroits de ma narration. Je lui dis, en finiſſant : voilà, mon cher marquis, ce que vous déſiriez d'entendre. Croyez-vous maintenant votre curioſité bien payée ? Il me répondit avec une ardeur & une tendreſſe que je n'oublierai jamais : M. de Renoncour, mon ami, mon père, je vous ai chéri juſqu'à préſent par inclination, & parce que je ne pouvois manquer ſans une extrême ingratitude d'avoir ce retour pour vos bontés & pour vos ſoins ;

mais j'ai le cœur si pénétré de tendresse & d'admiration par votre récit, que votre père ni votre épouse n'ont jamais eu pour vous plus d'affection que moi : & je prie le ciel de ne m'être propice, qu'autant que je conserverai toute ma vie ce sentiment. Je l'assurai qu'il auroit peine à m'accorder tant d'amitié, qu'elle pût surpasser celle que j'avois pour lui. C'est de quoi je suis trop persuadé, répondit-il en m'embrassant; & c'est ce qui doit servir encore d'un nouvel aiguillon à la mienne.

Je pris ce moment d'ouverture & d'effusion de cœur, pour lui parler de la chaleur inconsidérée, avec laquelle il s'étoit engagé dans une démarche aussi criminelle & aussi dangereuse que l'est un duel. Je ne lui en avois pas fait encore le moindre reproche, n'ayant pas voulu d'abord augmenter le trouble que cette action avoit dû lui causer. Il ne manqua point de raisons pour l'excuser ; & dans le fond, j'étois embarrassé moi-même à lui prouver qu'il eût tort. Cependant je lui représentai vivement l'énormité d'un combat si sanglant; & je le fis convenir du moins qu'il auroit dû m'avertir de sa querelle, pour chercher ensemble tous les tempéramens que l'honneur auroit pû permettre, avant que d'en venir aux remedes extrêmes.

Le retour de Scoti nous fit sortir bientôt d'in-

quiétude. Il revint, le sixième jour après notre arrivée à la chartreuse, avec une lettre de M. le duc, qui marquoit que nous pouvions reparoître sans crainte. Nous ne tardâmes point à quitter notre retraite. Le marquis s'attendoit que nous retournerions à la terre de ma fille. Je lui dis, qu'il ne falloit plus penser à se faire voir dans un lieu où sa vie ne seroit peut-être pas en sûreté; qu'il étoit à craindre que les parens des malheureux, qui avoient péri par sa main, ne conservassent d'autant plus de ressentiment, qu'ils perdoient l'espérance d'être satisfaits par les voies ordinaires; & que si son honneur sembloit justifier le premier péril auquel il s'étoit exposé, la sagesse & la religion devoient lui en faire éviter de nouveaux. Je lui fis prendre, presque malgré lui, le chemin des terres de son père.

La tristesse où il fut plongé continuellement pendant la route, me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur. C'étoit l'absence de Nadine qui le tourmentoit, & la crainte de ne jamais la revoir, s'il ne lui étoit plus permis de paroître dans la terre de ma fille. Ma nièce n'avoit pas manqué de lui apprendre que son père la laisseroit en France: je ne sais quelles espérances il fondoit là-dessus; mais il me demanda, le premier soir après nous être mis en chemin, si c'étoit une chose bien sûre qu'Amulem consentît

sentît à nous laisser sa fille. Comme j'affectois d'ignorer sa passion, je lui répondis naturellement que c'étoit une affaire résolue, & que je m'imaginois qu'il n'en étoit pas fâché, lui qui avoit eu tant d'amitié pour elle lorsqu'il la croyoit Memiscès. Je fis une faute considérable, en lui donnant cette occasion de me déclarer ses sentimens; car soit qu'il trouvât quelque chose qui flattoit sa passion, dans la manière dont je m'étois exprimé, soit qu'il cherchât de longue-main un moment favorable pour me la découvrir, je n'eus pas achevé de parler, qu'il reprit ainsi la parole: Il n'est que trop vrai que j'ai conçu la plus violente affection pour votre nièce, tandis que je ne la prenois que pour Memiscès; mais croyez-vous, me dit-il en me regardant tristement, qu'elle soit éteinte depuis que j'ai connu son sexe? Je crois, lui répondis-je, que l'amitié que vous avez pour moi s'étend jusqu'à ma nièce, & je vous remercie de cette bonté, qui fait beaucoup d'honneur à ma famille. Une jeune étrangère, continuai-je pour lui ôter l'envie de s'expliquer davantage, qui va se trouver privée de son père, & qui perdroit tout si elle venoit à me perdre, sera peut-être un jour fort heureuse d'avoir la protection d'un homme tel que vous. Je pense, ajoutai-je, à la faire entrer à Saint-Cyr; ce seroit une place pour toute sa

vie. Mon deſſein eſt d'employer pour cela le crédit & la bonté de M. le duc, & je me flatte que vous voudrez bien intercéder pour cette chère petite enfant. Mon diſcours l'embarraſſa quelques momens. Il pouſſa un profond ſoupir: Ah! Monſieur, me dit-il, que je ſuis malheureux ſi vous feignez de ne pas m'entendre! Pourquoi ne voulez-vous pas reconnoître que j'aime éperdûment votre charmante nièce, & que du caractère dont je ſuis, il eſt impoſſible que je ceſſe jamais de l'aimer? Ce n'eſt pas une paſſion née d'aujourd'hui; ce n'eſt point un emportement de jeuneſſe, tel que ceux dont j'ai peut-être été capable par le paſſé. Je ſens que c'eſt la plus importante & la plus ſérieuſe affaire de ma vie. Vous ſavez bien vous-même qu'après avoir perdu dona Diana, je ne ſongeois guère à prendre de nouveaux engagemens. J'aurois juré que l'amour ne me ſurprendroit plus: cependant vous pouvez vous ſouvenir que j'ai aimé votre nièce ſans le vouloir, & bien long-tems avant que de la connoître. Comment puis-je expliquer cette diſpoſition de mon cœur, ſinon comme un coup du ciel, qui veut que je m'attache à elle pour toute ma vie? Serai-je le ſeul homme du monde qu'on obligera toujours de faire violence à ſon cœur, & de renoncer à toutes ſes affections! Pourquoi condamneriez-vous une inclination que je n'ai

pas cherché à faire naître, qui n'offense personne, & qui s'accorde avec le plus sévère devoir? Ne m'avez-vous pas dit mille fois que l'amour n'est point une passion criminelle, quand il est réglé par l'honneur & par la vertu? Vous ne répondez rien, continua-t-il; dites-moi du moins si je me trompe, ou si c'est vous qui m'avez trompé.

Mon attention étoit partagée, pendant le discours du marquis, entre le soin de l'écouter & celui de préparer ma réponse. Son esprit s'étoit si formé dans nos voyages, que je crus devoir m'expliquer avec lui, comme j'aurois fait avec une personne d'un âge plus avancé. Je lui répondis donc tranquillement que loin de l'avoir trompé, je pouvois l'assurer qu'il ne s'égareroit jamais en suivant les maximes que j'avois tâché de lui inspirer; que pour ce qui regardoit l'amour en particulier, il avoit raison de croire que l'honneur & la vertu n'en produisent jamais de criminel; qu'il ne devoit donc point craindre mes reproches, s'il avoit suivi deux si bons guides, & qu'il n'en avoit point à se faire à lui-même; mais que pour reconnoître s'il ne se trompoit pas, il falloit avoir recours à l'examen de la raison. Vous aimez ma nièce, lui dis-je, & tous les sentimens de votre passion sont honnêtes & vertueux; cela est dans l'ordre; mais vous supposez que l'honneur & la vertu vous ont permis de vous livrer à ces

amour, & c'eſt ce qui avoit d'abord beſoin de preuve. Vous reſſemblez à un homme qui feroit un uſage honnête du bien d'autrui : il ne ſeroit pas précisément coupable pour cette honnêteté avec laquelle il ſauroit en uſer, mais pour avoir pris injuſtement le droit d'en faire uſage. Quelqu'innocence que vous ſuppoſiez dans votre paſſion pour ma nièce, quelles ont pu être vos vues en prenant ces ſentimens pour elle! Eſt-ce ſeulement de l'aimer, comme vous dites, avec honneur & avec vertu ? Si cela eſt poſſible, à la bonne heure, j'y conſens ; Nadine ſera trop honorée de votre affection. Mais ſi vous n'ignorez pas vous-même qu'un amour ſi métaphyſique eſt une chimère, que ne convenez-vous qu'il eſt impoſſible que vous vous arrêtiez dans ces bornes! Cependant je ne vois que des précipices de tous côtés, ſi vous en ſortez. Le moins dangereux pour vous, ſera, peut-être, la honte de ma nièce : c'eſt à vous de voir, ſi vous me préparez cette triſte récompenſe pour tous les ſoins que j'ai pris de votre jeuneſſe & pour la tendre amitié qui m'attache à vous ſi ſincérement. Reconnoiſſez donc, mon cher marquis, que ſi vous avez bien retenu mes principes, vous en faites mal l'application. Il n'y a rien de vicieux aujourd'hui dans vos ſentimens, je l'accorde ; mais comme vous avez dû prévoir qu'ils le deviendront

un jour néceſſairement, l'honneur même & la verru ſur leſquels vous vous retranchez ſi fort, étoient ce qui devoit vous les faire éteindre, ou vous empêcher de les laiſſer naître. Que pouvez-vous oppoſer à des raiſons ſi fortes?

Une ſeule réponſe, me dit-il, qui les détruit toutes. C'eſt que bien loin de prétendre m'arrêter à cette chimère, que vous appelez un amour métaphyſique, je me propoſe d'épouſer votre nièce, ſi vous y conſentez. C'eſt ce que j'ai eu deſſein de vous faire comprendre, par les termes de vertu & d'honneur dont je vous ai dit que toutes mes vues ſont remplies. Si vous étiez encore un enfant, repliquai-je, je vous pardonnerois un deſir ſi plein d'indiſcrétion; mais je vous avoue que je ne le comprends pas à votre âge, & que j'en ſuis même irrité. Je ſerois au déſeſpoir que M. le duc sût jamais que vous m'avez fait une telle propoſition, & que je l'aie écoutée avec tant de patience. Non, non, Monſieur, continuai-je en me levant de ma chaiſe avec quelqu'émotion, n'eſpérez pas de me mettre de moitié avec vous dans vos petits déſordres; vous avez juſqu'ici mal connu mes principes. Je périrois plutôt que de trahir, en quoi que ce ſoit, la confiance de M. votre père. Savez-vous de quoi vous allez être cauſe? Je me priverai pour vous rendre plus ſage, de voir ma nièce, en la renvoyant

en Asie avec son père. Je n'avois jamais parlé au marquis d'une manière si vive. L'impression que mon discours fit sur lui, jointe au mauvais succès de son amour & à la crainte de perdre Nadine, lui causa un chagrin si violent qu'il en répandit des larmes : il s'appuya sur la table, en cachant ses yeux de son mouchoir. J'affectai plus de dureté que je n'en avois, pour ne lui laisser aucune espérance de me trouver jamais la moindre facilité pour ses desseins. Je me retirai, en l'exhortant à prendre un peu plus de pouvoir sur lui-même, & à tirer quelque fruit de son expérience & de ses aventures passées.

Le duc n'étoit point encore dans ses terres, lorsque nous y arrivâmes. Il y vint deux ou trois jours après. Je remarquai que loin d'être mécontent du combat du marquis, il avoit de la joie qu'il eût eu cette occasion de faire connoître son courage & sa fermeté, avant que d'avoir paru dans le monde. Comme je lui marquois le chagrin que j'avois ressenti de n'avoir pu prévenir cette querelle, il me dit : J'avoue que ces rencontres fâcheuses doivent toujours être évitées ; mais ce n'est point absolument un mal pour un jeune homme, quand il s'en est tiré heureusement. Il me parut qu'il en embrassoit le marquis avec plus de tendresse. Lui ayant entendu dire qu'il passeroit un mois ou six semaines dans

la province, je le priai de trouver bon que je retournaſſe pour quelque tems chez ma fille. J'arrêtai de nouveau avec lui notre départ pour l'Allemagne. L'automne n'étoit pas encore commencé. Nous pouvions nous rendre à Vienne avant l'hiver, & le paſſer dans cette ville. Amulem avoit le même deſſein; & je comptois toujours d'entreprendre ce voyage avec lui. Le jour que je quittai monſieur le duc, le marquis vint le matin dans ma chambre; il me pria, d'un air timide, de ne pas exécuter la menace que je lui avois faite de renvoyer Nadine en Turquie. Je lui dis que c'étoit moi-même qui le priois de ne pas m'y contraindre; que ma nièce m'étant extrêmement chère, je ne me priverois pas volontiers d'elle; mais que j'avois auſſi tant d'amitié pour lui, qu'il n'y avoit rien que je ne ſacrifiaſſe pour le retenir dans ſon devoir, & pour aſſurer le fuit de mes inſtructions. Il me promit tout ce que je lui demandai, à la réſerve de ceſſer d'aimer Nadine.

Je ne prévoyois pas, en retournant tranquillement chez ma fille, que j'allois y trouver de nouvelles peines. La première nouvelle qu'on m'apprit à mon arrivée, fut la mort de milord R...... dont ſon épouſe avoit été informée, deux jours auparavant, par des lettres particulières de Londres. J'allai ſaluer cette dame, & lui faire

des complimens sur sa perte. Il étoit naturel de juger que je ne la trouverois pas dans une extrême affliction. Je me figurois même qu'elle auroit besoin de tous les motifs de la bienséance, pour dissimuler sa joie. Cependant je lui trouvai toutes les marques d'une profonde tristesse. J'étois seul avec elle, & dans le dessein de n'y pas être long-tems; car j'évitois toujours de la voir tête-à-tête. L'expérience que j'avois eue de ma foiblesse, me tenoit en garde contre moi-même. Je ne sais comment je puis faire ces aveux sans rougir.

Après quelques momens de conversation, j'étois prêt à sortir de sa chambre, & je m'étois déjà levé pour cela; elle me pria de me remettre sur ma chaise : je veux apprendre de votre bouche, me dit-elle, une vérité qui importe à mon repos. Vous savez dans quelle vue j'acceptai la retraite que vous m'offrîtes chez madame votre fille, & ce qui m'y a retenue si long-tems. Comme mes promesses ont été sincères, j'ai cru que votre consentement l'étoit aussi. Cependant, aujourd'hui que nous sommes libres d'exécuter nos engagemens, & que je me réjouissois de cette liberté comme d'une chose qui vous seroit aussi agréable qu'à moi, j'apprens de madame votre fille que vous êtes absolument changé à mon égard, & qu'il ne vous reste plus le moindre sentiment d'estime pour moi. De grace, Monsieur,

apprenez-moi donc ce qui me l'a fait perdre, & par où je vous suis devenue méprisable. Ce discours me parut si peu intelligible, que je ne sus d'abord ce que je devois penser de la situation de son esprit. Elle prit sans doute mon silence & mon étonnement pour une confirmation de ce mépris prétendu, qu'elle me reprochoit. J'en jugeai par le désordre que j'apperçus sur son visage & dans ses yeux, & plus encore par la suite de ses paroles. Elle me dit mille choses piquantes sur mon ingratitude, sur ma lâcheté, sur ma perfidie, & sur mon âge même, qu'elle n'eut garde d'oublier. Elle fondoit en larmes. Cette scène, à laquelle je m'attendois si peu, me mit moi-même dans un désordre incroyable. Ayant enfin retrouvé la force de m'exprimer, je lui demandai, avec toute la douceur dont je fus capable, ce qui avoit pu causer son émotion, & pourquoi elle me traitoit si mal sans m'avoir fait connoître en quoi j'avois eu le malheur de l'offenser? Peut-être que cette question l'auroit encore irritée davantage, si je n'eusse repris la parole aussitôt pour lui protester que je ne me sentois coupable de rien; que mon estime pour elle n'avoit jamais reçu d'altération, & que je ne lui avois jamais fait de promesses que je ne fusse disposé à tenir, aux dépens de ce que j'avois de plus cher.

Elle parut un peu remise par ces assurances. Ecoutez, Monsieur, me dit-elle, je ne veux point être trompée : n'est-il pas vrai que vos sentimens pour moi ne sont pas tels que vous m'aviez donné lieu de le croire, & que je me suis flattée de les mériter. Je ne vous dis rien que je ne tienne de la marquise votre fille, & la marquise m'a assurée qu'elle le tient de vous-même. Comme tout ce discours me paroissoit encore plein d'obscurité, je me bornai à cette réponse générale, qu'il n'y avoit assurément personne au monde qui eût pour elle plus d'estime & de sincère attachement que moi, & que loin que mes sentimens eussent changé, je ne la voyois jamais sans m'y affermir, & même sans les redoubler. Je lui demandai ensuite la liberté de sortir un moment, pour m'éclaircir avec ma fille de ce qui avoit pu donner lieu à un mal-entendu si désagréable.

Effectivement, j'avois la dernière impatience d'entretenir ma fille. J'allai la trouver sur le champ ; & je lui fis d'abord des reproches, qu'elle ne comprit pas plus que je n'avois fait ceux de miladi. Entendons-nous, me dit-elle ; de quoi est-il question ? Je lui expliquai ce qui venoit de m'arriver. Elle m'apprit, à son tour, que miladi l'étoit venue trouver après avoir reçu la nouvelle de la mort de son mari, & qu'elle l'avoit priée de rendre graces au ciel avec elle, de

l'avoir délivrée du plus cruel de ſes ennemis ; que j'étois devenu enſuite le ſujet de leur converſation ; que miladi lui avoit déclaré qu'elle étoit prête à devenir ma femme, & qu'elle s'imaginoit que j'aurois beaucoup d'empreſſement pour accepter cet honneur. Je lui répondis, continua ma fille, que vous ſeriez ſans doute infiniment ſenſible à ſa bonté ; mais que connoiſſant votre goût pour la retraite, je doutois que vous repriſſiez aiſément les liens du mariage. Elle me preſſa de lui expliquer plus clairement ce que je ſavois de vos intentions : je ne fis pas difficulté de lui dire que je vous avois ſondé nouvellement, & que vous m'aviez écoutée ſi peu volontiers, que j'avois été contrainte de vous faire des excuſes & de vous appaiſer par des ſoumiſſions. Elle ne repartit rien à ce diſcours, ajouta ma fille ; & je l'ai vue triſte & ſombre depuis ce moment-là, ſans qu'elle m'ait voulu découvrir ce qui met ce changement dans ſon humeur.

Je vis clair auſſitôt dans ce qui s'étoit paſſé. Je ne doutai point que miladi ne ſe tînt offenſée de cette eſpèce de refus, qu'elle s'imaginoit que ma fille lui avoit fait de ma part, & peut-être par mon ordre. Je conçus auſſi ce qu'elle avoit voulu dire en me parlant de promeſſe ; mais je ne comprenois pas encore ce qu'elle entendoit par mon conſentement & par nos engagemens,

car elle avoit employé ces deux termes dans ses reproches. Je me souvenois parfaitement qu'à son départ de Londres, elle s'étoit engagée à m'épouser lorsqu'elle le pourroit, & que j'y voudrois consentir. Je ne lui avois répondu que par mon silence; & je ne voyois point que cela dût porter le nom d'un engagement. Je fis mes réflexions, sur la conduite que je tiendrois avec elle. Ma fille, qui souhaitoit en secret ce mariage, m'insinuoit adroitement toutes les raisons qu'elle croyoit propres à m'ébranler. Mon foible cœur se mettoit aussi de la partie. Il y avoit même des momens, où je me trouvois ridicule de résister aux avances d'une dame charmante, qui me marquoit tant de tendresse; car je pouvois me persuader avec raison qu'elle étoit sincère : à quoi aurois-je attribué son empressement, si ce n'étoit à l'amour, & à un amour assez fort pour dérober à ses yeux ma vieillesse & le mauvais état de ma fortune ? Son ressentiment même & ses reproches me paroissoient avoir quelque chose de flatteur & d'obligeant pour moi. Je vis l'instant que cette seule pensée, d'être aimé à mon âge par une femme si aimable, alloit faire pencher la balance, & renverser les résolutions de trente ans. Mais serai-je aimé, reprenois-je bientôt, comme je l'ai été par Sélima ? Retrouverai-je ces ardeurs, ces transports, ces délicatesses inexprimables ? Un cœur

accoutumé à cette façon d'aimer si particulière à ma chère épouse, est-il propre à lier commerce avec un autre cœur ? entendroit-il le langage d'un autre, & feroit il entendre le sien ? Je ne saurois désavouer que mes irrésolutions durèrent long-tems. Je revis miladi R......, sans avoir pris de parti arrêté. Elle voulut néanmoins s'assurer de mes dispositions, & elle me pressa souvent d'une manière embarrassante. Je suis trompé, si elle n'agissoit de concert avec ma fille, qui me renouvelloit à tous momens ses instances & ses raisonnemens séduisans. Amulem augmenta même la persécution. Ma fille l'ayant mis dans le secret de cette affaire, il employa quantité d'argumens turcs, pour me convaincre qu'il n'y a point de bonheur sans femme, aussi-bien dans ce monde-ci que dans l'autre. Peut-être aurois-je enfin cédé à tant d'attaques, si le ciel ne m'eût secouru par un événement qui me fit ouvrir les yeux sur mon devoir, & qui m'inspira assez de force pour le remplir.

Ce fut la mort presque subite du pauvre Scoti. Ce fidelle valet m'avoit servi pendant quarante-huit ans, si l'on en excepte quelques années que j'avois passées en Turquie dans l'esclavage. J'aurois peine à décider qui l'emportoit, ou moi par la confiance & les égards que j'avois pour lui, ou lui par son zèle, son respect & son inviolable attachement pour moi. Il se vantoit à tout

inſtant de mes bontés. Jamais valet, diſoit-il, n'avoit eu un meilleur maître ; je lui dois cette juſtice auſſi, que jamais on ne fut ſervi par un meileur valet. Il mourut d'une maladie extraordinaire pour un homme de ſon âge ; ce fut une pleuréſie, qu'il avoit gagnée en s'échauffant trop à la chaſſe, & qui le mit en trois jours au tombeau. Je le vis expirer. Ces ſpectacles ont toujours quelque choſe d'attendriſſant pour un bon naturel; mais après avoir donné quelques larmes à ſa mort, ma compaſſion ſe tourna ſur moi-même. Je fis réflexion combien je touchois de près au même terme ; & m'étant trouvé à ſes funérailles, je conſidérai ſa foſſe comme ſi elle eût été ouverte pour moi-même. Je l'examinai avec une triſte & lugubre curioſité. Mes yeux ne pouvoient ſe détacher de ce funeſte objet. Je ne retournai point au logis, en ſortant de l'égliſe ; je réſolus de démêler une multitude de penſées ſombres & confuſes, dont je me ſentois l'eſprit comme aſſiégé. Je m'enfonçai dans le bois, qui eſt voiſin de la maiſon de ma fille.

Là, je jetai les yeux ſur cette longue & malheureuſe ſuite d'années qui s'étoient écoulées pour moi, depuis le tems que le pauvre Scoti étoit entré à mon ſervice, c'eſt-à-dire, depuis mon enfance. Dans quelque partie de cette vaſte carrière que je portaſſe mes regards, j'y appercevois des veſtiges d'infortune & de douleur. A peine y

pouvois-je compter quelques momens de plaiſir ; & parmi ces courts & légers inſtans, je n'en voyois aucun qui n'eût été ſuivi par d'innombrables amertumes. Je m'étois vu enlever ſucceſſivement, par la mort, ou par la fortune, tout ce qu'on appelle objets d'eſtime, de tendreſſe & d'attachement. Les remèdes mêmes de mes pertes s'étoient changés en poiſon ; & le ſeul que j'avois cru infaillible, & dont j'avois heureuſement commencé à ſentir l'effet, (je parle de ma retraite & de mon éloignement du monde) je m'en étois privé par un excès de molle complaiſance, dont j'étois puni bien rigoureuſement par le renouvellement de toutes mes peines. Mais ce qui m'humilioit le plus, c'étoit de voir revivre mes foibleſſes avec mes malheurs. Souffrir, perdre, être agité continuellement & privé de la joie & du repos, c'étoit le crime de la fortune : mais me laiſſer vaincre par l'amour à l'âge de ſoixante ans, être encore la proie d'une honteuſe flamme, & le jouet de toutes les paſſions de mon cœur, c'étoit mon propre crime & le ſujet d'une éternelle confuſion. Voyons du moins quelles ſont mes excuſes, diſois-je en moi-même ; cherchons des prétextes qui puiſſent diminuer ma honte. Hélas ! j'en cherche inutilement. Le monde, la religion, la nature, ma propre raiſon, ne me condamnent-ils pas ? Que je ſorte pour un moment de

moi-même, & que je conſidère ce corps appeſanti par l'âge, ce cœur épuiſé de ſang & d'eſprits, ces cheveux gris dont la couleur tient déja de celle de la cendre; en un mot, tout ce compoſé, dont le ſang, la couleur ſe retirent peu-à-peu, cette machine chancelante qui ceſſe par degrés d'être animée; quels autres mouvemens cette vue pourra-t-elle m'inſpirer, que ceux de la pitié, & peut-être du mépris pour moi-même? J'admirerai ſans doute ma folle vanité, de me croire encore aimable; je rirai de mes ridicules deſirs. Combien doivent-ils paroître plus monſtrueux à d'autres yeux que les miens? Non, non, continuai-je; je n'en croirai ni miladi R....., ni ma fille : l'une eſt aveuglée par l'amitié, & l'autre par la reconnoiſſance. C'eſt ma raiſon, qui doit être mon juge. Je ſuis heureux de l'avoir encore aſſez ſaine, pour appercevoir le précipice au bord duquel je me ſuis ſi follement avancé; & je dois rendre graces au ciel, qui m'arrête au moment que j'y allois tomber. Je me ſentis plus fort après ces réflexions. J'en fis mille autres, de la même ſorte, pendant l'eſpace de deux ou trois heures : la concluſion que j'en tirai, & à laquelle je m'attachai d'une manière inébranlable, fut de ne plus flatter l'eſpérance de miladi R...., & de lui déclarer franchement qu'elle ne devoit point compter ſur notre mariage.

Je

Je retournai chez ma fille dans cette résolution. Le ciel, qui me l'avoit inspirée, m'offrit tout d'un coup l'occasion de l'exécuter. Etant rentré par la porte du jardin, je rencontrai miladi R.... qui s'y promenoit seule : la bienséance ne me permettoit pas de la fuir : je m'avançai vers elle. Après m'avoir fait quelques complimens sur la mort de Scoti, à laquelle elle avoit pris quelqu'intérêt, parce qu'elle lui avoit eu l'obligation de sa fuite d'Angleterre, elle me dit, sans détour, que si j'étois toujours dans la volonté d'accepter sa main, elle croyoit que de plus longs délais étoient inutiles ; qu'à la vérité, la mort de milord R.... étoit encore toute récente ; mais que la manière dont il en avoit usé avec elle, leur longue séparation, & son séjour en France, mettoient les choses dans un point de vue tout différent de ce qu'elles seroient à l'égard des femmes ordinaires.

Je ne balançai point à lui répondre ce que j'avois médité. Je sens comme je dois, Madame, lui dis-je, cette généreuse constance qui vous fait persister dans vos offres ; & je vous assure que si votre bonté est excessive, ma reconnoissance est telle que vous avez droit de l'exiger. Mais je serois indigne de votre estime, si je ne vous expliquois pas sincérement ce que je pense de l'engagement que vous me proposez. Vous ne me connoissez point, Madame, j'ose vous le dire ; l'habitude que

j'ai de composer mon visage, a pu me faire regarder de vous comme un homme tranquille, & disposé à goûter le bonheur que vous m'offrez; vous ne savez point que ma tranquillité extérieure est une fausse image, qui trompe vos yeux. Vous allez frémir, Madame, en apprenant le véritable état de mon ame. Figurez-vous un être infortuné, accablé de tous les malheurs du sort, troublé par la perte de ce qu'il a aimé le plus chèrement, accoutumé depuis quarante ans à pleurer & à gémir, sans cesse inquiet, distrait, agité, désirant la mort comme l'unique remède à ses peines, & la craignant néanmoins comme la fin d'une longue vie, qui n'a pas toujours été innocente; un homme, dont toutes les pensées sont lugubres, & tous les sentimens douloureux. Ajoutez à ce triste portrait les infirmités de la vieillesse, & les dépérissemens causés par des voyages & des fatigues continuelles. Voilà, Madame, ce qui est renfermé sous ces dehors, qui en imposent encore; tel est le compte que la vérité m'oblige à vous rendre de moi-même. Vous lisez maintenant au fond de mon cœur: quel funeste présent vous ferois-je, en vous l'offrant! Quel odieux commerce ne seroit-ce pas pour vous, que celui d'un misérable qui ne sentiroit point le prix de vos charmes, qui troubleroit votre repos & votre joie par ses soupirs, qui voudroit peut-être

vous obliger à partager ses peines ; ou qui se déroberoit de votre présence, pour chercher dans la solitude & dans les larmes l'unique sorte de bonheur qu'il est capable de goûter ! Songez-y bien, Madame, vous méritez un sort plus heureux ; votre générosité vous seroit funeste, si vous en écoutiez encore les mouvemens. Je cessai de parler, pour attendre la réponse de miladi.

Elle m'avoit écouté, sans lever les yeux ; & je ne remarquai point que sa contenance fût altérée. Elle me dit d'un ton de voix tranquille, que si mon procédé n'étoit pas galant, il étoit du moins d'un honnête homme ; qu'elle se sentiroit peut-être offensée de ma froideur, si elle avoit lieu de croire que ce fût sa présence & son peu de mérite qui la fissent naître ; mais que les raisons, qu'elle avoit entendues, lui paroissoient fortes ; qu'elle ne demandoit pas sans doute un cœur, qu'on ne pouvoit lui donner sans violence ; qu'elle s'étoit trompée, comme je l'avois dit, à l'air composé de mon visage ; qu'étant fort indifférente pour le plaisir des sens, elle auroit compté pour rien mon âge avancé, si elle eût pu trouver en moi un mari doux & complaisant, comme elle se le promettoit de mes manières & de ma figure ; mais qu'apprenant de moi-même que je ne pouvois rien mettre du mien pour la rendre heureuse, elle renonçoit à

tous les droits que ſes offres & ſes avances pouvoient lui avoir donnés ſur mon cœur.

Je lui baiſai la main, en l'aſſurant qu'elle en auroit toujours d'inviolables ſur mon eſtime & ſur ma reconnoiſſance. Je compte d'autant plus ſur l'une & l'autre, reprit-elle, que je ne vous ai pas donné lieu aſſurément de me les refuſer. Je ne tarderai pas même à vous en demander un témoignage. J'ai beſoin de vos conſeils, pour prendre un nouveau plan de vie & de conduite. Il n'y a point d'apparence que je demeure ici plus long-tems, puiſque je perds l'eſpérance qui m'y a retenue juſqu'à préſent. Quel lieu choiſirai-je pour la retraite de ma malheureuſe vie? Je lui répondis que tant qu'elle n'auroit point d'autres inclinations, & qu'elle voudroit bien ſe contenter des efforts que ma fille feroit pour lui plaire, elle n'avoit point d'autre retraite à chercher. Elle ſe rendit, après quelque réſiſtance; & s'étant tournée vers le corps-de-logis, ce ſera donc ici, dit-elle, que je paſſerai le reſte de mes jours. Elle ajouta, qu'elle y mettoit trois conditions; la première, qu'on l'avertiroit avec franchiſe s'il arrivoit qu'elle devînt incommode; la ſeconde, que ne pouvant être ſon mari, je lui en tiendrois lieu du moins par mes conſeils, & par mon amitié; la dernière, qu'Amulem & mon gendre conſentiroient qu'elle adoptât Nadine pour ſa fille & pour ſon héritière. Cette conduite,

douce & généreuſe, me toucha juſqu'aux larmes; je pris du caractère de cette aimable dame une idée toute autre encore que celle que j'en avois eue juſqu'alors. Vous ſerez, Madame, lui dis-je, la maitreſſe abſolue dans ma famille; ma fille eſt trop heureuſe, d'avoir une amie telle que vous; je regarde moi-même l'occaſion que j'ai eue de vous rendre quelques foibles ſervices, comme une des plus grandes faveurs que j'aie reçues de la fortune dans tout le cours de ma vie.

Nous retournâmes au logis. Miladi fut la première à raconter à ma fille ce qui s'étoit paſſé entre nous. Elle nous preſſa ſi fortement de lui accorder Nadine pour lui tenir lieu de fille, que nous conſentîmes à ce qu'elle demandoit avec tant de bonté. Ma nièce prit un lit dans ſon appartement. On verra qu'elle eut pour elle, dans la ſuite, toute la tendreſſe d'une véritable mère, & qu'elle la porta même un peu trop loin. C'eſt ſur quoi je ne m'explique point encore, pour ne pas préparer trop tôt mon lecteur à la triſteſſe.

Fin du douzième Livre, & du Tome II.



